LA

TÉLÉGRAPHIE OCÉANIQUE

Dans les derniers jours du mois de juillet de cette année, le télégraphe électrique annonçait à toute l'Europe un merveilleux succès. Un câble sous-marin qui venait d'être immergé à travers l'Atlantique établissait un lien direct entre les deux continens de l'ancien et du nouveau monde. Les dépêches s'échangeaient d'Europe en Amérique; une conversation pouvait être entretenue entre Valentia, sur la côte d'Irlande, et la baie de la Trinité, sur la côte de Terre-Neuve, à travers 3,100 kilomètres de mer et 70 degrés de latitude. Le résultat obtenu était d'autant plus remarquable que l'Atlantique, par la largeur et la profondeur qu'il présente, est à coup sûr celui de tous les océans qui devait offrir le plus d'obstacles à la télégraphie sous-marine. Trois ou quatre tentatives antérieures, dont on n'avait guère entendu parler que pour apprendre qu'elles avaient échoué, semblaient augmenter les difficultés de l'entreprise. Pour tous les hommes (le nombre en est grand) qui n'ont pas le temps d'étudier par le menu les données d'une question, le succès est la mesure. On se disait donc en général que de nouveaux essais n'aboutiraient qu'à de nouveaux désastres. Il y a trois ans, après quelques réussites partielles et les nombreux échecs qui marquèrent les débuts de la télégraphie océanique, nous essayions ici même (1) d'analyser les ressources dont disposait cette industrie toute récente, de montrer ce dont elle était capable et ce qui en entravait encore les progrès. La science était alors dans l'enfance. Après un résultat tel

(1) Voyez les numéros de la *Revue* du 1er décembre 1862, du 1er février et du 15 avril 1863.

que celui qui vient d'être réalisé, le moment est venu peut-être d'étudier à nouveau le problème et de soumettre à une vérification nouvelle les principes qui avaient été posés. L'expérience a parlé, il convient d'en interpréter les décisions.

Ce que c'est qu'un câble télégraphique, on le sait assez après ce qui en a été tant de fois raconté. Il serait superflu de décrire tous les modèles divers que les inventeurs se sont imaginé de proposer; les essais du reste n'ont pas été favorables aux innovateurs. Toutes les entreprises qui ont été suivies de succès ont été fidèles, à des détails près, au modèle de câble qui fut adopté en 1851 pour l'établissement de la première ligne sous-marine. C'est au centre un faisceau de fils de cuivre recouvert d'une enveloppe isolante de gutta-percha, autour de cet axe une garniture de matière textile en guise de matelas, par-dessus des fils de fer ou d'acier nus ou enveloppés de chanvre et enroulés en hélice. Le fil central conduit l'électricité; la gutta-percha en empêche la déperdition; le reste protége contre toute sorte d'accidens la partie intérieure, l'*âme*, qui est la chose essentielle. Quant à l'épaisseur de ces différens fils et des matières qui les séparent, quant à la proportion à établir entre le poids du cuivre et celui de la gutta-percha, ce sont des problèmes à résoudre en chaque cas particulier. La théorie, si elle fait défaut, la pratique guide le constructeur. Rien de tout cela n'est arbitraire. L'ingénieur fixe d'avance les diamètres d'après la connaissance qu'il a de la longueur du trajet à parcourir, d'après la profondeur des eaux au fond desquelles il s'agit de descendre, et le degré de vitesse que les transmissions télégraphiques doivent atteindre. Tel câble bon pour une certaine traversée ne conviendrait pas dans une autre mer. Dans une machine bien faite, toutes les parties, on le sait, sont solidaires, et aucune d'elles n'est laissée à l'arbitraire du fabricant.

Il ne peut être question de rappeler ici tout ce qu'il a été créé de communications sous-marines ou sous-fluviales en ces dernières années. La liste en serait trop longue. Aussi bien on est habitué depuis longtemps à immerger sans accidens et à conserver en bon état les câbles qui ne présentent qu'une longueur restreinte, une centaine de kilomètres par exemple, tandis que les lignes qui franchissent les grands océans ne paraissent toujours posséder qu'une vitalité incertaine. Cependant de grands efforts ont été tentés pour rendre stables et rapides les correspondances lointaines; de grands progrès ont été réalisés. D'importans travaux de cette nature ont été accomplis par les Anglais en deux directions qui ont pour eux un égal intérêt, la route de l'Inde et la traversée de l'Atlantique. Il est utile d'abord d'exposer ce qui a été fait et ce qui en est résulté. Ce qu'il faut en conclure viendra naturellement à la suite.

I.

Pour établir une ligne télégraphique entre l'Europe et la péninsule de l'Inde, on avait le choix entre deux routes, soit par Constantinople, l'Asie-Mineure et le golfe Persique, soit par l'Égypte et la Mer-Rouge. Les considérations politiques, qui sont d'un grand poids en pareille matière, conseillèrent tout d'abord d'adopter le second de ces tracés, comme étant jalonné par de nombreuses stations européennes et parcouru d'ailleurs à fréquens intervalles par les courriers ordinaires. Une ligne télégraphique sous-marine sur toute son étendue fut créée en 1859 et 1860 depuis Suez jusqu'à Kurrachee, aux bouches de l'Indus, par une compagnie à laquelle le gouvernement anglais avait accordé son concours sous forme de garantie d'intérêts. Nous avons raconté déjà l'histoire de cette entreprise, qui ne fut pas heureuse, puisqu'elle ne put transmettre les correspondances que pendant quelques mois. Les câbles n'étaient pas d'un modèle convenable, et l'immersion ne s'en était pas effectuée sans dommages. Quelques interruptions se produisirent; on désespéra d'y remédier. La ligne entière fut abandonnée. A la suite de cet échec, qu'il y avait des motifs d'attribuer en partie à l'impéritie de ceux qui dirigeaient les opérations, le gouvernement général de l'Inde résolut de ne plus se fier qu'à ses propres ingénieurs. La participation d'une compagnie financière à un travail si délicat parut, à tort sans doute, ne mériter aucune confiance. Un officier de l'armée anglaise dans l'Inde, le colonel Stewart, partit en mission; il explora les côtes du Mekran, du golfe Persique, et la Turquie d'Asie de Bassorah à Constantinople. A son retour, d'après l'avis favorable qu'il émit, il fut décidé que l'on construirait une nouvelle ligne télégraphique à travers les contrées qu'il venait de parcourir. Le colonel Stewart avait la surintendance générale des travaux; sir Charles Bright et M. Latimer Clark, deux ingénieurs que des études spéciales avaient fait connaître en Europe, eurent charge de faire fabriquer le câble et de diriger toutes les opérations techniques jusqu'à complète installation.

On ne saurait juger tout ce qu'il y avait d'avantageux dans le nouveau tracé qui venait d'être choisi, si l'on ne se rappelle que les câbles posés à une date antérieure avaient rencontré deux obstacles principaux. D'une part, lorsque les eaux des mers où on les enfouissait étaient très profondes, ils risquaient de se rompre pendant les manœuvres de l'immersion, ou bien ils éprouvaient des avaries plus ou moins graves qui en compromettaient la durée; lorsqu'une interruption survenait, on était incapable de les relever et de les réparer. En second lieu, les savans avaient constaté que l'é-

lectricité ne se propage qu'avec une extrême lenteur dans les câbles sous-marins, à tel point qu'un fil conducteur de 1,000 kilomètres de long ne donne plus, à moins d'être d'un diamètre exagéré, que dix ou douze mots par minute; un câble de 2,000 kilomètres n'était même apte à transmettre que trois ou quatre mots par minute. Le travail utile et par suite le rendement commercial de la ligne se trouvaient réduits dans la même proportion. Voulant avoir une ligne solide et productive, le gouvernement de l'Inde se crut obligé de la diviser en plusieurs sections assez courtes, avec des bureaux de réception intermédiaires et des profondeurs d'eau aussi faibles que possible. Ces deux conditions étaient réunies sur la route du golfe Persique. A partir de Kurrachee, dernière station du réseau télégraphique indien, une ligne terrestre devait être établie le long de la côte du Mekran jusqu'à Gwader. C'est là que commencerait le parcours sous-marin. Un premier câble s'étendrait de Gwader au cap Mussendom, à l'entrée du golfe Persique; un second du cap Mussendom à Bushir, sur la côte de l'empire persan; un troisième de Bushir à Fao, tout au fond du golfe, à l'embouchure du Shot-el-Arab, large estuaire par lequel s'écoulent les eaux réunies du Tigre et de l'Euphrate. Sur tout ce parcours, les sondages n'indiquaient qu'une profondeur d'eau de 200 mètres au plus, avec un bon fond de sable ou de vase. A Fao, on arrivait sur le territoire ottoman. Les Turcs se réservaient le soin de construire une ligne terrestre qui, par Bassorah, Bagdad, Mossoul, Diarbekir et Sivas, aboutirait à Scutari, en face de Constantinople. Arrivées là, les dépêches devaient être livrées au réseau européen, qui se rattache en plusieurs points aux lignes télégraphiques de la Turquie d'Europe. Tel était le projet du colonel Stewart; l'idée principale était d'éviter les longues traversées sous-marines et de poser le télégraphe sur le sol terrestre partout où l'hostilité des tribus sauvages n'y ferait pas obstacle. Il était déjà permis de prévoir que le passage de l'Asie-Mineure serait la partie faible de la ligne, tant à cause de l'insubordination des peuplades qui habitent le pays appelé Irak-Arabi, entre Bagdad et Bassorah, qu'en raison de l'indolence des Turcs pour toute espèce de travaux publics.

Il y avait environ 2,000 kilomètres de câble à fabriquer. Le type que les ingénieurs adoptèrent pour le conducteur sous-marin différait peu de ce qui avait été fait auparavant. C'était encore un fil de cuivre isolé par des couches alternatives de gutta-percha et d'une composition gluante (*Chatterton composition*), avec une enveloppe protectrice de gros fils de fer galvanisés. Il y eut toutefois deux innovations : le fil de cuivre central, au lieu d'être un toron de sept fils fins, fut composé de quatre segmens circulaires que le passage au laminoir appliquait très exactement les uns contre les autres,

et l'enveloppe extérieure en fil de fer fut protégée elle-même contre la rouille par un enduit bitumineux d'une élasticité convenable. La fabrication, commencée en février 1863, était achevée à l'automne de la même année. Le poids total de ce câble, qu'il restait à transporter dans les mers de l'Inde, n'était pas moins de 6,000 tonnes. On nolisa six gros navires à voiles et on établit à l'intérieur de chacun d'eux trois larges cuves circulaires où le câble était enroulé par sections de cent à deux cents kilomètres. Ces cuves étaient ensuite remplies d'eau en sorte que le précieux chargement put être expédié à destination sans souffrir de la chaleur ou de la sécheresse. Sur chaque bâtiment, il y avait un état-major d'électriciens avec tous les appareils propres à constater jour et nuit l'état d'isolement et de conservation de chaque fragment de câble embarqué. Ces navires partirent l'un après l'autre, à mesure qu'ils eurent reçu leur chargement. Tandis qu'ils accomplissaient leur longue traversée par le cap de Bonne-Espérance, — de Plymouth à Bombay, le plus rapide des six fut quatre-vingt-dix jours en route, — les ingénieurs prenaient la voie rapide de Suez et les allaient attendre à leur arrivée dans l'Inde.

Le gouvernement de l'Inde n'avait pas ménagé son concours à l'opération. Il y avait cinq bâtimens à vapeur à la disposition des ingénieurs; deux d'entre eux devaient remorquer les navires à voiles, tandis que le câble serait déroulé à la mer; un autre, le *Coromandel*, avait à son bord le chef de l'expédition et ses principaux adjoints; une canonnière à faible tirant d'eau avait pour mission de faire les atterrissemens, c'est-à-dire de rattacher les bouts du câble au rivage lorsque les gros bâtimens ne pourraient approcher de terre; enfin un bateau à hélice de 600 tonneaux, l'*Amberwitch*, avait été armé et équipé en vue d'un service permanent sur le parcours de la ligne projetée; il devait faire la navette d'une station à l'autre, approvisionner les postes isolés et faire les réparations en cas d'accident. Cette escadrille était réunie à la fin de janvier 1864 devant Gwader, point de départ des opérations et première station de la ligne sous-marine. Cet endroit communiquait déjà avec l'Inde au moyen d'une ligne terrestre. C'est une petite ville du Beloutchistan, bâtie de terre et de paille sur une presqu'île sablonneuse entre deux chaînes de hautes montagnes escarpées. Elle appartient, dit-on, à l'iman de Mascate, qui y est représenté par un gouverneur arabe; mais les chefs voisins en revendiquent aussi la propriété. Il y eut quelques difficultés à poser le *shore-end*, — bout de gros câble qui touche au rivage — parce que l'eau de la baie était tellement basse que les navires ne pouvaient approcher à plus de trois milles de la côte; cependant on y parvint avec l'aide de la canonnière et des chaloupes. On se mit ensuite à filer le câble le long de la côte monta-

gneuse du Mekran, en ayant soin de passer par les fonds de 100 à 200 mètres. On avait cru jusqu'alors qu'il était impossible d'immerger avec succès un câble chargé sur un navire à voiles qu'un bateau à vapeur traîne à la remorque, parce que les communications sont lentes entre ces deux bâtimens et qu'on ne peut stopper tout de suite en cas d'accident; mais on eut recours à un mode de correspondance simple et rapide qui prévint toute confusion. Dès que les rouleaux emmagasinés sur l'un des bâtimens à voiles avaient été dévidés en entier, un autre bâtiment venait prendre la remorque, on soudait le câble que portait ce navire à l'extrémité du câble immergé, et l'opération continuait. Au bout de trois jours de marche, l'escadre arrivait en vue de la côte d'Arabie; l'atterrissement fut fait sans obstacle, la première section de la ligne était établie.

C'est là, entre deux petites baies que sépare le cap Mussendom, à l'entrée du golfe Persique, que se trouve la deuxième station de la ligne, la station d'Elphinstone, qui est loin d'être un séjour séduisant. Elle est établie sur une petite île rocheuse, juste assez large pour l'usage qu'on en veut faire. Les Arabes des villages environnans sont encore des sujets de l'iman de Mascate; sauvages et pillards, pirates à l'occasion, ils ne peuvent être que d'une faible ressource aux résidens européens. Pour plus de sûreté, deux pontons sont mouillés dans la baie comme refuge en cas de besoin. Toutes les montagnes du pays d'alentour sont nues et stériles. La vue n'est pas belle, mais elle est étendue et imposante. Pour la nourriture, on ne trouve guère que des poissons et des huîtres; les Arabes apportent, quand ils sont bien disposés, des poules et des œufs. Le colonel Stewart eut soin de pourvoir la station d'un alambic pour distiller l'eau de mer et d'un appareil à faire la glace; il songea aussi aux moyens de rendre cet exil aussi doux que possible. Une bonne bibliothèque, des outils, des armes de chasse, des bateaux de promenade aident les habitans de la petite colonie à passer le temps. Ils sont bien isolés, il est vrai, mais après tout le télégraphe lui-même les tient au courant de ce qui advient de plus important dans l'univers entier. Après quelques jours consacrés à l'installation du poste d'Elphinstone et à une visite à l'iman de Mascate, dont il importait de se concilier les bonnes grâces, la petite expédition reprit la mer, et, favorisée par le beau temps, elle arriva bientôt à la troisième station, la ville de Bushir, sur la côte persane. Elle repartit de nouveau après avoir fait les deux atterrissemens sur cette plage, et parvint enfin, le 28 mars, à l'embouchure du Shot-el-Arab, où la ligne sous-marine devait s'arrêter. Le limon que charrie ce grand fleuve a produit d'immenses envasemens qui s'étendent à plusieurs milles au large, si bien que, pour mener le câble au rivage, il fallut le traîner à bras d'hommes sur

des bancs fangeux où les chaloupes n'auraient pu s'aventurer sans échouer. On mit donc en requisition cinq cents lascars, qui tant bien que mal finirent par amener le câble au rivage jusqu'au poste de Fao, station terminale de la ligne sous-marine. La communication était alors définitivement établie entre les bouches de l'Indus et celles de l'Euphrate. Le câble se trouvait dans un état parfait de conservation. Un léger accident qui survint du côté de Bushir interrompit les transmissions télégraphiques, mais ce fut une occasion de reconnaître combien il était facile de réparer un conducteur immergé dans de pareilles conditions. Les ingénieurs électriciens déterminèrent avec exactitude la distance à laquelle le défaut s'était manifesté; un bateau à vapeur, l'*Amberwitch*, se rendit en toute hâte au lieu indiqué; deux ou trois jours après, le mal était réparé, les dépêches passaient de nouveau.

Par malheur la ligne terrestre que les Turcs avaient promis d'organiser entre Fao et Constantinople n'était point encore terminée. De Bagdad au Bosphore, le fil télégraphique était en état de fonctionner, de même entre Bassorah et Fao; mais la partie intermédiaire de Bagdad à Bassorah n'était pas achevée, et ne paraissait même pas près de l'être. Cette partie de la Mésopotamie est occupée par des tribus arabes auxquelles le gouvernement turc est impuissant à imposer ses volontés. Il leur donne des cheiks que les populations ne veulent pas quelquefois accepter. C'était le cas à cette époque. Il y avait lutte entre le cheik nommé par la Porte et un chef indigène; celui-ci fut enfin mis en déroute et contraint de s'enfuir dans le désert. Les Anglais avaient tout simplement offert au sultan de traiter eux-mêmes avec les rebelles, se proposant d'offrir à ceux-ci une grosse somme d'argent à la condition que le télégraphe serait respecté. Leurs ouvertures furent repoussées; mais bientôt le pays redevint tranquille, et les travaux purent être poursuivis. En attendant qu'ils fussent complétement achevés, on échangeait les dépêches entre Bassorah et Bagdad par des cavaliers qui faisaient le trajet en deux ou trois jours. Au reste, cette contrée n'est pas aussi étrangère au progrès qu'on serait tenté de le croire, quoique les fièvres et les maladies tiennent les Européens éloignés pendant plusieurs mois de l'année. Cinq bateaux à vapeur circulent sur le fleuve entre Bassorah et Bagdad; deux de ces bateaux appartiennent aux Turcs, deux autres sont envoyés par le gouvernement de l'Inde, et le cinquième est la propriété d'un négociant anglais établi dans le pays.

Pendant toute la durée de ce service provisoire de correspondance, les dépêches échangées entre l'Inde et l'Angleterre subissaient une transformation fâcheuse au milieu de leur voyage. Elles étaient expédiées de Kurrachee en anglais; à leur arrivée à Fao, au

bout du câble sous-marin, elles étaient traduites en turc, transmises sous cette forme de Fao à Constantinople, reproduites de nouveau en leur langage original dans cette dernière ville. Les Turcs prétendaient en effet qu'il leur était impossible de donner cours à des télégrammes écrits en une langue étrangère. Cependant il fut remédié à cet inconvénient au mois de septembre 1864 par une convention diplomatique en vertu de laquelle l'administration ottomane s'engageait à choisir les employés de cette ligne importante parmi ceux qui connaissent parfaitement l'anglais. En même temps les ingénieurs anglais, peu confians en l'activité des Turcs, s'efforçaient d'ouvrir à leur câble de nouveaux débouchés vers l'Europe. A leur instigation, le shah de Perse entreprenait la construction d'un vaste réseau télégraphique à l'intérieur de ses états. La station maritime de Bushir, où accoste le câble sous-marin, fut reliée à Téhéran par Shiraz et Ispahan. De Téhéran partirent deux autres lignes, l'une aboutissant à Bagdad de façon à éviter par un long détour la contrée turbulente de l'Irak-Arabi, l'autre dirigée sur Tiflis et se rattachant vers Tebriz à l'empire de Russie. Ce fut seulement au mois d'avril 1865 que ces divers travaux furent complétés, et qu'il y eut une communication télégraphique continue entre l'Europe et l'Inde britannique. Certaines dépêches importantes qui franchirent en quelques heures l'immense distance de Calcutta à Londres produisirent un grand effet en Angleterre; mais le commerce anglais n'y trouva pas la célérité qu'il attendait de ce mode de correspondance. On verra plus loin quelles causes entravent sur cette voie la rapide expédition des télégrammes. Nul document officiel n'a fait connaître avec exactitude la dépense totale de cette vaste entreprise. On estime qu'elle a dû s'élever à 8 ou 10 millions de francs.

II.

Ce fut en 1856, au début même de la télégraphie océanique, que de hardis ingénieurs proposèrent d'unir l'Europe à l'Amérique au moyen d'un câble sous-marin. Bien que l'essai fût alors prématuré, car l'industrie des câbles était encore dans l'enfance, le public l'encouragea de ses sympathies, et fournit sans beaucoup d'hésitation le capital de 12 millions qui lui était demandé. L'histoire de cette tentative a déjà été racontée tout au long; après deux ou trois échecs successifs, la compagnie du télégraphe atlantique réussit, en août 1858, à immerger un fil conducteur entre la côte d'Irlande et celle de Terre-Neuve. Des dépêches furent échangées entre les deux continens pendant vingt et quelques jours; mais après ce court triomphe le câble transatlantique devint muet. On

apprit qu'il était rompu au plus profond de l'océan et qu'il n'y avait pas espoir qu'il pût être réparé. Lorsque les hommes spéciaux connurent plus tard toutes les circonstances de l'opération, ils ne s'étonnèrent pas que la correspondance entre les deux bords de l'Atlantique eût été si brusquement interrompue. Comme en tous les autres projets de même nature qui n'eurent pas jusqu'en 1860 de meilleur résultat, il était possible de montrer du doigt en quoi l'on avait péché et quelles fautes il fallait éviter à l'avenir. Pour le public, ce fut une condamnation momentanée des entreprises de télégraphie océanique; pour les ingénieurs, ce ne fut qu'une leçon dont ils résolurent de profiter. Après plusieurs années d'efforts infructueux pour rendre aux capitalistes la confiance dont ils étaient eux-mêmes animés, les promoteurs du télégraphe transatlantique réussirent enfin, dans les derniers mois de 1863, à réunir la somme de 12 ou 15 millions qui leur était nécessaire pour recommencer. Avec une persévérance méritoire, ils avaient frappé à toutes les portes et quêté dans toutes les bourses en faveur de leur œuvre. Près du gouvernement anglais, ils faisaient valoir l'immense intérêt politique de mettre à portée de la voix les troupes et les escadres qui défendent l'Amérique britannique; on leur promit une garantie de recettes de 500,000 fr. par an. Chez les gros négocians, chez les armateurs dont les navires traversent sans cesse l'Atlantique, ils montrèrent de quelle utilité serait un câble pour la prompte expédition des affaires et la sécurité des transactions. Partout, dans toutes les villes et toutes les classes de la société, ils s'adressèrent à l'orgueil national en exposant le mérite qu'il y aurait à réussir dans une si noble entreprise. La nouvelle compagnie émettait des actions de 5 livres sterling afin d'être à la portée de toutes les fortunes. On doit convenir que ceux qui avaient confiance dans le succès de l'œuvre s'engageaient là dans une bonne affaire. Les actions du nouveau capital devaient porter intérêt à 8 pour 100 par prélèvement privilégié sur les produits futurs du câble; l'ancien capital, dont la valeur totale était anéantie, ne portait intérêt qu'à 4 pour 100; on présumait toutefois que le revenu net ne serait pas inférieur à 10 millions de francs par an, en sorte qu'il devait y avoir un dividende supplémentaire de 10 pour 100 et en outre un fonds de réserve assez considérable pour reconstituer le capital lui-même en deux années d'exploitation. Si belles que fussent ces promesses, on verra plus loin qu'elles étaient encore au-dessous de la réalité; mais il fallait réussir, et pour les gens impartiaux il y avait en cette affaire des chances aléatoires vraiment formidables.

Il est nécessaire de suivre pas à pas toutes les phases de ce grand travail, si l'on veut apprécier avec sûreté la prudence et l'habileté des hommes qui le dirigeaient. Dès qu'ils eurent la certitude de n'être

pas arrêtés par la question d'argent, ils firent appel à la publicité de la façon la plus large, invitant tous les ingénieurs ou fabricans de câbles à présenter des modèles de conducteur sous-marin. Ces modèles étaient soumis à un comité composé d'hommes distingués à la fois par leur réputation scientifique et par les études spéciales qu'ils avaient faites des matières en discussion. Les inventeurs ne sont pas moins nombreux en Angleterre qu'en France; on peut même affirmer que toutes les inventions relatives à la télégraphie sous-marine que nous voyons se produire en notre pays depuis quelques années sont déjà connues et jugées de l'autre côté de la Manche. Ces conseillers de la compagnie évitèrent prudemment de s'aventurer dans une voie nouvelle, et ne donnèrent place aux innovations que dans les limites où la théorie ne s'écartait pas trop des anciens erremens. Le type de câble adopté par eux fut, au diamètre près, le même que l'administration française avait approuvé en 1860 pour la création d'une ligne entre la France et l'Algérie. Le fil central ou conducteur électrique était formé de sept brins de cuivre tordus, d'un diamètre total de 3 millimètres et demi; la substance isolante était d'une épaisseur double. C'est là ce qu'on appelle l'âme du câble, seule partie essentielle au point de vue électrique, et les dimensions en sont variables suivant la longueur de la ligne à établir et la rapidité de transmission que l'on désire obtenir. L'âme du futur câble transatlantique était enveloppée d'abord dans un bourrelet de jute, sorte de fibre textile dont on fait les grosses toiles d'emballage; puis autour de ce matelas protecteur étaient enroulés dix fils de fer destinés à donner de la force à l'ensemble. Afin d'alléger la masse, ces fils de fer étaient garnis au préalable de chanvre de Manille goudronné. Le tout offrait un diamètre de 27 millimètres environ, ce qui est un peu plus que la grosseur du pouce. Ce modèle était présenté par MM. Glass, Elliot et Ce, qui sont à la tête de la plus importante fabrique de câbles sous-marins qui existe en Angleterre. Le comité scientifique de la compagnie, loin de se borner à faire choix d'un bon câble, posait en outre les principes qui devaient présider à la fabrication, désignait les épreuves et les moyens de contrôle qu'il devait subir, recommandait en un mot que rien ne fût négligé de tous les essais et expériences propres à garantir une exécution irréprochable. Pour mener à bien une entreprise de cette nature, il ne suffit pas en effet d'avoir une idée sage au début, il est important surtout de surveiller avec un soin scrupuleux les matières employées et la façon dont elles sont mises en œuvre.

La fabrication de ce cordage gigantesque, — il avait 4,300 kilomètres de long, — prit une année entière. Commencée le 18 avril 1864, elle ne fut terminée que le 29 mai 1865. Pendant ce temps, les

ingénieurs de la compagnie s'occupaient des moyens de transporter le câble et du tracé le plus convenable à lui faire suivre au fond de la mer. C'est entre l'Irlande et Terre-Neuve qu'ils songeaient à l'immerger. L'Atlantique a sous cette latitude un peu plus de 3,000 kilomètres de large et une profondeur à peu près constante de 4 à 5,000 mètres. Du reste, pas d'île intermédiaire, pas même de montagnes sous-marines; rien qu'un immense gouffre dont il est déjà difficile de tâter le fond. L'atterrissement sur les deux rivages opposés fut étudié avec plus de soin qu'on ne l'avait fait avant l'expédition de 1858. On s'efforça surtout de chercher une plage où la descente, depuis le rivage jusqu'aux plus grandes profondeurs, fût bien uniforme, sans accores ni rochers aigus. En effet, les rochers risquent d'user en peu de temps l'enveloppe protectrice du câble, et d'autre part, lorsqu'il reste suspendu entre deux montagnes escarpées, il est à craindre qu'il ne se rompe par le milieu. Le point de départ fut enfin fixé à Valentia et celui d'arrivée à *Heart's Content*, dans la baie de la Trinité. Quant au transport, il suffira, pour en faire comprendre les difficultés, de dire que ce câble formait une masse indivisible de 4,500 tonneaux, à laquelle venait s'ajouter l'approvisionnement de charbon et tout ce qu'il faut embarquer pour une campagne de quinze jours au moins. Lors de l'expédition de 1858, le chargement avait été réparti entre deux navires de guerre du plus fort tonnage, qui s'étaient séparés au milieu de l'Océan, chacun dévidant de son côté ce qu'il avait emporté; mais cette façon de procéder avait donné lieu à des critiques judicieuses. Un seul navire au monde était capable de recevoir un pareil volume : c'était le navire géant, l'œuvre malheureuse de Brunnel, le *Great-Eastern* qui se reposait dans la Tamise après deux ou trois voyages au-delà de l'Atlantique. Ce colossal *steamer* fut donc approprié à sa nouvelle destination. On y disposa trois grandes cuves en tôle susceptibles de loger le câble tout entier et de le conserver immergé dans l'eau pendant toute la durée de la traversée. La machinerie d'émission, composée de freins et de rouleaux, fut installée sur le pont. L'équipage fut recruté avec les plus grands soins. L'un des meilleurs capitaines de la compagnie des paquebots Cunard en reçut le commandement. Tout compris, électriciens, ingénieurs, manœuvres et matelots, il y avait cinq cents hommes à bord. Les journaux les plus accrédités de la Grande-Bretagne y avaient même leurs représentans. L'Angleterre entière manifestait le plus vif intérêt pour cette patriotique entreprise.

Quel fut le résultat de cette expédition accompagnée de tant de vœux et de souhaits? Personne ne l'ignore, car l'an dernier les journaux en ont fidèlement reproduit les bulletins quotidiens. Dès les premiers jours de juillet, le *Great-Eastern* quittait la Tamise

pour se rendre sur la côte d'Irlande, escorté par deux bâtimens de la marine royale, le *Terrible* et le *Sphinx*. La grosse portion, que l'on appelle *shore-end*, fut immergée sans embarras entre le rivage et les fonds de 200 mètres; puis le bout en fut soudé au câble des grandes profondeurs, et le navire géant se mit en route avec une vitesse de cinq à six nœuds. Pendant la nuit, lorsqu'on n'était encore qu'à 84 milles de la terre, les électriciens s'aperçurent qu'un défaut était survenu dans l'isolement du conducteur, et que ce défaut était assez grave pour qu'il fût imprudent de continuer l'opération avant de l'avoir réparé. On se décida donc à relever la partie immergée jusqu'à la rencontre de l'endroit défectueux qui était présumé distant de 10 milles. Après une journée entière accordée à cette pénible et dangereuse opération, on découvrit enfin un fragment de fil de fer, taillé en pointe, qui avait traversé l'enveloppe protectrice et pénétré la gutta-percha. Cette légère blessure, si insignifiante qu'elle paraisse, eût cependant suffi pour perdre le câble entier. La réparation fut bientôt faite, et la marche en avant fut reprise. Cinq jours durant, il ne survient rien d'extraordinaire; le précieux cordage se déroule paisiblement à l'arrière du navire. On se félicite déjà d'avoir si bien réussi; on admire la façon dont le câble se comporte à la mer et la facilité avec laquelle s'effectue l'immersion; mais une seconde interruption se produit tout à coup. Le câble est relevé de nouveau jusqu'à la rencontre de l'endroit endommagé; c'était encore un bout de fil pointu introduit dans l'enveloppe. Ceci réparé, la marche reprend, et deux jours se passent sans encombre. Le 2 août survient une troisième interruption; et tandis que l'on repêche le câble afin d'y remédier, les freins se déplacent, la machine à vapeur stoppe par accident, le câble se rompt tout à coup à l'arrière, et l'extrémité disparaît dans l'Océan. Le *Great-Eastern* avait alors accompli les deux tiers de son voyage, il se trouvait à 1,062 milles de Valentia et à 601 milles de Heart's Content. Tant que le câble avait été en bon état, des correspondances s'échangeaient à chaque instant entre la côte d'Irlande et les voyageurs. Chacun était au courant des péripéties et des progrès de l'opération. Après l'accident, on fut quinze ou vingt jours sans entendre parler du navire. Le bruit courut même qu'il s'était perdu corps et biens. Lorsqu'il reparut enfin sur la côte d'Angleterre, on apprit ce qu'il avait fait pendant cette période de temps. Aussitôt après la rupture survenue en pleine mer, l'ingénieur qui dirigeait l'immersion, M. Canning, résolut de draguer le fond afin d'accrocher le câble et de l'amener à la surface. On se figure sans peine combien cette tentative était incertaine, puisque l'Océan avait à coup sûr plus de 4,000 mètres de profondeur, et qu'il n'y avait pas d'exemple qu'on eût jamais accompli avec succès une

opération analogue. Cependant un grappin en fer, attaché à une longue chaîne, fut jeté à l'eau, et le bâtiment se mit à courir de petites bordées sur la ligne présumée du câble englouti. Trois fois le grappin raccrocha le câble, mais trois fois aussi, tandis qu'on le hissait à la surface, la corde fut rompue par la tension considérable qu'elle éprouvait. M. Canning acquit la certitude que l'opération ne réussirait qu'avec un outillage mieux disposé, qu'il était impossible d'improviser à bord du *Great-Eastern*. Les trois bâtimens de l'expédition se séparèrent et revinrent en Angleterre.

Telle fut pour l'année 1865 l'issue de cette grande entreprise : 1,200 milles de câble, une valeur de 8 millions de francs, étaient abandonnés sur le sol de l'Océan; mais l'insuccès n'était que momentané, et les circonstances mêmes de cet échec prouvaient d'une manière évidente la possibilité de réussir. Les ingénieurs trouvaient que le câble ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'isolement et de la solidité. La machinerie d'émission pour la mise à l'eau était jugée parfaite. L'appareil de relèvement exigeait seul de nouveaux perfectionnemens. C'était enfin le sentiment unanime qu'aucun navire n'était mieux approprié que le *Great-Eastern* à un pareil travail. Très stable sur l'eau même par de gros temps, facile à gouverner, il avait, outre une énorme capacité, d'excellentes qualités qu'on eût vainement cherchées ailleurs. Tandis que le vulgaire, auquel le résultat importe seul, désespérait du succès, les initiés n'avaient jamais eu plus de motifs de poursuivre leurs premiers projets. Quelques-uns des assistans paraissaient même persuadés que les déplorables accidens survenus pendant la mise à l'eau étaient dues, non à des causes fortuites, mais à la malveillance. On répugnait à croire que les petits bouts de fil de fer trouvés dans l'enveloppe du câble y fussent entrés par hasard, et l'on accusait l'un des manœuvres de les y avoir enfoncés à dessein. Ces soupçons ne reposaient au reste sur aucune base certaine; mais l'événement leur donnait une apparence de probabilité.

Après cette catastrophe, on ne fut pas longtemps à savoir ce que prétendait faire la compagnie du télégraphe transatlantique. Son conseil d'administration se réunit aussitôt et fit connaître qu'il était parfaitement résolu à terminer la communication entre les deux continens. La saison était trop avancée pour rien entreprendre avant la fin de l'année; mais on annonçait l'intention de faire fabriquer un nouveau câble du même modèle pendant l'hiver, de le poser au printemps de 1866 et en outre de reprendre au fond de la mer le câble rompu, qui serait prolongé jusqu'à Terre-Neuve. Cette dernière opération était peut-être plus aléatoire encore que l'immersion d'un nouveau conducteur, car tout le monde avait peine à croire que l'on pût retrouver un si frêle objet perdu dans l'immen-

sité de l'océan. Cependant les officiers de marine se faisaient forts de revenir, au moyen d'observations astronomiques, sur la route précise que le *Great-Eastern* avait parcourue au mois de juillet. C'étaient donc deux câbles et non plus un seul dont il était question pour 1866. Il fallait une nouvelle somme de 15 millions. La compagnie avait épuisé son capital; la loi ne lui permettait ni de l'augmenter, ni même de se créer des ressources au moyen d'un emprunt. Aussitôt une autre société fut greffée sur l'ancienne, sous le nom de *compagnie du télégraphe anglo-américain* avec un fonds social de 600,000 livres sterling, divisé en 60,000 actions. Dès les premiers jours, avant qu'aucun appel eût été fait à la publicité, près de la moitié de la somme était souscrite. Ces nouvelles actions devaient recevoir, par antériorité sur les précédentes, un revenu de 25 pour 100 par an, sans compter moitié dans les bénéfices après que l'intérêt des autres actions aurait été servi. En s'appuyant sur les résultats de vitesse de transmission obtenue pendant la mise à l'eau du câble pour les dépêches échangées entre la terre et le navire, on estimait que le capital de cette seconde compagnie recevrait un revenu de 50 pour 100, au moins, au cas où un seul câble réussirait, et de 95 pour 100 si les deux conducteurs projetés étaient mis en état de servir à la correspondance. Malgré ce lourd sacrifice en faveur des nouveaux souscripteurs, on ne se croyait pas moins certain de dédommager les anciens des pertes énormes qu'ils avaient éprouvées jusqu'alors. A dire vrai, je trouve que, s'il fut jamais permis de taxer de folie et d'imprudence ceux qui risquèrent des sommes importantes en une pareille spéculation, c'est tout à fait au début que le reproche pouvait leur en être fait. A mesure que l'affaire avançait, il y avait des motifs de ressentir plus de confiance et de montrer plus de hardiesse. La veine avait été contraire, mais le jeu s'améliorait; ce qui vaut mieux encore, les joueurs avaient acquis de l'expérience.

Le second câble dont il avait été question fut en effet fabriqué pendant l'hiver qui vient de s'écouler. Au printemps, il était enroulé dans les immenses cuves du *Great-Eastern*, et ce bâtiment partait le jeudi 12 juillet du havre de Berehaven, où il avait complété son approvisionnement de charbon et embarqué des vivres pour une campagne de quelques semaines. On savait que le câble de 1865 paraissait, d'après les essais faits à Valentia pendant tout l'hiver avec beaucoup de régularité, s'être conservé intact depuis le malheureux jour où il s'était perdu en plein océan. Déjà aussi le *shore-end* du nouveau câble avait été immergé jusqu'à 50 kilomètres de la côte par le *William-Cory*, un bateau à vapeur bien connu par les nombreuses opérations télégraphiques auxquelles il a contribué. Une bouée mouillée à l'extrémité de ce *shore-end* in-

diquait l'endroit précis où l'œuvre du *Great-Eastern* devait commencer. L'escadre d'opération se composait, outre le *Great-Eastern*, d'un navire de guerre à vapeur, le *Terrible*, et de deux autres steamers à hélice, l'*Albany* et le *Medway*, chacun de 1,800 tonneaux. Ces deux derniers avaient reçu les appareils nécessaires pour concourir au relèvement de l'ancien câble. Pendant la traversée, le *Terrible* avait ordre de se tenir en avant pour guider la marche et écarter au besoin les navires qui couperaient la route du principal bâtiment. L'*Albany* et le *Medway* devaient se tenir, l'un à bâbord, l'autre à tribord, tous deux à courte distance, prêts à mouiller des bouées ou à obéir sans retard au premier signal du chef de l'expédition. La vitesse de marche ne devait jamais dépasser six nœuds. Chaque commandant était informé du point exact où le câble devait croiser les degrés de longitude, en sorte qu'on avait de nombreux points de repère pour se retrouver, si l'on était séparé par un gros temps, par le brouillard ou par une avarie. Toutes ces mesures et bien d'autres encore avaient été concertées à l'avance. Le programme des opérations était fixé très minutieusement, et, ce qui est extraordinaire, on s'en écarta très peu.

Le 13 juillet, à trois heures et demie du soir, la soudure ayant été faite entre le *shore-end* et le câble transatlantique, le *Great-Eastern* se mit en mouvement, salué par les hourrahs des équipages et les coups de canon des bâtimens convoyeurs. La route suivie se tenait à 50 kilomètres environ au sud de celle que l'on avait parcourue l'année précédente. La mer était calme, le temps beau. Le câble se soulevait sans embarras du puits où il était enroulé; guidé par des poulies, retenu par des freins, il glissait sans secousse hors du navire et descendait avec une paisible lenteur au fond de l'Océan. Des signaux télégraphiques étaient échangés sans cesse, au moyen du câble lui-même, entre la station terrestre de Valentia et les électriciens embarqués. On leur donnait l'heure de Greenwich, qui était communiquée immédiatement par des signaux de pavillon aux autres bâtimens de l'escadre, afin que chacun pût rectifier sa longitude. On transmettait aussi par le câble les vœux que les amis restés à terre formaient pour la réussite de l'entreprise, les nouvelles les plus récentes du théâtre de la guerre, le cours à la bourse de Londres des actions des compagnies intéressées à l'opération. Un journal lithographié, le *Great-Eastern telegraph*, était distribué deux fois par jour aux passagers et à tous les gens de l'équipage. Tout alla bien jusqu'au 18 juillet; ce jour-là, à cinq heures et demie du soir, la sonnerie d'alarme se fit tout à coup entendre. A ce signal, le sifflet à vapeur transmit au mécanicien l'ordre d'arrêter; le navire stoppa sans le moindre retard, et chacun courut à son poste pour savoir quel accident venait d'arriver. Ce n'était qu'une

fausse alerte, bonne seulement à montrer que tout était prêt et que chacun était instruit de son devoir en cas d'accident. Le même soir, on eut un moment de crainte. Plusieurs spires du câble s'étaient embrouillées au fond du puits. Il fallut encore arrêter le navire, suspendre l'opération, mouiller par précaution une bouée sur le câble pendu à l'arrière et remettre les spires en ordre par une pluie abondante et un vent violent. La grande difficulté en pareille circonstance était de maintenir le bâtiment par l'action combinée des roues, de l'hélice et du gouvernail, bien juste au même point, malgré le vent et les courans qui tendaient à le faire dériver. L'habileté du capitaine et des ingénieurs triompha de ces difficultés; en moins de deux heures, tout fut remis en bon ordre.

Le 19, la brise ayant fraîchi, le navire se mit à rouler considérablement, ce qui gênait beaucoup l'émission du câble; aussi l'on tint à l'arrière deux grosses bouées prêtes à être accrochées en cas d'accident. Le *Terrible* était perdu dans le brouillard; l'*Albany* et le *Medway* conservaient leur distance, mais en fatiguant beaucoup. On ralentit un peu la vitesse de marche afin de rendre l'opération moins périlleuse. Malgré ces alternatives de mauvais temps, le *coulage*, c'est-à-dire la longueur du câble dépensée en excès sur l'espace parcouru ne dépassait pas 15 ou 18 pour 100. En même temps que l'immersion avançait, la correspondance avec le poste de Valentia devenait plus facile et plus régulière. L'isolement du conducteur sous-marin s'améliorait, comme on le constate en toute opération analogue, à mesure qu'une plus grande longueur de fil se trouvait soumise à la température froide et à l'énorme pression des eaux profondes. Au départ, on ne passait dans le câble qu'un mot et demi par minute; arrivés au milieu du parcours, les électriciens en pouvaient recevoir quatre ou cinq, et annonçaient que le travail utile du fil isolé augmenterait encore. Le 23, comme on n'était plus qu'à 7 ou 800 kilomètres de Terre-Neuve, l'un des principaux organisateurs de l'entreprise, M. Cyrus Field, qui était à bord, pria ses amis d'Angleterre de lui transmettre les nouvelles d'Europe les plus intéressantes, afin qu'elles fussent communiquées sans retard à toutes les principales villes des États-Unis aussitôt que l'on arriverait sur la côte d'Amérique. Cependant, à mesure que l'on approchait de Terre-Neuve, le temps devenait pluvieux et brumeux. Un brouillard épais interceptait toute communication visuelle entre les navires de l'escadre, qui ne correspondaient plus entre eux que par le sifflet à vapeur. On arrivait au-dessus des bas-fonds du banc de Terre-Neuve, et la profondeur de l'eau, qui avait dépassé 4 kilomètres les jours précédens, n'était plus le 26 juillet que de 5 à 600 mètres. Avant de partir d'Angleterre, il avait été convenu avec l'amirauté que l'amiral Hope, commandant la station de l'Amérique

du Nord, enverrait un de ses bâtimens au-devant de l'expédition pour lui jalonner l'entrée de la baie où on avait l'intention d'atterrir. L'*Albany* partit en avant pour chercher ce bâtiment et reconnaître la côte. Enfin le 27 on arrivait en vue de la terre. A neuf heures du matin, le *Great-Eastern* mouillait au milieu de la baie de la Trinité. Il ne restait plus qu'à souder au câble transatlantique le *shore-end* préparé pour l'atterrissement. L'opération était terminée; une communication prompte et directe était établie entre les deux mondes. Comme première nouvelle, les habitans de Terre-Neuve apprenaient qu'un armistice avait été signé trois jours auparavant entre la Prusse et l'Autriche. — Vit-on jamais phénomène plus merveilleux? Confondre l'espace, annuler le temps, devancer le soleil dans sa course autour de la terre, réunir deux peuples que séparait un immense obstacle! On s'étonne que le fluide électrique, si capricieux, si bizarre en ses effets, si mobile, qu'on l'eût pu prendre à plus juste titre que l'onde pour symbole de la mobilité, on s'étonne que ce fluide soit si docile cette fois, et qu'il aille jusqu'au bout de la voie qu'on lui a préparée. Bien plus, il revient sur lui-même et rapporte la réponse. L'électricité, trop prônée aux dépens des puissances sœurs, la chaleur et la lumière, a souvent déçu l'espoir des inventeurs; mais ici, tenant tout ce qu'elle avait promis, elle exécute sans peine ce que nulle autre force terrestre n'eût été capable d'accomplir.

L'île de Terre-Neuve, où aboutit, on vient de le voir, l'extrémité du câble transatlantique, est depuis longtemps en possession d'une correspondance télégraphique avec le continent américain au moyen d'un câble immergé en 1856 dans les eaux peu profondes du golfe Saint-Laurent. Par malheur ce câble avait été rompu l'année précédente et n'était pas encore réparé. En Amérique, toutes les lignes télégraphiques sont propriété privée. La compagnie à laquelle appartiennent les télégraphes de Terre-Neuve (*New-York, Newfoundland and London telegraph company*) se proposait non-seulement de réparer ce conducteur unique, ce qu'elle a déjà fait, mais encore d'en poser deux autres, afin d'assurer à la ligne transatlantique un débouché certain et suffisant. C'est ici le lieu d'observer que cette compagnie possède, — on ne sait pour quel motif, — le droit exclusif pour 50 ans, à partir de 1854, d'atterrir des câbles sous-marins sur les côtes du Labrador, de Terre-Neuve et de l'île du Prince-Édouard, et pour 25 ans sur les côtes de l'état du Maine. En toute cette région du globe, il ne reste plus que les petites îles françaises de Saint-Pierre et de Miquelon où de nouvelles compagnies puissent se rattacher. Espérons que celles-là du moins ne deviendront pas l'objet d'un privilége. Pour la télégraphie de même

que pour toute autre industrie, l'expérience a prouvé d'une façon péremptoire que les monopoles sont inutiles et nuisibles même à ceux en faveur de qui ils sont constitués.

Les opérations du *Great-Eastern* dans la campagne de 1866 ne devaient pas se borner à la pose d'un câble entre l'Europe et l'Amérique; il était aussi dans les intentions de la compagnie transatlantique, on s'en souvient, d'essayer de reprendre au fond de la mer le câble perdu pendant la campagne précédente. Ayant renouvelé ses approvisionnemens de charbon et de vivres, le navire géant se rendit donc vers le lieu présumé de l'accident. Après vingt jours de pénibles et fastidieuses recherches, il réussit enfin dans son entreprise : le câble de 1865 a été repêché à 1,300 kilomètres de Terre-Neuve et complété jusqu'à la côte d'Amérique. Un second fil de communication est tendu entre les deux continens.

Lorsqu'on considère en leur ensemble et dans leurs plus minutieux détails les deux opérations de télégraphie océanique que les Anglais viennent d'accomplir sur la route de l'Inde et sur celle de l'Amérique, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration. On reconnaît volontiers que des hommes qui ont mis au service d'une grande idée tant de science et d'énergie ont bien mérité de leurs concitoyens et rendu un signalé service au monde civilisé. Qu'on n'aille pas, pour amoindrir leurs titres à notre reconnaissance, prétendre qu'ils ont été favorisés par un hasard heureux. Après avoir suivi pendant bien des années avec une vive sollicitude leurs essais, leurs travaux et leurs premiers échecs, nous osons dire que, si cette fois ils n'avaient pas la certitude de réussir, ils avaient fait du moins tout ce qu'il était humainement possible de faire pour assurer le succès. Il n'est pas de plus bel éloge. Nous dirons encore qu'en écrivant l'histoire de la télégraphie océanique, on remarque une faute ou une négligence à côté de chaque désastre, quelquefois l'oubli des principes les plus élémentaires de la science, et que dans les deux entreprises dont il vient d'être question tout avait été prévu et préparé avec des soins infinis et une habileté incontestable. Mais ce n'est pas assez de considérer à un point de vue technique les travaux des ingénieurs télégraphistes. Toute œuvre de cette nature est aussi un instrument à l'usage du public et une entreprise financière. Que peuvent produire les câbles sous-marins, que deviendront-ils entre les mains de leurs heureux propriétaires? C'est ce qu'il reste à examiner.

III.

Le caractère essentiel des correspondances télégraphiques est la rapidité. Nous sommes si bien habitués à l'idée qu'un télégramme

partant de Paris à destination d'un point quelconque de la France, si lointain qu'il soit, doit arriver en deux ou trois heures au plus, que nous nous figurerions volontiers qu'il en est de même à peu de chose près pour les contrées plus éloignées. Loin de là; pour les grandes distances, ce n'est plus par heures, mais par jours que se compte la durée de la transmission. Ces retards, quelquefois inévitables, plus souvent imputables à une mauvaise organisation, ont contribué peut-être autant que les ruptures de câbles à enlever au public la confiance que mériterait cependant la télégraphie océanique. Voyons par exemple ce qui se passe sur la ligne de l'Inde, objet de tant de dépenses et de soucis pour le gouvernement anglais. Des statistiques exactes évaluent à plus de 2 milliards et demi de francs, importations et exportations, la valeur des échanges opérés entre les ports de la Grande-Bretagne et les contrées de l'Orient, — Égypte, Inde, Chine, Australie et Japon. C'est plus que le quart du commerce britannique. On ne saurait payer trop cher l'établissement de communications rapides et régulières avec ces mêmes contrées. Le commerce n'y est pas d'ailleurs seul intéressé. Les affaires politiques, les événemens militaires se simplifient dès que les colonies sont en correspondance facile avec la mère-patrie. Qu'arrive-t-il sur cette ligne télégraphique de l'Inde, d'une si grande importance, établie au prix de si coûteux efforts? Le *Times of India*, journal de Bombay, annonçait le 8 juin dernier que les nouvelles les plus récentes reçues d'Angleterre avaient six jours de date. Dans le mois de mai, les messages étaient restés quelquefois un mois en route; les plus rapides étaient arrivés en deux jours. S'en étonnera-t-on lorsqu'on aura suivi la marche d'une de ces dépêches et constaté le grand nombre d'arrêts qu'elle doit subir? Entre Londres et Bombay, un télégramme peut prendre la voie russe ou la voie de Constantinople. Par la première voie, la compagnie anglaise, qui l'a reçue des mains de l'expéditeur, la transmet à Berlin par la Hollande; elle entre en Russie, traverse tout l'empire russe jusqu'à Tiflis, passe en Perse et aboutit enfin à Bushir, station de la ligne sous-marine; là elle est reprise par les Anglais qui la donnent à Kurrachee, et ce dernier bureau lui fait suivre le réseau indien jusqu'à Bombay.

Par Constantinople, c'est encore plus compliqué. Sans parler des petits états intermédiaires, on peut passer par Bruxelles et Vienne, traverser la Servie et la Valachie pour arriver sur le territoire ottoman, ou bien passer par Paris et Turin, parcourir l'Italie, franchir l'Adriatique par un câble sous-marin, entre Otrante et Vallona, et parvenir à Constantinople par Salonique. De Constantinople au golfe Persique, il n'y a qu'une voie, c'est la ligne établie en Asie-Mineure par Diarbekir et Bagdad; mais, avant d'en arriver là, le

télégramme peut avoir été successivement confié à quatre ou cinq administrations différentes. Dans la plupart des états européens, on a organisé des services rapides et réguliers; en Turquie il n'en est pas de même. L'indolence nationale n'a pas été vaincue par l'électricité. « Il arrive, écrivait le chef du bureau britannique de Fao, que les employés de Bagdad nous annoncent qu'ils ont 70 ou 80 dépêches en dépôt; ils nous en transmettent 12 à 15, puis ils se mettent à fumer ou à dire leurs prières. Pendant trois heures, nous n'entendons plus parler d'eux (1). » Ajoutons à cela que la ligne russo-persane, qui suppléerait souvent à l'insuffisance des correspondans turcs, est interrompue une partie de l'hiver par les neiges, et que le réseau indien, à l'est de Kurrachee, n'est pas plus satisfaisant que le réseau ottoman, à tel point qu'il faut quelquefois 56 heures pour passer une dépêche de Kurrachee à Bombay, et 133 heures de Kurrachee à Calcutta.

La malle de l'Inde, qui part une fois par semaine, n'emploie plus que 24 jours à franchir l'immense distance de Londres à Bombay. Si le télégraphe ne garantit pas que les correspondances qu'on lui confie arriveront beaucoup plus tôt que la malle, il est sans contredit trop imparfait et donne raison aux plaintes qu'on lui a adressées. Voilà un admirable instrument dont le bénéfice est perdu par des causes, il est vrai, qui défient l'habileté des ingénieurs. Ces retards regrettables ont porté atteinte aussi aux intérêts pécuniaires engagés dans l'établissement de la ligne de l'Inde. Pendant les quatre premiers mois de la présente année, le câble du golfe Persique a donné passage à 10,995 messages, qui ont produit une recette brute d'environ 864,000 francs. Le nombre en eût sans doute été bien plus considérable, si le télégraphe avait été capable en cette direction de rendre des services plus rapides. Qu'on compare ce produit à celui du câble de Malte à Alexandrie, qui relie des contrées moins importantes, mais qui ne subit qu'à un moindre degré les mêmes causes de retard. Il y passe 3 ou 4,000 dépêches par mois, bien que l'Égypte n'ait après tout qu'une importance commerciale assez limitée.

Si subtil que soit le fluide électrique, l'application qu'on en a faite aux très grandes distances est encore entravée, on le voit, par des difficultés qui tiennent plutôt à la manière dont on l'a employé qu'aux principes de la science. Comme on devait s'y attendre, la perfection de l'industrie télégraphique est chez chaque peuple proportionnée à sa civilisation; mais au fond la longueur des parcours, qu'ils soient terrestres ou maritimes, sera toujours une entrave.

(1) Voyez le rapport du comité sur les communications avec l'Inde présenté à la hambre des communes le 20 juillet 1866.

Aussi n'accorderons-nous qu'une attention bien secondaire à une œuvre de même nature qui se poursuit aujourd'hui, à travers mille obstacles, dans les régions froides du détroit de Behring. Depuis longtemps, le gouvernement russe a entrepris d'exécuter une ligne télégraphique à travers les steppes glacés de la Sibérie. Le fil s'étend entre Pétersbourg et Kiachta, petite ville sur les frontières de la Chine; on se préoccupe, dit-on, de le prolonger au sud jusqu'au golfe de Petcheli, ce qui mettrait Pékin en correspondance avec l'Europe. Vers l'est, la ligne atteindra Nicolavefsk, port militaire d'une grande importance à l'embouchure de l'Amour. Tels sont les projets du gouvernement russe; mais une compagnie américaine est venue lui proposer de donner à cette ligne une extension bien autrement considérable. Il ne s'agit de rien moins que de relier Nicolavefsk à San-Francisco, en Californie, en passant par le nord. A partir de l'embouchure de l'Amour, on se dirigerait vers la baie de Penjinsk, soit en contournant par terre la mer d'Okhotsk, soit en la traversant par un câble sous-marin. De cette baie au golfe d'Anadyr, le parcours serait terrestre, et ce sera là sans doute l'une des portions les plus pénibles à établir. Au-delà, la ligne redevient sous-marine, en touchant les îles de Nounivak et de Saint-Mathieu, pour accoster l'Amérique au fond du golfe de Norton. La distance maritime serait plus faible en remontant davantage vers le nord; mais la rigueur du climat est telle que le travail n'y serait praticable que pendant trois mois de l'année. Une fois sur le continent américain, on redescend au sud sans beaucoup s'écarter de la côte; on touche à Sitka, capitale de l'Amérique russe, à New-Westminster, sur les bords de la rivière Fraser, et l'on aboutit enfin à Victoria, dans la Colombie anglaise. Cette dernière ville est déjà reliée à San-Francisco, et par conséquent à toutes les villes des États-Unis jusqu'à la côte de l'Atlantique.

Ce projet, peut-être trop grandiose, est passé depuis deux ans à la période d'exécution. Les chefs de l'entreprise ont mené quelques centaines d'ouvriers sur les côtes désertes de l'Amérique anglaise, au nord de l'île de Vancouver. Ils n'y ont rencontré que des petits forts et des stations de commerce appartenant à la compagnie de la baie d'Hudson; vivres et matériel, ils ont tout à apporter du dehors et tout à transporter avec leurs seules ressources. En même temps qu'une entreprise commerciale et patriotique, c'est aussi un voyage de découvertes à travers un pays inconnu. On crée des villes auxquelles on a la satisfaction de donner son nom; on cherche des mines d'or qui seraient une précieuse découverte, à ce point de vue surtout qu'elles attireraient de nombreux aventuriers dont le concours ne pourrait être qu'utile. Les travaux avancent-ils vite? Ne se heurtera-t-on pas à des obstacles insurmontables dans les

régions plus septentrionales où le froid est si rigoureux? Cette œuvre n'a pour nous qu'un intérêt lointain. Accordons-lui nos sympathies; mais convenons aussi que, lorsqu'elle sera établie, les dépêches échangées entre New-York et Londres ou Paris auront plus tôt fait de traverser l'Atlantique, fût-ce même par bateau à vapeur, que de s'engager sur la ligne de l'Amérique russe et de la Sibérie. Il y a par cette route 20,000 kilomètres au moins entre nous et l'autre bord de l'Atlantique. L'utilité la plus claire de ce projet sera sans doute de mettre la Chine et l'extrême Orient en relations plus faciles d'une part avec l'Amérique, de l'autre avec l'Europe.

Il faut donc en revenir aux câbles atlantiques, si l'on veut établir une communication vraiment utile entre l'ancien et le nouveau monde. Quant à l'importance de cette communication, un seul chiffre en donnera la mesure. On a compté qu'il y a chaque année 1,196 bateaux à vapeur qui traversent l'Atlantique entre l'Europe et les États-Unis en service régulier, tant anglais qu'américains, français, hambourgeois ou brêmois, à quoi s'ajoutent les voyages accidentels qui forment un appoint considérable. Disons encore que, parmi les dix-sept entreprises de paquebots qui font le service d'Europe en Amérique, quelques-unes se proposent d'augmenter leur effectif de navires, et que de nouvelles compagnies sont en voie de création. Il est de toute évidence au reste que l'immense mouvement commercial qui règne sur cet océan ne fera que s'accroître. Le moment est venu d'examiner quels services peut rendre un câble sous-marin en de pareilles conditions.

C'est, on l'a dit plus haut, l'un des plus graves inconvéniens des lignes télégraphiques sous-marines de n'avoir qu'une capacité de travail très réduite, ou, pour parler avec plus de précision, de ne pouvoir donner passage aux signaux qu'avec lenteur. L'usage est d'évaluer cette capacité de travail d'après le nombre de mots qui peuvent être transmis pendant une minute. Il est entendu qu'il s'agit ici de mots anglais qui se composent en moyenne de cinq lettres chacun; les mots français sont plus longs. Or des électriciens dignes de confiance affirment que le câble transatlantique de 1866 fournit aisément six mots à la minute; ils prétendent même doubler, tripler peut-être ce chiffre au moyen d'appareils spéciaux qui sont encore à l'épreuve. Que l'on ne compte, pour plus de certitude, que sur six mots, — ce qui est un chiffre bien élevé et peut-être contestable, — qu'on évalue en outre à 20 heures la durée quotidienne du travail utile, ce qui est beaucoup, même avec un service de jour et de nuit, et que l'on suppose enfin qu'il n'y ait qu'un quart des mots employés à des répétitions, demandes de renseignemens et transmissions d'ordres, ce qui est inférieur à la proportion habituelle, on arrive à ce résultat, qu'il y a place tout au plus pour

trois cents dépêches par jour. Avec deux câbles, on transmettra six cents dépêches. Il y a encore loin de là aux besoins réels du commerce intercontinental, qui en fournirait volontiers des milliers par jour. D'un autre côté, il est convenu que le télégraphe n'est utile qu'à la condition d'être expéditif. Il a donc fallu restreindre le nombre des dépêches à la capacité probable du câble. Le seul moyen d'y arriver était d'élever le tarif à un taux exorbitant. En conséquence, le prix d'une dépêche simple de vingt mots, n'excédant pas cent lettres, a été fixé à 500 francs. C'est ce tarif qui est actuellement en vigueur. On se rendra compte aisément que les recettes produites par un seul câble suffiraient presque à payer en une seule année l'énorme capital de 40 à 50 millions qui a été enfoui dans l'Atlantique, à diverses reprises, avant que l'on ne fût parvenu à poser avec succès les fils conducteurs actuels.

On se demande déjà si ces précieux fils auront bien une année de durée. Sans trop connaître les causes qui influent sur la conservation des câbles sous-marins, on se rappelle que tous les câbles immergés jusqu'à ce jour dans des eaux très profondes n'ont eu qu'une existence précaire, et ont succombé au moment où l'on s'y attendait le moins. Ces préjugés ne se sont-ils pas manifestés au sein même des sociétés savantes, à tel point qu'un membre de l'Académie des Sciences a engagé les astronomes à se hâter d'en faire usage pour déterminer avec exactitude la différence de longitude entre l'Irlande et Terre-Neuve. Il lui a été répondu, dit-on, et la réponse ne manquait pas de justesse, qu'il serait assez singulier d'offrir aux actionnaires une longitude en guise de dividende. Les câbles sous-marins sont des outils au service du public. Il serait assez naturel que les savans, de même que les autres cliens, payassent l'usage qu'ils en feront. D'ailleurs il est permis d'espérer que la communication intercontinentale ne sera plus interrompue qu'à de courts intervalles. Certes bien des causes concourent à la destruction des câbles. Tantôt ils périssent parce qu'ils sont restés en suspens d'un rocher à l'autre au fond de la mer, et que l'enveloppe protectrice de la portion ainsi suspendue se corrode peu à peu, devient trop faible, puis se brise. Quelquefois l'électricité atmosphérique, ayant pénétré dans le fil intérieur, l'a consumé ou mis à nu, ce qui n'arrive du reste que par la négligence de ceux à qui l'entretien en est confié. Des tremblemens de terre peuvent disloquer la surface terrestre sur laquelle repose cet immense cordage. Le danger le plus grave toutefois provient de l'électricité même employée à produire les signaux (1). Le câble s'use, comme toute chose, par

(1) On ne saurait trop être en garde contre ce qui se raconte à propos des travaux de télégraphie sous-marine. N'a-t-on pas été rechercher dans les vieilles chroniques du câble de 1858 l'histoire d'un lord qui se serait fait envoyer de Terre-Neuve à Londres

l'usage même que l'on en fait. Durera-t-il deux mois, un an, dix ans? Nul ne saurait le prédire. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que jusqu'à ce jour aucun câble de longueur un peu considérable n'a pu être conservé pendant plus de deux ans en bon état. Rien ne prouve assurément qu'il en sera de même à l'avenir, car les échecs précédens ont porté leurs fruits. Ils ont montré aux hommes éclairés qui s'occupent de télégraphie sous-marine quelles précautions il importe de prendre et quels accidens il faut éviter.

C'est en prévision de ces fatales interruptions qui menacent tôt ou tard l'existence d'un câble sous-marin que des ingénieurs prudens émirent l'idée qu'il n'y avait d'avenir pour la télégraphie océanique qu'autant qu'elle ne franchirait que des mers à faible profondeur d'eau, et qu'elle ferait usage de câbles très volumineux et très résistans. C'est d'après ce principe que furent établies en 1861 la ligne de Malte à Alexandrie, qui ne rencontre pas de profondeur plus grande que 300 mètres sur un parcours de 2,500 kilomètres, et en 1865 celle du golfe Persique, qui sur une longueur presque égale se trouve immergée par des fonds encore moindres. L'événement a justifié ce mode de raisonner. La correspondance a été interrompue bien des fois depuis cinq ans entre Malte et l'Égypte; mais chaque accident a été réparé après un court délai. Les câbles du golfe Persique ont éprouvé aussi quelques avaries, et la communication a toujours été rétablie sans peine. D'autre part, il ne semble nullement démontré qu'une grande hauteur d'eau au-dessus du câble soit une garantie contre ces fâcheux hasards. Il y a donc à considérer en tout cas le plus ou moins de facilité que l'on éprouverait à retrouver dans l'immensité de l'Océan les deux bouts d'un câble brisé. La ligne transatlantique est à cet égard dans les conditions les plus défavorables. Il était même permis de croire, avant l'expédition dernière du *Great-Eastern*, qu'une pareille entreprise offrait des difficultés insurmontables. L'opération n'est pas impossible, puisqu'elle a déjà été effectuée; du moins elle sera toujours très délicate et surtout très coûteuse.

Il n'est pas douteux que les succès obtenus depuis deux ans ne soient de nature à donner un nouvel essor aux entreprises de télégraphie océanique. Je voudrais, pour terminer, analyser la situation

une étincelle électrique afin d'en allumer son cigare? L'anecdote n'est pas plus véridique cette année qu'elle ne le fut il y a huit ans. Ceux qui la répètent ne se doutent probablement pas que l'ingénieur assez imprudent pour lancer dans un conducteur sous-marin un courant d'intensité suffisante pour produire cet effet pourrait être qualifié « d'assassin de câble, » suivant la pittoresque expression d'un des passagers du *Great-Eastern*. La vérité est que la quantité d'électricité qui circule dans le fil transatlantique est si faible, qu'il a fallu inventer des appareils spéciaux afin d'en manifester la présence. Ce n'est pas une preuve d'incapacité de la part du câble; c'est une mesure de prudence qui en garantit la longue durée et la parfaite conservation.

des questions techniques que cette industrie soulève et envisager ce qu'il y a de plus utile et de plus praticable dans les projets qui seront proposés. Les projets seront nombreux sans doute, en est-il beaucoup auxquels il soit opportun de donner suite en l'état actuel de la science? C'est ce qu'il convient d'examiner. Au point de vue technique, il y a quatre problèmes à résoudre en matière de télégraphie océanique : d'abord isoler le fil conducteur afin que l'électricité ne se perde pas en route, en second lieu calculer l'épaisseur de ce fil et de l'enveloppe de gutta-percha de façon que le câble donne, une fois posé, une somme de travail suffisante, ensuite mettre à l'eau le câble fabriqué, et enfin en assurer la conservation pendant le plus de temps possible. La première question doit être considérée comme résolue depuis longtemps de la manière la plus satisfaisante. La fabrication a fait sous ce rapport des progrès énormes depuis une douzaine d'années. La seconde n'inquiète pas trop non plus les ingénieurs lorsqu'il ne s'agit que de franchir une distance d'un millier de kilomètres, et, s'il est vrai qu'on puisse arriver à faire rendre au câble transatlantique douze mots par minute, il n'y a plus en vérité à s'en préoccuper en aucun cas. Quant à la troisième question, on a vu par des exemples récens combien il est devenu facile de descendre un câble bien fabriqué jusqu'aux plus extrêmes profondeurs de l'Océan. En tout cela, la patience et l'énergie des compagnies anglaises ont su triompher. La quatrième question reste entière. Conserver les câbles en bon état, les réparer au besoin, voilà les problèmes qui méritent le plus de fixer l'attention. Sacrifier des millions pour établir une communication qui manquera peut-être au premier jour, n'est-ce pas inquiétant?

Après cet exposé de la question scientifique, ce serait le moment de parler des projets souvent ingénieux qui ont été mis en avant, tant en France qu'en Angleterre, pour éluder les difficultés d'une entreprise de télégraphie sous-marine; mais, à les prendre l'un après l'autre, il sera facile de s'assurer que les inventeurs ont toujours négligé l'un des aspects de la question. En général ils n'ont envisagé que les difficultés de l'immersion, parce que c'est à ce point que beaucoup d'opérations ont échoué. C'est le côté faible aux yeux du public qui ne considère que le résultat et apprend tout à coup que l'œuvre a périclité par un accident de mer. On a donc proposé des câbles d'un modèle spécial, en général très légers; on a inventé des machines assez compliquées pour les mettre à l'eau. Il nous paraît certain que sur tous ces points les idées des ingénieurs spéciaux sont aujourd'hui fixées d'une façon très nette, et qu'il serait difficile de les en faire revenir. Le câble du golfe Persique et celui de l'Océan-Atlantique sont des modèles acceptés par tous les hommes qui ont le plus étudié la matière. C'est avec des types plus

ou moins analogues que l'on a réussi, quand toutefois on a pu réussir, et toutes les tentatives faites avec d'autres moyens n'ont abouti qu'à des échecs. Persévérer dans la même voie, perfectionner peu à peu ce qu'il y a de défectueux, ne pas introduire brusquement des innovations radicales, tel est le moyen le plus sûr d'arriver à un résultat tout à fait satisfaisant.

Lorsqu'on étudie l'histoire des travaux d'utilité publique, on est frappé de l'analogie qu'il y a entre les progrès de deux arts qui luttent l'un et l'autre contre le même élément, tout en se proposant un but bien différent, à savoir la télégraphie océanique et la construction des ponts sur les grandes rivières. Au XVIe et au XVIIe siècle, on bâtissait au hasard, de même qu'il y a dix ans on immergeait des câbles sous-marins sans se douter à peine des conditions auxquelles ils doivent satisfaire. Jusqu'au siècle de Louis XIV, les ponts, à peine édifiés, étaient emportés par une crue ou une débâcle; parfois même les désastres survenaient avant que les ouvriers eussent posé la dernière pierre. Combien de fois nos câbles se sont-ils rompus aussi tandis qu'on les lançait à l'eau ou peu de jours après qu'ils avaient été mis en place! Ne peut-on comparer les échecs réitérés de la ligne télégraphique transatlantique avec les ruines du fameux pont de Moulins sur l'Allier, qui après s'être écroulé deux fois en 1684 et en 1689 avant même d'être achevé, a été repris en 1708 sans plus de succès, et enfin heureusement édifié en 1762? Les constructeurs des siècles passés étaient impuissans à descendre les fondations sous l'eau; ils ne savaient calculer ni le débouché des fleuves ni la résistance des matériaux : leurs œuvres ne pouvaient être durables. Ce fut une des gloires des ingénieurs du XVIIIe siècle d'avoir su déterminer pour ce genre d'édifice les règles de l'art (1). Ce sera l'une des gloires des ingénieurs du XIXe siècle d'avoir conduit le fluide électrique à travers les océans en dépit des profondeurs qu'ils présentent et des tempêtes qui les bouleversent.

Voilà le point où l'on en est. On vient de voir les enseignemens qui résultent de tentatives accomplies non sans succès depuis quinze années. Il sera plus aisé maintenant de raisonner sur ce que l'on peut faire et de discuter les lignes nouvelles dont il va être question. Il est clair en premier lieu que l'on peut entreprendre sans témérité, ou pour mieux dire avec certitude de réussite, toutes les lignes télégraphiques qui ne traversent que des eaux peu profondes, par exemple celles qui s'écartent peu des côtes. Vers l'Orient, les communications télégraphiques dont le besoin se fait le plus sentir satisfont à cette condition à peu d'exceptions près. Ainsi

(1) Voyez de curieux détails sur la construction des ponts avant l'époque actuelle dans les *Études historiques sur l'administration des voies publiques en France*, par M. Vignon.

les Anglais manifestent le désir de se procurer une voie de correspondance avec l'Inde qui soit moins sujette à des retards que la ligne actuelle. Le tracé de cette nouvelle voie est même indiqué. Elle traverserait la France et l'Italie, et serait sous-marine entre la Sicile, Malte et Alexandrie, où il y a déjà des câbles qui seraient doublés pour plus de sécurité. D'Alexandrie, il serait aisé de rejoindre Diarbekir et la Mésopotamie par les côtes de la Palestine et de la Syrie, ou de rétablir l'ancienne ligne sous-marine de la Mer-Rouge et de l'Océan-Indien par Suakim, Aden et la côte méridionale de l'Arabie. On pourrait facilement, dans l'état de la science, éviter les mésaventures que rencontra en 1860 et 1861 une entreprise du même genre. Entre l'Angleterre et l'Inde anglaise, on n'aurait donc plus affaire qu'à deux nations étrangères, la France et l'Italie, chez lesquelles la transmission des dépêches à grande distance est régulièrement organisée. Donc plus de retards considérables.

D'autres propositions ont été faites au gouvernement anglais pour réunir au moyen de câbles sous-marins toutes les colonies florissantes qu'il possède à l'est de Calcutta. Le réseau télégraphique indien s'étend jusqu'à Rangoon, dans la province de Pégu, et il a même pris beaucoup d'extension en cette province éloignée à cause de la pénurie des correspondances postales. Les lignes projetées iraient de Rangoon à Singapore par Tavoy et Penang, de Singapore à Hong-kong par Saïgon, — ce qui intéresserait le gouvernement français, — ou par Sarawak, Labuan et Manille, — ce qui tournerait à l'avantage des possessions espagnoles, enfin de Singapore en Australie par Batavia et Cepang. Toutes les mers qu'il s'agit de traverser ont une faible profondeur. Entre Java et la côte de l'Australie seulement, il se trouve, dit-on, une gorge volcanique où le plomb de sonde descend à 1,800 mètres. Ce ne serait après tout qu'un mince obstacle en comparaison de ce qui a été fait ailleurs.

Mais c'est, à n'en pas douter, vers la traversée de l'Océan-Atlantique que vont d'abord se tourner les efforts des ingénieurs et des compagnies financières. Le succès du *Great-Eastern* va susciter des rivaux à l'ancienne compagnie. Celle-ci n'a pas à craindre la concurrence dans les eaux qu'elle a parcourues, puisqu'il lui a été accordé un monopole d'atterrissement sur toutes les côtes qui avoisinent Terre-Neuve. Elle tient même en échec, par ce regrettable privilége, la ligne d'exécution plus facile qui prendrait des points d'appui intermédiaires en Islande et au Groënland. On étudiera l'Atlantique d'un pôle à l'autre, afin d'apprendre à quelle latitude il est le plus aisé de le franchir. Il suffit que les actionnaires qui ont eu confiance une première fois en l'avenir de la télégraphie océanique aient fait en définitive une bonne affaire. L'argent ne manquera pas à de nouvelles entreprises. Les intérêts du com-

merce et de la politique réclament d'ailleurs l'établissement de lignes multiples qui se suppléeront au besoin, et, par la concurrence réciproque, feront baisser le taux actuel des dépêches intercontinentales. Parmi les lignes en projet, on en cite déjà une qui passerait par le Portugal, les Açores et les Bermudes. Peut-être une étude hydrographique ne serait-elle pas favorable à ce projet, car la partie de l'Océan qui entoure les Bermudes a toujours été considérée, à tort ou à raison, comme ce qu'il y a de plus profond entre l'Europe et les États-Unis. D'autres proposent de franchir l'Atlantique en s'appuyant sur l'archipel des Açores et sur les îles de Saint-Pierre et Miquelon. Plus que tout autre, ce projet intéresse la France, non pas parce que ces petites îles sont des colonies qui nous appartiennent, mais surtout parce qu'une voie établie en cette direction favoriserait les correspondances de notre pays avec l'Amérique du Nord. La ligne d'Irlande à Terre-Neuve est l'affaire des Anglais; celle de la Sibérie et du détroit de Behring profitera aux Russes; celle des Açores et de Saint-Pierre nous conviendrait mieux. Notons que les câbles n'auraient sur ce parcours qu'une longueur relativement faible, et qu'il paraît y avoir des hauts-fonds qui en rendraient la pose ou la réparation plus facile. Cette ligne présente en vérité tant d'avantages qu'elle sera faite tôt ou tard, à moins qu'elle ne tombe comme tant d'autres, à titre de monopole, entre les mains de concessionnaires malhabiles qui ne sauraient en tirer parti, et empêcheraient de plus adroits d'y réussir.

En somme, à quelque point de vue que l'on envisage l'industrie toute moderne de la télégraphie océanique, on constate qu'il y a depuis quelques années plus de maturité dans les conceptions, plus d'habileté et de savoir-faire dans l'exécution. Cet art si récent a produit de grandes choses en dépit des obstacles considérables que la nature lui opposait. On ne peut demander aux ingénieurs que de persévérer avec prudence dans la voie qu'ils ont tracée, et l'on ne saurait plus dès aujourd'hui marquer de limites à leurs futures entreprises. L'esprit de spéculation, alléché par les bénéfices excessifs de la compagnie transatlantique, ne refusera pas son concours aux projets les plus hardis. Voilà donc une industrie dont la marche paraît assurée. Qui se plaindra que les progrès n'aient point été assez rapides? Il n'y a pas vingt-cinq ans que l'électricité, réduite à l'office de messager, a transmis sa première dépêche, et cependant elle circule aujourd'hui d'une extrémité à l'autre de l'Europe; franchissant les mers, elle nous apporte complaisamment les nouvelles de Calcutta et de San-Francisco. Encore un peu, elle fera le tour du monde. Il ne pourra se produire un grand événement à la surface du globe sans que le cœur de la France en palpite le jour même.

H. Blerzy.

LES

ARTS DU DESSIN

ET LA SCIENCE

Esthétique générale et appliquée, contenant les règles de la composition dans les arts plastiques, par M. David Sutter.

A mesure que l'esprit humain avance dans ses voies et agrandit le cercle de ses investigations, l'antique unité scientifique va se divisant de plus en plus en unités secondaires. Chaque science particulière, autrefois confondue avec d'autres ou même absolument inconnue, se fait jour peu à peu, et, sans se séparer de la racine maternelle qui lui fournit la séve nourricière, elle s'en écarte du moins et aspire à se développer librement. Ce travail n'est exempt ni d'épreuves difficiles ni d'efforts prolongés. Toute science nouvelle est tenue pour suspecte; on la juge fausse, ou superflue, ou parasite; elle rencontre peu d'amis et beaucoup d'adversaires. Néanmoins ceux qui l'aiment, non par égoïsme, mais par amour de la vérité, auraient tort de maudire les résistances qu'on leur oppose : s'ils s'égarent, il est bon qu'une critique vigilante les en avertisse; s'ils vont droit, et si d'un certain côté le succès les encourage, des ennemis leur sont encore utiles pour les empêcher de s'arrêter en chemin et les obliger à produire tous les titres de la science qu'ils défendent.

Parmi les sciences de date relativement récente, la philosophie

du beau et de l'art, qui est l'une des plus jeunes, n'a point échappé à la loi commune; elle a eu, elle aussi, sa période de luttes et d'efforts. Grâce au talent et à l'influence des maîtres qui, il y a un demi-siècle, en furent dans notre pays les promoteurs, et à cause de l'attrait particulier des problèmes qu'elle agite, l'esthétique a traversé d'un pas assez rapide la première époque de son développement. Elle semble à l'heure qu'il est avoir décidément conquis sa place au nombre des sciences philosophiques. La preuve en est que toutes les écoles actuelles ont ou veulent avoir, comme l'école spiritualiste, une théorie des beaux-arts : les hégéliens ont la leur, M. Taine a la sienne, qu'il enseigne dans ses leçons et qui est le fond permanent et systématique de ses nombreux écrits; M. Littré appelle de tous ses vœux une esthétique positiviste. Mais si l'on s'accorde généralement à reconnaître qu'il y a une science du beau, sauf à différer quant au point de départ, aux principes et aux méthodes, on est très loin cependant de s'entendre sur l'efficacité des théories, c'est-à-dire sur la puissance qu'elles ont, selon quelques-uns, d'accélérer le progrès ou de ralentir la décadence des arts. On est tenté de ne voir dans ces sortes de spéculations que l'exercice d'une curiosité raffinée, qu'un luxe brillant, mais superflu, qu'une plante qui orne agréablement de ses fleurs le jardin de la science, et qui ne porte pas de fruits. Ceux-là mêmes qui ont fini par admettre les principes de l'esthétique spiritualiste n'accordent pas tous que ces principes aient plus ou moins secrètement gouverné le génie des grands artistes, et il en est qui nient qu'il existe aucune relation entre la métaphysique du beau et la pratique des arts. A les entendre, les esthéticiens ont raison d'entreprendre leurs recherches et de les poursuivre; mais les métaphysiciens qui étudient l'essence du beau doivent se persuader que, tandis qu'ils marchent de leur côté, les artistes marchent aussi du leur, qui n'est pas le même, et qu'il n'y a entre eux ni rencontre nécessaire, ni influence réciproque. Bref, d'après ces écrivains, il y a bien une science de l'art; mais l'art n'a que faire de cette science, et il n'en fait rien, parce que l'instinct la remplace et que le génie se suffit à lui-même.

Fière d'être rangée parmi les sciences, la philosophie du beau serait moins flattée d'être poliment exilée dans la noble sphère des hautes inutilités de l'intelligence. Elle ne pense pas avoir mérité un tel excès d'honneur, et il sera toujours temps pour elle de s'y résigner quand on lui aura démontré que ses pieds, trop éloignés de la terre, ne sauraient effleurer seulement le sol où les artistes élaborent leurs œuvres. Jusque-là, ceux qui sont convaincus qu'elle est appelée à jouer dans de certaines limites un rôle actif et bienfaisant doivent le dire et le prouver. C'est ce qu'avait essayé au-

trefois M. David Sutter, et c'est ce qu'il vient de tenter encore récemment dans un ouvrage intitulé *Esthétique générale et appliquée, contenant les règles de la composition dans les arts plastiques.* M. David Sutter connaît la philosophie du beau et l'histoire de l'art; de plus il est peintre et il possède à fond la partie technologique des trois arts du dessin, il a même introduit dans l'enseignement de la perspective des innovations qui ont obtenu l'approbation des hommes compétens. Ainsi il va sans cesse de la pure théorie à la pratique, et il est en mesure de juger si l'une est séparée de l'autre par un abîme, ou si au contraire des relations profondes, essentielles, les unissent étroitement. Au moment où la critique s'alarme à juste titre de l'état d'affaiblissement et de la langueur croissante des arts plastiques, ce livre vient à propos; mais le principal mérite de l'auteur est d'éveiller la réflexion sur la connexité des règles qui dirigent la main et des principes qui élèvent l'esprit. Là est le sérieux intérêt et comme la nouveauté de son travail. Aussi notre intention n'est-elle pas de le soumettre à une minutieuse analyse; sans renoncer à en signaler chemin faisant certaines qualités et certains défauts, nous croyons qu'il convient surtout, à l'occasion de cet ouvrage, d'examiner les points importans du sujet, qui se résument dans cette double vérité, aujourd'hui contestée ou méconnue : 1° que la science théorique et la science pratique de son art sont nécessaires à l'homme de génie, et que mieux il les connaît, plus sa puissance est grande et sûre; 2° que la science technique des arts du dessin a presque toujours sa raison et son fondement dans l'esthétique spéculative, dont elle n'est dans la plupart des cas que le prolongement.

I.

On ne saurait se le dissimuler, il y a dans l'atmosphère de notre temps un souffle de fatalisme qui trouble des intelligences d'ailleurs très distinguées. Une certaine critique qui se pique d'observer la réalité, mais qui n'en observe que la moitié et peut-être moins encore, semble prendre à tâche d'abaisser l'âme humaine, de la découronner, en lui ôtant ses facultés les plus nobles et en la subordonnant à l'influence exclusive des forces physiques, chimiques et physiologiques. Frappée des énergies singulières et merveilleusement fécondes que déploie la nature matérielle, étudiée de nos jours avec autant de passion que de succès, cette critique s'exagère de bonne foi l'empire déjà si grand que les agens physiques exercent sur les institutions, sur les arts, sur la civilisation tout entière. Comme cette pente est rapide, elle y glisse et va jusqu'en bas. Dans notre

constitution, dans notre organisme, l'animal est plus près que l'homme proprement dit des puissances physiologiques : l'homme sera donc avant tout un animal; la belle jeune fille avec sa fraîcheur, son charme et sa grâce sera le plus beau de tous les animaux. Ce qui distingue l'animal, c'est l'instinct; dans l'homme-animal, l'instinct, avec ses tendances irrésistibles et ses spontanéités violentes, expliquera tout l'homme. Cet instinct, il le recevra de sa race; le sol nourrira cette force organique, le climat l'échauffera plus ou moins, les luttes de la vie l'exalteront. Parvenue à son plus haut degré de développement, cette force sera le génie : ses effets ou, comme on dit, ses produits seront les sciences et les arts. Si tel est le génie, qu'a-t-il besoin de règles, de traités théoriques, de manuels d'esthétique? Sa règle est en lui, naît avec lui, et n'est que la loi secrète de sa vitalité interne. Il crée ses œuvres naturellement en vertu de cette vitalité mystérieuse et infaillible. Que la science constate et détermine la loi que suit cette force à ses diverses phases de travail et d'effort, à la bonne heure; mais qu'elle espère la diriger, l'éclairer, la modifier, la contenir quand elle s'emporte, la ranimer quand elle languit, c'est la plus décevante des illusions. Tous les conseils de l'esthétique se réduisent aux deux prescriptions suivantes : — Êtes-vous jeune et plein de séve, laissez faire votre séve; elle fructifiera d'elle-même. Êtes-vous vieux, décrépit, sans énergie et sans chaleur vitale, résignez-vous à la stérilité. Encore ces deux avis sont-ils inutiles, car la jeunesse du génie fleurira bien sans qu'on s'en mêle, et sa vieillesse aboutira, quoi qu'on fasse, à l'impuissance et à la mort.

On ne prétend pas que la doctrine dont il s'agit ici accepte toutes ces conséquences de son principe. On est même convaincu qu'elle les repousse; mais la logique a, elle aussi, son déterminisme, et elle oblige bon gré, mal gré, ceux qui l'invoquent à outrance à subir la loi fatale qu'ils invoquent invariablement, et qu'ils déclinent en vain lorsqu'ils sont eux-mêmes en cause. Ils n'ont qu'un seul moyen d'échapper aux conclusions de leur système : c'est de reconnaître que le génie de l'artiste, à le considérer dans son essence psychologique, n'est nullement un instinct.

Qu'est-il donc? La réponse à cette question n'est pas indifférente, puisque, ainsi qu'on vient de le voir, selon l'idée que l'on se forme du pouvoir créateur dans les arts, l'esthétique est ou n'est pas. Sans hasarder une de ces définitions qui n'apprennent pas grand'-chose, et sur lesquelles on discute indéfiniment, nous pouvons du moins distinguer le génie de l'instinct en indiquant les caractères absolument opposés qu'ils affectent dans leur façon d'agir ou de produire. Il eût été souhaitable que M. Sutter fît cette comparai-

son, omise par une esthétique à laquelle il veut bien s'en référer d'ordinaire et qu'il était en droit de blâmer de cet oubli. Peut-être a-t-il reculé devant une opération d'analyse psychologique, ou n'a-t-il pas mesuré toute la gravité d'une confusion contre laquelle son livre ne proteste qu'implicitement. Quoi qu'il en soit, l'observation établit rigoureusement que l'instinct est une force infaillible dès le premier jour, mais aveugle et enchaînée dans un cercle d'actions régulières et identiques d'où il lui est interdit de sortir jamais, tandis que le génie est une puissance d'abord incomplète, mais intelligente, libre et essentiellement faite pour la lumière, l'instruction et le progrès. Le jour où son instinct porte la jeune hirondelle à construire son nid, elle le bâtit, sans leçons et sans maître, d'après un modèle qu'elle copie avec une habileté innée, exempte d'hésitation et de tâtonnement. Dès qu'elle s'éveille, cette faculté merveilleuse est achevée, parfaite; mais en même temps, selon la belle remarque de Pascal, cette mystérieuse puissance est incapable du plus petit progrès dans l'individu comme dans l'espèce, et les nids d'hirondelles suspendus à nos toitures sont exactement pareils à ceux qui s'attachaient aux rochers du paradis terrestre. Chez l'homme, le pur instinct est non moins infaillible et non moins invariable. L'enfant naissant d'un philosophe du XIXe siècle ne tète le sein de sa nourrice ni autrement ni mieux que le premier-né d'Adam et d'Ève, et le plus savant physiologiste d'aujourd'hui, qu'il le veuille ou non, exécute, pour avaler ses alimens, les mêmes mouvemens, ni plus ni moins, qu'un sauvage de l'Océanie. Voilà l'instinct véritable, et le seul qui mérite ce nom. Il a sa grandeur, car, aussitôt qu'il naît, il existe dans sa plénitude et atteint la perfection de son œuvre; il a sa misère, car il est dans une radicale impuissance de rien ajouter à son premier fonds.

Pour être conséquens, ceux qui assimilent le génie à l'instinct sont tenus d'ajouter que l'abeille, le castor et l'hirondelle sont des architectes de génie au même titre qu'Ictinus, Michel-Ange et Philibert Delorme, que l'oiseau qui couve et fait éclore ses petits a le génie de la plastique, et que le rossignol qui module sa chanson amoureuse a le génie de la musique. Ira-t-on jusque-là? Je n'ose répondre que non; mais alors il faudra pousser plus loin encore : il faudra dire que le génie, en tout identique à l'instinct, crée, dès qu'il entre en action, des œuvres accomplies, que les premiers essais de sa jeunesse et même de son enfance sont la perfection même, que durant le cours entier de sa vie, quelque longue qu'elle soit, il se répète exactement lui-même et ne se surpasse jamais, que les exemples des maîtres et leurs leçons n'ont rien à lui apprendre, qu'enfin le plus sage parti comme le plus sûr est pour l'artiste d'o-

béir docilement aux heureuses fatalités de sa nature, ainsi que font les abeilles, les hirondelles et les castors.

Là-dessus, on se récrie; on trouve que ces propositions sont inadmissibles, et l'on a raison. Que l'on cesse alors de transformer l'homme, et, qui pis est, l'homme de génie, en un pur animal, ou même en une plante qui végète : qu'on laisse la liberté et l'intelligence reprendre et exercer leurs droits, qu'on les laisse se tromper, tâtonner, souffrir, gémir, puisque ce sont là les conditions de leur existence; mais qu'on avoue qu'elles disposent de leur destinée et qu'elles sont les maîtresses de leur progrès, puisque c'est là leur privilége et leur noblesse. On objectera, nous devons le prévoir, que l'artiste n'est pas seulement intelligence et liberté, et qu'il y a en lui, outre ces deux grandes facultés, des innéités secrètes et singulières qui le caractérisent et sont les sources de sa fécondité. Nous ne songeons pas à le nier. Il est évident que Phidias était né sculpteur, Raphaël peintre, Mozart musicien. La vocation est un fait incontestable : elle se compose d'une somme d'aptitudes très particulières et éminentes dont les unes sont physiologiques, les autres morales, d'autres intellectuelles. Ces aptitudes sont soumises jusqu'à un certain point aux influences du climat, du tempérament, des institutions, des circonstances religieuses, politiques et sociales; mais ce qui distingue profondément ces aptitudes de la force instinctive, c'est qu'elles sont des aptitudes, c'est-à-dire de simples dispositions que l'éducation développe, que le travail fortifie, que la libre volonté de celui qui les a reçues gouverne, maîtrise, redresse et porte à leur plus haut degré de puissance. Ces aptitudes, nul ne les donne, nul non plus ne les reçoit de la nature achevées et parfaites; elles ne grandissent que grâce à un effort continuel de cette volonté à laquelle au contraire l'instinct échappe et se dérobe. S'il y a jamais eu sur la terre un artiste qui ait possédé ce qu'on nomme excellemment le don, c'est Mozart; à peine âgé de six ans, déjà il était créateur. Cependant comparez les *sonatines* du petit Wolfgang avec le *Don Juan* de Mozart parvenu à la pleine maturité du génie; mesurez la distance qui sépare ces œuvres, et dites si sans travail, sans études, sans leçons, sans lectures attentives des maîtres antérieurs, surtout sans idées et sans volonté, cette distance eût jamais été franchie! Qu'on lise sa vie et ce qui nous est resté de sa correspondance, on verra que, loin de s'en fier exclusivement à son instinct, il travaillait sans cesse, non pas seulement en *mécanicien* (il appelait ainsi ceux qui n'ont que des doigts), non pas seulement en virtuose, — car un virtuose en musique est celui qui se borne à jouer les airs composés par d'autres, — mais en homme qui cherche la science théorique et pra-

tique de son art, qui tantôt apprend cette science et tantôt la découvre, et qui enfin y subordonne son génie.

Qu'au lieu d'envisager la biographie d'un artiste pris isolément, on considère l'ensemble des artistes d'une nation : la même marche se dessinera dans une plus longue durée, le même résultat se produira dans de plus vastes proportions. C'est un fait remarquable que moins les peuples sont civilisés, que plus ils sont voisins encore de l'époque de leur vie où l'instinct est prédominant, où le climat les subjugue et le tempérament les emporte, plus aussi leurs penchans en fait d'art sont grossiers et faciles à satisfaire. Ce qui leur manque alors, ce n'est pourtant ni la séve bouillante, ni la chaleur du sang, ni la vigueur musculaire, ni la fougue sauvage des passions aveugles. D'autre part, aucun fâcheux manuel d'esthétique, aucune malencontreuse théorie de l'idéal n'est encore venue les fasciner, fausser la spontanéité de leurs élans et égarer leur muse dans des sentiers systématiques ou convenus. Or on sait quels chefs-d'œuvre enfante presque invariablement cette muse aux instincts puissans : en peinture, ce sont des ébauches informes, dignes de rivaliser avec les croquis que nos écoliers hasardent sur les murs; en sculpture, des magots très inférieurs aux plus modestes jouets de la foire; en musique, des cris discordans ou des bruits abominables. Quant à la beauté humaine, les peuplades où elle existe à quelque degré prennent soin de la corriger en perçant les narines, en déchirant les lèvres et en effaçant les traits du visage sous les enluminures insensées du tatouage.

Les nations les mieux douées, celles qui plus tard excellent à revêtir la pensée de formes admirables, ont, il est vrai, de ces rudes commencemens. Toutefois, à mesure que, s'élevant au-dessus de la nature animale, elles s'éloignent de l'existence sauvage ou barbare, à mesure que leurs aptitudes esthétiques croissent et se déploient, leurs artistes, sollicités par d'intimes affinités, se rapprochent graduellement de la science, et le jour vient où ils s'unissent définitivement avec elle. Cette union, aux époques florissantes, n'est pour l'art ni une défaite ni une absorption; c'est plutôt un heureux mariage où chacun apporte ses richesses et ses forces : l'amour, l'inspiration, l'enthousiasme, le don de découvrir et de réaliser la forme composant la dot de l'art, — la lumière, l'idée, la règle, la discipline, représentent celle de la science, et l'art, du droit de sa puissance créatrice, prend et garde la prééminence, l'autorité, en un mot le rôle de chef de la communauté. La netteté de la pensée, les conceptions rationnelles, l'ordre, la mesure, les secrets et les utiles inventions d'une technique ingénieuse, voilà ce que l'art demande à la compagne qu'il a librement choisie.

Celle-ci de son côté, discrète et réservée comme il convient à une amie intelligente et sage, s'efface, s'abstient de paraître et de régenter, se contente d'exercer une bienfaisante influence qui ne se trahit que par la perfection exquise de l'œuvre commune. S'il lui est permis quelquefois d'intervenir plus activement et de se faire la part plus grande, ce n'est que lorsque son allié, affaibli par l'âge et épuisé de travaux, réclame un surcroît de conseils et de secours. Encore enfant, il s'est aisément passé d'elle : aussi bien alors il ne l'eût ni appréciée, ni comprise; jeune et fort, il n'a produit des œuvres viriles qu'à la condition de la dominer, tout en l'écoutant. Au déclin de sa carrière, il doit encore être lui-même, tant qu'il garde un reste d'énergie; mais à ce moment sa compagne lui est indispensable, et, s'il s'en sépare, il est perdu.

Dans ce qui vient d'être dit, il ne faudrait pas voir un tableau de pure fantaisie. Ce n'est là que l'histoire abrégée, mais fidèle, des rapports de l'art et de la science aux époques sur lesquelles la postérité est en état de porter un jugement. En cherchant avec soin quelle était la valeur intellectuelle des artistes grecs (1), on s'assure que cette valeur était grande, et l'on apprend qu'il y avait parmi eux des penseurs, des philosophes, des poètes, des géomètres, des écrivains. Un génie sévère, qui n'admire qu'à bonnes enseignes et qui n'est pas suspect d'indulgence à l'égard des artistes, a marqué fortement la différence que, dans son temps, l'opinion mettait entre les créateurs d'œuvres originales et les simples artisans. « La connaissance et l'intelligence, suivant l'opinion commune, a dit Aristote, sont plutôt le partage de l'art que de l'expérience, et les hommes d'art passent pour être plus sages que les hommes d'expérience, car la sagesse chez tous les hommes est en raison du savoir. Et c'est parce que les uns connaissent la cause et que les autres l'ignorent. En effet, les hommes d'expérience savent bien que telle chose est, mais ils ne savent pas pourquoi elle est; les hommes d'art au contraire connaissent le pourquoi, la cause. Aussi bien pensons-nous que les chefs des ouvriers, de quelque travail qu'il s'agisse, ont plus de droits à nos respects que les manœuvres, parce que ceux-ci ressemblent à ces êtres inanimés qui agissent, mais sans connaissance de leur action, au feu, par exemple, qui brûle sans le savoir. » Ainsi l'esprit grec jugeait que les grands artistes ou plutôt tous les artistes dignes de porter ce nom possédaient la science de leur art, et même quelque chose de la métaphysique elle-même, et c'est l'auteur de *la Métaphysique*

(1) Cette recherche vient d'être faite par M. H. Bazin, ancien membre de l'École française d'Athènes, dans son savant livre intitulé *De la condition des artistes dans l'antiquité grecque.*

qui enregistre et consacre cette opinion. De leur côté, les artistes souscrivaient à ce jugement, témoin ce passage d'un livre perdu de l'architecte Pytheus, qui vivait au IVe siècle avant Jésus-Christ : « L'architecte doit pouvoir exceller dans tous les arts et dans toutes les sciences. » Il répugnait à ces fortes et libres intelligences de se cantonner timidement dans un petit recoin du domaine des arts au risque d'y étouffer. Il leur fallait l'air pur, l'espace illimité, les vastes horizons du ciel de la pensée. Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, étaient du même avis, parce qu'ils étaient de la même noble race, sinon du même pays. Ceux-ci, comme leurs ancêtres grecs, croyaient à la beauté idéale, à la nécessité de la concevoir par la raison et de la chercher dans le monde invisible, lorsque la visible réalité leur en refusait le modèle. Comme leurs ancêtres grecs, ils ajoutaient les conseils d'une science profonde, exacte et variée aux inspirations de leur génie, et se gardaient de placer en leur instinct toute leur confiance. Ouvriers admirables, ils savaient obéir à des règles techniques et fonder celles-ci sur des principes de haute théorie. C'est ce que prouvent leurs ouvrages, leurs écrits, leurs discours, les fragmens de leur correspondance. L'impulsion qu'ils ont donnée aux arts plastiques a démontré qu'ils avaient eu raison. L'étroite liaison qui existe entre l'esthétique spéculative et la partie technique des arts du dessin ne le prouve pas moins.

II.

Lorsque dans un salon un philosophe essaie une définition du beau ou du sublime, et que tout près de lui un savant discute une question de perspective linéaire ou expose les lois de la réfraction des rayons solaires, au premier aspect on ne devine guère ce qu'il y a de commun entre le propos de l'un et celui de l'autre, et on ne prévoit pas que les idées du premier puissent rejoindre quelque part les connaissances géométriques et expérimentales du second. Ils se rencontreront cependant à coup sûr, pourvu qu'ils continuent leur route. Le livre de M. Sutter marque très bien l'endroit où s'opérera infailliblement la jonction; mais on regrette de n'y pas trouver plus clairement indiquées les raisons esthétiques qui rendent cette jonction naturelle, logique et inévitable. Ces raisons en effet ne sautent pas aux yeux du premier venu, et tant qu'elles n'auront pas été mises en évidence, les intimes rapports de l'art et de la science, les liens étroits de la théorie spéculative et de la pratique seront contestés ou niés.

Il faut donc essayer de démêler ces raisons. Par exemple, l'emploi que fait le peintre des ressources de la perspective linéaire et

aérienne est-il indépendant de l'idée plus ou moins confuse qu'il s'est formée du but de son art et de l'essence de la beauté? Dira-t-on qu'il faut mettre un tableau en perspective parce que c'est la règle? Soit; mais pourquoi est-ce la règle? Si le peintre ignore ce pourquoi, ce n'est pas un artiste, ce n'est qu'un manœuvre. Or, comme il a la juste ambition d'être un artiste, il doit le savoir. Il le saura dès qu'il sera en état de prouver qu'avec l'usage de la perspective on obtient un tableau ou plus vrai ou plus beau. Et prouver cela, c'est raisonner sur le vrai et sur le beau, c'est penser, c'est philosopher; tranchons le mot, c'est recourir à l'esthétique. Nous accordons que les maîtres découvrent eux-mêmes leur esthétique; mais quand on n'est pas de cette force, il n'y a aucune honte à s'instruire auprès de ceux qui savent, et il y aurait imprudence à ne pas y consentir.

Aussi la plupart des peintres ont-ils une théorie esthétique, où qu'ils la prennent; mais il ne suffit pas d'en adopter une, il importe encore de la bien choisir. Il y a telle définition de l'art qui, prise à la lettre, entraînerait et a quelquefois entraîné la plus étrange comme la plus fâcheuse violation des lois élémentaires de la perspective. Qu'un peintre se dise de bonne foi que le but de son art est de copier littéralement la nature, — en d'autres termes, qu'il soit réaliste et en même temps capable de suivre jusqu'au bout la logique de son système, qu'arrivera-t-il? Dans son ardeur consciencieuse à copier les objets tels qu'ils sont, il dédaignera infailliblement la perspective qui les donne non pas tels qu'ils sont, mais tels seulement qu'ils apparaissent selon la distance à laquelle ils sont placés par rapport au spectateur. Qu'on me comprenne bien. De la fenêtre près de laquelle j'écris, j'aperçois le dôme des Invalides, qui est à deux kilomètres de ma maison, et à cette distance il paraît n'avoir que ving-cinq centimètres de hauteur. Si je veux le peindre du lieu où je suis et que j'aie le fanatisme et la logique du réalisme, je représenterai non cette petite apparence que voilà, mais le dôme, le vrai dôme tel qu'il est, avec sa grandeur réelle. Les réalistes n'ont pas cette audace, je le sais, parce que leur bon sens résiste à leur principe. Cependant il s'est trouvé en France un peintre de talent, doué d'une rare intelligence, qui, sans s'égarer jusque-là, est tombé dans un excès dont les critiques sérieux ont su garder mémoire. Charles de la Berge, dont il existe au Louvre un tableau, et dont je connais trois autres ouvrages très remarquables, s'était imaginé que le comble de l'art du peintre consiste à transporter sur la toile les détails les plus minutieux de chaque objet, tels que la vue les constate et les compte quand on les regarde de près. Un seul trait caractérisera suffisammeut son procédé : vou-

lait-il reproduire l'image d'une maison, il prenait une échelle, montait sur le toit et faisait une miniature rigoureusement fidèle de chaque tuile, de chaque planche, de chaque moisissure. La perspective linéaire ne souffrait pas de ce mode d'exécution, parce qu'elle était d'avance établie; mais que devenait la perspective aérienne? Où étaient les contours indécis, les formes fuyantes, les teintes vagues des plans éloignés? Et à quoi servaient tous ces riens que le spectateur n'aperçoit pas du vrai point de vue, et qui en tout cas ne l'intéressent nullement? L'effet général n'était pas toujours compromis, grâce à la prodigieuse habileté de l'artiste; mais que de peines inutiles et que d'efforts perdus! Les réalistes d'aujourd'hui abandonnent à la photographie ces miracles d'exactitude. Cependant ils n'évitent pas toujours le piége caché au fond de leur système. On a noté au dernier Salon, dans un tableau d'ailleurs très distingué, certain rocher trop bien peint sans doute, puisqu'au lieu de reculer comme l'exigeait la perspective, il semblait se porter hardiment vers le premier plan. Il est vrai que cette toile était de la main du chef de l'école, et que le maître daigne de temps en temps révéler au public toute la portée de sa doctrine.

Est-ce à dire que les lois de la perspective soient sacrées et que le peintre les doive respecter, advienne que pourra? Point du tout. Au-dessus de la règle qui prescrit de les observer généralement, il y a une autre règle qui ordonne de les violer quelquefois. Au nom de quel principe posera-t-on cette seconde règle? Sera-ce au nom de la vérité réaliste? On vient de montrer qu'un réalisme conséquent devrait fouler aux pieds la perspective linéaire aussi bien que la perspective aérienne, et qu'il ne s'en abstient pas toujours. Sera-ce au nom du principe de la vérité apparente? L'appareil photographique, qui tient un compte mathématiquement rigoureux de la perspective linéaire, et qui reproduit imperturbablement la vérité apparente, fournit des images qu'aucun peintre ne se résignerait à copier sans modification. Que le modèle ait le malheur de mettre sa main sur son genou porté en avant, ou d'étendre un peu la jambe, aussitôt la lumière se joue en monstruosités géométriques tout à fait inacceptables. A qui donc s'adressera l'artiste qui désire savoir dans quelles limites il lui est permis ou commandé de violer les règles de la perspective?

Interrogez-le : il vous répondra lui-même et sans hésitation. S'il cache soigneusement les pieds du modèle, ou s'il les place de côté, s'il applique les mains contre le corps ou s'il les détourne, c'est que l'image de ces pieds et de ces mains serait, sur l'épreuve, trop grosse, hors de proportion avec la tête et conséquemment laide. En un mot, le photographe viole les lois de la perspective au nom de

la beauté. De même le peintre de portraits, qui, au lieu d'imiter l'appareil photographique et de reproduire scrupuleusement tous les effets de la perspective, met dans une exacte proportion la tête, le tronc et les extrémités, quoique placés à des plans divers, de la personne qui pose devant lui, ce peintre, lui aussi, élève en sûreté de conscience les droits de l'esthétique et de la beauté au-dessus des droits de la perspective et de la géométrie.

Ainsi la perspective est quelquefois défavorable à la beauté, ou, si l'on veut, à la belle vérité, ce qui est la même chose. Cependant il n'y a pas en peinture de belle vérité sans perspective. Privée des ressources de la perspective, la peinture n'a plus à sa disposition que deux des dimensions de l'étendue, la longueur et la largeur, et elle est réduite à ne plus représenter que des silhouettes. Avec la perspective, elle prend possession de l'espace, y modèle les corps, y multiplie les plans et les aspects, y répand les formes mille fois variées de l'être, de l'âme, de la vie, et les ordonne selon les rapports de la plus riche harmonie. C'est là un éclatant exemple des services que la science positive peut rendre aux beaux-arts; mais quiconque veut se servir de la perspective autrement que ne le fait une machine, quiconque veut en raisonner l'emploi, le justifier, le défendre au besoin, et au besoin aussi le contenir dans ses justes limites, est obligé de recourir à des raisons spéculatives et philosophiques. C'est là une preuve du rôle actif que joue la science esthétique dans les applications des sciences positives aux arts du dessin.

Les réflexions précédentes s'appliquent en partie à l'emploi du clair-obscur et du coloris, qui sont des élémens essentiels de la perspective aérienne. La couleur a en outre une puissance propre de séduction et d'expression. A ce second point de vue, l'habileté à s'en servir est souvent considérée comme un instinct, ou, selon la formule nouvelle, comme un pur effet du tempérament, de la constitution personnelle de l'artiste, secondée et même guidée par des conditions atmosphériques déterminées. Cette habileté étant un don que la nature accorde ou refuse à son gré, le peintre, en tant que coloriste, a son tempérament pour maître, dit-on; il n'a que faire d'écouter les physiciens, et les philosophes n'ont à lui proposer que de vagues pensées sans efficacité.

Bien que cette opinion perde chaque jour de sa force, bien que ceux qui la jettent un peu au hasard dans la conversation et dans les livres en blâment volontiers l'exagération, il est utile de l'examiner précisément parce que, jusqu'à un certain point, elle est vraie. L'ignorance seule oserait nier que les peintres coloristes naissent doués d'une faculté très spéciale qui saisit, retient, repro-

duit et idéalise parfois les phénomènes variés de la lumière colorée. Ce sens exquis ressemble d'autant plus à un don inné qu'il est plus rare et qu'il présente au plus haut degré les caractères d'une puissance spontanément créatrice. Il a produit des chefs-d'œuvre, enfanté des merveilles, mais à quelles dates, en quel nombre, à quel prix? Ce que nous savons de l'histoire de la peinture grecque ne prouve guère qu'elle soit parvenue de prime saut à la beauté du coloris, et pourtant quel peuple fut jamais plus que le peuple grec sensible aux charmes de la lumière et de la couleur? Sur la scène antique, ce que les mourans regrettent par-dessus tout, c'est la douce lumière du jour. Dans l'enfer grec, le châtiment des méchans est d'être plongés dans les ténèbres; le bonheur des justes consiste à se sentir inondés d'un éther lumineux qui, semblable à un vêtement, les enveloppe de son pur éclat.

. . . . . Et lumine vestit
Purpureo.

Le vieil Homère est déjà un coloriste incomparable. Une couleur, un ton, une nuance lui est un moyen sûr de représenter au vif les momens de la journée, les mouvemens de la mer, les beautés caractéristiques d'un héros ou d'un dieu. Le voyageur tant soit peu artiste qui parcourt au pas de son cheval les plaines de l'Attique ou qui glisse sur les eaux bleues du golfe de Salamine goûte, rien qu'à regarder les jeux de la lumière et de l'ombre, d'exquises jouissances. Les plus distraits se surprennent à contempler dans une sorte d'extase ces ravissans spectacles; les plus indifférens, les plus sceptiques même ont eu la franchise de n'en pas méconnaître l'irrésistible attrait. Si la nature et le climat avaient la vertu que certains théoriciens leur attribuent, la peinture aurait dû naître un jour en ces lieux d'un rayon du soleil tombé sur cette terre, et y naître adulte et tout armée des ressources et des instrumens de son art. Eh bien! non, dans cet Éden de la lumière, la peinture est née petit enfant; elle n'a grandi que lentement, de siècle en siècle. Sa palette, pauvre d'abord ou plutôt presque vide, ne s'est couverte et enrichie que peu à peu; comme ailleurs, elle a tâtonné, cherché, travaillé; enfin elle est arrivée à la science, puis à la pensée, et c'est seulement du jour où elle a accepté sans dédain l'alliance que lui offrait la réflexion philosophique, qu'elle a participé à la gloire de la sculpture, sa sœur. La croissance de la peinture moderne considérée comme art du coloris n'a été ni plus rapide, ni moins laborieuse, ni plus indépendante des sciences positives et du progrès philosophique de l'idée. C'est que la lumière, cette institutrice du peintre, ne procède pas à la façon des maîtres humains;

elle fournit des indications, mais elle ne donne pas de préceptes; elle agit devant l'artiste et semble se borner à lui dire : Comprenez-moi. Elle accomplit son œuvre selon des lois constantes; mais, en artiste consommé et en fille digne de celui qui l'a créée, elle cache ses lois, voile sa méthode, et garde son secret ou ne le livre qu'à l'esprit qui a l'audace de le lui ravir. L'artiste qui y réussit est par cela seul un savant en même temps qu'un artiste. Il y a eu de tels hommes; à la vérité, c'est le petit nombre. Les autres, pour être coloristes, je ne dis pas excellens, mais seulement supportables, sont condamnés à puiser la science qui leur manque dans les livres des physiciens, ou à la recevoir de leur bouche.

Ici se présente une série d'enseignemens et de démonstrations de la plus haute importance. M. Sutter les a exposés en professeur qui sait ce qu'il dit et à qui il s'adresse. Peut-être la partie technique de son ouvrage est-elle trop concise. On le suit cependant sans trop d'efforts, et quand on a lu ces brèves et substantielles leçons d'optique appliquée à la peinture, on se demande comment un artiste pourrait impunément ignorer ces choses de science qui touchent de si près le fond intime des choses de l'art. Puis à cette question en succède bientôt une autre : la science de l'optique et du coloris, si nécessaire au peintre, est-elle donc uniquement physique et chimique? L'esthétique n'est-elle point appelée à la compléter? Les arts ont leur orthographe; mais ils ont aussi leur poétique. Le peintre qui connaît et suit l'orthographe de son art sans aller au-delà n'est pas plus un artiste que l'honnête maître d'école n'est un écrivain parce que la grammaire n'a jamais à se plaindre de lui. De la correction irréprochable au style et à la beauté, la distance est si grande que la médiocrité est impuissante à la franchir. Or la physique n'enseigne au peintre que l'orthographe de la couleur. Décrivant et interprétant la marche silencieuse de la nature, saisissant et exprimant en formules les lois cachées sous les phénomènes, elle dit comment se propage la lumière, comment les rayons se brisent ou se réfractent inégalement en passant d'un milieu plus rare dans un milieu plus dense; elle constate qu'il y a sept espèces de rayons élémentaires et par conséquent sept couleurs primitives, le violet, l'indigo, le bleu, le vert, le jaune, l'orangé et le rouge; elle ajoute que les rayons violets sont ceux qui se réfractent le plus, tandis que les rayons rouges sont ceux qui résistent le plus fortement à la réfraction; elle révèle à l'élève la curieuse théorie des opposans harmonieux ou couleurs complémentaires, c'est-à-dire la propriété qu'ont certains rayons de reproduire la lumière blanche lorsqu'ils sont réunis deux à deux. De tout cela elle tire des préceptes importans relatifs à la coloration des ombres, à la distribution de la

lumière et à la façon dont il convient de l'introduire dans un tableau et de l'en faire sortir. Grâce à ces enseignemens variés, les peintres ont aujourd'hui sur leurs devanciers le précieux avantage d'apprendre en peu de jours ce qu'à une autre époque on était obligé de découvrir soi-même, quand on en était capable. Dans ces dernières années, la science physique a rendu aux peintres d'autres services encore. Elle les a par exemple avertis qu'ils seraient dupes d'une grave erreur, s'ils se flattaient d'égaler, au moyen des couleurs de leur palette, l'intensité de la lumière naturelle. Elle leur a appris ici, dans la *Revue* (1), que « quand on étudie successivement les coups de soleil dans les tableaux et qu'on récapitule ensuite les valeurs du rapport cherché, on voit qu'elles sont comprises généralement entre 2 et 4, c'est-à-dire que la puissance du soleil y est plus petite que dans les paysages vrais et qu'elle se trouve diminuée de 80 pour 100. » Plus récemment, une remarquable conférence de M. Niklès, chimiste distingué, a signalé la propriété inhérente à la lumière produite par la combustion du magnésium, de faire éclater les diverses couleurs tant naturelles qu'artificielles avec les mêmes nuances qu'elles présentent au grand jour; de son côté, M. Chevreul avait déjà reconnu que la lumière électrique a la même propriété. Il est donc évident que l'art du peintre a beaucoup à gagner et qu'il gagnera davantage encore dans l'avenir en s'unissant fraternellement avec les sciences positives.

Toutefois il est des secrets que ni la nature matérielle ni les sciences qui l'étudient ne dévoileront jamais à l'artiste. Il est tels conseils qu'il ne doit demander qu'à sa propre raison ou à certaines sciences morales qui aident sa raison à parler plus clairement et plus haut. Prenons, entre autres, cette question très simple en apparence : sur quel point de son tableau faut-il que le peintre dirige et accumule la lumière? La réponse est-elle fournie par la nature physique elle-même? N'en croyons rien. — Assurément la nature arrive sans cesse à la parfaite beauté : pour qui sait la regarder et la comprendre, elle est admirable; mais elle se comporte autrement que l'artiste et vise à d'autres fins que lui. Dans son indifférence souveraine ou plutôt dans sa bienveillance universelle, elle répand tour à tour sur chacun des êtres de la terre, sur chacune des scènes de la vie humaine la splendeur magique de ses rayons. La brillante lumière du ciel descend aussi bien sur un tas d'ordures informe et infect d'où le passant s'éloigne avec dégoût que sur les fleurs des jardins et sur les moissons des champs; elle jette son manteau d'or

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1857, le remarquable travail de M. Jamin sur *l'Optique et la Peinture*.

sur le misérable ivre-mort qui gît au coin de la borne. Au moment où mes yeux et mon esprit se donnent une fête au spectacle d'un beau site, tout à coup un nuage obscurcit la partie principale du tableau, et une clarté intempestive et criarde s'abat sur les recoins insignifians de cette scène dont l'aspect est ainsi détruit. Les difficultés du problème sont directement insolubles quand on traite un sujet historique. Il serait ridicule de conseiller à un peintre de s'adresser à la nature pour savoir quelle sorte de lumière éclairait le visage du jeune Salomon lorsqu'il prononça son jugement. A la sainte *Cène*, la face de Judas était peut-être aussi lumineuse que le corps de l'*Antiope* du Corrége, et le visage de Jésus était peut-être voilé d'une ombre. Léonard de Vinci n'en savait rien, et, l'eût-il su, il aurait désobéi à l'histoire, si la vérité historique eût contredit le jugement de son esprit. Ainsi donc ce n'est pas la nature qui répond comme un manuel ou un formulaire à la question que nous avons posée. Cent fois pour une, en la prenant au mot, on manquerait le but.

Tout change lorsqu'au lieu de répéter la nature avec la servilité de l'écho, on l'interprète en se plaçant, non plus au point de vue de l'imitation, mais à celui de l'expression. Dès que l'artiste se propose d'arriver à la beauté pittoresque au lieu de s'en tenir à une réalité quelconque, dès qu'il aspire à représenter une éclatante manifestation de la vie ou de l'âme, il ne tarde pas à remarquer un phénomène d'une grande importance esthétique. Ce fait, c'est que, si la lumière se répand sur tous les objets avec une suprême indifférence, cependant aussitôt qu'elle a touché une pierre, un arbre, un animal, l'être sur lequel elle est tombée semble exister, végéter, palpiter cent fois plus qu'à l'heure où l'ombre l'enveloppait. En son absence, tout est comme mort ou endormi; elle paraît, tout ressuscite et s'éveille. De là une loi que la science esthétique pourrait légitimement énoncer en ces termes : la puissance apparente de la force ou de la vie physique ou morale est en raison directe de l'intensité de la lumière accumulée sur la forme qui exprime cette force ou cette vie. Cette loi une fois trouvée, notre problème est résolu, et à cette question : sur quel point de son tableau faut-il que le peintre dirige la lumière? on répond : sur le point où il désire rendre éclatante l'expression de l'être ou de la vie. Rien de plus simple, dira-t-on, tous les maîtres ont deviné cela. Il est vrai; mais il y a des gens qui n'ont rien deviné, qui oublient ce qu'a deviné le génie, et à qui la philosophie est obligée de démontrer ce qui était évident aux yeux des maîtres.

Par les fautes qu'ils commettent, par les exagérations où ils tombent, les artistes les mieux doués mettent de plus en plus hors

de doute la nécessité d'introduire dans l'enseignement de la peinture et d'y établir théoriquement tout ce qui est susceptible d'être fondé sur des raisons scientifiques et philosophiques. Les artistes qui ont un don particulier, une faculté spéciale et saillante, s'égarent avec une déplorable facilité. Un succès éclatant remporté au début de la carrière, l'attention du public soudainement captivée, les espérances et l'approbation des connaisseurs hautement exprimées, les éloges de la critique lasse de blâmer et avide de rencontrer enfin quelque juste sujet d'admiration, enivrent et surexcitent le talent trop peu maître encore de lui-même, et, au lieu de le tenir en équilibre en le dirigeant, le font tomber bientôt du côté où il penche. Le nouveau-venu promet-il d'être un coloriste, a-t-il, comme on dit, une *note* heureuse et brillante, aussitôt c'est à qui vantera la puissance de son tempérament pittoresque. On parle de génie, on crie miracle. Au bout de peu d'années, la tête tourne au jeune artiste : il met partout sa fameuse note, il y sacrifie insensiblement la correction du dessin et le souci de la composition, et finit par déconcerter ses partisans, qui se changent, trop tôt peut-être, en adversaires. A qui persuadera-t-on que ce peintre a été suffisamment instruit et guidé par son tempérament? A qui fera-t-on croire qu'une connaissance plus profonde et plus raisonnée des lois qui régissent l'emploi de la couleur ne l'eût pas préservé d'un pareil abus de ses aptitudes naturelles?

Il existe en effet de telles lois qui déterminent l'usage non-seulement de la lumière en général, mais encore jusqu'à un certain point de telle ou telle couleur particulière dans un cas donné. Sans doute les couleurs naturelles, du moins les couleurs primitives, sont belles par elles-mêmes avant toute application pittoresque; elles sont déjà belles sur la palette du peintre comme sur les zones de l'arc-en-ciel : nous l'avouons aujourd'hui franchement après l'avoir autrefois nié; mais dans le ciel ou sur le spectre solaire les couleurs primitives ne sont belles qu'en tant qu'elles manifestent vivement la puissante énergie d'un des agens les plus merveilleux du monde physique. Or exprimer cette puissance, quelque séduisans qu'en soient les effets, n'est pas le but unique de la peinture. Transportée du ciel sur la terre, de la palette sur un tableau, la couleur n'est plus une fin, c'est un moyen, et le moyen ne doit ni prendre la place, ni usurper l'importance du but poursuivi. Et parler ce langage, c'est rentrer dans l'ordre des considérations purement esthétiques.

Il y a plus encore. M. Sutter a exprimé cette opinion que « le degré de puissance des couleurs signalé par la décomposition de la lumière blanche indique leurs propriétés naturelles et leur signi-

fication emblématique. » Qu'est-ce donc que cette puissance inégale des couleurs primitives, et quel intérêt y a-t-il pour l'artiste à en connaître la signification diversement emblématique? Le voici. Dans le phénomène de la décomposition de la lumière blanche au moyen du prisme, les rayons sont refractés, ce qui veut dire qu'en traversant le cristal, qui est un milieu plus dense que l'air, ils se brisent et que leur direction change; mais ils ne se brisent pas tous selon le même angle : les rayons rouges sont moins fortement brisés que les rayons orangés, ceux-ci moins que les rayons jaunes, et ainsi de suite jusqu'aux rayons violets, qui subissent la plus forte réfraction. En d'autres termes, la puissance que les rayons solaires opposent à la réfraction est au maximum dans les rayons rouges et au minimum dans les rayons violets. Il n'y a rien certes de téméraire à conclure de là que la couleur rouge est la manifestation la plus énergique du pouvoir de la lumière et la plus puissante des couleurs. Étudiez le ciel par un temps serein, surtout en été et dans les pays méridionaux : quand le soleil se lève, les premières couleurs qui apparaissent avec l'astre lui-même sont le rouge, l'orangé et le jaune, tandis que l'horizon opposé est d'une teinte violette. Inversement, au moment où le soleil va disparaître, le couchant est pourpré et doré, tandis que l'Orient se couvre d'une douce couleur d'améthyste qui va s'étendant de plus en plus dans l'espace céleste, à mesure que le jour baisse davantage. Donc, à parler esthétiquement, le rouge est la couleur qui exprime le plus, et le violet est la couleur qui exprime le moins la présence active de l'astre qui apporte avec lui la chaleur et la vie, et ce n'est ni par fantaisie, ni par métaphore, c'est bien par raison scientifique que l'on a appelé le rouge, l'orangé et le jaune des couleurs chaudes, et au contraire le vert, le bleu, l'indigo et le violet des couleurs froides.

Si l'on passe de la physique à la physiologie, les mêmes distinctions sont légitimes encore à un certain degré. Dans le corps de l'homme, partout où la vie afflue, le sang afflue aussi et apporte avec lui tantôt seulement son incarnat rosé, tantôt sa rougeur pourprée. Chaque âge a ses couleurs que la santé avive et que la maladie altère ou détruit. La mort a aussi les siennes, terreuses, verdâtres, violacées, froides en un mot. Que m'importe le talent du peintre et son tempérament de coloriste, si, méconnaissant ces différences et pour faire montre des nuances dont il dispose, il étale les couleurs à contre-sens, et répand par exemple sur le pâle et austère visage d'un septuagénaire la même teinte rose que sur le corps jeune et frais de Vénus? Que l'on fasse un pas de plus, qu'on pénètre jusqu'au foyer invisible des passions, des amours, des haines, des colères, on y puisera des raisons purement psychologiques, mais

positives et scientifiques encore de choisir les couleurs expressives et les tons justes, à l'encontre des mauvais conseils d'un tempérament capricieux. Il n'est pas jusqu'au vêtement lui-même qui ne puisse et ne doive signifier par ses couleurs quelque chose, soit de l'âme, soit de la condition, soit des habitudes du personnage. Quand on voit, dans la célèbre toile de M. Ingres, l'*Apothéose d'Homère*, l'*Iliade* drapée d'un manteau rouge et l'*Odyssée* serrant autour de son corps les plis d'un vêtement vert de mer, on n'a pas seulement la perception de la couleur, on la lit en quelque sorte et on en comprend le sens. — Ainsi les lois de la physique, de la physiologie, de la psychologie, et d'autres lois encore concourent à guider efficacement le talent naturel du coloriste. La philosophie du beau y contribue aussi pour sa part, puisqu'elle réunit, coordonne et complète ces lois fécondes et salutaires.

Il nous a semblé utile d'insister un peu longuement sur les rapports étroits qui rattachent l'art du peintre à la science. En effet, c'est au sujet de la peinture que s'engagent ordinairement les plus vives discussions esthétiques. A l'égard de la sculpture, ces rapports sont moins contestés, et il nous sera possible d'en parler plus brièvement.

Il est nécessaire au sculpteur de posséder de solides connaissances en dynamique, en anatomie, en géométrie; la science de la perspective lui est non moins indispensable. Toutefois, pour appliquer à propos ces notions positives, pour n'en point subir aveuglément le joug, pour n'en pas user dans la même mesure que le peintre, il a besoin de découvrir lui-même ou d'apprendre de la bouche d'autrui les principes d'une sage esthétique. Celle-ci lui enseigne que son art a un but particulier, qui est d'exprimer la pleine beauté physique, idéalement conçue et considérée comme le signe parfait de ces deux énergies invisibles que l'on nomme la force vitale et l'âme ou principe psychologique. On va voir que c'est l'application des principes esthétiques qui détermine par exemple les règles imposées au sculpteur à l'égard de la perspective linéaire et aérienne. S'il lui importe en effet de connaître l'une et l'autre, c'est afin de corriger les fâcheux effets de la première au point de vue de la beauté, et de s'interdire sévèrement l'usage de la seconde, qui rentre dans le domaine exclusif de la peinture. Lorsqu'il modèle des figures en ronde bosse destinées à être placées sur un piédestal, de telle sorte que le spectateur en puisse faire le tour et s'en éloigner ou s'en approcher, il n'a pas à se préoccuper beaucoup des conditions de la perspective. Dès que la statue s'élève, dès qu'elle est portée à une certaine hauteur sur une colonne, sur un attique ou sur la base d'un fronton, l'éloigne-

ment établit entre les parties diverses d'un même corps des différences de perspective dont il serait dangereux de ne pas tenir compte. La tête paraît trop petite par rapport aux extrémités inférieures, les plans naturellement rentrans ou dépourvus de saillies reculent et n'ont plus assez de valeur; les proportions en souffrent et avec elles la beauté. « Alcamènes et Phidias, dit le poète Tretzès, furent chargés un jour de faire deux statues de Minerve qui devaient être placées au-dessus de colonnades très élevées. Alcamènes donna à la déesse des formes délicates et féminines. Phidias au contraire la représenta les lèvres ouvertes, les narines relevées, calculant l'effet pour la hauteur qu'elle devait occuper. Le jour de l'exposition publique, Alcamènes plut, et Phidias faillit être lapidé. Lorsqu'au contraire les deux statues furent en place, l'éloge de Phidias était dans toutes les bouches, Alcamènes au contraire et son ouvrage ne furent plus qu'un sujet de risée. » A part quelques exagérations qu'il est aisé de négliger, ce passage, cité et traduit par M. Beulé (1), contient une leçon excellente : il montre comment un grand sculpteur étudie la perspective et la modifie dans l'intérêt de la beauté.

Quant à la perspective aérienne, c'est-à-dire à la multiplicité des plans successifs qui semblent s'éloigner graduellement du spectateur, la nature même du procédé technique par lequel on en produit l'effet devrait tenir le sculpteur en garde contre la tentation de l'introduire dans ses ouvrages. Ce procédé, qui repose essentiellement sur la distribution de la lumière croissante ou décroissante, selon les cas, et sur l'emploi de couleurs d'intensité également croissante ou décroissante, appartient en propre à la peinture. Grâce à la perspective aérienne, grâce à l'apparente profondeur qu'elle donne au tableau, le spectateur fait aisément abstraction de la surface plate qu'il a sous les yeux. Quoiqu'il ne soit point dupe d'une illusion d'ailleurs impossible, il accepte la fiction qui lui est proposée; il croit non pas à la présence réelle de l'air et de l'espace dans la scène qu'il contemple, mais à l'expression vraisemblable des profondeurs de l'espace et de l'air. Cette expression est très incomplétement possible dans le bas-relief, et quand elle y est essayée, elle demeure invraisemblable. Sur une plaque de marbre, de plâtre, de bois ou de bronze, le sculpteur a beau aplatir de plus en plus les objets pour les contraindre à reculer et à fuir le regard, ils ne reculent pas, ils ne fuient pas, parce qu'en dépit des ombres les plus savantes la lumière des derniers plans est trop pareille à celle des premiers. Le clair-obscur qu'il poursuit avec effort se joue de lui

(1) *L'Acropole d'Athènes*, t. II.

et lui échappe. Dans son tableau, car c'en est un, il y a des creux et des saillies, il y a des figures qui se détachent du fond d'autres qui s'y collent et cherchent à y disparaître; mais il n'y a ni air, ni espace, ni profondeur, ni lointain. A quoi bon, s'il en est ainsi, courir cette aventure? Répondra-t-on que certains maîtres ont vaincu la difficulté? Alléguera-t-on l'exemple mémorable de Ghiberti et ses portes admirables du Baptistère de Florence? Nous convenons sans hésiter que c'est là un prodige de génie, nous goûtons autant que personne la beauté exquise de ces figures pleines d'élégance, de vie, de mouvement, de souplesse; toutefois nous posons hardiment aux artistes et aux amateurs sincères cette question : Dans ces bas-reliefs si célèbres y a-t-il de la profondeur, de l'espace, de l'air, au sens pittoresque de ces termes? — Non, il n'y en a pas; Ghiberti lui-même n'a pas résolu le problème, nul jamais ne le résoudra. Devant cette impossibilité esthétique, le génie doit s'incliner. C'est ce qu'a fait Jean Goujon en sculptant les bas-reliefs de la fontaine des Innocens, c'est ce que faisaient les artistes grecs. L'esthétique explique et justifie leur conduite, et leur exemple mérite de faire loi.

Sur tous ces points importans, l'*Esthétique appliquée* de M. D. Sutter pose de bonnes règles habituellement fondées en raison et ramenées à de solides principes. A l'égard de l'architecture, il montre beaucoup de savoir et émet certaines vues qui ne manquent pas de nouveauté, Il est toutefois des opinions très ingénieuses, peut-être même vraies au fond, qui, énoncées sommairement et affirmées sans preuves, excitent la méfiance du lecteur et semblent n'être que des paradoxes ou des écarts de fantaisie théorique. Que, par exemple, les lignes droite, courbe, verticale, horizontale, aient en sculpture et en architecture une signification caractéristique, cela est possible et offre à l'esprit un curieux sujet d'analyse esthétique. On ne demanderait pas mieux que d'en chercher les raisons, on aimerait même, dans un tel livre, à en rencontrer les raisons clairement déduites des principes qui les contiennent; mais on résiste involontairement à des maximes qui viennent brusquement, sans préparation ni démonstration, comme celles-ci : « La ligne verticale exprime dans son caractère moral la puissance divine ou humaine, les aspirations religieuses, la foi, l'espérance, de même que la grandeur, la noblesse, la majesté du commandement. » — « La ligne horizontale est particulièrement affectée à la matière. » De bonne foi, voilà des choses qui ne sont pas évidentes, loin de là. En multipliant de semblables assertions, on éveille trop de doutes, on court risque de fournir des armes aux adversaires d'une science jeune encore, dont l'utilité pratique est

encore discutée, et qui, pour accroître son crédit, a besoin de beaucoup de prudence, de méthode et de discrétion.

Les artistes en général et les artistes contemporains en particulier sont avisés, intelligens et prompts à saisir le côté faible des choses, des hommes et surtout des théories. Cette disposition critique s'est énormément accrue en ce siècle, au contact d'une société raisonneuse, qui soumet à l'épreuve du doute et de l'examen le plus libre toutes les idées et toutes les croyances. A des esprits aussi éveillés, aussi sceptiques, il ne faut enseigner que des vérités dont on tient la preuve; mais ces vérités, quand on a pris le temps de s'en convaincre fortement soi-même, on serait coupable de ne pas oser les exprimer et les répéter aussi souvent qu'il sera nécessaire, sauf à les entourer d'une clarté nouvelle et à les mieux prouver chaque fois qu'on les redit. Tôt ou tard elles seront entendues et comprises. L'élite, sinon la masse des artistes, est en état de comprendre ce qu'on a essayé d'établir ici. Il importe qu'elle le sache bien : non, la vocation n'est pas un instinct, et à ses plus beaux jours la science et la théorie ont toujours été appelées à son aide. Si le génie a besoin de ce double secours, comment le talent, qui est un degré inférieur du génie, s'en passerait-il? Si la science et la théorie ont dû soutenir et guider l'inspiration aux époques où, pleine de force, elle était en outre secondée par de puissantes impulsions religieuses, sociales, politiques, comment pourrait-elle marcher seule ou presque seule en ce temps où, déjà naturellement affaiblie, elle ne rencontre autour d'elle aucun grand courant d'idées et de convictions qui l'entraîne? L'art en est aujourd'hui à cette période de son mariage avec la science où celle-ci doit intervenir plus activement et prendre une part plus large dans le gouvernement de la communauté. L'art n'est ni mort, ni mourant, ni tombé dans la décrépitude; mais il est âgé, par conséquent moins inspiré que raisonneur et habile. C'est là, nous l'accordons, une sorte de fatalité, mais une fatalité devant laquelle l'art n'est pas désarmé, puisqu'il a le libre pouvoir de concentrer les énergies qu'il a conservées et de les vivifier par des études savantes dans le recueillement et la méditation. S'il veut user de cette mâle liberté, comme le lui a mille fois conseillé une critique éclairée, un bel avenir lui reste encore; sinon, ses destinées sont gravement compromises, car ainsi que l'a dit quelque part Voltaire :

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur.

CHARLES LÉVÊQUE.

LUCILE DÉSENCLOS

ÉTUDE DE LA VIE DE CAMPAGNE

A Mme H.-C. JENKIN.

I.

Au sortir de la petite ville de Saint-Clémentin, en remontant la rive gauche de la Charente, on rencontre au bout d'un quart d'heure le hameau de l'Hermitage, où la route se divise : l'un des chemins se prolonge à travers les prés; l'autre, pierreux et montant, escalade la colline et conduit au moulin des Ages. A cet endroit, la vallée s'évase mollement, les coteaux opposés semblent s'être reculés pour laisser le champ libre à la rivière, dont les eaux lentes décrivent une longue courbe entre deux rangées d'aunes et de saules. A droite et à gauche s'étendent des prés à l'herbe drue; de grandes haies les séparent, et tout à travers des sentiers s'enfoncent, ombragés de noyers trapus; les uns mènent à la rivière, les autres vont aboutir à quelque *borderie* (1) précédée de figuiers noueux et de tonnelles de vigne qui lui font comme un vestibule de feuillée. En amont, du côté des Ages, la vallée paraît close par un fouillis d'arbres de toute taille et de toute essence; en aval, l'horizon est borné par des peupliers, au-dessus desquels se montrent les pignons dentelés et les tourelles aiguës de Saint-Clémentin. C'est un frais paysage, doux à contempler, surtout au printemps, quand la lumière jeune et gaie s'harmonise avec les pousses nouvelles et les bouquets blancs de l'aubépine.

(1) Métairie.

Tel devait être le sentiment d'un voyageur qui suivait à cheval, un soir de mai, le sentier abrupt de l'Hermitage, car il s'était arrêté sur la crête du coteau, et renversé sur sa selle, les narines dilatées comme pour mieux aspirer les émanations printanières, les yeux largement ouverts comme pour embrasser d'un seul regard tout l'horizon, il semblait possédé par une émotion joyeuse. Chaudement éclairés par le soleil couchant, le cavalier et sa monture se profilaient sur l'horizon. La bête, assez mal harnachée, tenait le milieu entre le cheval de selle et le cheval de labour. Le cavalier, svelte, mince, vêtu avec une certaine élégance, pouvait avoir vingt-huit ans. Il était blond; ses yeux, d'un bleu très foncé, exprimaient une tendance à la rêverie plutôt qu'à l'action; ses traits délicats manquaient d'énergie et portaient l'empreinte d'une sorte de fatigue résignée. Il jetait à la vallée de ces regards qu'on a pour un ami retrouvé après une longue absence. Les toits gris de la ville, les vergers en fleur des *borderies*, les prés, où l'herbe s'agitait mollement, les eaux de la rivière, que les hirondelles effleuraient d'une aile rapide, semblaient avoir une vieille et douce histoire à lui conter. Tout à coup son attention, jusqu'alors incertaine et flottante, parut se fixer curieusement sur un pli de terrain où, à cent pas au-dessous de lui, une source ombragée de vieux saules s'était creusé un réservoir.

Là, dans l'herbe épaisse s'agitait un personnage dont la mine et l'occupation parurent intéresser particulièrement le voyageur. Guêtré jusqu'à mi-jambes, vêtu d'une redingote brune, il était agenouillé sur la pelouse et fouillait ardemment le sol, à l'aide d'un outil qui tenait de la bêche et de la spatule; à côté de lui, une boîte de fer-blanc de forme oblongue scintillait au soleil couchant et s'entre-bâillait, laissant voir des plantes fraîchement cueillies. Il avait rejeté son chapeau de paille en arrière, et, comme il se trouvait à peu de distance, le voyageur pouvait saisir le jeu de sa physionomie mobile et passionnée. — Son front haut et dégarni, son œil petit et vif, son nez d'aigle et ses lèvres spirituelles, tout chez lui était en mouvement. Sa figure longue avait, sous le hâle et malgré les négligences d'une toilette un peu rustique, une expression fine et distinguée. Il était grand, maigre, et paraissait encore vert et vigoureux, bien qu'il approchât de la cinquantaine. Au bout de quelques instans, il amenait à lui avec mille précautions une plante terminée par un oignon, et alors ses traits exprimèrent une satisfaction complète; ses lèvres sourirent, ses yeux scintillèrent. Avec une vivacité nerveuse, il chercha dans sa redingote une loupe et examina minutieusement sa trouvaille, qu'il enferma ensuite avec soin dans l'étui de fer-blanc; puis il se frotta les mains, jeta prestement la boîte

sur son épaule, et, descendant le coteau d'un pas allègre, disparut derrière les haies d'aubépine.

Après être resté encore un moment absorbé dans sa contemplation, le voyageur talonna son cheval, longea de maigres champs de blé noir et de *garouille* (maïs) et s'enfonça sous une châtaigneraie terminée par une vaste brande couverte d'ajoncs et de bruyères. Le jour tombait; à mesure que le soleil descendait vers les arbres, le murmure lointain de la rivière semblait grandir; une voix de pâtre, à l'autre extrémité de la brande, chantait sur un ton lent et mélancolique une vieille ballade très populaire dans l'ouest :

Le beau soldat de guerre
Revient,
Revient droit chez son père :
Bonjour, mes père, mère,
Frères, sœurs et parens.
Et où est donc ma mie,
Que mon cœur aime tant?

Son père lui répond :
Ton amie, elle est morte,
Elle est bien loin d'ici.
Son corps est dans la terre,
Son âme en paradis.

Plus que jamais plongé dans sa rêverie, le jeune homme continuait à chevaucher paisiblement dans le sentier sablonneux, quand il fut tout à coup rappelé à la réalité par un brusque écart de son cheval et par les aboiemens furieux d'un chien. Au même moment, un paysan qui sommeillait couché en travers du chemin s'éveilla en sursaut et se dressa devant lui. C'était un garçon d'une trentaine d'années, petit, brun, maigre et vêtu de droguet en lambeaux. Il saisit le cheval par la bride, et le contenant d'une main : — On crie gare au moins, s'écria-t-il d'une voix rude. — Le chien aboyait toujours, et le bidet effrayé commençait à regimber. — Faites taire votre chien, dit le voyageur impatienté, et laissez le chemin libre.

Le paysan, sans lâcher la bride, regarda de côté son interlocuteur; ses yeux fauves pétillèrent sous son feutre à larges bords, et d'un ton plein d'une sauvage amertume : — Ouais, dit-il, maître Jousserant, est-ce ainsi que vous voulez écraser le monde pour votre bienvenue? — Qui êtes-vous donc, vous? — s'écria le jeune homme que la colère commençait à gagner. Le paysan haussa les épaules. — Qui je suis? Demandez-le aux gens du moulin, ils vous le diront, puisque vous ne me reconnaissez point. — Il lâcha la bride, et sifflant son chien : — Paix, Rougeaud! paix! viens çà! Nous ne sommes point chez nous ici! — Il sauta sur le talus et dis-

parut dans la brande, laissant le jeune homme ébahi et pensif. Le cheval, rendu à la liberté et sentant le voisinage de son écurie, se mit à trotter, et descendit rapidement la rampe qui mène aux Ages. Déjà, du haut du chemin encaissé entre deux talus plantés de cormiers, on pouvait distinguer le moulin et entendre le frais bouillonnement de la Charente, qui se partage en cet endroit, et semble bercer dans ses bras des îlots boisés, reliés entre eux par des passerelles moussues. Au tic tac du moulin, au murmure de l'écluse se mêlait le bruit du battoir de quelque lavandière attardée. Le soir était tout à fait venu, et quelques étoiles commençaient à poindre entre les branches. Le cheval tourna brusquement à droite et enfila une avenue de tilleuls, bordée de herses et de chariots, aboutissant à la grand' porte du domaine des Ages. Quelques minutes après, le voyageur était reçu au bas du perron par une vieille paysanne coiffée du haut bonnet poitevin et assez alerte malgré son embonpoint robuste et ses soixante ans sonnés.

— Bonnes gens! s'écria la vieille d'une voix à la fois dolente et câline, vous voilà enfin rendu, monsieur Maurice, et en bonne santé!... Et un peu fatigué par les mauvais chemins! Oui, n'est-ce pas? La *Brune* a le trot si dur!... J'espère que vous avez trouvé notre Sylvain avec la carriole au *Chêne vert*. Je lui avais recommandé de ne pas s'anuiter avec vos effets, mais il aura pris le chemin des Palatries pour jaser avec Simonne. Quand on est jeune, on est jeune!... Et vous avez grand'faim assurément?

Pendant cette allocution, Maurice Jousserant avait mis pied à terre et contemplait aux dernières lueurs du crépuscule le vieux logis des Ages avec ses murs noircis, son perron encadré de figuiers bourgeonnans et sa porte cintrée où se tenaient deux servantes, curieuses de voir le jeune maître qui revenait au pays après une absence de cinq années. Il embrassa ensuite rapidement la bonne femme, et ils entrèrent ensemble à la maison. Dans la salle à manger, dont les fenêtres entr'ouvertes donnaient sur le jardin, la mère Jacquet avait préparé le souper. De cette grande pièce pavée de briques et lambrissée de châtaignier s'exhalait l'odeur humide particulière aux appartemens longtemps inhabités; mais un clair feu de *javelles* flambait dans la cheminée et réjouissait les yeux. Maurice s'assit et essaya de manger. La fatigue lui avait sans doute ôté l'appétit, car après quelques bouchées il posa sa serviette et se tourna vers la meunière, qui le regardait d'un air de commisération.

— Mère Jacquet, dit-il, j'ai rencontré à une portée de fusil des Ages un garçon de petite taille, maigre et mal accoutré, dont le chien a failli sauter au poitrail de mon cheval. Le connaîtriez-vous par hasard?

— Ah! bonnes gens, si je le connais! s'écria la meunière; ce ne peut être que le gars à Chantepie, l'ancien meunier des Ages, que feu M. Jousserant, votre père, a mis à la porte dans les temps.

La figure de Maurice s'était rembrunie. — Jacques Chantepie, murmura-t-il, j'aurais dû le deviner... Je croyais que ce garçon s'était fait soldat?

— Oui, monsieur Maurice; mais il est revenu au pays au bout de ses sept ans, et on peut bien dire que lui et son chien sont les deux plus *chétites* bêtes de trois lieues aux entours. Ils vivent à eux deux de braconnage et de maraude. Depuis son retour, il ne passe pas une journée sans rôder près du moulin. Il en veut à votre famille, il en veut à mon homme, qui a remplacé son père, il en veut à Sylvain et à tous les gens des Ages. Je l'ai dit souvent à Jacquet : « ce gars-là nous amènera un jour quelque malheur! » Si on pouvait seulement le faire partir du pays! mais il est protégé par le *cueilleux d'herbes,* à qui il vend des oiseaux rares et toute sorte de bêtes curieuses qu'il prend aux collets.

— Le *cueilleux d'herbes?* répéta Maurice étonné, et il pensa involontairement à l'inconnu qu'il avait vu herboriser le long du coteau de l'Hermitage.

— Eh! oui, le *cueilleux d'herbes*, c'est le nom qu'on donne ici à M. Désenclos, reprit la meunière en souriant.

— M. Désenclos? fit brusquement le jeune homme.

— Eh! M. Désenclos, de Poitiers, qui a épousé Mlle Lucile des Ponteyes, de Saint-Clémentin... Mon pauvre monsieur Maurice, ne vous rappelez-vous plus Mlle Lucile?

Maurice resta un moment silencieux.

— Mais, reprit-il, M. Désenclos habite donc Saint-Clémentin?

— Voilà tantôt quatre ans qu'il demeure aux Palatries. Il a acheté le domaine à la mort du vieux Dupuis; il a jeté bas les anciennes bâtisses et les a remplacées par une belle maison tout en pierre et en brique, avec des toits en ardoise. Tenez, on voit d'ici les pignons reluire au clair de lune.

Elle força Maurice à se pencher à la fenêtre, et lui montra du doigt, dans la direction de Saint-Clémentin, de lointaines toitures dépassant les peupliers et argentées doucement par la lune. Tandis que le jeune homme paraissait les considérer avec attention, la meunière continuait : — Ah! monsieur Maurice, c'est le plus beau domaine du pays. M. Désenclos y a dépensé des monts d'or, rien que pour planter les jardins, parce que la jeune dame aime les fleurs. Pauvre mignonne! elle ne pouvait se plaire à Poitiers, elle y séchait d'ennui; mais depuis qu'elle est aux Palatries, elle a repris ses couleurs, elle est fraîche comme une guigne. Elle paraît

aussi jeune qu'au temps où elle venait aux Ages avec son père. Vous vous en souvenez, monsieur Maurice?.. N'était sa petite fille qui court sur ses cinq ans, on la prendrait encore pour une demoiselle.

— Elle a des enfans? demanda le jeune homme sans quitter du regard les toitures des Palatries.

— Une fille seulement, mais mignonne! ah! mignonne comme sa mère. Elle n'a rien de son père, Dieu merci! Ce n'est point que je veuille dire du mal de M. Désenclos, il est bon comme le pain; mais, vous savez, monsieur Maurice, — et elle se frappa le front, — il est un peu *hurluberlu*, toujours par voies et par chemins à casser des pierres et à ramasser toute sorte d'*herbailles*... Et puis il s'est laissé enjôler par ce *chétit* gars de Chantepie, et il veut le marier à Simonne, la femme de chambre de Mme Désenclos, l'amoureuse de notre Sylvain. C'est une jolie fille, Simonne, et elle a du bien, sans compter que la jeune dame est sa marraine... Notre Sylvain en est affolé!...

Maurice n'écoutait plus la meunière; il prit la lampe et souhaita le bonsoir à la bonne femme. Arrivé dans sa chambre, il alluma un cigare et alla s'accouder à la fenêtre ouverte. La rivière bruissait mélancoliquement, et un rossignol chantait au loin, du côté des Palatries, dont la lune illuminait toujours les hautes toitures. En face de ce paysage, dont la physionomie familière n'avait presque pas changé, Maurice crut assister à une sorte de résurrection des émotions de son enfance et de sa première jeunesse. Du groupe de ces fantômes d'autrefois, deux figures surtout se détachaient et passaient devant ses yeux, deux personnalités bien différentes : Jacques Chantepie et Lucile. Par quel singulier hasard Jacques s'était-il trouvé le premier sur son passage, au seuil de son domaine, Jacques, un ennemi dont la sourde haine datait du temps de leur enfance? Maurice se rappela une soirée dans la brande où, au retour de l'école, Jacques et lui s'étaient pris de querelle. Le fils du meunier avait eu le dessus et avait renversé le *petit monsieur* dans une ornière boueuse. Maurice était rentré aux Ages dans un piteux état, et un métayer, témoin de la scène, avait tout conté à son père. Celui-ci avait pris silencieusement son fils par la main et s'était rendu au logis du meunier. Tout ce qui s'était passé alors lui revint vivement à la mémoire. Il revit la pièce sombre, à peine éclairée par une mauvaise chandelle de résine, et le meunier avec son droguet poudré à blanc, sa figure enluminée et ses petits yeux noirs et durs. Chantepie était en train de souper; Jacques, au coin de l'âtre, grignotait un morceau de pain et jetait çà et là des regards sauvages. M. Jousserant formula sa plainte d'une voix brève. Le meunier se

leva, prit une houssine, empoigna Jacques au collet et le fustigea sans désemparer. Les coups tombaient drus. L'enfant pâle, les lèvres serrées, les recevait sans pousser même un soupir; mais ses yeux lançaient des éclairs de rage et de menace. Depuis, chaque fois que Maurice avait rencontré Jacques, il avait surpris ce regard haineux attaché sur lui. Le vieux Chantepie, chassé du moulin, s'était pendu à un arbre du bois, Jacques s'était fait soldat, M. Jousserant était mort... Et ce soir, alors qu'il semblait que le temps et les événemens eussent emporté jusqu'aux derniers vestiges de cette vieille inimitié, ce soir, dans cette même brande, presque à la même place, Jacques était apparu, la menace dans les yeux et l'injure sur les lèvres, — et c'était M. Désenclos qui le protégeait, M. Désenclos, le mari de Lucile des Ponteyes, le chercheur d'herbes entrevu près de la fontaine de l'Hermitage...

Maurice revit alors l'image rieuse de Lucile, quand elle avait dix-huit ans et qu'elle venait en robe rose se promener aux Ages avec son père. Quel beau temps et quelles bonnes causeries!... Ils s'étaient liés très étroitement sans se demander si la sympathie qui les entraînait était de l'amour ou de l'amitié; ils s'étaient aimés sans arrière-pensée, sans autre but que celui de s'aimer et de se rencontrer le plus souvent possible. Leur innocente passion s'était vite trahie. La vivacité et l'étourderie qui faisaient le fond du caractère de Lucile, le trouble et l'agitation qui possédaient Maurice, avaient rendu visible pour les plus indifférens ce premier et pur épanouissement de l'amour. Les deux familles s'en étaient émues. Si l'humeur inquiète et l'esprit indécis de Maurice plaisaient médiocrement à M. des Ponteyes, la modeste fortune de Lucile n'était pas suffisante pour vaincre les répugnances de M. Jousserant. On avait envoyé Maurice à Paris, et pendant son absence M. des Ponteyes, déjà vieux et malade, avait cherché un mari pour sa fille. M. Désenclos s'était présenté; il était riche, galant homme et bien posé dans le pays. Lucile avait lutté pendant quelque temps, et de guerre lasse l'avait épousé : c'est le dénoûment ordinaire, la vieille histoire des premières amours étouffées en pleine floraison. — Maurice se complut à ressaisir les moindres détails de ces chères ressouvenances. Cinq années d'agitation et de courses vagabondes avaient passé sur ces enfantillages de la passion, mais jamais l'image souriante de Lucile ne s'était effacée. Dans ses heures les plus dissipées et les plus tourmentées, Maurice l'avait retrouvée au fond de son cœur comme un médaillon aux couleurs toujours fraîches. Ce soir encore, cette charmante apparition de la vingtième année le ranimait et lui faisait oublier la fatigue et le sommeil. Il se coucha tard et dormit peu.

Pendant les premiers jours qui suivirent son arrivée, Maurice fut tout occupé d'arrangemens intérieurs et de règlemens d'affaires. Il s'éveillait de bon matin, au chant jovial des coqs de la basse-cour, et contemplait un moment avec une douce satisfaction son moulin aux blanches murailles reflétées par la rivière; puis il descendait, prêtait une oreille distraite et pourtant bienveillante aux doléances de la mère Jacquet, aux comptes du meunier, aux confidences amoureuses de Sylvain Jacquet, grand garçon de vingt ans, très expansif et très ingénu, dont la bouche ne s'ouvrait que pour célébrer les charmes de Simonne. Ainsi peu à peu il se reprenait à la vie des champs, et avec ses habitudes d'autrefois retrouvait ses émotions du temps passé, éparses dans tous les coins du domaine. Le souvenir de Lucile des Ponteyes filtrait goutte à goutte sa subtile liqueur dans son âme et insensiblement la remplissait tout entière. A Paris, une sorte de pudeur l'avait empêché de s'informer d'elle quand il rencontrait des compatriotes, et cette douce image avait sommeillé en lui comme la Belle au bois dormant dans son château enchanté; aux Ages, il sentait se réveiller les émotions du premier amour. Il revoyait Lucile comme elle était à dix-huit ans, enfant gâtée, capricieuse et bonne, les cheveux au vent, le rire sur les lèvres, le teint frais comme la feuillée en mai. En redevenait-il amoureux? Il s'en défendait quand il se mettait en face de lui-même, et il était de bonne foi. — « Je suis tout heureux de me ressouvenir, écrivait-il à un vieil ami d'enfance, nommé Hubert Grandfief, qui habitait les environs de Saint-Clémentin; je revis dans le passé, et voilà tout. Cinq années ont jeté sur mon roman une couche de cendres, et les cendres ont étouffé la flamme; mais si l'amour s'est éteint, l'affection est restée. Le jour où je rencontrerai Lucile, je lui serrerai loyalement et cordialement la main, comme on étreint celle d'un vieux camarade. » — En attendant, il gagnait chaque soir en rêvant le sommet de la colline d'où l'on apercevait les Palatries. Toujours son regard se portait vers ce côté de la vallée; il allait s'asseoir sur une plate-forme de rochers qui domine la rivière, et il y restait jusqu'à l'heure où les lumières des Palatries glissaient dans les arbres comme des étoiles filantes. Il se sentait attiré vers cette demeure et retenu en même temps par je ne sais quelle crainte. Il n'avait pas encore osé franchir la Charente, qui l'en séparait, lorsque arriva la réponse d'Hubert. Les confidences de Maurice l'avaient alarmé. C'était un esprit droit et sûr, et il savait lire dans le cœur irrésolu de son ami. Le ton de sa lettre était ferme et presque sévère.

« Ta passion, disait-il, s'est changée en amitié, tu n'es plus amoureux de Lucile, est-ce bien sûr? — En conscience, si tu étais

marié et qu'on professât pour ta femme une amitié semblable, dormirais-tu sur les deux oreilles? Point amoureux! Mais quand tu parles d'elle, chacune de tes paroles embaume l'amour. Il y a des airs qu'on avait oubliés et qui vous reviennent tout à coup, si on repasse dans le sentier où on les a entendu chanter pour la première fois. Même chose t'arrive... » Puis il continuait en exhortant Maurice à se défier de lui-même et à résister à la tentation de revoir Mme Désenclos. « Sache une bonne fois vouloir, poursuivait-il, et si tu as réellement de l'affection pour Lucile, ne l'expose pas aux médisances de Saint-Clémentin. Surtout pas de visite aux Palatries!... Quand ton courage te pèsera trop, viens me voir, je me charge de te maintenir dans de fermes résolutions. »

L'épître était longue. — Il est fou! murmura Maurice en la froissant avec impatience. — Il fit deux ou trois tours, puis reprit la lettre et la relut lentement. A mesure qu'il lisait, il croyait voir entre chaque ligne la mâle et loyale figure d'Hubert Grandfief. — Eh bien! non! s'écria-t-il à la fin, il a raison... Je n'irai pas aux Palatries.

II.

Ainsi que le proclamait la mère Jacquet, il n'y a pas aux environs de domaine plus heureusement situé que celui des Palatries. La maison, bâtie en pierre et en brique dans le style Louis XIII, se dresse à la naissance d'une *coulée* qui débouche en s'évasant peu à peu dans la vallée de la Charente. La façade principale, précédée d'une terrasse, est tournée vers le levant; on peut, du haut des fenêtres encadrées de jasmins, embrasser d'un coup d'œil tout l'espace compris entre les Ages et Saint-Clémentin, et s'imaginer que l'étroite *coulée* et la vallée avec ses prés, sa rivière et ses bois ne forment qu'un vaste parc aux longues perspectives. Dans ce fertile pli de terrain, abondamment arrosé par l'eau des sources et constamment chauffé par le soleil, la végétation est admirable, et toutes les plantes des contrées méridionales poussent vigoureusement. Les citronniers et les grenadiers y croissent en pleine terre, les magnolias y épanouissent en juin par milliers leurs opulentes fleurs blanches; dès le mois d'avril, de larges buissons d'héliotropes exhalent au loin leur exquise odeur. — Tous les matins, Mme Désenclos venait avec sa petite fille s'asseoir sur la terrasse ombragée de platanes. Mme Lucile était bien la reine qu'il fallait à ce délicieux royaume. Petite, mignonne et blanche, elle avait à vingt-quatre ans la grâce ingénue, la mutinerie, l'impétuosité étourdie d'une toute jeune fille. Ses yeux bruns étaient à la fois limpides comme

l'eau d'une source et veloutés comme des fleurs de scabieuse; ses cheveux châtains tombaient en boucles sur ses épaules; ses lèvres rouges, tantôt retroussées par une coquette moue d'enfant, tantôt entrouvertes par un fin sourire, exprimaient un mélange de malice et de bonté. Cette bouche vermeille et ce teint blanc, ce sourire allant des lèvres aux regards et illuminant comme un rapide coup de soleil cette physionomie mobile, ces boucles brunes sur un cou délicat, voilà ce qui charmait en elle à première vue. Sa fille, Madeleine, âgée de quatre ans, lui ressemblait comme une pâquerette des prés ressemble à une reine-marguerite : c'étaient les mêmes chairs pétries de sang et de lait, les mêmes yeux bruns limpides, la même vivacité nerveuse, le même sourire malicieux.

Peu de jours avant l'arrivée de Maurice, Mme Désenclos, assise à sa place favorite, était occupée à remplir de fleurs deux vases de vieille faïence, tandis que sa fille courait après les papillons. Tout à coup un pas rapide fit crier le sable de l'allée, et M. Désenclos apparut sur le seuil de la terrasse. Le propriétaire des Palatries embrassa sa fille à plusieurs reprises, puis, s'approchant de sa femme, se mit à fourrager dans les fleurs dont elle emplissait ses vases. — A propos, dit-il, je sais une nouvelle... Notre voisin, M. Jousserant, revient au pays; on l'attend après-demain aux Ages.

Mme Désenclos jeta les fleurs dont ses mains étaient pleines; ses yeux brillaient et souriaient. — Maurice aux Ages! s'écria-t-elle gaîment, quelle bonne nouvelle! J'avais toujours dit qu'il y reviendrait....

M. Désenclos regarda sa femme d'un air surpris. — Tu connais donc M. Jousserant?

— Certainement. Ne vous ai-je jamais parlé de lui? Nous sommes des amis d'enfance, et, ajouta-t-elle en riant, Maurice me faisait la cour quand je jouais encore à la poupée. Je lui demandais des conseils sur mes lectures, et il me grondait quand je lisais trop de romans... Oh! c'était un sermonneur et un original! Quelle joie de le revoir et que de choses nous aurons à nous dire!

M. Désenclos n'écoutait déjà plus sa femme. Il était tout absorbé par l'examen d'une plante trouvée parmi les fleurs éparses aux pieds de Lucile. Au bout de quelques instans, il s'aperçut qu'il avait oublié sa loupe et s'éloigna lentement, emportant avec lui le précieux brin d'herbe.

Lucile s'était accoudée à la balustrade et contemplait la vallée de la Charente. Ses yeux remontèrent le cours de la rivière jusqu'aux Ages. Les toitures brunes de la vieille maison se montraient au-dessus des îlots boisés, et par momens des bouffées d'air tiède apportaient jusqu'aux Palatries le bruit du moulin. Il y avait autour

de la jeune femme, dans les cytises aux grappes jaunes, dans les aubépines roses et les chèvrefeuilles, un voluptueux bourdonnement d'abeilles; les pétales blancs et vermeils des pommiers en fleur se détachaient à la moindre brise et tournoyaient dans l'air en répandant un suave parfum de renouveau. — Maman! maman! il pleut des fleurs, s'écria la petite Madeleine. — Avec un mouvement impétueux, Lucile prit sa fille dans ses bras et la couvrit de baisers, entremêlant ses caresses de tendres paroles. — Toi, disait-elle, tu es ma mignonne aimée! tu es mon adoration!... Et les baisers pleuvaient plus nombreux que les fleurs des pommiers. Lucile en ce moment se sentait environnée d'une atmosphère de tendresse; en elle et autour d'elle, tout était joie : les Palatries en fleur, sa fille si charmante, cette matinée de printemps si délicieuse, et Maurice, l'ami d'autrefois, Maurice qui allait revenir!

Pendant ce temps, M. Désenclos, assis sous un cytise, était plongé dans la contemplation de la plante ramassée aux pieds de sa femme. C'était une simple pâquerette, mais elle venait de lui ouvrir tout un monde d'observations et de découvertes. Armé d'une loupe et de petites pinces, il l'étudiait dans ses moindres détails organiques, et sa physionomie, sérieuse ou indifférente lorsqu'il s'agissait des accidens de la vie ordinaire, prenait pendant cette étude une expression d'animation joyeuse et d'inspiration enthousiaste. Les pensées qui s'agitaient en lui se traduisaient non-seulement par de petits gestes nerveux et rapides, mais par des interjections énergiquement accentuées, comme s'il se fût agi de répondre à quelque contradicteur invisible. Il avait enfourché son grand dada scientifique et chevauchait au grand galop dans le champ des hypothèses. — Il était à cette époque absorbé et passionné par une question physiologique d'un ordre élevé : la vie des plantes. Ses études d'entomologie lui avaient permis de constater avec certitude l'existence de l'intelligence chez les insectes. Il s'agissait maintenant de descendre encore quelques degrés de l'échelle et de prouver la vie, — la vie consciente, — des végétaux. Ce courant d'intelligence dont il avait pu retrouver la trace plus ou moins apparente à tous les degrés de la vie animale se tarissait-il brusquement? La plante, dont l'organisation a tant d'analogie avec celle de l'animal, la plante était-elle une merveilleuse machine ou un être sensible et intelligent? avait-elle une âme? Tels étaient les difficiles problèmes qui préoccupaient M. Désenclos et qui avaient pris une grande place dans sa vie. De patientes et minutieuses expériences pratiquées sur des sensitives lui avaient déjà fait entrevoir des lueurs de certitude. Il ne tenait pas la vérité, mais il la pressentait. La vue de cette pâquerette, dont les fleurons épanouis au soleil s'étaient subitement

refermés à l'ombre, avait ouvert une nouvelle voie à ses explorations, et il s'y enfonçait avec l'ardeur d'un chercheur convaincu. — Après une longue analyse qui dura presque une heure, il se releva tout joyeux, et il secoua victorieusement la petite pâquerette au-dessus de sa tête : il avait constaté un nouveau fait à l'appui de son hypothèse; il foulait d'un air fier et glorieux le gazon de ses pelouses; il était heureux, et, comme sa femme, il trouvait le bleu du ciel splendide, les pommiers admirables et la matinée délicieuse.

Lucile, elle, était restée sous les platanes de la terrasse, et, toujours les yeux tournés vers les Ages, elle pensait au retour de Maurice. Une femme plus expérimentée et plus savante se serait effrayée de cette soudaine explosion et se serait demandé si l'ancien amour était bien éteint, si la présence de Maurice aux Ages n'avait pas ses embarras et ses dangers. Lucile n'y songeait pas. Elle se réjouissait de ce que son amitié pour Maurice n'avait pas diminué, sans chercher à démêler s'il n'y entrait pas un peu d'alliage. Elle n'avait ni habileté ni expérience. Elle avait conservé à vingt-quatre ans les illusions, les naïvetés, l'humeur capricieuse, indépendante et presque sauvage qu'elle devait à son éducation exceptionnelle. — Sa mère était morte en la mettant au monde. Son père, vieux magistrat très docte et très affairé, partageait ses journées entre le tribunal et son cabinet de travail, et ne s'occupait d'elle que pour la gâter. Elle avait été élevée au fond d'une des maisons les plus solitaires de Saint-Clémentin, entre une vieille bonne et une chèvre aussi fantasque et aussi sauvage qu'elle. On ne l'avait jamais envoyée au couvent; une maîtresse de piano et un professeur du collége avaient été chargés de son instruction; quelques livres pris un peu au hasard dans la bibliothèque de son père l'avaient complétée. Il y avait dans cette éducation une lacune énorme que les conseils et le dévouement d'une mère eussent seuls pu combler. Lucile ne savait rien de la vie. Elle n'avait entrevu le monde que deux ou trois fois dans de petits bals donnés par la bourgeoisie de Saint-Clémentin. Le seul événement de sa jeunesse avait été sa rencontre avec Maurice et la vive amitié qui s'en était suivie. Après son mariage, M. Désenclos, sans cesse absorbé par l'étude des insectes et des plantes, l'avait emmenée dans une nouvelle solitude où il la traitait en enfant et continuait les gâteries de son père. Depuis qu'elle habitait les Palatries, elle n'avait connu intimement qu'une voisine de campagne, nommée Mme de Labrousse, légère et frivole personne qui ne pouvait guère lui apprendre le sérieux de la vie. — Ayant vécu loin de la société des femmes, Lucile ne savait rien des petites finesses féminines. Elle ignorait l'art de calculer avant d'agir et de se conduire suivant les règles de l'étiquette mondaine.

Elle avait grandi et s'était épanouie, comme les fleurs qui peuplaient le jardin abandonné de son père, — à la bonne aventure. C'était une enfant expansive, généreuse, sensible, mais aussi une enfant terrible et gâtée, s'imaginant qu'il suffisait de tendre la main pour cueillir le fantastique objet de ses désirs, comme on cueille une mûre aux buissons du chemin. Elle était, en un mot, merveilleusement organisée pour s'exposer en plein danger, y jeter par dévouement sa réputation et son cœur et les en rapporter brisés.

Trois jours après, Simonne lui annonça que M. Jousserant était arrivé aux Ages. Sylvain Jacquet était venu dès l'aube répandre la nouvelle aux Palatries, et Simonne, tout occupée de son nouvel amoureux, ne tarissait pas sur le chapitre de Maurice et des gens du moulin. — Tu aimes donc Sylvain maintenant? dit gaîment Lucile; tu sais cependant que M. Désenclos veut te marier à Chantepie... Te voilà avec deux amoureux! Prends garde, ma fille, Chantepie est jaloux! — Pourtant, répondit Simonne, je ne puis épouser un vagabond comme Chantepie... Sylvain, lui, est un bon ouvrier et un beau garçon. Savez-vous ce qu'il m'a dit, madame? Que M. Maurice revient au pays pour tout de bon, et qu'il est bien changé à son avantage. Il est bien plus vivant et plus parlant qu'au temps passé. Il fera valoir le moulin lui-même, et Sylvain prendra la place du père Jacquet, qui devient vieux...

Quand Simonne fut partie, Lucile se mit à la fenêtre et trouva que la vallée avait un air de fête. Les vieux toits des Ages paraissaient rajeunis au milieu de la verdure nouvelle des tilleuls. La rivière semblait chanter tout là-bas l'hymne du retour de Maurice, et lui, sans doute, était en ce moment derrière ces ramées, allant et venant le long de la Charente, reconnaissant chaque place et songeant peut-être au temps jadis. — Elle ne l'avait pas oublié, elle non plus, le temps passé. Quelquefois il lui semblait que ses dix-huit ans n'étaient pas finis, qu'elle avait dormi pendant des années, que le réveil était sonné, qu'elle allait s'élancer de nouveau dans la vie et retrouver sa jeunesse au point où elle l'avait laissée le jour du départ de Maurice. — Maurice!... ce nom résonnait singulièrement à ses oreilles. — Sans doute il allait venir faire sa visite aux Palatries, demain peut-être ou après-demain, et déjà elle songeait à l'accueil qu'elle lui ferait et à tout ce qu'ils auraient à se dire. Le lendemain et le surlendemain se passèrent, deux semaines s'écoulèrent, et Maurice Jousserant ne parut pas aux Palatries. C'était à n'y pas croire!... Avait-il donc fait une nouvelle absence?

Non, Maurice était aux Ages; mais il s'était promis de résister

courageusement à la tentation, et il se tenait parole. Les sages remontrances d'Hubert Grandfief n'avaient pas été perdues; Hubert l'avait exhorté à la lutte, et il luttait de son mieux. Pendant la matinée, il s'imposait de longues tâches afin de rester forcément à la même place; mais, quand venait le soir, il sortait, poussé par un invincible besoin d'agitation, et ses promenades se bornaient à de longs circuits autour des Palatries; seulement chaque jour le cercle se rétrécissait, et les chemins choisis pour le retour le rapprochaient de plus en plus de la demeure de Lucile. Un soir, vers la fin de la troisième semaine, Maurice prit pour rentrer aux Ages un chemin creux qui lui parut, à première vue, descendre droit au fond de la vallée. Il suivait donc en toute confiance la pente de ce sentier vert, bordé de hautes aubépines. Tout à coup il déboucha dans une longue avenue de noyers aboutissant à une porte cintrée et à un grand mur, et il reconnut les Palatries. Il s'arrêta, mais au lieu de rebrousser chemin il voulut aller jusqu'à la grille et contempler au moins un moment cette demeure près de laquelle le hasard venait de le jeter. Au même instant, la porte s'ouvrit, et Mme Désenclos parut sur le seuil.

Elle donnait une main à sa fille, et de l'autre portait une cruche de grès qu'elle allait remplir à une source voisine, renommée pour la légèreté de ses eaux. Maurice resta immobile, et son cœur se mit à battre violemment. Elle était là, devant lui, l'amie d'autrefois, la Lucile de ses premiers rêves; il n'avait que quelques pas à faire pour lui serrer la main et lui parler, pour entendre cette voix fraîche, qu'il n'avait pas entendue depuis si longtemps... Elle s'avançait lentement, réglant sa marche sur celle de sa petite fille et baissant les yeux pour ne pas rencontrer le regard de Maurice, car elle l'avait vite reconnu. Quand elle pensa être près de lui, elle releva brusquement la tête... et le vit s'éloigner à grandes enjambées et disparaître bientôt au bout de l'avenue. Il avait été fort jusqu'à la fin, et s'enfuyait, étonné et désolé à la fois de son courage.

Lucile pâlit. Il n'y avait plus de doute cette fois : non-seulement il ne venait pas chez elle, mais il la fuyait, il ne voulait pas la voir. Elle s'assit près de la fontaine et regarda machinalement la cruche s'emplir et glisser jusqu'au fond... Elle resta ainsi longtemps assise. De légers cercles se formèrent tout à coup sur la surface calme du réservoir... Qui les avait produits? L'aile d'un insecte ou la chute d'une larme? — Maman! maman! dit enfin la petite Madeleine... Lucile trempa dans l'eau son bras nu, et, se relevant avec la cruche ruisselante, regagna à pas lents les Palatries. Elle songeait avec dépit à l'étrange conduite de Maurice. Elle était à la fois attristée et irritée. Dans sa pensée, l'arrivée de M. Jousserant devait

rompre la monotonie de sa vie campagnarde. Elle se sentait tout heureuse de le recevoir au milieu de ses Palatries en fleur et de lui faire savourer tous les enchantemens de son petit royaume. Elle attendait sa visite avec une impatience enfantine, mais aussi avec une complète certitude... Maintenant il fallait se résigner à une certitude toute contraire. — Pourquoi Maurice la fuyait-il? Comme cinq années changent l'humeur et l'esprit des gens!...

Alors elle s'enfonçait dans ses souvenirs comme pour y chercher une consolation. Tout en suivant les allées du comfortable jardin des Palatries, elle se rappelait le temps où à Saint-Clémentin, jeune fille, elle se promenait dans les sentiers herbeux du jardin de son père. Il n'y avait là ni plantes exotiques, ni eaux jaillissantes : on y voyait seulement quatre carrés bordés de fraisiers avec de maigres plates-bandes plantées de poiriers moussus, entre les troncs desquels fleurissaient sans culture des jacinthes au printemps et des reines-marguerites à l'automne; au fond, deux vigoureux plants d'héliotropes, un abricotier plein-vent et un puits aux profondeurs sonores, enfin des murs croulans où une vigne échevelée étalait ses pampres qu'on ne taillait jamais. Tout cela était pauvre et mesquin, mais que de joies et que de beaux rêves étaient éclos dans ce jardinet abandonné! Comme les jacinthes y exhalaient de molles odeurs dès la fin de mars, quand au lendemain d'un bal ou d'une excursion aux Ages Lucile venait s'y recueillir et rassembler ses souvenirs de la veille! En été, lorsque les martinets aux ailes rapides passaient en sifflant au-dessus des vieux murs, elle suivait leurs longs circuits avec bonheur, en songeant qu'ils allaient du côté du moulin, et le soir, quand les claires sonneries du village de Savigné s'envolaient jusqu'à Saint-Clémentin, elle saluait gaîment leurs voix en pensant qu'elles avaient passé par-dessus la maison de Maurice...

Tandis que Mme Désenclos rentrait aux Palatries, Maurice, le cœur troublé, traversait la prairie des Ages. Les conseils d'Hubert Grandfief avaient fait impression sur son âme honnête, et il s'était sérieusement efforcé de les suivre; mais si ses intentions étaient droites, sa volonté n'était pas assez fortement armée pour lutter contre les mouvemens de son cœur. Les liens dans lesquels il s'était lui-même emprisonné s'étaient détendus peu à peu. Sa rencontre avec Lucile porta un terrible coup à ses résolutions. Ce soir-là, pendant le souper, son silence fit le désespoir de la mère Jacquet. Son corps était aux Ages, mais sa pensée était demeurée dans l'allée des noyers, près de la fontaine. Il se replaçait mentalement en face de Mme Désenclos, et cette fois il ne s'enfuyait plus, il allait au-devant d'elle et lui tendait la main. Il lui semblait voir

Lucile sourire, il croyait entendre sa jolie voix nette et bien timbrée; puis, retombant dans la réalité, il maudissait sa fuite ridicule et se mettait à échafauder de nouveaux rêves. Ce fut l'occupation de toute sa nuit.

Il y songeait encore le lendemain matin quand il sortit du logis. Il retourna à l'allée des noyers, mais il n'osa pas s'avancer jusqu'auprès de la fontaine, et rebroussa chemin après avoir un moment contemplé la porte des Palatries. Comme il s'en revenait tout rêveur par un étroit sentier qui côtoie les prés, il entendit tout à coup une voix de femme prononcer son nom; il releva la tête et aperçut entre les rameaux d'une haie de néfliers les longues boucles et la figure moqueuse de sa voisine, Mme de Labrousse. Devant la mine ébahie de Maurice, elle partit d'un éclat de rire, puis, écartant les branches, montra sa tête blonde coiffée d'un chapeau de paille.

Mme Césarine de Labrousse était une femme de taille moyenne, grassouillette, vive, pétulante, avec des airs de tête évaporés. Elle avait plus de quarante ans; mais grâce à ses cheveux d'un blond ardent, grâce à son teint frais, elle pouvait facilement n'en avouer que trente-cinq. Veuve, riche et d'une santé robuste, elle avait sans cesse le rire aux lèvres et le pied levé pour courir à une partie de plaisir. Elle était naïvement égoïste, et, sans être foncièrement méchante, suffisamment vaniteuse, insouciante et bavarde pour faire beaucoup de mal tout naturellement, comme les ronces font des piqûres. A Saint-Clémentin, on jasait fort sur son compte. Ses meilleurs amis avouaient qu'elle était un peu coquette, les indifférens la déclaraient légère, et ses ennemis disaient nettement qu'elle avait jeté son bonnet par-dessus les moulins.

— Eh! bonjour, monsieur Jousserant, cria-t-elle ironiquement à Maurice, venez-vous enfin me faire votre visite? Il n'est que temps!

Le jeune homme, embarrassé, s'excusa du mieux qu'il put; mais la veuve, après lui avoir longuement reproché sa sauvagerie, jura qu'elle se brouillerait avec lui, s'il ne réparait son oubli promptement. — Promettez-moi, dit-elle, de venir chez moi jeudi soir... Nous pêcherons des écrevisses aux flambeaux, puis nous souperons en plein air. J'ai invité tout Saint-Clémentin, et nous aurons M. et Mme Désenclos des Palatries... Je compte sur vous.

Ils se séparèrent, et Maurice rentra aux Ages en se reprochant sa lâcheté. Il n'en partit pas moins le jeudi suivant pour le domaine de la Commanderie, qu'habitait Mme de Labrousse.

Lorsqu'il arriva, à la brune, les invités étaient déjà descendus dans la prairie; mais il chercha en vain parmi eux Mme Désenclos. La pêche commença. Les jeunes filles allumèrent des lanternes et les suspendirent aux saules de la rive; les jeunes gens préparèrent

les amorces et plongèrent les *balances* dans l'eau. Mme de Labrousse accapara Maurice et le promena des bouquets d'aunes aux massifs de saules, sous prétexte de visiter les balances. Elle s'appuyait sur son bras, et comme le sol était fort inégal, au moindre faux pas, elle se cramponnait à son cavalier en jetant de stridens éclats de rire qui agaçaient les nerfs de Maurice. La nuit était tombée tout à fait, une soudaine lueur glissa le long des châtaigniers et parut se diriger vers le bord de l'eau. On entendit des pas et des voix se rapprochant de plus en plus. — Je parie que c'est Mme Désenclos ! s'écria la pétulante veuve, et, quittant le bras de Maurice, elle courut au-devant des nouveau-venus. Resté seul, le jeune homme s'appuya contre un saule, et son cœur se mit à battre. Il distingua bientôt une robe claire se détachant du fond noir des aunes, et il entendit ces paroles prononcées par une fraîche voix d'argent :

— C'est moi! Je suis en retard parce que M. Désenclos est rentré fort las d'une de ses courses; il s'est couché et m'a chargée de l'excuser. Le président est venu me prendre, mais il ne connaît pas le chemin des prés, et nous avons failli deux fois tomber à l'eau.

Maurice vit Lucile au bras du vieux président se diriger de son côté accompagnée par Mme de Labrousse.

— Il faut que j'aille retrouver mon cavalier, disait la veuve.

— Qui donc? reprenait la voix argentine.

— M. Maurice Jousserant.

— Ah!

Maurice se sentait pâlir.

— Cette fois, pensait-il, il faut réparer ma sottise.

Elle n'était plus qu'à deux pas de lui; il s'approcha et lui dit bonsoir d'une voix joyeuse, mais tremblante; en même temps sa main s'avança pour toucher la sienne.

— Bonsoir, monsieur, répondit-elle d'un petit ton sec, et, lui tournant le dos, elle courut vers les jeunes filles, qui levaient les balances.

Maurice resta un moment stupide, puis, réfléchissant au ridicule de sa position, il reprit son sang-froid et adressa de nouveau la parole à Mme de Labrousse.

La pêche fut abondante, et quand vers neuf heures on se retira, les filets étaient pleins d'écrevisses. On rentra à la Commanderie, où les grands parens, que la promenade n'avait pas tentés, attendaient les pêcheurs en se livrant à une interminable partie de boston. Le souper fut très gai. Maurice, que la veuve avait placé à sa droite, avait avec elle une conversation animée, et montrait une gaîté nerveuse qui émerveillait les convives. Une seule fois il jeta un regard furtif sur Mme Désenclos : elle était assise près d'une

fenêtre et contemplait par momens le jardin d'un air boudeur et ennuyé... Quand on se sépara, il était près de minuit. Les Saint-Clémentinois, précédés de leurs servantes portant des falots, reconduisirent Mme Désenclos jusqu'aux Palatries. En chemin, il ne fut question que de Maurice.

— Comme il est devenu aimable, dit la femme du notaire; il était si maussade autrefois!

— Eh! eh! insinua le notaire, Mme de Labrousse le trouvait fort de son goût... Elle s'est mise en frais pour lui.

— Césarine est si coquette! dit la notairesse.

— Et si inconséquente! soupira une vieille fille.

— Bah! répondit le président, c'est une jolie femme qui tire les derniers pétards de son feu d'artifice; le beau mal quand elle aurait choisi M. Jousserant pour le bouquet!

— Fi! quelle horreur! s'écrièrent les dames.

On était arrivé à la porte des Palatries. Mme Désenclos souhaita rapidement le bonsoir à ses compagnons de route et se hâta de rentrer. Tout dormait dans la maison. Elle gagna la chambre où elle couchait près de sa fille et s'y enferma. Un vif dépit l'agitait. Elle était mécontente de sa soirée, mécontente d'elle-même et des autres. Elle se reprochait d'avoir accueilli Maurice si durement, et elle en voulait à Maurice d'avoir supporté cet accueil avec autant de philosophie. Elle se rappelait les coquetteries de Mme de Labrousse, les complimens et l'entrain de M. Jousserant; pour la première fois elle se sentait des mouvemens de jalousie. — Les hommes sont étranges! se disait-elle en arrangeant ses cheveux devant la glace. Comment peut-on s'amouracher d'une femme de quarante ans qui a les cheveux roux et les traits tirés? — Elle trouvait la conduite de Maurice inexplicable. Quels griefs pouvait-il avoir contre elle? Elle l'avait reçu froidement à la vérité, mais n'en avait-elle pas le droit après sa fuite de l'autre soir, et d'ailleurs n'aurait-il pas dû deviner que cette bouderie n'était pas sérieuse?.. — Oh! pensait-elle, si je pouvais seulement avoir avec lui une explication! — Elle passa une partie de la nuit à songer à Maurice, et le matin, en s'éveillant, elle pensait encore à lui. — Peu à peu et sans qu'elle s'en rendît compte, son premier amour reprenait possession de son cœur, comme certaines plantes aux racines vivaces et profondes repoussent à la place même d'où elles avaient été arrachées : on les croyait mortes, elles n'étaient que mal ensevelies; le printemps d'après, elles jaillissent tout à coup du sol en jets verdoyans et se mettent à refleurir jusqu'au moment où les sarcleurs, avec le fer et le feu, viennent les déraciner pour toujours.

Maurice était rentré chez lui fatigué et mécontent. La vie de

campagne aux Ages lui avait un moment souri; maintenant il la trouvait lourde, monotone, insupportable... Son humeur inquiète et vagabonde reprit le dessus, et il passa le reste de la nuit à rouler dans sa tête des projets de voyages lointains. Le lendemain, il annonça brusquement à la mère Jacquet qu'il comptait retourner à Paris dans trois jours. La meunière ouvrit de grands yeux et joignit les mains, puis vinrent d'interminables lamentations. Qu'allait devenir le moulin? et comment Sylvain allait-il faire maintenant pour décider Simonne à l'épouser? Il comptait sur l'appui de M. Jousserant pour vaincre les résistances de M. Désenclos; il avait espéré que tout s'arrangerait le jour de la *ballade*. — Ah! si M. Maurice restait seulement au pays jusqu'après la *ballade!*...

— Quelle *ballade?* dit Maurice.

— Ah! notre maître, pouvez-vous avoir oublié la *ballade* du lundi de la Pentecôte, la *ballade* du Puits-Carré? On y va de Ruffec et de Charroux, et tout Saint-Clémentin y court. Les danses sur la brande, les avez-vous oubliées? Les plus belles dames du pays y viennent danser.

Maurice devint songeur. La mère Jacquet vit qu'il était ébranlé et continua : — Assurément Mme de Labrousse y sera et aussi la jeune dame des Palatries... Ah! monsieur Maurice, par amitié pour notre Sylvain, ne partez au moins qu'après la *ballade*.

— Nous verrons, murmura Maurice en s'éloignant tout pensif.

Le dimanche soir, M. Désenclos dit à sa femme, qui prenait le frais sur la terrasse : — Eh bien! notre voisin M. Jousserant est déjà las de la campagne. Il paraît qu'il s'ennuie aux Ages, et qu'il a l'intention de retourner à Paris après la ballade du Puits-Carré.

Lucile garda le silence et continua de contempler le jardin; mais au fond de son cœur, tandis que parlait M. Désenclos, un sentiment impétueux s'agitait. — Oh! se disait-elle, je ne le laisserai pas partir ainsi, et je saurai auparavant pourquoi il m'en veut.

III.

La brande du Puits-Carré avait revêtu ses plus beaux habits, quand le soleil du lundi de la Pentecôte lui envoya son premier salut. Ses pelouses étendaient au loin leur gazon moite de rosée; sur cette verdure bleuâtre, des oasis de bruyères et d'ajoncs se détachaient mollement, et d'espace en espace un vieux châtaignier au tronc creux tordait ses branches encore vigoureuses et étendait presque au ras du sol sa magnifique verdure. Au premier rayon, ce fut sur toute la brande silencieuse un splendide scintillement.

Une alouette s'élança d'une touffe de genêt, et, battant des ailes, monta en chantant vers le ciel d'un bleu profond; une seconde prit son essor, cent autres les suivirent, et au silence succéda une musique joyeuse qui paraissait tomber des hauteurs du ciel. Ce fut le signal du réveil et de l'agitation. Bientôt dans les chemins verts on entendit le sourd roulement des roues, et au pas lent et mesuré des bœufs débouchèrent dans la brande les chariots chargés de tables, de bancs et de tentes, indispensables élémens de la *ballade*. Les cabaretiers en plein vent assujettirent leurs toiles à des piquets et y déposèrent les provisions de la journée : quartauts de bière, poinçons de vin d'Angoumois, chapelets de *tourtisseaux* et de *craquelins*, fromages de Ruffec sentant la chèvre, anguillettes de Charente toutes prêtes pour la friture. Sur quatre tonneaux, à l'ombre d'un large châtaignier, l'entrepreneur du bal établit son orchestre. Plus loin, des arracheurs de dents et des saltimbanques fixèrent leurs maisons roulantes.

Peu à peu chaque chemin vert amena son contingent. Tantôt c'étaient des mules de Linazais trottant à la file et conduites par un maquignon en blouse bleue, tantôt un jeune garçon aiguillonnant des bœufs qui marchaient d'un pas tranquille et poussaient des mugissemens inquiets, tantôt une paysanne en coiffe blanche juchée sur un âne entre deux paniers de cerises nouvelles, ou bien un vieux fermier des environs de Confolens portant encore le tricorne de feutre, les culottes courtes avec l'habit de droguet, et se balançant gravement sur son cheval. Une petite *pastoure* à la cape de bure poussait devant elle une bande de *pirons* (oies); une vieille femme au dos courbé comme la lame d'une serpe traînait à sa suite deux biquets récalcitrans; puis, par groupe de trois ou quatre, arrivaient de toutes parts les jeunes gens qui voulaient se *gager*. Ils étaient tous endimanchés et portaient comme signe distinctif un brin de verdure, les filles à leur corsage, les garçons à leur chapeau. Cette ballade était en effet à la fois une fête, un marché et une foire aux domestiques, — une *louée*. En Poitou, les domestiques à l'année se louent ordinairement au mois de septembre, à la Saint-Michel; mais cette *louée* était surtout réservée aux gens de journée qui engagent leurs services pour la durée de la *fauchaison* ou de la *métive* (la moisson).

A midi, la brande devint tumultueuse et toute bourdonnante : les buveurs s'attroupaient autour des cabarets, les maquignons et les chalands s'interpellaient; les saltimbanques commençaient leur *boniment* à grand renfort de grosse caisse et de cloches fêlées; hennissemens, bêlemens plaintifs, détonations, fanfares, chansons, cris de femmes et pleurs de marmots, tout cela se confondait en un con-

cert étrange. Enfin les violons et la vielle donnèrent le signal, et le bal commença.

Vers la même heure, Simonne, dans ses plus beaux atours, quittait les Palatries et se dirigeait vers les Ages. Au moment où elle mettait le pied dans le chemin des prés, elle poussa un petit cri et fit un mouvement en arrière : Jacques Chantepie était devant elle.

Jacques, lui, n'avait pas fait toilette, sa barbe était en désordre et sa blouse déchirée. Sa physionomie gardait son expression de sauvagerie habituelle; avec de beaux traits et un air de vivacité intelligente, ce garçon avait un aspect désagréable : les lignes de sa bouche et de son nez aquilin étaient pures et fières, mais son front était bas; ses yeux bruns étaient grands et pleins de feu, mais d'épais sourcils les couvraient à demi, et leur regard avait je ne sais quoi de fauve et d'oblique. — Oh! Simonne, dit-il d'une voix rude, je t'ai fait peur. Te voilà bien belle dès le matin; tu vas à la ballade apparemment?

— Apparemment, dit la jeune fille d'un ton froid, et elle voulut passer outre.

— Et, continua-t-il en lui barrant le chemin, tu comptes prendre en passant le beau meunier des Ages, Sylvain Jacquet?

— Pourquoi ne le prendrais-je point, s'il m'offre sa compagnie? Il a assez bonne renommée pour qu'on n'ait point à rougir d'être vue avec lui.

— Dis donc tout de suite que tu l'aimes! s'écria Jacques avec une rage concentrée.

— Je n'ai de compte à rendre à personne, et d'ailleurs qui m'empêcherait de l'aimer? Je n'ai rien promis à qui que ce soit.

— En es-tu bien sûre, Simonne? Il ne suffit point de dire : Je n'ai rien promis, pour se croire libre. Il y a des actions et des regards qui engagent autant que des paroles. Quand je te faisais danser l'an dernier aux ballades, et que je te reconduisais le soir aux Palatries, je n'aurais jamais cru que ton cœur changerait si précipitamment. Il n'était point question de Sylvain alors; mais depuis le retour du maître des Ages le vent a tourné.

— Si j'ai changé, répondit vivement Simonne, c'est que toi aussi tu as changé. Je voulais bien pour promis d'un brave garçon prêt à faire honneur à sa femme, mais je ne veux point d'un braconnier qui ne pourrait seulement gagner le pain de ses enfans.

— Tu aimes mieux un valet de moulin obligé de baisser le nez devant son maître.

— J'aime mieux un garçon qui travaille. Ouvrier ou domestique, peu importe !

Chantepie resta un moment pensif, puis la dévorant du regard et frappant le sol avec son bâton : — Au revoir, Simonne! dit-il brusquement, et il partit à travers les prés.

Simonne trouva la mère Jacquet sur le seuil du moulin. Sylvain, vêtu de droguet neuf des pieds à la tête, se promenait impatiemment le long du bief. Ils s'acheminèrent ensemble vers le Puits-Carré. Quand ils arrivèrent sur la brande, la ballade était dans tout son éclat; les buveurs, pressés autour des tables, chantaient à tue-tête; les danseurs, sous les châtaigniers, sautaient de toute la force de leurs jarrets. Dès que des jeunes gens avaient été *gagés*, ils accouraient à la danse. C'était pour tous le dernier jour de liberté, pour beaucoup c'était aussi le dernier jour passé au pays, au milieu des êtres et des objets que l'affection ou l'accoutumance leur avait rendus chers. Demain, il leur faudrait cheminer vers quelque métairie lointaine où tout pour eux serait étranger. Aussi comme ils savouraient ce dernier jour de joie! Ils trépignaient avec amour sur la lande natale, ils se grisaient de bruit, d'air et de soleil.

Vers quatre heures, quand la chaleur du jour commença à s'apaiser, les bourgeois de Saint-Clémentin arrivèrent à leur tour. Chaque société ou plutôt chaque coterie faisait bande à part, se tenant mutuellement à distance et formant de petits groupes autour de la verte salle de bal. Mme Césarine de Labrousse était le point de mire et de ralliement de la fine fleur de l'aristocratie saint-clémentinoise. Mme Désenclos était venue au Puits-Carré avec son mari et sa fille. M. Désenclos tenait l'enfant par la main, et de temps en temps la portait dans ses bras, lorsqu'on passait devant les *curiosités*. La *dame* des Palatries les suivait, tournant souvent la tête comme pour chercher quelqu'un dans la foule, et faisant parfois sa jolie moue en signe de désappointement. La course avait coloré ses joues et mis une étincelle dans chacun de ses yeux. Elle était charmante. Son chapeau de paille, d'où s'échappaient d'abondantes boucles, ombrageait doucement sa figure enfantine; le vent jouait avec ses cheveux et avec les rubans bleus qui flottaient sur sa simple robe de nankin. — Caché derrière un châtaignier, Maurice Jousserant la contemplait et l'admirait, car il était venu, lui aussi. De sa fenêtre, il avait vu Lucile traversant la prairie des Ages, et tout en se faisant de beaux sermons il avait pris son chapeau et s'était dirigé du côté de la brande. Ne fallait-il pas qu'il tînt la promesse faite à Sylvain? Il était là, invisible et rassasiant ses regards. Pour la première fois, il pouvait regarder Lucile à son aise. Elle n'était presque pas changée. C'était toujours la même démarche légère, le même délicieux sourire. Elle s'était peu à peu rapprochée de la danse, et, apercevant Simonne qu'elle cherchait,

elle quitta son mari, arriva près du châtaignier et tout à coup reconnut Maurice... Tous deux rougirent et restèrent silencieux. Le jeune homme s'inclina timidement, et la jeune femme se mit à causer avec sa filleule; mais au même instant l'orchestre donna le signal d'une nouvelle danse, Simonne partit, et Maurice et Lucile restèrent seuls près de l'arbre.

Ils n'osaient ni se parler, ni se regarder, ni s'éloigner. Maurice affectait un air froid et tenait ses yeux baissés; mais ses regards suivaient avec avidité les moindres mouvemens des rubans bleus sur la robe de sa voisine. Il savourait silencieusement son bonheur. Les *violoneux* jouaient un *bal*; c'est une danse du pays, une sorte de bourrée où les danseurs, deux à deux, tournent en face l'un de l'autre, tantôt se quittant et tantôt se reprenant. Maurice et Lucile connaissaient bien ce rhythme lent et naïf; autrefois ils avaient bien souvent dansé le *bal* ensemble sur cette même brande. En entendant une certaine phrase musicale qui leur rappelait mille souvenirs, ils tressaillirent tous deux, et cette fois leurs regards se rencontrèrent, sourians et humides.

— Aimeriez-vous à danser un *bal?* demanda Maurice enhardi.

— Volontiers, répondit-elle simplement.

Ils se prirent les mains et s'élancèrent dans la foule, et comme ils dansaient face à face, les mains dans les mains, les regards confondus, aux sons de cet air rustique, le passé ressuscita pour eux... Tout à coup les violons s'arrêtèrent. — Déjà! s'écria Maurice. Il me semble que les *bals* sont plus courts qu'autrefois; les *violoneux* nous en ont volé la moitié.

— Si vous voulez, dit Lucile en riant, nous danserons aussi une contredanse!

— Je n'osais pas vous le demander, répondit-il.

Elle le regarda d'un air étonné. — Pourquoi?... vous osiez bien autrefois!

— Oui, mais il y a cinq ans entre ce temps-là et aujourd'hui... Il s'arrêta, craignant d'en trop dire. Les violons jouèrent une ritournelle, et la contredanse commença.

Dans les intervalles de chaque figure, ils revenaient à leur place, se regardaient rapidement, ouvraient les lèvres pour parler et restaient muets. Ils avaient tous deux mille choses à se dire, et n'osaient commencer : Maurice, parce que la tendresse débordait de son cœur et qu'il voulait l'y renfermer; Lucile, parce qu'elle se sentait plus embarrassée et plus intimidée qu'elle ne l'avait prévu. Cependant les minutes s'envolaient, et Mme Désenclos désespérait déjà d'obtenir l'explication qu'elle désirait. Elle se décida donc à parler la première, et dit brusquement à Maurice, sans le regarder : —

Pourquoi n'êtes-vous pas venu aux Palatries?... Votre oubli m'a fait de la peine.

— Je ne vous ai pas oubliée, répondit-il, mais l'accueil que vous m'avez fait à la Commanderie m'a effrayé; j'ai pensé que ma visite pourrait vous déplaire.

— Pourquoi?... demanda-t-elle en tournant tout à coup vers lui ses beaux yeux si expressifs.

Maurice sentait son cœur battre et sa tête tourner, il avait les lèvres ouvertes pour répondre : « Parce que je vous aime et que vous n'êtes plus libre;... » mais il fut retenu par un sentiment de délicatesse et par le souvenir de ses sages résolutions. La danse suspendit leur entretien, et quand ils se retrouvèrent l'un près de l'autre, ils restèrent de nouveau silencieux. Pourtant au moment où le quadrille allait finir, Lucile, impatientée du mutisme de Maurice, lui demanda s'il était vrai, comme on le prétendait, qu'il eût l'intention de quitter les Ages?

— Oui, répondit-il, je retournerai à Paris dans quelques jours.

Elle le regarda d'un air de reproche. — Ainsi, dit-elle, vous ne seriez pas venu me voir... Après cinq ans!... Elle prononça ces paroles avec un tel accent de tristesse que Maurice n'y put résister.

— Eh bien! s'écria-t-il, je vous promets de ne point partir sans vous faire mes adieux.

— Adieux?... Ne dites pas ce vilain mot! Oui, sérieusement je compte sur votre visite. J'aurai tant de plaisir à causer du bon vieux temps! Quand vous verrai-je?

Maurice ne répondit pas immédiatement. La pensée de revoir Lucile aux Palatries, l'idée d'une présentation à M. Désencios lui causaient un secret déplaisir et le retenaient. — N'allez-vous plus jamais, dit-il enfin, vous promener du côté des roches de Chaffaux? — Et sur sa réponse affirmative il reprit après un moment d'hésitation : — Si vous le vouliez, nous referions ensemble ce pèlerinage au premier jour.

— Ce serait charmant, s'écria-t-elle étourdiment, allons-y dès demain!...

Elle avait à peine achevé qu'elle regretta de s'être engagée si vite; c'était presque un rendez-vous qu'elle venait de donner à Maurice. Elle comprit son imprudence et voulut se dédire; mais elle pensa en même temps que Maurice verrait dans son refus une marque de défiance et s'offenserait de nouveau. D'ailleurs où était le danger? N'avait-elle pas, lorsqu'elle était jeune fille, fait maintes fois cette promenade avec lui? N'emmènerait-elle pas Madeleine avec elle? Enfin Maurice n'allait-il pas quitter les Ages? La con-

tredanse venait de finir. Elle releva vers lui ses regards limpides et confians, et avec un geste amical : — Merci, dit-elle, et au revoir!

Tandis que Maurice et Lucile dansaient, Mme de Labrousse errait à travers la *ballade*. Elle se croyait déjà des droits sur M. Jousserant, et elle avait vu avec dépit Mme Désenclos accaparer toute son attention. Désappointée et maussade, elle avait quitté sa compagnie pour aller jeter un coup d'œil du côté de la *louée*. Presque tous les jeunes gens étaient déjà *gagés*, et il ne restait plus çà et là que quelques retardataires errant à la recherche d'un maître. Parmi eux, la veuve distingua tout à coup Jacques Chantepie, mais Jacques transformé et méconnaissable. Il avait une blouse neuve, une chemise blanche et un grand feutre au ruban duquel était fixée une branche de houx. Mme de Labrousse s'arrêta devant lui, et ils échangèrent un regard rapide. La robuste apparence, les manières brusques et l'attitude hautaine de Chantepie firent impression sur elle, et elle lui demanda s'il voulait se louer comme garde à la Commanderie. — Oui, répondit Jacques d'un ton bourru, mais à une condition, c'est que vous prendrez Rougeaud avec moi.

— Qui ça, Rougeaud?

— Mon chien.

— Va pour Rougeaud, dit la veuve avec un éclat de rire; voilà dix francs d'arrhes, je t'attendrai demain.

Sitôt le marché conclu, Jacques alla droit à la danse et dit à Simonne : — Sais-tu ce que je viens de faire? Je viens de me gager comme garde chez Mme de Labrousse... Maintenant nous allons danser une danse ensemble.

— Je ne saurais, répondit-elle, j'ai un danseur.

— Qui?

— M. Maurice Jousserant! s'écria-t-elle toute fière.

En effet, Maurice, selon la promesse qu'il avait faite à Sylvain, s'avançait vers la jeune fille. — Encore lui! grommela Jacques; puis il tourna le dos à Simonne et s'éloigna en jetant à Maurice un regard furieux.

Peu à peu le crépuscule tomba, et la foule s'éclaircit. Les violoneux étaient las, les danses se succédaient plus lentement; à la brune, elles cessèrent tout à fait. Les dernières voitures se mirent en marche et disparurent sous la feuillée. La brande redevint solitaire et silencieuse. La nuit distilla doucement sa rosée sur les bruyères, et les herbes foulées se redressèrent insensiblement. Maurice, seul et à pas lent, regagnait les Ages par le plus long chemin, et tandis que les herbes couchées se relevaient, son amour demi-mort revenait à la vie, et tandis que les grillons agitaient

leurs grelots au clair de lune, ses plus joyeux souvenirs réveillés chantaient en lui comme des rossignols...

Le lendemain matin, Lucile en ouvrant sa fenêtre vit le ciel gris et menaçant. Elle avait réfléchi pendant la nuit à la promesse faite à Maurice, et, préoccupée d'un engagement pris un peu à la légère, elle se rassura en songeant que la pluie arriverait à propos pour la tirer d'embarras; mais à midi les nuages s'écartèrent, et un soleil pâle glissa sur la vallée. M. Désenclos était parti pour une excursion botanique et ne devait rentrer qu'à la nuit close; elle avait une pleine journée de liberté, et d'ailleurs personne ne s'inquiétait jamais des promenades qu'elle faisait souvent seule dans la campagne. Sans doute Maurice, sur la foi de ce rayon de soleil, était allé l'attendre aux roches. Si elle n'y paraissait pas, n'aurait-il pas le droit de s'offenser de ce manque de parole?... Une nouvelle éclaircie acheva de la décider; elle renonça seulement à prendre sa fille avec elle à cause de l'humidité, et se dirigea seule vers les roches de Chaffaux en longeant la prairie.

L'air était tiède, presque lourd. Le ciel, brouillé de blanc et de bleu, avait un aspect doux à l'œil. De temps en temps, un rapide coup de soleil illuminait les prés et les montrait dans toute la splendeur de leur floraison. L'herbe mûre, épaisse, onduleuse, semblait vouloir submerger les buissons et les troncs d'arbres sous ses vagues verdoyantes; un blond nuage de pollen s'en exhalait au moindre vent, et des milliers d'insectes planaient au-dessus des graminées en fleur. La prairie entière n'était qu'un délicieux bourdonnement. Les sons, les couleurs et les parfums y formaient un concert, une invitation à la joie et à l'amour. Lucile, tout en marchant, sentait l'effet de cet enivrement printanier. Ses hésitations avaient disparu, et il lui tardait d'arriver.

A une lieue des Ages, en amont, la Charente est bordée à gauche par des bois, et à droite par de hautes roches marbrées de lierre. La vallée se resserre et semble un haut couloir de verdure d'où l'on ne voit que des arbres et un pan de ciel bleu. Des poules d'eau cachées dans les joncs des rives, deux ou trois pies babillardes et des bergeronnettes sans cesse frétillantes sont les seuls hôtes de cette solitude. Ceux qui veulent rêver en liberté, ceux qui aiment la nature sauvage et charmante à la fois, y trouvent un paysage à leur gré. La rivière y serpente entre des bouquets d'aunelles; une ancienne digue à demi ruinée la coupe en biais et permet d'aller des roches au taillis sans trop se mouiller les pieds. C'est là que Maurice attendait Lucile. Dévoré d'impatience, il marchait le long de la rive, piétinant à travers les herbes, grimpant aux roches et ne pouvant calmer l'émotion qui l'agitait. Le ciel s'était de nou-

veau couvert, et une douce ondée mouilla les plantes. — Maudite pluie! pensait-il... Il s'assit découragé sur la pierre. Tout à coup... non, ce n'était pas une illusion, c'était bien une ombrelle brune qui avait l'air de courir là-bas entre les saules!... Il distingua le chapeau de paille et la robe grise de Lucile. La jeune femme s'avançait d'un pas net et léger dans le petit sentier bordé de grandes sauges. Maurice courut au-devant d'elle. — Vous voyez, dit-elle en secouant quelques gouttelettes qui avaient roulé sur sa robe, je suis une vraie campagnarde, et une ondée ne m'effraie point.

Ils s'assirent à l'abri des roches, et restèrent un moment silencieux. Ils semblaient étonnés de se retrouver seuls dans cette retraite d'où l'on voyait entre les saules les prés mouillés scintiller au soleil. Partout où ils portaient leurs yeux, les moindres détails du paysage les replongeaient au sein des meilleurs souvenirs de leur jeunesse. Ils étaient venus autrefois à cette même place par une pluvieuse matinée de juin semblable à celle-ci. Maurice le rappela aussitôt à Lucile. Ils avaient fait une longue course à travers les prés, et quand ils étaient revenus s'asseoir près des roches, le cou et les bras nus de la jeune fille étaient tout semés de débris de fleurettes que le vent et l'ondée y avaient collés. Peu à peu les moindres accidens de leur première jeunesse défilèrent dans leur conversation comme les grains d'un poétique chapelet. Il croyaient être encore au temps passé. L'illusion ne cessa que lorsque le nom de M. Désenclos vint par hasard sur les lèvres de la jeune femme. Rejeté brusquement dans la réalité, Maurice devint pensif. Le rayon qui avait illuminé un moment sa physionomie s'évanouit. — Êtes-vous heureuse aux Palatries? demanda-t-il tout à coup.

Elle sourit. — Heureuse?... je le crois, si le bonheur consiste à vivre dans le calme et le bien-être... Pourtant j'ai aussi mes heures d'ennui. — Elle lui parla alors de son intérieur. Elle était presque toujours seule à la maison; son mari la gâtait comme une enfant et ne lui laissait rien à désirer, mais il était fou d'histoire naturelle, faisait huit lieues pour trouver une plante et ne rentrait qu'à la nuit.

— N'avez-vous pas une petite fille? dit Maurice.

— Oui, Dieu soit loué! — et la figure de Lucile s'épanouit, — c'est toute ma vie que cette enfant-là! Elle est si mignonne et si caressante! Vous ferez connaissance avec elle quand vous viendrez aux Palatries.

Maurice secoua la tête en la regardant tristement. Il allait essayer de lui faire entendre aussi délicatement que possible pourquoi il ne pouvait devenir l'hôte des Palatries; mais elle ne lui en laissa pas le temps, et l'interrompant avec une vivacité mutine : — Voyez,

s'écria-t-elle, les beaux chèvrefeuilles, là-bas, de l'autre côté de l'eau! Venez, nous allons cueillir un bouquet!

Elle s'élança légèrement vers la rivière et la traversa en suivant la digue. Elle sautillait sur les pierres comme une bergeronnette. En un endroit où le courant élargi séparait deux assises de moellons, elle s'arrêta hésitante. Maurice accourut et voulut la porter dans ses bras. — Non! dit-elle en rougissant, pas de cette façon; donnez-moi la main. — D'un bond ils sautèrent ensemble sur la dernière assise. Ils avaient atteint l'autre rive, et Maurice tenait toujours les doigts de Lucile dans sa main brûlante. Elle les dégagea rapidement et se mit à cueillir des fleurs : les chèvrefeuilles, les viornes, les digitales, tout y passa. Elle s'était débarrassée de son chapeau, ses cheveux flottaient en liberté, ses yeux brillaient... Quand elle eut complété sa gerbe, elle s'abattit tout à coup sur l'herbe comme un bel oiseau, et, tout en jasant, procéda à l'arrangement de son bouquet. Maurice, silencieux le plus souvent, la regardait, l'admirait et buvait avidement ses moindres paroles. Il aspirait avec délices la suave odeur de violette qui s'exhalait des vêtemens de Lucile. Par momens un frisson le prenait, et il était tenté de couvrir ses pieds de baisers.

Le soleil cependant s'abaissait de plus en plus vers les bois. Lucile se leva. — Quel dommage de partir, soupira Maurice, il faisait si bon ici!

— Oh! dit-elle tout heureuse de pouvoir exaucer le désir à demi étouffé sous ce regret, je ne suis obligée de rentrer qu'à la nuit, et si vous voulez, nous nous en reviendrons tout doucement par les bois et la brande.

Ils s'engagèrent dans un sentier sablonneux ombragé par les ramures des châtaigniers, et en cheminant ils continuèrent à parler de leur première jeunesse. A mesure qu'ils marchaient, leur causerie devenait plus familière et plus tendre. Pas un mot d'amour n'était prononcé, mais l'amour lui-même était dans leurs sourires et dans leurs inflexions de voix.

Le crépuscule commençait lorsqu'ils débouchèrent dans la brande. De longs nuages gris masquaient le ciel, un fin brouillard montait de la vallée et planait sur le taillis. Au couchant, une dernière rougeur perçait la brume et jetait sur les bruyères une lueur fantastique dans laquelle les objets semblaient flotter confusément comme des apparitions d'autrefois. Au loin, dans la campagne, un pâtre chantait d'une voix lente et sonore ce vieux refrain :

Rossignol sauvage,
Rossignolet des bois,
Apprends-moi ton ramage,

Apprends-moi la manière
Dont on se fait aimer.

— Quelle belle soirée, n'est-ce pas? dit Lucile. — Et tout en parlant elle se mit à courir dans la bruyère, puis s'arrêta au pied d'un arbre, essoufflée et rieuse. — Oh! je suis bien contente, dit-elle; n'est-ce pas que nous reviendrons ici? n'est-ce pas que vous ne partirez point?

— Je ferai tout ce que vous voudrez, dit Maurice enivré.

Il lui saisit la main et la couvrit de baisers. La jeune femme se rejeta brusquement en arrière. — Vous m'en voulez, et je vous ai déplu?... dit-il d'une voix timide.

— Non, mon ami, répondit-elle, n'ai-je pas confiance en vous?

Elle lui tendit de nouveau sa petite main et serra la sienne avec une vivacité nerveuse.

IV.

Ce soir-là, à la même heure, M. Désenclos traversait la brande du Puits-Carré, au retour de son excursion. Il était escorté de Jacques Chantepie et du chien Rougeaud. La journée avait été bonne, et la boîte du *cueilleux d'herbes* était remplie de précieux échantillons; aussi était-il gai et dispos. Sa longue figure fine était éclairée d'un sourire, et il s'entretenait joyeusement avec Jacques de ses trouvailles et du succès de ses recherches. Chantepie l'écoutait d'un air attentif et respectueux. Il avait pour M. Désenclos une sorte de culte qui tenait de l'attachement du chien pour son maître et de l'admiration du sauvage pour l'homme civilisé. Lors d'un démêlé qu'il avait eu avec la justice, l'influence du propriétaire des Palatries l'avait seule sauvé de la prison; mais c'était là le moindre des liens qui le retenaient près de M. Désenclos : ce qui l'avait surtout touché et conquis, c'était la science du *cueilleux d'herbes* et son amour des choses de la nature. Enfant des bois, braconnier, dénicheur d'oiseaux, Chantepie avait été saisi et émerveillé du respect de ce bourgeois pour les plantes sauvages et les insectes. Le savoir profond et familier de M. Désenclos lui inspirait un sentiment de vénération. De son côté, le propriétaire des Palatries avait apprécié les nombreux talens de ce vagabond émérite; il avait reconnu dans Jacques une expérience très sûre des détails de la vie forestière et un goût instinctif pour les sciences naturelles. Dans tout le pays, Jacques était le seul homme qui s'intéressât à ses découvertes, et dans tout le canton aussi M. Désenclos était le seul qui

ne traitât pas Chantepie en bohémien et en repris de justice. Toutes ces considérations avaient fini par les attacher l'un à l'autre. Ils se comprenaient et s'aimaient de jour en jour davantage.

Après avoir longtemps et silencieusement écouté le botaniste, Jacques secoua la tête, et d'un air sombre : — Vous êtes un homme heureux, vous, monsieur Désenclos, murmura-t-il, tout vous réussit; moi, je suis né avec le guignon dans le ventre!

— Patience! Jacques, tu auras ton tour.

— Jamais! dit-il, puis il ajouta : — Si seulement la Simonne voulait me prendre pour mari! Cette fille-là m'a ensorcelé... Elle n'a eu qu'un mot à dire, et j'ai laissé la brande et la liberté du bon Dieu pour me mettre en service à la Commanderie... Et maintenant elle se gausse de moi avec son meunier... Ah! si vous vouliez lui parler sérieusement, si surtout Mme Désenclos voulait s'en mêler, il y aurait peut-être de l'espoir. Après tout, je vaux bien ce damoiseau de Jacquet; j'ai deux bras comme lui, et s'il a un plus beau museau que le mien, je suis moins sot que lui!

— Eh bien! je parlerai à ma femme, dit M. Désenclos, nous plaiderons ta cause, sois tranquille!... Mais voici le chemin qui va à la Commanderie, c'est ici que nous nous séparons. Bonne nuit, mon camarade, courage et patience!...

Au moment où M. Désenclos prenait à travers les ajoncs le chemin qui passe à l'Hermitage et descend dans la vallée, Lucile, au bras de Maurice, se dirigeait vers le même sentier. Ils virent tout à coup de loin la maigre silhouette du maître des Palatries se découper en noir sur l'horizon. — Voici mon mari! s'écria Lucile... Elle s'arrêta et regarda Maurice, qui était devenu pâle et grave.

— Que faire? dit-il. S'il nous voit, que va-t-il penser de vous?

— Il y aurait, dit la jeune femme, une chose bien simple, ce serait d'aller tout bonnement à sa rencontre; je vous présenterais à ui, et il rirait le premier de notre aventure.

La situation était loin de paraître aussi simple à Maurice. Il redoutait de se trouver en face de M. Désenclos; il prévoyait que son trouble le trahirait, et qu'alors le mari, fût-il le moins clairvoyant des hommes, ne pourrait manquer d'ouvrir les yeux. — Non, dit-il enfin d'une voix sourde, c'est impossible!

La position devenait de moment en moment plus critique; M. Désenclos semblait avoir remarqué les promeneurs et se dirigeait de leur côté. Lucile vit l'air soucieux de Maurice, et prenant selon son habitude une soudaine résolution : — Eh bien! dit-elle, puisque cela vous contrarie, sauvons-nous en nous cachant derrière les ajoncs! Elle lui saisit la main, et, se courbant tous deux, ils glissèrent derrière l'une des haies qui encaissaient le sentier. M. Dé-

senclos passa au même instant, et contempla un moment d'un air intrigué les deux ombres fuyantes.

Ils s'arrêtèrent quand ils eurent gagné le bois. Lucile riait de cette belle équipée comme un enfant qui a fait une espièglerie à son maître. — Pensez-vous qu'il vous ait reconnue? demanda M. Jousserant.

— Je ne le crois pas, dit-elle, car il fait déjà sombre.

Maurice sentait de la glace couler dans ses veines. — Vous le voyez, je vous perds! murmura-t-il.

Lucile se moqua de sa frayeur, et affirma de nouveau que son mari n'avait pu les reconnaître. — D'ailleurs, ajouta-t-elle, pour prévenir tout soupçon, je vais faire en sorte d'arriver la première aux Palatries. Ils hâtèrent le pas et suivirent le sentier qui longe le moulin des Ages, sans se douter qu'il y avait là, derrière les ajoncs, un autre témoin de leur fuite, et que celui-là les avait reconnus.

Quand ils eurent disparu, Jacques sortit du fourré et lança un regard dans la direction du moulin. — Sa femme! murmura-t-il entre ses dents, c'était sa femme!... Ah! pensait-il, je l'ai trop tôt complimenté de son bonheur... Toujours ce Jousserant! je me heurte partout contre lui. Sûr, il y a un malheur entre lui et moi;... mais patience, je tiens un secret qui peut le mener loin!... — Chantepie resta encore longtemps immobile au milieu de la brande, puis il redescendit vers la Commanderie d'un pas rapide, comme si la découverte qu'il venait de faire l'eût rendu plus léger de moitié.

Après s'être assuré que Lucile avait pu gagner à temps les Palatries, Maurice rentra aux Ages, en proie à la fièvre de l'anxiété. La maison dormait. Il se glissa dans sa chambre avec les mêmes précautions que s'il venait de faire un mauvais coup. L'angoisse lui serrait la gorge, ses tempes battaient, son front était mouillé de sueur. La nuit tout change de proportions et s'exagère. Les craintes de Maurice se développèrent avec une intensité étrange, et d'effrayantes images peuplèrent l'obscurité où il était plongé. Vers trois heures, il vit enfin les grises lueurs de l'aube poindre au-dessus des arbres. Les coqs chantèrent dans les borderies voisines; le meunier leva les vannes du moulin, et l'eau se précipita tout en rumeur sur les roues; des paysans conduisant leurs chevaux à l'abreuvoir passèrent en sifflant des airs du pays. L'agitation et le bruit recommençaient avec la lumière croissante, et Maurice songeait tristement à ce jour qui se levait peut-être pour le malheur de Lucile. Le sommeil cependant l'emporta sur l'angoisse, et il s'endormit dans son fauteuil.

Huit jours se passèrent, huit journées d'inquiétude et de re-

mords. Il n'avait aucune nouvelle de Mme Désenclos et n'osait même pas prononcer son nom; il craignait de se laisser voir aux environs des Palatries et ne quittait plus les Ages. On touchait à la fin de juin, les prés étaient mûrs, et la fenaison commença. Souvent le soir Maurice voyait de sa fenêtre les chars couverts de foin rouler lentement dans la direction des Palatries. Une fois même il crut distinguer à la suite des faneuses et des faucheurs le chapeau de paille et la robe claire de Mme Désenclos. La charrette était ornée de feuillages enrubannés, et les ouvriers l'escortaient en chantant; c'était la dernière meule qu'on venait de charger et qu'on ramenait avec solennité; on célébrait le *berlaud*, c'est-à-dire la clôture de la fenaison. Maurice écouta les chœurs joyeux, le bruit sourd des roues, les claquemens du fouet des charretiers, et se sentit réconforté et rassuré par la vue de Lucile. Puisqu'elle se mêlait à la fête, c'est que rien de fâcheux ne lui était arrivé. Il sortit le lendemain matin et traversa la prairie des Ages. En passant près d'une haie, il entendit deux jeunes voix et reconnut Simonne et la petite Madeleine. Il courut à l'enfant de Lucile et la prit dans ses bras; tout en la caressant et en lui souriant, il reposait avec bonheur ses regards sur cette mignonne petite fille qui se cramponnait à son cou, demi-joyeuse et demi-effarouchée : il retrouvait les traits de la mère dans ceux de l'enfant. Il la couvrit de baisers, puis lui rendit la liberté et la regarda jouer dans l'herbe. Il se sentit ému, ses yeux se mouillèrent, et une bonne pensée lui vint au cœur. — Je quitterai le pays, dit-il; j'aime Lucile et je veux la respecter, afin qu'un jour cette enfant n'ait pas à me maudire... Oui, je partirai. — Il prit de nouveau Madeleine dans ses bras et la baisa au front, puis il rentra aux Ages, bien décidé à s'éloigner.

Le soir même, la mère Jacquet vint le trouver. Elle était soucieuse et parlait avec un accent plus plaintif encore que de coutume. — Ah! dit-elle, mon pauvre monsieur Maurice, tout va de mal en pis; Sylvain est dans la désolation... Simonne est sur le point d'épouser ce mauvais gars de Chantepie. — Elle conta alors à Maurice que M. Désenclos avait fait de la morale à Simonne, et avait fini par la décider à reprendre son ancien amoureux. Simonne n'avait dit ni oui ni non, et avait dansé avec Jacques pendant toute la soirée du *berlaud*.

— Hélas! hélas! soupirait la meunière, que va devenir notre Sylvain? Il est capable de se jeter dans le bief... Une si belle fille, ayant des économies et de bonnes terres du côté de Voulême!...

— C'est fâcheux, dit Maurice; mais je n'y puis rien...

Alors les lamentations et les larmes recommencèrent. — Ah! continua la mère Jacquet entre deux sanglots, si vous vouliez... si vous

vouliez dire deux mots à Mme Désenclos... Elle fait ce qu'elle veut de son mari, et le maître des Palatries volerait la lune, si elle la lui demandait. — Maurice se leva d'un air impatienté et dit brusquement qu'il n'allait jamais aux Palatries et ne voulait pas se mêler de cette affaire.

— Faites excuse, monsieur Maurice, reprit la meunière de sa voix la plus mielleuse, je ne savais point; je croyais que vous étiez toujours ami avec la dame des Palatries; je pensais que...

— Que pensiez-vous? s'écria-t-il avec colère et en lui saisissant le bras.

— Ah! bonnes gens, notre maître, ne vous fâchez point!... Je pensais, comme tout le monde, que vous voyiez la jeune dame tout autant que par le passé... alors que vous vous promeniez ensemble le long de la rivière, bien loin, jusqu'aux roches de Chaffaux... Et je me disais : Ils étaient si amis autrefois que, pour sûr, ça n'a point pu se passer si vite... Ces amitiés-là, le temps ne mord point dessus!... Et alors je pensais qu'en vous promenant avec elle, un jour... vous pourriez lui recommander mon Sylvain et qu'elle n'aurait rien à vous refuser.

Maurice l'écoutait avec stupeur. — Assez!.. s'écria-t-il. Elle sortit et laissa le jeune homme atterré. — Elle sait tout, se dit-il; elle nous a vus, et nous tient à sa discrétion. Si je lui refuse mon aide, elle tuera la réputation de Lucile à coups de langue. — Il fallait renoncer à partir et voir Mme Désenclos au plus vite... Mais où et comment?... La Commanderie était le seul endroit où il eût quelque chance de la rencontrer. Il y alla dès le lendemain.

En le voyant entrer, Mme de Labrousse poussa une exclamation joyeuse. — Eh quoi! c'est vous, dit-elle, je vous croyais en train de devenir trappiste! — Maurice s'excusa de son mieux en songeant qu'il serait peut-être obligé de revenir plusieurs fois à la Commanderie, et fit tous ses efforts pour gagner les bonnes grâces de la veuve. Mme de Labrousse fut charmée de ce retour, sur lequel elle ne comptait plus, et se mit en frais de coquetterie. A six heures, Lucile n'avait point paru; Maurice prit congé en promettant de fréquentes visites. Il revint en effet deux jours après, et Césarine, ravie de cet empressement, l'invita à dîner pour le lendemain.

Lorsqu'il arriva, il trouva Lucile au salon. Elle était très pâle et paraissait fatiguée; ses regards, plus animés et plus brillans encore que de coutume, contrastaient avec cette pâleur et trahissaient une intérieure et violente agitation. Elle souffrait en effet d'un mal ignoré jusque-là, — la jalousie. Ne sachant rien des luttes et des anxiétés de Maurice, ne comprenant ni son silence, ni sa persistance à fuir les Palatries, elle avait supposé qu'un intérêt plus vif

l'attirait ailleurs, et elle avait songé à la Commanderie. Elle s'était souvenue de la pêche aux écrevisses, elle avait rassemblé tous les incidens de cette soirée si pénible pour elle, et peu à peu elle s'était convaincue que Maurice ne la fuyait qu'afin de visiter plus librement Mme de Labrousse. Elle avait pendant des journées entières roulé cette idée dans son esprit malade, comme on retourne le fer dans la plaie. A la douleur qu'elle éprouvait, elle sentait combien son affection pour Maurice était devenue puissante. Elle essayait en vain de détacher son cœur de cette tyrannique amitié, elle la voyait croître chaque jour, et chaque jour aussi sa souffrance grandir.

Une rapide rougeur passa sur ses joues quand elle vit entrer Maurice; mais elle trouva la force de prendre une attitude calme, presque indifférente. Elle fut, pendant tout le dîner, silencieuse et maussade. Quand on passa de la salle à manger au jardin, Maurice, resté seul un moment avec elle, lui demanda rapidement la permission de la reconduire le soir aux Palatries. Elle resta interdite et toute frissonnante, et ne put lui répondre que par un signe de tête. Césarine revint, et Maurice eut à supporter deux heures de banalités. Vers neuf heures enfin, Lucile se leva et pria M. Jousserant de la ramener chez elle. Le domaine de M. Désenclos étant sur le chemin des Ages, la chose parut toute naturelle à Mme de Labrousse; elle accompagna les deux jeunes gens jusqu'au seuil du jardin et leur souhaita gaîment le bonsoir.

Lucile n'avait pas pris le bras de Maurice, et ils cheminaient silencieusement côte à côte. Quand ils ne furent plus qu'à une centaine de pas des Palatries : — Vous avez désiré me parler, dit la jeune femme, je vous écoute. — Elle prononça ces mots très vite et avec un accent plein d'âpreté.

Maurice lui conta en peu de mots la conversation qu'il avait eue avec la mère Jacquet et les allusions insidieuses de la meunière. — Voyez, dit-il en finissant, où mon imprudence vous a conduite! vous voilà forcée de céder aux menaces de cette femme... Pouvez-vous maintenant parvenir à changer les résolutions de M. Désenclos?

Lucile, après être restée un moment pensive, répondit d'un ton bref qu'elle se chargeait de tout... Rassurez-vous donc, ajouta-t-elle amèrement, aucun ennui ne viendra plus déranger vos plaisirs.

Maurice la regarda d'un air étonné et attristé. Elle avait ralenti le pas, et, le visage tourné vers la haie vive qui bordait le chemin, elle brisait entre ses doigts les extrémités fleuries des troènes. Le jeune homme, navré par la dureté des réponses de Lucile, voulut

essayer de lui expliquer les motifs de sa conduite, mais elle l'arrêta dès les premiers mots : — Laissons cela, dit-elle, vous ne me devez aucun compte de vos actions.

— Ah! s'écria-t-il douloureusement, vous ne voulez donc pas me comprendre!

Elle releva vers lui ses yeux brillans. — Je comprends une chose, dit-elle avec cette vivacité qui lui était ordinaire, c'est que vous vous plaisez à me faire de la peine.

— Je souffre plus que vous, répondit-il. — Elle garda le silence, mit la main sur ses yeux et détourna la tête. — Lucile, ajouta Maurice, laissez-moi vous parler raison!... — Il lui prit la main et la trouva moite de larmes. — Chère enfant, poursuivit-il tout ému, je vous suis plus attaché que vous ne pensez!...

Lucile continuait à détourner la tête et à verser des larmes sans parler. Son cœur était gonflé et près d'éclater. Maurice se pencha doucement vers elle, et ses lèvres se trouvèrent alors si près des cheveux de la jeune femme qu'il ne put résister à la tentation d'y déposer un baiser. — Songez, murmurait-il d'une voix tremblante, songez que le monde est terrible; si nous nous revoyons, on ne croira pas à notre amitié : on dira que c'est de l'amour...

Elle tressaillit, se retourna vivement vers lui, et le sentiment longtemps comprimé en elle fit explosion — Eh bien! s'écria-t-elle, on dira vrai... Je vous aime toujours!

Et rouge de confusion, palpitante, les yeux encore pleins de larmes, elle s'enfuit vers les Palatries, ouvrit précipitamment la porte du jardin et disparut...

Le lendemain, Maurice écrivait à son ami Hubert une longue lettre; il avait besoin de parler de son amour et d'épancher son cœur.

« Je t'avais annoncé mon prochain départ, lui disait-il; je ne partirai pas. Tout est changé, mon ami! Le ciel est bleu, le monde est beau! Elle m'aime, Lucile m'aime!... Je ne devrais pas le dire, je devrais le taire, — à toi surtout; mais mon bonheur m'étouffe, et il faut que je parle. Ne me fais pas de morale, c'est inutile. Je l'aime, et le monde entier me crierait que j'ai tort, que je ne l'écouterais pas. — Ne la blâme pas; son amour sincère est plus honnête que la réserve de bien des femmes qui se croient vertueuses. Si tu avais pu la contempler hier, à la nuit, dans ce petit chemin vert des Palatries; si tu avais entendu sa voix frémissante, si tu avais vu ses yeux bruns briller tout humides à la clarté des étoiles! Elle pleurait! Chères larmes! quand elles ont coulé, j'ai senti que ma vie tout entière lui appartenait... Non, je ne partirai pas; je resterai près d'elle, dans ce beau pays, dans cette douce vallée de

la Charente où tout respire et chante l'amour. Ma destinée est dans ses mains; quoi qu'il arrive, sa volonté sera la mienne, mon cœur battra où battra le sien, et nous nous aimerons en dépit du monde entier!... »

Tandis que Maurice écrivait ces lignes, Lucile pensait à lui et se sentait l'âme remplie d'une émotion délicieuse. L'épanouissement de l'amour dans un cœur jeune est une fête charmante. Elle éprouvait une sorte de féerique éblouissement. Le soir, quand tout dormait, elle allait s'asseoir sur la terrasse; elle aspirait lentement l'air tiède de la nuit et jetait un long regard sur l'horizon étendu devant elle : — au ciel, un fourmillement d'étoiles; sur la terre, un clair-obscur à travers lequel on entrevoyait les formes adoucies des arbres et des coteaux; dans l'air, un parfum de chèvrefeuille et de jasmin. La nature était imprégnée d'une volupté suave. Lucile oubliait le lieu et l'heure, il lui semblait qu'elle voyait devant elle s'entr'ouvrir les portes d'or d'un monde enchanté. Elle écoutait avec ravissement le cri d'un petit grillon qui murmurait dans le jardin, puis elle se souvenait des moindres mots de Maurice, et elle prenait plaisir à se les chanter à elle-même en suivant la rustique mélopée du grillon. Les enivremens de son cœur lui montaient alors aux joues en rougeurs subites, comme la séve monte en mars dans les jeunes oseraies et les empourpre.

Dès le lendemain de son entretien avec Maurice, elle s'était occupée du mariage de Simonne. La jeune fille, qui, au fond, se sentait attirée vers Sylvain Jacquet, fut facilement convertie à l'idée de rompre avec Chantepie. Quant à M. Désenclos, après avoir fait d'abord une vive résistance et longuement plaidé la cause de son protégé, il finit par céder devant la volonté persistante de sa femme et le désir nettement exprimé de Simonne. Quelques jours après, Jacques Chantepie vint à la brune chercher une réponse définitive et trouva le *cueilleux d'herbes* et Lucile sous les platanes du jardin. Jacques les salua de son air gauche et farouche, et sans parler interrogea du regard M. Désenclos. Ce regard anxieux remua profondément le maître des Palatries; il comprit que le moment était venu de faire connaître courageusement la situation au prétendant évincé, et après avoir donné à Jacques une cordiale poignée de main il lui annonça tristement qu'il fallait renoncer à Simonne. Jacques regarda le botaniste sans desserrer les lèvres, recula de quelques pas et s'appuya contre un arbre.

— Ah! dit M. Désenclos, que cette douleur muette touchait de compassion, j'ai bien fait ce que j'ai pu; mais quoi? Simonne ne t'aime pas.

— Mais je l'aime, moi! s'écria Chantepie, et il mit dans ce cri

un accent déchirant où l'on devinait toute la violence de sa passion naïvement égoïste. Ses yeux fauves, ordinairement voilés, s'étaient tout grands ouverts, et leurs regards soupçonneux et pleins de reproches allaient alternativement de Lucile à M. Désenclos. Ce dernier haussa les épaules. — Tu l'aimes, je le sais, mon pauvre garçon, répondit-il; mais cela ne suffit pas. En ménage, une affection réciproque donne seule le bonheur, et c'est justement ce que ma femme me faisait observer hier à propos de Simonne...

Chantepie se tourna brusquement vers Lucile, et la jeune femme fut obligée de baisser les yeux, tant étaient terribles les éclairs que lançait le regard sombre du garde de la Commanderie. — Ainsi, dit-il lentement en continuant de regarder Lucile, vous croyez, monsieur Désenclos, que pour être heureux il ne suffit point d'aimer sa femme de toutes ses forces, et qu'il faut encore qu'elle vous rende la pareille?

Lucile pâlit à cette question; quant à M. Désenclos, il s'anima tout à coup et répondit avec chaleur : — Comment, tu en doutes! Est-ce que le bonheur est possible autrement? Une femme qui n'aime pas son mari a beau être bien décidée à faire son devoir, elle souffre en le faisant, et son affection ressemble à une plante dépaysée qui ne pousse qu'en rechignant... Et puis crois-tu que toutes les femmes sachent se résigner? Il y en a qui se rebutent et qui trompent leur mari. Alors quel enfer qu'un pareil ménage! La femme ment, le mari soupçonne et découvre enfin la vérité... Dans de telles conditions, le mariage est le pire fléau qui puisse frapper deux créatures. C'est mon avis du moins, et voilà pourquoi je t'engage à oublier Simonne, qui en aime un autre... C'est dur, je le sais; mais plus tard nous te trouverons une femme qui t'aimera et qui te rendra heureux.

M. Désenclos s'était échauffé en parlant, ses yeux brillaient, ses traits accentués avaient une expression émue qui les rendait vraiment beaux. — Nous te trouverons une bonne femme, comme la mienne, — répéta-t-il en saisissant la main de Lucile et en la baisant rapidement. La jeune femme, tremblante et de plus en plus pâle, avait écouté les paroles de son mari avec une émotion toujours croissante. Elle ne l'avait jamais entendu s'exprimer avec cette animation sur un sujet étranger à la science; il lui semblait que chaque mot s'adressait directement à elle, et si l'obscurité n'eût été grande à cette heure de la soirée, on eût pu voir des larmes rouler sur ses joues glacées. Chantepie continuait à fixer sur elle ses yeux luisans comme ceux d'un chat sauvage qui guette un oiseau. — Vous avez raison, monsieur Désenclos, dit-il enfin après un silence; mieux vaut rester seul que d'être berné par une femme, comme des gens

que je connais... Je n'ai point de chance, moi, et, une fois marié, je trouverais un beau soir la Simonne se promenant dans les bois avec un damoiseau... Vous avez raison, n'en parlons plus!.. Je ne vous en remercie pas moins, monsieur Désenclos; vous avez toujours été bon pour moi, vous... Mais ce soir je ne suis point en humeur de causer... Pour lors adieu!

Il leur tourna brusquement le dos et disparut dans la nuit. Il était temps, Lucile sentait le cœur lui manquer; elle fit quelques pas, poussa un long soupir et se laissa tomber sur un banc. — Qu'as-tu, mignonne? fit M. Désenclos effrayé.

— Rentrons, dit-elle toute frissonnante, cet homme m'a fait peur.

Chantepie, en quittant les Palatries, s'enfuit à travers champs. Quand il fut au sommet du coteau, au milieu des *chaumes* qui dominent la vallée, il s'assit sur une borne et tendit le poing dans la direction des Ages. A ce geste, son chien, qui s'était couché près de lui, se redressa et poussa de longs aboiemens. — Malheur! grommela Jacques, le guignon ne me lâchera pas, c'est dit! Il enfonça son front dans ses mains. Le sang lui montait à la gorge, tandis que des pensées de violences confuses tourbillonnaient dans son cerveau. Il voulait se venger à tout prix, mais comment? Révéler à M. Désenclos la trahison de sa femme? Non, il aimait trop le *cueilleux d'herbes* pour lui briser le cœur. Il fallait trouver autre chose. Il resta longtemps plongé dans une morne méditation. — Oh! dit-il en se levant enfin, je me creuserai tant la tête que je trouverai une idée, et le jour où je la tiendrai, je l'exécuterai, j'en jure mon baptême!

V.

Les noces de Sylvain et de Simonne avaient été fixées à la Saint-Louis. Ce jour, impatiemment attendu par la meunière et par son fils, arriva enfin. Dès le matin, les deux *violoneux* de Savigné vinrent avec les garçons d'honneur chercher le marié et sa mère. Maurice était de la fête ainsi que M. et Mme Désenclos, car la noce se faisait aux Palatries. Cette journée devait être pour lui une longue souffrance. Dès le premier pas qu'il fit sur le seuil des Palatries, il sentit sa peine redoubler. Il lui fallut tout d'abord serrer la main de M. Désenclos et subir le cordial accueil d'un homme dont il allait troubler le bonheur domestique. Il vit pour la première fois Lucile chez elle, dans ce doux royaume où tout respirait le bien-être et la joie; un pénible sentiment de jalousie et de honte s'empara de lui et ne le quitta plus. Tout ce luxe, ces fleurs rares, ces

eaux jaillissantes, ces meubles précieux, toutes ces belles et bonnes choses qui entouraient Lucile et formaient un cadre si bien approprié à sa beauté, toutes ces satisfactions que Maurice aurait tant aimé à lui prodiguer, elle les devait à un autre. Et sa fille, cet enfant aux yeux grands ouverts, aux lèvres rieuses, à la voix argentine, c'était la fille d'un autre. Dans les moindres détails d'intérieur, Maurice reconnaissait l'influence féconde, l'intervention continuelle de cet *autre* qu'il n'avait jusqu'alors entrevu que dans un vague lointain. Maintenant la réalité le prenait à la gorge et le secouait rudement pour lui faire sentir que toute sa tendresse, tout son amour, n'étaient que des plantes stériles à côté de la tendresse et de l'amour de M. Désenclos.

Quand les conviés furent au complet, on partit pour Savigné, et la noce défila, musique en tête, par les chemins couverts qui mènent à l'église. Au moment où le cortége longeait le rustique cimetière aux pierres tombales couchées comme des dolmens parmi le fenouil et les touffes d'armoise, une tête se montra au-dessus du mur, une tête aux regards sauvages et aux traits contractés. C'était celle de Jacques Chantepie. Il avait voulu contempler Simonne dans sa robe de mariée; il l'avait vue s'appuyer souriante sur le bras de Sylvain, et il la regardait s'éloigner, et pour la première fois peut-être depuis bien des années des larmes jaillirent de ses yeux brûlans, des larmes de colère autant que de douleur.

Maurice avait espéré que le tumulte de la noce lui permettrait de voir Lucile et de lui parler plus librement; mais, depuis le matin, la jeune femme semblait éviter les occasions de se trouver seule avec lui. Dès qu'elle l'apercevait, elle se rapprochait de Simonne ou de M. Désenclos. Elle paraissait soucieuse et préoccupée. Sa témérité ingénue avait fait place à une douloureuse hésitation. Quinze jours auparavant, les plus grandes hardiesses lui avaient paru innocentes; maintenant la moindre démarche lui semblait criminelle, et elle osait à peine adresser la parole à Maurice. Celui-ci ne pouvait s'expliquer ce changement, et l'apparente froideur de Lucile l'irritait tout en exaltant sa passion. Vers la nuit, il erra longtemps autour de la salle de danse dans l'espoir de rencontrer son amie, et il allait se retirer quand il la vit tout à coup paraître dans le sentier qui conduisait à la maison d'habitation. Lucile marchait rapidement et semblait avoir hâte de rentrer chez elle. En apercevant Maurice, elle fit un mouvement en arrière. — Je puis donc enfin vous parler! dit le jeune homme à voix basse, pourquoi me fuyez-vous?

Elle demeura silencieuse, et son air embarrassé et craintif accrut encore l'exaltation de son interlocuteur. Sans attendre sa réponse,

il lui exprima avec une amertume passionnée son amour et l'irritation jalouse qui l'agitait depuis le matin. Il lui dit combien le bonheur des nouveaux mariés lui faisait mal, lorsqu'il songeait au temps où Lucile avait la libre disposition d'elle-même. Il y avait eu une heure où il aurait pu lui parler d'amour sans remords, comme Sylvain à Simonne, et il n'avait pas su la saisir, et cette heure ne reviendrait jamais! Il ne goûterait jamais ce bonheur pur, il ne posséderait jamais Lucile!... — Ah! comme je vous aime malgré toute ma souffrance! s'écria-t-il en serrant soudain le bras de la jeune femme.

Ces paroles frémissantes, loin de rassurer Lucile, redoublèrent encore son embarras; elle tremblait d'être rencontrée dans cette obscurité seule avec Maurice, et elle le pria de la laisser rentrer au logis. Il ne répondit pas; il continuait à lui étreindre le bras avec une sourde violence.

— Maurice, murmura-t-elle d'une voix suppliante, je vous en prie, soyez plus calme... Laissez-moi, vous me faites mal!

— Oui, vous avez raison, dit-il, je suis fou!

Il lui rendit la liberté et s'enfuit loin des Palatries.

Peu de temps après la noce, Simonne vint se fixer aux Ages avec Sylvain, et M. Désenclos partit pour l'Angoumois, où il devait faire un séjour de plusieurs semaines. Lucile le vit s'éloigner avec un sentiment d'inquiétude; dans la situation d'esprit où elle se trouvait depuis la visite de Chantepie, elle craignait de rester seule à la maison. Elle avait peur de tout : de Jacques, de Maurice et d'elle-même. Aussi céda-t-elle facilement aux instances de Mme de Labrousse, qui la pressait d'accepter chez elle l'hospitalité pendant un mois. Elle alla immédiatement s'installer avec sa fille à la Commanderie.

L'automne était venu, un de ces magnifiques automnes comme on en voit souvent dans l'ouest. Les raisins mûrissaient sur les treilles, les poiriers inclinaient jusqu'à terre leurs branches lourdes de fruits, et sur les chemins on faisait pleuvoir les noix à coups de gaule. Le ciel, d'un bleu soyeux, légèrement voilé de brumes argentées à l'horizon, n'avait plus la limpidité des journées d'août; la nature, dans sa pleine maturité, s'alanguissait déjà, comme une mère que des couches trop fécondes ont épuisée, et qui, lasse et pâlie, s'éteint au milieu d'un groupe de robustes enfans.

Quel charme d'errer librement avec Lucile, par ces lumineuses journées de septembre, sous les châtaigniers de la Commanderie! La seule pensée de ces promenades enchantait Maurice. Dès qu'il connut l'installation de Mme Désenclos chez la veuve, il se hâta de se présenter dans le salon de Mme de Labrousse. Celle-ci commen-

çait à s'irriter de sa réserve. La persistance de Maurice à ne point dépasser les premières stations du voyage au pays du Tendre impatientait Césarine et la désolait. Elle avait la tête beaucoup plus prise qu'elle ne le croyait, et le désir avait implanté dans son cœur de profondes et solides racines. Les passions qui naissent chez les femmes de quarante ans sont comme les plantes qui poussent sur les vieux murs, — envahissantes et tenaces. La froideur polie de Maurice n'avait fait qu'exaspérer la fantaisie de la veuve, et elle avait résolu de triompher de ce beau dédain. Elle se promit de l'observer et de l'étudier de près, et elle exécuta strictement cette partie de son programme. Au lieu des libres heures de promenade tant rêvées, Maurice fut condamné à la compagnie de Mme de Labrousse. La veuve ne quittait pas Lucile. En huit jours, il ne put dire à son amie un mot en particulier. L'inévitable Césarine était toujours là, l'œil au guet, comme une araignée sur sa toile. La petite Madeleine était la seule qui gagnât à cette contrainte; toutes les adorations enfermées dans le cœur du jeune homme se transformaient en caresses pour l'enfant de Lucile.

Le manége de Mme de Labrousse eut un double résultat, sur lequel la veuve ne comptait nullement : il augmenta encore la passion de Maurice en la comprimant, et rendit à Mme Désenclos une partie de la sécurité qu'elle avait perdue. La présence de Césarine donnait je ne sais quel air innocent aux visites de Maurice; Lucile pouvait le voir et lui parler maintenant sans s'exposer aux périls d'un tête-à-tête; grâce à la veuve, leurs causeries redevenaient calmes et purement amicales. Cette apparente sérénité fit illusion à la jeune femme, et peu à peu ses premiers troubles s'apaisèrent ou plutôt s'endormirent. Au bout d'une semaine, elle avait repris sa gaîté et son étourderie d'oiseau. — Vers la mi-septembre, les vendanges commencèrent à la Commanderie. Saint-Clémentin n'est pas un pays vignoble : autour des borderies, quelques pieds de vignes enlacés aux arbres et poussant à l'aventure servent à alimenter le tonneau de piquette des métayers; mais on ne connaît guère que par oui-dire la saveur du vin du cru. Seuls de tout le voisinage, M. Désenclos et Mme de Labrousse possédaient quelques *chaînées* de vigne qu'ils vendangeaient en commun, le pressoir de la Commanderie servant pour les deux récoltes.

Un soir, tandis qu'on foulait les premières cuvées de la vendange des Palatries, Lucile et Maurice se rencontrèrent dans le pressoir déjà assombri. Au loin, on entendait les vendangeuses qui revenaient de la vigne en chantant. Dans un intervalle de silence, un couplet entonné par une jeune voix arriva jusqu'à eux :

Rossignol sauvage,
Rossignolet des bois,
Apprends-moi ton ramage,
Apprends-moi la manière
Dont on se fait aimer.

Aux premières notes de cet air qui leur rappelait un cher souvenir, Maurice et Lucile se regardèrent tout émus. Ils étaient restés seuls dans l'encoignure où s'arrondissait la cuve. Mme de Labrousse s'était éloignée, et les vendangeurs fatigués se reposaient près de la porte à l'autre extrémité de la voûte. L'obscurité s'étendait autour des deux jeunes gens; on les avait oubliés, et pour achever de les isoler le bruit du pressoir étouffait les rumeurs du dehors. — M'aimez-vous encore un peu? murmura Maurice. — Pour toute réponse, Lucile lui tendit sa main, qu'il serra dans la sienne. — Ne pourrai-je donc jamais vous voir seule? continua-t-il. Et comme elle secouait la tête et semblait hésiter, il la supplia de trouver un prétexte pour venir le rejoindre à la tombée de la nuit dans la châtaigneraie. La jeune femme le regarda avec effroi.

— Non, dit-elle, c'est impossible! — En même temps elle voulut retirer sa main et s'éloigner; mais Maurice la retint, et par un brusque mouvement imprima un baiser brûlant sur le bras nu de Mme Désenclos. Elle tressaillit, lui jeta un regard rapide où l'amour et les reproches se confondaient, et s'enfuit, les joues empourprées, le cœur plein d'un trouble nouveau... Quand Maurice eut quitté à son tour la sombre encoignure, une tête se pencha au-dessus des bords de la cuve, et deux regards le suivirent jusqu'au seuil du pressoir. Chantepie était là. Il venait de descendre dans la cuve lorsque les deux jeunes gens s'en étaient approchés, et en les reconnaissant il s'était tenu invisible et immobile au fond de sa cachette. Dès que Maurice eut disparu, il fit un geste de mépris et se remit à écraser les grappes en sifflant.

Pendant toute la semaine qui suivit, Maurice ne put se trouver seul avec Mme Désenclos. En revanche, Mme de Labrousse redoubla pour lui d'amabilité et le fatigua de ses attentions. Peu à peu il devint la proie d'une agitation douloureuse; il était inquiet, impatient, irritable. Mme Désenclos fut saisie de compassion au spectacle de cette souffrance dont elle était la cause première, et avec la pitié l'amour rentra en maître dans son cœur.

Cependant les jours se passaient, et le moment du retour de M. Désenclos était proche, car on touchait à la Saint-Michel. C'est en Poitou l'époque des renouvellemens de baux et des engagemens de domestiques. Mme de Labrousse annonça devant Maurice

qu'elle irait ce jour-là à Ruffec, où elle avait affaire, et qu'elle y passerait vingt-quatre heures. — M'accompagnerez-vous? demanda-t-elle à Lucile.

Au même moment, Maurice jeta à son amie un regard où il y avait une si poignante expression de douleur et de prière, qu'elle n'eut pas le courage de repousser cette muette supplication. Elle répondit que Madeleine était souffrante, et qu'elle préférait rester à la Commanderie. La conversation prit un autre cours; mais le soir, avant de partir, le jeune homme glissa entre les doigts de Lucile un billet crayonné à la hâte. « Je souffre horriblement depuis une semaine, lui disait-il, j'étouffe et j'ai besoin de vous parler. Après-demain, je serai pour tout le monde à trois lieues d'ici, mais au coucher du soleil je franchirai le mur du parc et j'irai vous attendre au rond-point de la châtaigneraie. Si vous m'aimez un peu, vous y viendrez. »

VI.

La veille de la Saint-Michel, Maurice avait prévenu la mère Jacquet qu'il passerait la journée du lendemain à Charroux. Il partit en effet de bonne heure; mais, après avoir laissé son cheval à la première auberge du bourg, il revint sur ses pas, fit un long détour dans la campagne et regagna ainsi les bois des Ages, où il passa le reste de l'après-midi. Le ciel était gris, l'air sans chaleur et sans transparence; tout le paysage était imprégné de tristesse. Dans le tournoiement des feuilles tombantes, dans la plainte des oiseaux, dans les flottantes vapeurs de l'horizon et jusque dans l'attitude des rares fleurettes qui fussent restées épanouies, il y avait une expression désolée. Maurice ne s'en apercevait guère; toute son attention était absorbée par la contemplation intérieure de l'image de Lucile et par le brûlant souvenir de leur dernier entretien à l'ombre du pressoir. Depuis cette soirée, il semblait que son amour eût changé de nature. Un orage grondait sourdement en lui. S'emparer de Lucile, la ravir au monde entier, l'emporter frémissante sous ses caresses, voilà ce qu'il souhaitait maintenant, voilà les rêves impatiens qui l'agitaient sous la futaie humide des Ages.

Dans le salon de la Commanderie, Mme Désenclos était en proie à des sentimens d'un autre genre, mais tout aussi poignans et anxieux. Elle avait d'abord essayé de tromper les heures en lisant; mais quelle lecture était possible avec ce tourbillon de rêves, de repentirs et de craintes vagues qui s'agitait dans sa tête? Par momens, sa pensée l'emportait aux Palatries; elle songeait aux jours

calmes qu'elle y avait passés avant le retour de Maurice; elle se retrouvait assise sur la terrasse avec sa fille, le soir, à l'heure où M. Désenclos revenait de ses excursions; elle le voyait descendre par le sentier des vignes, la figure souriante sous son grand chapeau de paille, les bras chargés de plantes sauvages; elle entendait le rire frais de l'enfant mêlé au rire plus viril du père, et elle se disait avec terreur qu'elle ne goûterait plus cette joie calme; elle se sentait irrésistiblement entraînée vers une autre vie pleine de fièvre et d'ivresse, pleine aussi de regrets et de remords, une vie où il faudrait mentir et jouer une perpétuelle comédie... Retourner en arrière et retrouver l'autre existence avec ses bonheurs paisibles et uniformes, était-ce possible? N'avait-elle pas elle-même noué le lien qui l'attachait à Maurice? Elle l'avait précédé sur la pente où ils glissaient tous deux, et maintenant l'abîme l'attirait. Elle était déjà fascinée et ne pouvait plus détourner la tête. A la pensée de ce rendez-vous dans la châtaigneraie, son cœur battait et ses yeux se fermaient. Elle s'avouait en tremblant qu'une fois là-bas, auprès de Maurice, elle ne s'appartiendrait plus. Ses regards interrogeaient avec anxiété la pendule et trouvaient les aiguilles à la fois trop lentes et trop rapides. — Je l'aime, se disait-elle les larmes aux yeux, et c'est moi qui l'ai voulu; je l'aime et je me perds, et rien ne peut nous sauver l'un de l'autre...

Cependant le ciel s'était peu à peu éclairci, et le soleil se couchait vermeil dans les nuées. Lucile sortit. Sur le perron, sa fille Madeleine courut vers elle et la supplia de l'emmener au jardin. — Oui, oui, dit Lucile prenant une soudaine résolution, viens avec moi, ma chérie! — Elle la saisit dans ses bras et l'emporta en la couvrant de baisers.

La châtaigneraie de la Commanderie descend en pente rapide vers les prés. Une allée assez large, aboutissant à un rond-point, la coupe diagonalement. Des deux côtés, le taillis qui la borde est entremêlé de grands ajoncs si drus et si épais qu'il est impossible de voir au travers. Au milieu du rond-point, un vieux faune de pierre se dresse sur un tertre couvert de mousse; Lucile vint s'y asseoir. Le soleil avait disparu, le crépuscule tombait, et elle commençait à s'inquiéter, quand elle vit Maurice paraître au fond de l'allée et s'arrêter près de Madeleine, qui était accourue à sa rencontre. Il avait pris la petite fille pour l'embrasser, et il l'enlevait triomphalement dans ses bras. Au même moment, un coup de feu retentit, Maurice poussa une exclamation et laissa retomber Madeleine toute sanglante. La balle, après avoir labouré le bras du jeune homme, était venue frapper l'enfant.

Au bruit de la détonation, Lucile accourut. La mignonne tant ai-

mée était étendue sur l'herbe, le sang rougissait sa robe blanche, et ses petites mains conservaient encore des brins de bruyère fleurie. Elle se précipita sur sa fille, la serra convulsivement dans ses bras, et bondit à travers la châtaigneraie en la remplissant de ses cris de détresse. Pendant ce temps, Maurice atterré s'était élancé dans le fourré et cherchait en vain à découvrir le meurtrier...

Madeleine respirait encore. Mme Désenclos exigea qu'elle fût transportée immédiatement aux Palatries. Un médecin appelé à la hâte examina la plaie et déclara que la blessure était grave et mettait la vie de l'enfant en danger. Lucile passa la nuit au chevet de sa fille. Ce qu'elle souffrit pendant cette veillée, les mots ne peuvent le rendre. Parfois elle sentait sa raison sombrer dans un abîme de pensées tourbillonnantes et désordonnées, parfois aussi une froide lucidité succédait à cet obscurcissement, et elle s'interrogeait avec horreur. Que répondrait-elle à son mari, lorsqu'à son retour il trouverait sa fille mourante? Les détails du meurtre ne resteraient pas longtemps ignorés. Une seule personne avait pu tirer le coup de fusil, — Chantepie. L'ancien braconnier avait son secret, et, une fois pris, il ferait des aveux; les gens de la Commanderie d'ailleurs avaient sans doute aperçu Maurice, et ils parleraient; partout elle voyait se dresser des accusateurs. Son honneur était perdu, et sa fille était mourante; il lui semblait que sa vie s'écroulait de tous côtés à la fois. Elle se penchait alors sur le lit de l'enfant et couvrait de larmes et de baisers ses petites mains, puis elle se levait, parcourait la chambre en proie à une pénible agitation nerveuse, et quand, physiquement brisée, elle retombait sur sa chaise, une agitation morale plus douloureuse encore venait torturer son âme.

Le lendemain, M. Désenclos et Mme de Labrousse arrivèrent en même temps à la Commanderie et apprirent ensemble la triste nouvelle. On leur donna rapidement les détails confus qu'on avait pu saisir à travers les paroles désespérées de Lucile; M. Désenclos les écouta à peine du reste et courut aux Palatries. En entendant le son de sa voix dans l'escalier, Lucile, anéantie par les angoisses de la nuit, sentit son cœur cesser de battre, ses genoux ployer, et tomba sans connaissance. On l'emporta dans sa chambre, et M. Désenclos alla s'asseoir près de sa fille et ne la quitta plus. Quand Lucile revint à elle, on lui apprit que le médecin redoutait une inflammation cérébrale. Elle se traîna près de l'enfant et se tint cachée derrière les rideaux, osant à peine lever les yeux sur son mari, placé de l'autre côté du lit. Absorbé dans sa douleur et comme pétrifié, M. Désenclos se contenta de faire un geste de la main pour lui recommander le silence, et s'abîma de nouveau dans la contemplation de sa fille bien-aimée.

Quelques jours se passèrent ainsi. Chantepie ne s'était plus montré à la Commanderie depuis le soir du coup de fusil. Cette étrange disparition, jointe aux mauvais antécédens du garde, donna des soupçons à la justice, et on lança contre lui un mandat d'amener.

M. Désenclos apprit ce nouvel incident sans même donner une marque de surprise ou d'indignation; son enfant seule l'occupait. Le médecin ne donnait que peu d'espoir. En le reconduisant jusqu'à la terrasse, Lucile l'interrogeait chaque fois avec anxiété, et chaque fois il se bornait à secouer la tête d'un air de doute. Elle revenait alors, navrée, s'asseoir en face de son mari, dont le silence l'épouvantait. Elle se sentait coupable et croyait voir un reproche dans les moindres gestes de M. Désenclos. Pourquoi lui adressait-il à peine la parole?... Assurément il savait tout, et il la méprisait. Au milieu de ses angoisses et de ses remords, elle était profondément touchée de pitié et de respect pour cet honnête homme qui l'avait si sérieusement aimée, et qu'elle faisait si cruellement souffrir. Elle l'admirait, et son repentir redoublait. Oh! si elle avait pu alors retourner en arrière et ressaisir les heures écoulées depuis le soir de la *ballade* du Puits-Carré!... Jusque-là, elle n'avait envisagé la vie que comme un chemin joyeux et facile à suivre, elle en apercevait maintenant les passes difficiles et les sommités périlleuses. Elle comprenait pour la première fois que sur le fond sévère de l'existence humaine les joies de la jeunesse et les ivresses de l'amour ne forment que de capricieuses et frêles broderies; ce qui compose la trame même, ce sont les luttes incessantes et les renoncemens courageux. Ainsi jour à jour, pour ainsi dire heure à heure, la douleur la mûrissait et transformait l'enfant étourdie en femme sérieuse, prête à tous les dévouemens et à toutes les épreuves.

Aux Ages, Maurice avait aussi sa part de souffrance; mais les angoisses, au lieu de détruire sa passion, l'avaient accrue. Il voulait revoir Lucile, se jeter à ses pieds, implorer son pardon, et il cherchait en vain un moyen de parvenir jusqu'à elle. La Toussaint arriva. Dans cette partie du Poitou, les garçons des villages passent la nuit qui précède la fête des *morts* à sonner des glas dans chaque paroisse. C'est un usage immémorial. Seulement la vieille coutume a perdu avec le temps un peu de son caractère religieux et solennel; elle est devenue le prétexte d'un souper dont les jeunes garçons vont quêter les élémens dans le village et les métairies environnantes. Le soir de la fête, Maurice entendit, dans la cour des Ages, les gars de Savigné chanter en chœur la vieille et mélancolique chanson de la Toussaint. Il les écouta tout rêveur, et lorsqu'ils s'éloignèrent dans la direction des Palatries, il songea que le plus sûr moyen de voir Lucile sans la compromettre serait de se mêler à eux

et de pénétrer ainsi jusqu'à Mme Désenclos. Il se hâta de descendre et de les rejoindre.

Un épais brouillard enveloppait la vallée; il put suivre le groupe des chanteurs sans être reconnu. Ils montèrent aux Palatries; mais, dès qu'ils eurent atteint l'avenue des noyers, leurs chants cessèrent, car ils savaient que le deuil était dans la maison. M. Désenclos ne quittant pas le lit de sa fille, Lucile était venue elle-même recevoir les *veilleurs* sur la terrasse. Maurice, caché derrière un platane, la vit distribuer son offrande, il l'entendit répondre avec un accent doux et triste à leurs questions sur la santé de l'enfant. Les garçons s'éloignèrent peu à peu; alors il s'approcha d'elle et l'appela d'une voix suppliante. Elle frissonna tout entière au son de cette voix bien connue et s'arrêta. — Lucile, murmura Maurice, pardonnez-moi, dites-moi que vous ne me haïssez pas, parlez-moi!...

Elle se sentit remuée de pitié, mais elle songea en même temps à l'enfant malade et à la petite chambre où le père veillait; elle ne le laissa pas continuer. — Partez, dit-elle rapidement, oubliez le passé et ne me revoyez jamais...

— Lucile! s'écria-t-il encore, et il lui tendit la main. Elle la repoussa doucement.

— Adieu! adieu! balbutia-t-elle, et elle s'enfuit.

Il la vit disparaître et redescendit lentement les allées du jardin. La vallée était ensevelie dans la brume, et le ciel était sombre. Au loin, les cloches de Savigné et de Saint-Clémentin commençaient à sonner lentement le glas de la fête des morts, et par momens on entendait encore les chants des jeunes gars qui continuaient leur quête de *borderie* en *borderie*.....

Maurice quitta les Ages le surlendemain. Le même jour, la maladie de Madeleine parut entrer dans une phase nouvelle; la fièvre diminua et finit par disparaître. Un matin, le docteur déclara que le danger avait cessé. Lucile poussa un cri de joie et serra avec effusion les mains du médecin; quand elle l'eut reconduit jusqu'au seuil du jardin, elle remonta tout émue et s'arrêta sur le palier; ses yeux étaient pleins de larmes, et elle voulait les essuyer avant de rentrer. Elle entendit M. Désenclos qui parlait à Madeleine avec un accent attendri et joyeux; l'enfant lui tendait ses mains amaigries et lui répondait d'une voix faible. — Elle me reconnaît! Elle est sauvée!... cria le père en apercevant sa femme.

Lucile se sentit emportée par son émotion : sa nature expansive et impétueuse avait repris le dessus; elle courut à M. Désenclos, s'agenouilla devant lui, et lui saisissant les mains : — Pardon!... oh! pardonnez-moi! s'écria-t-elle.

Son mari la regarda avec un naïf étonnement et la releva. —

Pardon?... dit-il, et de quoi donc es-tu coupable, ma mignonne? Est-ce ta faute si ce misérable Jacques a tiré sur toi?... Le pauvre fou a cru ainsi se venger du mariage de Simonne. Il s'est fait justice du reste, et on l'a trouvé pendu dans le bois des Ages... N'en parlons plus. — C'est moi, ajouta-t-il avec vivacité, c'est moi qui ai mille pardons à te demander. J'ai été maussade tout ce mois-ci; mais l'enfant m'absorbait... Si elle était morte, je l'aurais suivie.

Lorsque dans un ciel lourd de nuées il se fait une soudaine déchirure, la profondeur de l'azur reparaît tout à coup, les champs ruissellent de lumière, et les alouettes chantent dans l'air bleu. Ainsi aux paroles de M. Désenclos l'âme de la jeune femme s'éclaira d'une joie subite et profonde, et elle entendit éclater en elle les chansons de l'espérance. Il ne savait rien, et elle n'avait rien perdu de son affection! Le mal fait par elle n'était pas irréparable, elle pouvait reprendre possession de son doux royaume des Palatries et y commencer une nouvelle vie, sans que la défiance dressât entre elle et son mari un mur infranchissable! Et Madeleine était guérie, et elle-même était sauvée... Elle se jeta dans les bras de M. Désenclos : — Oh! vous êtes bon! s'écria-t-elle, et elle fondit en larmes.

Madeleine s'est promptement rétablie, et au printemps suivant le *cueilleux d'herbes* a pu reprendre ses excursions, accompagné cette fois de sa femme et de sa fille. Mme de Labrousse, dégoûtée de la Commanderie, s'est fixée à Poitiers, et, sentant venir la cinquantaine, elle s'est faite dévote. Maurice n'est plus revenu dans le pays; il voyage, dit-on, en Orient. Malgré ses résolutions, Lucile n'a pu entièrement le bannir de sa pensée. Quand en avril les pousses des tilleuls commencent à rougir autour du moulin des Ages, elle regarde la vallée avec mélancolie et songe aux printemps évanouis; mais l'éducation de sa fille et les soins de sa maison empêchent cette rêverie de devenir dangereuse. Le souvenir de Maurice apparaît maintenant à son esprit comme Joubert voulait que sa mémoire se présentât à ses amis, — « avec une larme d'attendrissement sur les paupières et un sourire sur les lèvres. »

ANDRÉ THEURIET.

CUBA ET LES ANTILLES

II.

MATANZAS, UNE PLANTATION.

28 février 1865.

Nous sommes depuis hier à Matanzas, dans une auberge barbare encore, mais infiniment préférable à celle de la Havane en fraîcheur et en propreté. Notre croix n'est plus la poussière et le soleil; c'est le vacarme qui du matin au soir, à peine le jour levé jusqu'à une heure avancée de la nuit, retentit dans la cour étroite et fermée où donnent nos fenêtres : coups de marteau, coups de pioche, piles d'assiettes renversées, cris de la cuisine, cris de la salle à manger, rixes et querelles du rez-de-chaussée et des écuries, et surtout tintamarre de sept ou huit cloches fêlées, que quatre nègres grimpés sur le clocher de l'église voisine passent leur vie à marteler sans pitié tous les quarts d'heure. Ce ne sont pas nos belles cloches suisses au tintement argentin et joyeux qui s'élève du fond des vallées avec les brouillards dorés du matin, ni nos harmonieux carillons italiens qui se croisent en légères volées au-dessus des villes; c'est un tumulte indescriptible, mêlé de tam-tam chinois, de bassinoires et de casseroles. Tel est en général le caractère de la musique espagnole : plus il y a de bruit, plus on admire. Les orchestres, celui même de l'opéra, sont remplis de cuivres âpres et

(1) Voyez la livraison du 15 août.

criards; ils hâtent la mesure jusqu'à ce qu'on n'entende plus qu'une cacophonie informe et diabolique.

Mais revenons à la Havane où je vous ai quittés. Nous disons adieu avec joie à notre taudis du cinquième étage, en nous promettant d'y revenir le plus tard possible. A la station du chemin de fer, l'embarquement des bagages est difficile : il faut enregistrer et peser séparément chacune de nos malles. Nous voilà pourtant commodément assis sur nos chaises de cannes, dans un wagon aromatisé de l'encens de vingt cigarettes, observant tour à tour le paysage et nos compagnons.

Ceux-ci sont bien vêtus pour la plupart et appartiennent évidemment à la classe aisée; nous ne sommes plus aux États-Unis, dans le pays de l'égalité forcée, et celui dont la bourse est légère ne se croit pas humilié pour prendre la seconde classe. Les nègres, les gens de couleur y sont d'ailleurs relégués par l'usage; mais j'ai peine à croire que le sang blanc tout seul coule dans les veines de mes voisins. Ils ont pour la plupart le teint pâle et noirâtre, d'un brun sans reflets, les yeux trop sombres pour des blancs, la bouche large et épaisse, les pommettes osseuses, les cheveux droits, noirs et plats. Est-ce le sang africain mêlé en dose infinitésimale à la race cubaine? Est-ce, comme on le dit, un ancien mélange de sang indien? Je ne prétends pas le savoir, mais il est visible que le créole de Cuba n'est pas le descendant légitime de l'ancien colon espagnol. C'est le fils d'une mésalliance, un bâtard qui, comme cela se voit souvent, vaut mieux que le fils de famille, et qui aspire à secouer l'espèce de domesticité qu'on lui impose. A ce vieux fond de la race créole et aborigène sont venues se joindre bien des familles espagnoles qui ont embrassé les sentimens et les intérêts de leur patrie nouvelle, des Américains, des Allemands, tout à fait transformés en méridionaux, des Français enfin qui, malgré l'ordre d'exil prononcé contre eux autrefois par les Espagnols, ont déjà fait souche dans l'aristocratie territoriale de la colonie. On rencontre souvent des figures qui rappellent le mélange ancien de la race blanche et de la race cuivrée. Telle est cette femme aux yeux durs et farouches, d'une forte charpente, avec une peau d'un brun fauve, qui me rappelle certaines beautés mexicaines admirées dans le monde parisien. Il n'y a rien dans son visage de l'enfantine bonne humeur du nègre, il y a au contraire un je ne sais quoi de sauvage et de brutal. Cette étrange créature, avec ses mouvemens violens, ses regards fixes, ses gestes impétueux et l'animation étourdissante de son langage, est aussi éloignée du type européen et moderne de la femme que la louve sauvage est différente de la paresseuse levrette d'appartement.

Ouvrons maintenant la fenêtre grillée, et jetons, malgré le soleil, un coup d'œil sur le paysage. C'est une vaste plaine ondulée, un peu monotone, mais partout riante et spacieuse, avec de grands bouquets de palmiers, des quinconces de bananiers en fruits, de larges cultures de cannes, des haies de cactus, d'aloès et de lianes, des labours de terre rouge brillant au soleil. On me dit que l'île de Cuba tout entière n'est qu'un immense banc de corail, ce qui veut dire qu'elle est formée d'un calcaire récent et plein de fossiles maritimes. On voit à la surface des veines de terrain gris et noir; mais l'aspect général du sol des grands plateaux intérieurs est celui d'une brique rouge et grenue.

Le pays est donc uniforme et serait triste sous un autre ciel. Les détails du paysage suffisent pour nous charmer : tantôt c'est un *ceiba* gigantesque, dont le dôme en parasol et les branches tordues dominent une colline boisée; tantôt c'est un bocage d'arbres fruitiers, sorte de verger sauvage qui avoisine une ferme ou la hutte d'un pâtre nègre. Toutes ces tiges droites, courbées, hautes ou penchées et presque rampantes, les unes avec leurs touffes métalliques, les autres avec leurs chevelures longues et traînantes et leurs grappes de fruits pesans, se mêlent, s'entrelacent, s'enroulent de lianes et de broussailles, et forment par endroits de charmans fouillis. Ce ne sont pas les épais ombrages de nos grandes forêts septentrionales, ni les impénétrables profondeurs de la végétation des pays humides. Le bocage à claire-voie s'ouvre partout à l'air et au jour; le berceau serré des grandes palmes vertes laisse percer maint rayon de soleil, et çà et là, au plus épais du taillis, un petit coin de ciel bleu vient réjouir l'œil du passant. Il y a tel de ces vergers clos de haies, attenant parfois à des bois plus sauvages et parsemé de rayons de soleil égarés capricieusement sur les grandes herbes, qui semble détaché d'un cadre de Diaz, moins les Orientales magnifiquement enrubannées qu'il y promène, et qui sont ici remplacées par de modestes négresses en chemises de toile.

Cette végétation brille moins encore par la force désordonnée et la grandeur écrasante qu'on lui suppose que par la noblesse et la beauté des formes. Elle conserve une admirable symétrie au milieu même de ses plus étourdissans caprices. Point de ces broussailles grossières et bourrues, de ces arbres gauches et massifs qu'on voit dans nos climats. Nos forêts semblent pousser au hasard et n'avoir d'autre loi que la difformité. Ici palmiers, faux cèdres (ce que du moins on appelle cèdre à Cuba, et qui, je crois, n'est même pas un conifère), cocotiers, bananiers, orangers et citronniers de mille espèces, et jusqu'aux gros arbres noueux qui tordent leurs bras comme nos chênes, ont d'abord une tige svelte et élancée au-dessus de la-

quelle s'épanouit le désordre du feuillage. Il y a une grande différence entre les arbres sveltes par nature et ceux dont une orthopédie laborieuse a mal redressé les membres. Le plus ingénieux jardinier du monde n'imitera jamais la forme des végétations du midi; vous ne ferez jamais un pin pignon d'un pin d'Écosse, ni d'un lourd peuplier suisse un gracieux peuplier d'Italie. — De temps en temps nous passons dans un bois de bambous plantés en touffes, comme nos taillis de chênes. Ce ne sont plus les larges feuilles et les végétations majestueuses du peuple innombrable des palmiers : des feuillages légers, fins, transparens comme celui du saule, ondoient au bout des rameaux grêles et flexibles qui s'épanouissent en gerbes autour du roseau colossal. La verdure en est menue comme celle d'une asperge en fleur, douce et tendre comme celle de nos graminées. Ce n'est qu'une herbe à la vérité, mais c'est une herbe dont les cépées épaisses nous enveloppent de leur ombre, et dont la paille soutient le toit des maisons.

Vous aimerez peut-être à vous arrêter un moment à la station de San-Felipe, pour voir la foule qui s'y presse autour des échoppes des marchands de fruits. San-Felipe est à la jonction du chemin de fer de Matanzas et de celui de Batabano, port situé sur l'autre face de l'île : des deux voies qui conduisent de la Havane à Matanzas, nous avons pris la plus longue, pour voir le pays. La station se compose de hangars à jour et d'échoppes à peu près semblables à celles qu'on voit à Naples dans la rue de Tolède. Noix de coco, pyramides d'oranges, de citrons, de grenades, de mangos, de bananes, barricades de biscuits de Savoie, pains brûlés et tordus à l'italienne, saucisses, tranches de lard, pieds de cochons et maintes friandises et rafraîchissemens du même genre, exhalant à la ronde une forte odeur d'oignon, de piment et d'échalote, y tentent l'appétit du voyageur désœuvré. C'est là que les passagers du train de Batabano trouvent chaque matin leur pâture : il n'y a pas d'autres buffets sur les chemins de fer de l'île, car les créoles ne sont délicats ni sur la qualité, ni sur la cuisson, ni même sur la propreté de leurs alimens. — D'où vient donc ce parfum d'ail qui remplit le wagon? C'est ma voisine, la dame à figure de louve, qui sans autre assiette qu'un morceau de papier, sans autre fourchette que son pouce et son index, se régale d'un gros saucisson à mine poivrée. Elle n'est pas la seule : voilà deux ou trois saucissons qui sortent des poches; on porte ici du saucisson dans sa poche comme chez nous des bonbons ou des pastilles.

La nature est toujours la même. De temps à autre, un détail nouveau, quelque colossale plante grasse, quelque vieux tronc dénudé au milieu d'une clairière, attirent le regard distrait. Çà et là

une cabane d'écorces, de palmes et de branchages, et ses habitans noirs sur le seuil; — un vallon frais et agreste, avec son ruisseau paresseux et ses palmiers aux pieds baignés dans l'eau courante. Partout ces beaux palmiers, soit isolés dans les champs, soit groupés en bouquets transparens, soit dominant de leur haute stature les taillis plus humbles, donnent à l'horizon cette gracieuse et solennelle mélancolie des plaines semées de ruines, où la capricieuse destruction des siècles a laissé debout çà et là une colonne ou un temple.

Rien n'est triste pourtant dans ces campagnes : elles ont un air peuplé qui m'étonne. La main de l'homme a passé partout; ces palmiers qui dessinent leurs têtes fines sur le ciel ont tous été plantés, et quand nous traversons les grandes futaies, la régularité des lignes nous montre que rien n'y est sauvage, pas même le cactus sanglant et épineux qui noue ses bras venimeux comme une sorte de monstre marin. La faucille l'émonde, le plie, et le force à former des murailles le long des chemins. Le pays devient pourtant plus sauvage à mesure que nous avançons vers l'intérieur. Voilà la *jungle* tropicale, la forêt vierge encore, que jamais charrue n'a labourée. Les palmes s'entrelacent de lianes; les orchidées s'attachent aux troncs des gros arbres; c'est le seul feuillage qui décore en cette saison les branches nues du ceiba. Celui-ci, fortement appuyé sur sa souche conique, épanoui à sa racine en larges contreforts semblables à ceux qui soutiennent les piles d'un pont ou les bastions d'une ville, semble défier tous les ouragans. La nature, qui l'a élevé au-dessus du menu peuple des forêts, l'a en même temps muni contre les dangers de la grandeur. Son vaste dôme, arrondi sur des bras noueux et tordus, ne plie pas sous l'orage, sa base est assez forte pour lui résister. Sa tête haute appelle la foudre, mais la nature a mis sur ses branches une plante parasite dont les aiguilles pointues et délicates écartent l'élément destructeur. — Franklin n'est pas le premier inventeur du paratonnerre, puisque les arbres des forêts le connaissaient avant lui. — Aux pieds du géant se presse la foule des petits arbres, qui, bien loin de faire place autour du haut personnage et de lui laisser étaler sa grandeur dans une solitude jalouse, semblent se disputer son abri et sa protection.

Le ciel, qui s'était assombri, s'éclaircit soudainement; les nuages s'amassent ainsi tous les jours à l'heure de la chaleur pour se dissiper chaque soir aux rayons du soleil couchant. Une chaîne de montagnes se dresse à la droite, couverte de forêts touffues comme une toison molle et bouclée. On dirait les formes légères, les couleurs tendres et aériennes d'un jardin de fées; le dessin coquet et

capricieux de ces mamelons donne moins l'idée d'une vraie montagne que celle d'un charmant décor d'opéra. Ils ont les ondulations courtes et brisées des peintures chinoises et des vases japonais, sans la raideur et la gaucherie de ces paysages enfantins. En même temps la forêt s'ouvre; de vastes cultures de cannes occupent le fond de la vallée, tandis qu'alentour, et déjà obscurcie par la nuit prochaine, une superbe futaie de palmiers allonge ses portiques de colonnes et de voûtes sombres. Vous rappelez-vous le grand effet des forêts de sapins de la Suisse, quand l'œil en pénètre les profondeurs et s'égare sous leurs immenses colonnades? Ni les hêtres de nos forêts, ni les sapins de la Suisse n'égalent la majestueuse architecture de la svelte colonne végétale qui a servi de modèle au Parthénon.

Le crépuscule est instantané sous les tropiques : à peine le jour commence-t-il à pâlir que la nuit s'empare du ciel; mais ces dernières minutes de lumière expirante, où les douces crêtes des montagnes chevelues s'illuminent d'or, où l'horizon du couchant se décore de bandes lumineuses et pures comme le reflet pâle d'un feu de Bengale lointain, où les nuées légères ont plutôt une teinte d'aurore que de crépuscule, où l'ombre grandit la taille des arbres et donne au paysage tout entier un air de majesté fantastique, ces derniers momens sont pleins d'un enchantement inexprimable. Une vallée profonde s'ouvre devant nous : j'y distingue encore vaguement la forme blanche d'un clocher avec son petit troupeau de cabanes blotti autour de lui sous la feuillée. Une montagne abrupte, étrange, en forme de pyramide tronquée, borne l'horizon de sa masse obscure. On entend quelquefois la cloche d'une plantation qui rappelle les ouvriers des champs et qui sonne joyeusement l'*Angelus*. Des lueurs singulières, phosphoriques, illuminent quelques points de l'horizon : ce sont les incendies d'herbes allumées dans les champs avant le labourage. Un dernier regard au reflet effacé du couchant, et c'est maintenant la lune qui nous montre montagnes, forêts et vallées, un petit quartier de lune mince, fragile et transparent, mais dont la lueur extraordinaire suffit à remplir la nuit de clarté. Voici enfin Matanzas; des girandoles de lumière nous dessinent de loin le tracé des rues. Vite en *volante*, nous traversons le pont, nous escaladons une rue montueuse, et nous débarquons à l'hôtel du *Leon de oro*.

1er mars.

Le carnaval vient de finir. Avant-hier en arrivant (c'était le lundi gras), nous trouvions Matanzas sens dessus dessous. Les rues, d'ordinaire calmes et désertes, étaient pleines d'une foule bruyante et

agitée. Masques blancs, rouges, jaunes, verts, fausses barbes, faux nez, haillons extravagans et grotesques, blancs déguisés en nègres, nègres déguisés en blancs, hommes en femmes et femmes en hommes, toutes les laideurs bizarres que peut imaginer la fantaisie populaire tourbillonnent sur la grande place à la lueur douteuse des lanternes de papier. Défense est faite aux voitures d'y passer, car le bas peuple y règne sans mélange. Nous entrons au café le plus élégant de la ville, nous n'y trouvons que la populace. Le dernier mendiant des rues, avec un morceau de carton sur la figure et des tresses de paille sur ses vêtemens souillés, gouaille et malmène celui à qui la veille il demandait l'aumône. Telle est l'instinctive égalité des races méridionales au milieu même des humilités de l'aumône, des honneurs de l'excellence et du *baisemain d'homme à homme*. Il faut de temps en temps serrer familièrement la main qui mendie. Il est convenu qu'en temps de fête il n'y a pas d'injures : les meurtres qui se commettent toujours à la faveur du désordre sont des vengeances publiques ou privées, rarement le résultat d'une querelle passagère. Ce peuple est d'ailleurs assez doux et ne cherche pas noise à qui ne trouble pas ses plaisirs. Au moment le plus débridé du carnaval, quand il semble qu'on ait affaire à une bande d'ivrognes ou de fous échappés, on peut traverser maintes et maintes fois la grande place, s'arrêter dans les groupes, considérer les échoppes, s'asseoir et prendre son chocolat au *Café de la reine* sans s'attirer un gros mot.

Jour et nuit, les cloches carillonnent; on les abandonne à cet usage profane. Le bruit est le plaisir suprême pour les naturels de ces latitudes : ils ne connaissent pas de milieu entre un lourd sommeil et un dévergondage extravagant de vie animale. Le mardi surtout, dernière journée de la fête, le tumulte redouble. En dehors des réjouissances populaires de la place publique, il y avait hier soir deux bals masqués choisis, où l'on n'était admis qu'avec des invitations nominales, quoique payantes. On m'oblige à prendre un billet, on me décide à y faire honneur. C'était, me disait-on, le cercle le plus raffiné de la société de Matanzas, et j'aurais eu mauvaise grâce à faire le dédaigneux. Le local préparé pour la fête était celui du club le plus aristocratique de la ville, situé sur la place d'armes et pompeusement nommé l'*Académie des arts*. Une porte grande ouverte donnait vue sur la salle de bal à la foule rassemblée sur la place. Des murs blancs, des couloirs bas sous des tribunes de planches, une espèce de théâtre sur lequel mugissait le plus lamentable orchestre qui ait jamais affligé mes oreilles, — divisé en deux escouades symétriques, l'une de musiciens blancs qui soufflaient dans des instrumens de cuivre, l'autre de musiciens noirs qui raclaient des instrumens à cordes, mais uni dans un piteux

concert de cacophonie wagnérienne, — une salle de billard, une table de jeu dans l'antichambre, presque dans la rue, et au milieu de tout cela un certain fumet méridional d'ordure laissée dans les coins : — tel était le somptueux appareil de cette brillante réunion. Toutes les races de l'ancien monde et du nouvau s'y coudoyaient dans un mélange bizarre. Il y avait des Allemands, des Espagnols, des Anglais en cravate blanche, des *Yankees* à la barbe de bouc, des peaux blanches ou cuivrées, des cheveux plats ou crépus, des têtes noires, blondes ou rouges, jusqu'à des Français et des Russes. La belle créole au teint sombre, à l'œil noir et rempli d'éclairs, passait nonchalamment appuyée au bras du Germain grand, mince, un peu triste, à l'œil bleu et à la longue chevelure. L'Espagnol au visage bronzé, l'œil hardi, la bouche souriante, l'air à la fois conquérant et familier, débitait en sa langue une série de complimens creux et sonores à quelque blonde fille du nord pâlie par le soleil des tropiques, comme une fleur transplantée sous un climat nouveau. Matanzas est, comme la Havane et plus encore peut-être, une ville de commerçans, où la société se recrute aux quatre coins du monde. La moitié de la population riche se compose d'étrangers : les uns s'en retournent au pays natal au bout de quelques années, les autres s'établissent et font souche dans le pays en s'alliant aux familles créoles. Les races nées de ces alliances sont presque toujours belles et fortes. Je remarque parmi les reines de la soirée deux grandes jeunes filles de sang mêlé, demi-havanaises, demi-allemandes, et qui aux cheveux blonds, à la belle carnation des pays du nord, joignent les formes pleines, les traits arrêtés et la grâce voluptueuse des tropiques. Il y a beaucoup de figures agréables; mais les toilettes sont aussi mêlées que les races, et composées d'ailleurs avec le goût le plus douteux. Masques de carton, costumes fripés, habits du soir, habits du matin, redingotes noires et vestes blanches, robes de satin et jupes d'indienne, perruques monstrueuses, couronnes de diamans, barbes postiches, faux nez coiffés de lunettes, accoutremens grossiers qui s'efforcent d'être grotesques et qui ne sont que repoussans, tout cela s'agite dans un nuage de vapeur et de poussière qui fait pâlir la clarté des becs de gaz et des quinquets fumeux suspendus aux murailles. Un quadrille dansé par vingt jeunes gens masqués de noir, en moustaches frisées et en costume de Crispin, blanc, rouge et or, fut le grand événement et le seul spectacle un peu gracieux de la soirée.

En dépit d'une chaleur suffocante, je dus me mêler à la danse, qui se prolongea fort avant dans la nuit. La musique écorchait nos airs à la mode en leur donnant une allure sautillante et sauvage. A chaque instant revenait la valse havanaise, dont la cadence lente et paresseuse ressemble à l'essai d'une main novice sur une épi-

nette enrouée. Cet air singulier, écrit sur une courte gamme, comme pour un instrument barbare, surprend d'abord l'oreille, qui s'abandonne ensuite avec une sorte de charme à ces modulations monotones. C'est un balancement et un piétinement plutôt qu'une valse, et elle ne ressemble guère aux orageux tourbillons de nos salles de bal. Les couples danseurs, au lieu de rouler avec une vélocité étourdissante, se dandinent nonchalamment en se tenant embrassés face à face et sans presque bouger de place à chaque mesure. C'est bien la danse qui convient à ces climats; la langueur voluptueuse y remplace la force et l'adresse.

Je quittai le bal de bonne heure, et je me dis que le carnaval du dehors valait encore mieux. Là était la vraie fête, le vrai peuple, grossier, turbulent, un peu odorant peut-être, mais naïf, original et spontané dans ses joies. Tout autour de la place d'armes et sur deux ou trois rangées, des échoppes chargées de fortes pièces de viande et éclairées de lanternes de couleur arrêtaient les groupes noirs et jaunes parés de leurs plus beaux atours, foulards bariolés, cotonnades brillantes, auxquels ne manquait que le linge blanc. On leur débitait de gros morceaux de bœuf, de porc et de salaisons, de grands verres de bière et de vin catalan, — liqueur abominable que l'Espagne exporte en immense quantité dans la colonie, où elle interdit la culture de la vigne, — car le peuple fait ripaille toute la nuit en ce jour suprême du mardi gras. Cette scène rabelaisienne est bonne à voir en passant; mais n'y séjournez pas, je vous le conseille, car l'accumulation de tous ces corps noirs par cette nuit chaude développe en proportion exagérée l'arome bien connu de tous ceux qui ont vécu avec les Africains.

Il y a dans le voisinage de Matanzas deux choses à voir, deux excursions consacrées et obligatoires que nul étranger ne peut se dispenser de faire. Ce sont les grottes de Bellamar et la vallée de Yumuri. Ce matin, j'enjambe un petit cheval aux courtes allures, qui, par un chemin montueux et rocailleux, me conduit aux collines qui bordent la baie du côté de l'orient. A mesure qu'on s'élève, la vue s'étend sur la ville, sur la rade, sur les montagnes environnantes, sur la coupure étroite par laquelle se précipitent en été les eaux torrentielles de l'Yumuri, enfin sur la grande mer à l'émail bleu sombre. Dans la baie, au-delà des récifs et des bas-fonds qui teignent de bandes vertes l'azur des eaux, toute une flotte de bâtimens est à l'ancre, plusieurs de grande taille et armés en guerre, car Matanzas, dont le nom n'est désigné par les géographies que comme une des villes principales de l'île, est une agglomération de plus de soixante mille âmes, la seconde ville de Cuba et le centre du commerce de l'île avec les États-Unis. Nulle part du reste, si ce n'est peut-être à Cardenas, la conquête commerciale des Américains

n'est plus visible; nous l'avons remarqué tout à l'heure au bal de l'*Académie*.

Après une montée assez rude, nous sommes enfin parvenus sur le plateau; nous hâtons notre allure et nous nous trouvons en face d'une grille de bois qu'un *coulie* humble et boiteux nous ouvre en nous tendant la main : c'est la porte de la plantation de Bellamar. En cinq minutes, nous sommes aux cavernes. Je mets pied à terre devant une cabane isolée, au milieu d'une prairie desséchée, sur un terrain sablonneux et aride où croissent quelques broussailles rabougries. Je regarde autour de moi et je ne vois que l'enclos gris et jaune entouré des palmes vertes et des grands arbres de la forêt. La maison, basse et écrasée comme toutes les chaumières du pays, est faite en bois, en écorce et en feuilles de palmier. La porte s'ouvre, et un homme en manches de chemise, pieds nus, à la figure bronzée, nous accoste avec cette aisance et cette courtoisie familière du paysan créole qui s'autorise de sa peau blanche pour traiter avec nous d'égal à égal. Attachant nos chevaux à un pieu planté en terre, nous franchissons avec lui le seuil de sa demeure, où nous nous reposons quelques instans à l'ombre. C'est un grand hangar de planches fermé de tous côtés, sans autre plancher que la terre nue, sans autres meubles qu'une mauvaise table, des bancs grossiers, deux fauteuils à bascule pour les visiteurs, une étagère poudreuse couverte de fioles à liqueur dont le gardien nous propose de goûter dans des verres crasseux, un seau d'eau tiède dans un coin de la salle et deux armoires vitrées pleines de cristaux et d'incrustations que l'on vend aux étrangers. Au milieu, un escalier de bois rude s'enfonce dans un trou noir : c'est par là qu'on pénètre dans la grotte. Chacun me disait que c'était la merveille des merveilles, et que nulle grotte encore connue, pas même celle d'Antiparos ou du Mammouth, ne pouvait soutenir la comparaison. Un ouvrier exploitant une carrière nouvelle de pierre à chaux perdit tout à coup son pic, qui disparut avec un pan de rocher. Il élargit l'ouverture, y descendit et découvrit la caverne. Le gardien vous persuadera, si vous êtes crédule, que sa caverne n'a pas de fond ni de fin, et qu'elle peut vous conduire sous l'océan jusqu'en Castille, à travers la terre jusqu'aux antipodes. L'entrée de la grotte n'a pourtant rien de majestueux : dépouillés de la moitié de nos habits, car la chaleur y est étouffante, tenant chacun à la main un bout de chandelle et précédés de notre guide, qui agite au-dessus de sa tête une torche flamboyante, nous descendons en procession un escalier de planches, le long d'une rampe en lacets bordée de balustrades grossières et éclairée de place en place par des reverbères à l'huile de pétrole. La voûte s'élargit, la profondeur est sombre et mystérieuse; de grandes stalactites pendent du sommet, et forment des arceaux, des clés de

voûte gothiques. Malheureusement le ridicule appareil de poutres, de planches et de lanternes qu'on y a installé gâte tout l'effet du « temple gothique. »

On circule pendant une demi-heure dans un étroit corridor tapissé de cristaux d'albâtre, les plus beaux que j'aie jamais vus, mais qui ne donnent à la caverne ni majesté ni terreur. On dirait que la nature, qui a déchiré la grotte du Mammouth à grands coups dans les entrailles de la terre, s'est amusée ici à façonner à l'écart des milliers de petits bijoux étincelans. Les aiguilles blanches et transparentes que distille la voûte sont si fines, si délicates, si capricieuses, qu'on croirait la caverne revêtue d'une dentelle de cristal. Quelques-unes de ces concrétions bizarres forment des piliers, des colonnes, des draperies, des masses fantastiques qu'on peut prendre pour des statues ébauchées. Ici la paroi de la grotte s'est lentement incrustée de couches d'albâtre blanc qui tombent en nappes arrondies d'une fissure où l'eau suinte, et forment comme une cascade d'écume pétrifiée. Plus loin, les voûtes, les murs, le sol même, étincellent comme des diamans et se renvoient sur leurs mille paillettes la lueur scintillante de notre torche fumeuse. Çà et là on rencontre des masses blanches et moelleuses qui ressemblent à des bancs de neige sans souillure. La pierre est si pure, d'un grain si fin et si parfait, que la lumière traverse les plus gros blocs comme une lame mince de verre dépoli. Frappez-les avec la main, vous en tirez un son argentin dont la vibration retentit longuement et avec des notes diverses, suivant la hauteur où vous les frappez. Il y a quelque chose de merveilleux dans ce palais de glaces et de pierres précieuses logé au sein de la terre comme l'habitation brillante de quelque sylphide ou de quelque génie captif. On s'attend presque à voir paraître une ombre blanche et fugitive au détour de l'étroit passage, ou à entendre une voix argentine murmurer tout auprès des mots inconnus; mais la blanche fée de la caverne n'est pas de celles qui bravent l'homme et qui le terrifient. Le premier bruit de la pioche brutale ébranlant sa demeure a dû la faire fuir de ses domaines ou mourir de peur dans sa prison.

J'aime mieux, après tout, les terreurs sépulcrales de *Mammoth Cave* que cette coquette et éblouissante grotte des Nymphes. Veillez d'ailleurs à vos têtes et défiez-vous des mille languettes coupantes qui pendent à la voûte. Vous n'êtes pas un esprit pour vous glisser sans encombre à travers ces capricieuses aspérités. J'ai pour compagnon un vieil Américain obèse qui souffle, sue, gémit, et demande à respirer l'air des humains. Ce voisinage enlève beaucoup à l'illusion et à la poésie de l'aventure. Nous rebroussons chemin, à sa grande joie; un temps de galop me ramène à la ville, sous un soleil de plomb, tenant d'une main les rênes de mon cheval, et de l'autre un

parasol, grand sujet d'hilarité pour les passans. Je pars demain pour une promenade agricole à la plantation de Las Cañas, où don Juan P... a fait d'avance annoncer ma venue.

Las Cañas, 3 mars.

Réveillé ce matin au point du jour, je traverse la ville endormie, et j'arrive en courant au chemin de fer. Je vais à l'est, au centre de l'île, vers la vaste et fertile plaine où se trouvent maintenant les plus riches plantations du pays. Les coteaux des environs de Matanzas, couverts autrefois de cultures de café florissantes, sont redevenus en partie sauvages. Le caféier est une plante délicate qui s'étiole et languit dans les plaines; il ne se plaît que sur les hauteurs, dans un sol pierreux, qu'il fatigue vite. Quand le sol d'un *cafetal* s'épuise, il faut aller s'établir plus loin. Les bois bourrus que nous traversons en longeant la côte étaient peut-être, il y a peu d'années, de beaux jardins rians, fleuris et parfumés.

Après une montée rapide au flanc de la colline, le chemin de fer débouche sur le plateau. Je découvre une vaste plaine ondulée, parsemée de cultures, plantée au hasard, aussi loin que la vue peut s'étendre, de palmiers tour à tour groupés ou solitaires, qui en font mesurer l'immensité. Sur la droite apparaît une montagne bleuâtre, couchée sur le large horizon qu'agrandit encore une vapeur lumineuse. Ce grand paysage monotone, sans accidens, sans limites, a une beauté noble, mais austère, que vient égayer à propos la lumière jeune et fraîche d'une matinée sans nuage. A mesure qu'on avance, le pays prend de plus en plus ce triste caractère de plaine, et quand, au bout de trois heures, le train s'arrête à la station de La Union, l'œil cherche en vain la moindre montagne à l'horizon.

La Union est un hameau de misérable apparence, situé dans une région populeuse, à la jonction de deux chemins de fer. Sans population et sans importance propre, elle est le rendez-vous général et l'unique débouché de toutes les plantations du voisinage. Malgré ce rôle de capitale, La Union a l'air, comme tous les villages du pays, d'une hôtellerie de nègres et de muletiers. Les maisons sont des espèces d'étables basses sans fenêtres, bâties en planches rudes, où bêtes et gens s'entassent dans la même poussière et la même vermine. Ces masures sordides sont peintes extérieurement de couleurs criardes, — bleu de ciel, vert de mer, rouge de brique, brun jaune, — tant le luxe de la peinturlure tient au cœur des naturels. Les plus belles sont ornées d'une espèce de galerie couverte soutenue par des poutres grossières, où la famille s'accroupit à l'ombre à l'heure la plus chaude du jour. Quelques-unes portent suspendue à la façade la branche de verdure fanée qui indique

qu'on y vend de l'eau-de-vie de cannes, des bananes frites, et peut-être du porc salé; mais le trou béant de cette espèce de cave et l'odeur qui s'en exhale feraient fuir un Hottentot ou un Cosaque. Une rue unique, pompeusement appelée la Grande-Rue, aboutit à une place toute ravinée d'ornières, où les mules et les chars à bœufs déchargent caisses et ballots sur le quai même du chemin de fer.

C'est là que je devais descendre et trouver le guide envoyé à ma rencontre pour me conduire à Las Cañas. Comment le reconnaître dans la foule confuse qui se presse sous le hangar de la station? Des marchands de fruits, de gâteaux, de salaisons, ont établi là leurs échoppes, et proposent leur marchandise à tout venant. Des portefaix nègres, grands gaillards athlétiques aux jambes nues, vêtus de caleçons de toile et de chemises débraillées qui laissent voir leurs poitrines musculeuses, se promènent en fumant leurs cigares et m'importunent de leurs offres de service. Quelques-uns, bottés, éperonnés, le fouet à la main, sont des esclaves de bonne maison qui attendent leurs maîtres, en se pavanant dans leurs vestes galonnées. J'errais, ma valise à la main, interrogeant tous les visages et méditant par quelle phrase d'espagnol je viendrais à bout de me faire entendre, quand mes yeux tombèrent sur un gros garçon joufflu coiffé d'un grand chapeau de paille, qui se tenait les bras ballans, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, avec une expression d'embarras comique sur sa bonne face noire. Je fis un effort d'éloquence, et je prononçai le nom de « Las Cañas. — Las Cañas, si señor, » me répondit-il d'une voix nasale et joyeuse en me faisant un large sourire et un salut profond; puis il s'empara de ma valise, me pria de le suivre et me conduisit sur la place.

Elle était pleine de chevaux et de mules, sellés ou bâtés, prêts à recevoir leur charge, attachés en rang tout le long des maisons. Quelques attelages de bœufs ruminaient sous le joug; deux *volantes* attelées avec élégance attendaient sans doute quelques señoras des plantations voisines. Mon écuyer me présente un cheval gris harnaché d'une selle anglaise; lui-même enfourche un bidet sellé d'un bât de mule, saisit ma valise, la pose sur le cou de sa monture, lui pique le ventre de l'unique éperon bouclé à sa jambe nue, et nous partons au grand galop.

Il était environ dix heures, et le soleil, déjà brûlant, dardait d'aplomb sur nos têtes. Nous suivions des chemins sans ombre et tellement raboteux que je ne pouvais me rendre compte de l'allure douce et facile avec laquelle nos chevaux franchissaient les trous et les pierres qui leur barraient le passage. Sur des chevaux d'Europe, cette course rapide sous un ciel embrasé eût été le plus fatigant des exercices; mais ceux que nous montions ont une manière

curieuse d'allonger leur allure et de trotter rapidement par les plus mauvais chemins, sans imprimer la moindre secousse au cavalier. Je cheminais en mangeant des oranges et en essayant de causer avec mon guide. Celui-ci malheureusement avait l'oreille dure et restait la bouche béante à mes moindres fautes de prononciation; quand par hasard il m'avait compris, il me souriait finement et me corrigeait d'un air protecteur. Nous échangeâmes d'abord quelques réflexions profondes sur la chaleur et le temps; je lui demandai à quelle distance nous étions de Las Cañas, il me répliqua en me demandant l'heure, et quand je la lui eus dite, nous retombâmes dans le silence, ayant sans doute épuisé tout ce que nous avions d'idées communes. Je pus à loisir considérer le pays que nous traversions, suivant les rudes chemins tracés le long des haies par le passage des chars à bœufs : c'était toujours une plaine fertile semée de quelques bouquets de palmiers gigantesques. Çà et là, une allée de faux cèdres, grands arbres biscornus aux longues branches et au feuillage rare, indiquait l'entrée d'une ferme ou d'une plantation. Une fois nous aperçûmes les toits rouges et le petit clocher blanc d'un village; du reste pas un verger, pas une chaumière, pas un de ces hameaux rustiques qui rendent si hospitalier l'aspect de nos campagnes. Quelquefois nous dépassions un chariot massif traîné péniblement par deux ou trois paires de bœufs; un nègre, debout sur la lourde machine, piquait son attelage nonchalant. Je vis avec surprise que les bœufs de devant tiraient au bout d'un gros câble d'au moins vingt pieds de long, ce qui donnait à l'attelage une étendue démesurée. On m'expliqua que cette disposition singulière était fort utile dans la saison des pluies, quand tous les chemins se changent en fondrières, et que les chariots courent le risque de rester plusieurs mois embourbés : alors, si la moitié de l'attelage s'enfonce dans la boue, l'autre moitié peut chercher à distance un terrain solide et l'aider à se tirer du mauvais pas.

Ce qui m'amusait le plus, c'était la figure grotesque de mon compagnon, galopant à l'avant-garde sur son bidet sauvage qu'il conduisait avec un simple licou. Il appuyait ses pieds chaussés de vieilles savates sur deux morceaux de corde pendus en guise d'étriers, si courts qu'il avait les jambes repliées et qu'il semblait accroupi plutôt qu'assis sur sa selle. Il allait ainsi, juché comme un singe ou comme un chien savant, retenant ma valise des genoux et des coudes, et talonnant sa bête avec ardeur. Tout à coup il se retourne et m'annonce que nous venons d'entrer sur le territoire de la plantation de Las Cañas. Nous cheminions entre deux bois impénétrables, dans une prairie parsemée de buissons et de grands arbres majestueux, où hennissaient à notre approche des chevaux en

liberté. L'herbe longue et luisante était mêlée de plantes épineuses où brillaient des fleurs jaunes et rouges. Des orchidées pendaient aux dernières branches des colosses de la forêt vierge; en bas, c'était un fouillis de végétations bizarres, un fourmillement inouï de lianes et de broussailles entrelacées. Des milliers de petits oiseaux, de papillons et de libellules chantaient, bourdonnaient, dansaient dans chaque rayon de soleil, butinaient d'arbre en arbre et de fleur en fleur. On eût pris la clairière pour l'entrée de quelque savane déserte, habitée seulement par les troupeaux sauvages et les chacals des prairies. Encore quelques pas, et nous débouchions tout simplement dans un champ labouré où s'ébattait une bande de vautours noirs, voisins fidèles des habitations humaines. Un de ces animaux s'était posté au pied de la haie, presque sous les pas de nos chevaux, et nous regardait passer familièrement sans se déranger; avec sa tête rougeâtre et pelée, ses yeux clignotans, sa peau ridée et tombante, son air d'inertie et de stupidité, il ressemblait à un dindon malade ou à une de ces vieilles femmes chauves et goîtreuses qu'on rencontre dans les pays de montagnes. Enfin pardessus les champs de cannes à sucre qui nous bouchent presque la vue, nous apercevons de grands toits rouges, des murs de brique, des cheminées qui fument : c'est l'usine et la plantation de Las Cañas.

C'est toute une ville qu'une sucrerie. Grande est ma surprise en entrant dans la cour de l'usine : les chars à bœufs arrivent en gémissant; trente chevaux piaffent dans une écurie à claire-voie bâtie sous un hangar; nègres et négresses courent dans tous les sens, portant des outils ou des fardeaux; les volailles gloussent et grattent la terre; les machines soufflent et grondent avec ce mouvement pressé de la vapeur qui n'a pas de repos. Je saute à bas de mon cheval, et je me fais introduire auprès de M. C..., l'administrateur en chef de la plantation. Je le trouve assis dans son bureau, en face d'une fenêtre qui donne sur l'usine, entouré de papiers, de cartons, de registres, et de tous les attributs de son petit gouvernement. M. C..., qui est d'origine française et qui appartient à la meilleure société de la Havane, passe à juste titre pour le plus habile agriculteur du pays. Je ne vous dirai pas par quelles circonstances malheureuses il a sacrifié une fortune considérable pour sauver un proche parent de la banqueroute. Il vous suffit de savoir que c'est un homme aimable, instruit, spirituel, parlant quatre ou cinq langues avec une perfection rare. Il me fit l'accueil le plus amical du monde, et me conduisit au salon, où m'attendait le plus jeune fils de don Juan P..., venu de la ville pour me recevoir. Au même instant, une gracieuse jeune femme, au regard sérieux et

doux, avec un reste de pâleur et de souffrance sur son joli visage, entra suivie d'une grosse négresse qui portait dans ses bras un tout jeune enfant. Don Charles me présenta à sa femme, nous nous couchâmes dans des balancines, et en un quart d'heure j'avais noué connaissance avec tous les habitans de cette maison hospitalière.

Voici donc l'habitation de plaisance d'une riche famille havanaise. L'apparence en est plus que simple et point du tout champêtre; il est évident qu'on a sacrifié l'agréable à l'utile, et que la maison de campagne n'est qu'un accessoire de la ferme et de l'usine. Ici l'habitation des maîtres ne se distingue pas beaucoup des bâtimens d'exploitation groupés autour d'elle. Le corps de logis principal est ouvert sur la grande cour, dont il occupe un des côtés. Il n'a qu'un seul étage élevé de deux marches seulement au-dessus du sol. La façade est bordée sur toute sa longueur d'une modeste *verandah* meublée de quelques chaises de cannes et abritée par le prolongement du toit de la maison. Les colonnes de bois qui le soutiennent alternent avec des pots de faïence où sont plantés des arbustes rares : c'est l'unique ornement extérieur d'une villa tropicale. On entre, et l'on trouve une vaste salle aux murailles blanches, rugueuses, grossièrement badigeonnées à la chaux, avec un piano dans un coin, un bureau, une table à ouvrage, deux bancs en paille tressée, quelques fauteuils à bascule, et une petite étagère où traînent un livre d'heures, un dictionnaire, quelques volumes de poésies espagnoles et quelques romans français dépareillés. C'est toute la bibliothèque de la maison, et les œuvres de Paul de Kock y occupent la place d'honneur. Ces meubles rares et mesquins se perdent dans l'immensité de cette grande salle nue qui semble triste et délabrée. C'est qu'il n'est besoin dans ce climat ni de luxe, ni d'élégance, ni même de comfortable à l'européenne; nos tapis, nos meubles de soie, nos rideaux, nos lourdes tentures, y seraient fort incommodes. Le seul bien-être qu'on désire, c'est d'avoir de l'ombre, de l'espace et de l'air en abondance. L'appartement n'a pas de plafond; l'air circule librement sous les poutres de la toiture. La salle à manger, placée derrière le salon, en est séparée par un gros mur de pierre; mais les deux pièces communiquent par une porte toujours ouverte et par deux fenêtres bardées de fer percées dans l'épaisse muraille à hauteur d'appui. Quand le doux visage de la señora paraît derrière les barreaux massifs encadré de son écharpe blanche, on dirait une jeune religieuse emprisonnée derrière la grille d'un couvent. A gauche, les appartemens privés du maître et de la maîtresse de la maison sont fermés seulement par des rideaux de cotonnade que le vent agite et soulève. On n'a pas besoin ici de se mettre en serre chaude; l'homme des tropiques peut vivre en plein vent, comme les arbres de ses jardins.

L'autre face de l'habitation donne sur un nid de verdure et de fleurs. Une aile à deux étages et d'une construction plus européenne sépare le jardin du bruit et du mouvement de la ferme. Dans l'encoignure s'abrite une petite cour ou plutôt un petit parterre à la française planté régulièrement de grands cactus à lobes longs et épineux, disposés naturellement en pyramide, comme des sapins ou des cèdres, et dont les branches se subdivisent en proportions symétriques, comme les bras d'un immense candélabre. Là est un élégant pavillon de bains, avec une belle piscine assez vaste pour y nager. Tout autour s'élève un bocage de palmiers, d'orangers, de manguiers, de goyaviers, de lauriers-roses et de cent autres arbres charmans qui forment une ombre épaisse et enferment la vue dans cet enclos fleuri. Midi sonne, et nous nous asseyons en famille autour d'un repas frugal, composé surtout des produits de la ferme et des fruits savoureux du jardin; mes aimables hôtes ont déjà su bannir tout embarras de nos entretiens. Tout en dînant, au milieu d'une causerie douce et enjouée, je plonge mes regards avec plaisir dans la profondeur obscure du bosquet enchanté. Je vois les oranges dorées, les citrons blonds et pâles, les fleurs rouges des grenadiers briller dans la verdure sombre des manguiers à l'épais feuillage, tandis qu'à leurs pieds se pressent des buissons de roses, et que les cocotiers laissent onduler à la brise leurs gracieuses coiffures de plumes, où viennent malheureusement s'abattre par volées les affreux *urubus*. Ces oiseaux silencieux, qui viennent se poser sur ces gais bocages avec leurs lourds battemens d'ailes et leurs vêtemens noirs, semblent l'image funèbre de la destruction et de la mort, toujours présentes sous les parfums et les fleurs de ce climat si voluptueux. Le soleil lui-même semble attristé par leur présence, et le ciel bleu si éblouissant paraît se ternir à leur approche.

Après le dîner, nous rentrâmes dans l'espèce de grange qu'on appelle le salon; deux jeunes Chinois, qui nous avaient servis à table, nous apportèrent le café, les cigares et un morceau de braise rouge sur un réchaud d'argent : c'est le charbon d'un certain bois du pays dont la braise, une fois allumée, se consume sous la cendre sans jamais s'éteindre. Nous nous mîmes à fumer en regardant le mouvement de l'usine. C'était l'heure la plus chaude, et pourtant le travail n'était pas ralenti. Tous les hommes valides étaient aux champs ou à l'atelier; il ne restait plus que des vieillards, des enfans et des femmes. De jeunes négresses à demi nues, coiffées d'un mouchoir d'indienne, vêtues seulement d'une longue chemise de toile flottante et plus grise que blanche, couraient en montrant leurs longues jambes noires; les unes marchaient en file, le poing sur la hanche, balançant sur leurs têtes des paniers pleins de graines ou

de racines; puis, quand ils étaient vides, elles les rapportaient en gambadant comme des chevaux échappés, sans beaucoup de souci de la décence et de la réserve féminines. D'autres poussaient les attelages de bœufs avec des aiguillons faits d'une longue gaule, ou déchargeaient incessamment les chariots de cannes à sucre chargés par les moissonneurs. Des nuées de petits oiseaux voletaient autour des bœufs tranquilles et se promenaient sans façon sur leur large dos en y becquetant amicalement la vermine.

Nous allâmes visiter l'usine. Je voulus suivre la fabrication dans tous ses détails, depuis la canne broyée entre les cylindres jusqu'à la poudre fine qui sèche dans les greniers. Le précieux roseau est jeté en baguettes ou en tronçons dépouillés de feuilles sur une claie de bois inclinée qui tourne autour de deux rouleaux mobiles, et qui l'élève insensiblement jusqu'au pressoir. Là il est saisi par deux gros cylindres tournans hermétiquement appuyés l'un contre l'autre. La canne en ressort écrasée comme du papier, et le jus s'écoule par des tuyaux; on le recueille dans un réservoir; des pompes à vapeur l'élèvent incessamment dans des chaudières gigantesques où on le concentre en le faisant bouillir dans le vide; ce procédé, qui rend l'évaporation de l'eau plus facile, permet de n'employer qu'une bien moindre chaleur. L'appareil distillateur se compose de trois immenses cuves aux parois épaisses, entourées de balcons de fer et d'escaliers. Des jours de verre enchâssés dans l'armature permettent de voir le liquide soulevé, tourmenté par la tempête intérieure, et les flots de vapeur qui se dégagent en tourbillonnant. L'un des trois cylindres est chauffé seulement par la vapeur qui sort des deux autres. Les moteurs sont de fabrique anglaise et d'une grande perfection. Il y a une seconde machine de rechange, toujours sous vapeur, prête à servir, si la première était endommagée. — Il est singulier de voir ces mécanismes compliqués dirigés par des *coulies* à peau jaune, qui n'ont pour tout vêtement qu'un mouchoir noué autour du ventre. Ce sont pour la plupart des hommes minces, d'une figure intelligente et triste, et dont les formes délicates contrastent avec la robuste carrure des noirs. Ces derniers sont employés surtout aux travaux les plus grossiers : ils bourrent les fourneaux, roulent les chariots sur les rails de fer. Il y a une hiérarchie et comme une séparation de caste entre les esclaves temporaires, qui ont droit encore à la liberté, et les esclaves à vie, nés dans la servitude et destinés à y mourir.

En sortant des bouilloires, le sucre liquide subit encore une longue série de préparations que je ne vous décrirai pas en détail. Il passe à travers une quantité de filtres, de cuissons, de battages, de cylindres centrifuges semblables à peu près à ceux où l'on sèche le linge. On le filtre enfin avec du noir animal, et on le recueille

dans des pots de fer où il cristallise. Quant aux résidus ou mélasses, ils sont eux-mêmes recueillis avec soin, remaniés, battus par des moulins à vapeur, purifiés dans les centrifuges deux, trois et même quatre fois, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un marc de rebut, ne contenant plus qu'une minime proportion de sucre, et composé presque entièrement de sels alcalins que l'on rend comme fumier à la terre d'où ils viennent. A chaque épuration nouvelle, on tire des mélasses un sucre de plus en plus jaune et de qualité plus grossière, car, en fait de sucres comme en fait d'esclaves, les plus blancs sont les plus estimés.— Chaque couleur vient donc à son rang sécher dans les greniers de l'usine; on y pile en poudre fine les pains de sucre cristallisés dans les moules; on emballe cette poudre dans de petites caisses de bois solidement ficelées de lanières de cuir, et c'est ainsi qu'on les envoie sur tous les marchés du monde. La plantation de Las Cañas en expédie à elle seule de huit à douze mille chaque année.

Mon admiration et mon étonnement croissaient à chaque pas. Je m'attendais à voir une de ces industries arriérées et barbares où la multitude des bras supplée à l'invention de l'homme, et je trouvais au contraire une merveille de l'industrie moderne. Le matériel de l'usine vaut plusieurs millions. Aucun travail ne s'y fait plus à bras : on n'y voit que chemins de fer, chariots roulans d'un étage à l'autre, treuils mus par la vapeur qui montent et descendent sans relâche. Il y a de l'intelligence dans les moindres détails. Ainsi le feu des chaudières est entretenu avec la paille écrasée de la canne, préalablement séchée au soleil : cela épargne l'emploi, si coûteux à pareille distance, du charbon de terre venu d'Europe ou des États-Unis. L'eau même est économisée par un procédé tout à fait ingénieux; on en emploie dans les réfrigérateurs, dans les filtres et dans les lavages une quantité si grande que le puits de la plantation n'y pourrait suffire. Qu'a-t-on imaginé pour y suppléer? On recueille les eaux échauffées dans les réfrigérateurs et la vapeur même des chaudières, que l'on condense sans en rien perdre; on les élève à l'aide d'une machine dans un réservoir d'où elles se répandent en petits ruisseaux innombrables sur un grand échafaudage en raquette, d'où elles tombent goutte à goutte. Refroidie par l'évaporation qui accompagne la chute, chaque goutte d'eau retourne fraîche au bassin d'où elle était puisée.

En sortant de l'usine, nous visitons le quartier nègre, situé à quelques pas de là. C'est une espèce de cloître rectangulaire, autour d'un enclos où l'herbe pousse; des portes ouvertes dans la muraille donnent accès de chaque côté aux habitations des familles; chacune a son réduit obscur, crépi de ciment jaune et meublé d'étagères de planches superposées comme dans un navire : c'est là que les noirs établissent leurs lits. Ces caveaux, éclairés à peine par

un étroit soupirail, ressemblent fort à des cachots; mais l'essentiel en ce climat est d'éviter la chaleur et d'avoir un abri solide contre les pluies de l'été. Dans les couloirs qui séparent deux à deux ces chambrettes, il y a de petits fourneaux de briques dont les voisins se partagent la jouissance, car les nègres, bien que nourris déjà à la gamelle commune de la plantation, aiment, paraît-il, à faire chez eux leur petit ménage et à cuisiner quelque friandise en famille. Grande est l'humanité du maître qui pourvoit ainsi à leur bien-être et satisfait volontiers leurs goûts innocens. Ils sont mieux logés dans ce phalanstère de l'esclavage que sous leurs huttes grossières de bambous et de feuilles. Il y a pourtant je ne sais quoi de pénible dans la vue de cette grande ménagerie; on n'aime jamais à voir des créatures humaines parquées comme des troupeaux dans une étable.

Rien de plus gai au contraire que la *nursery*, grande cage en treillis à jour où l'on enferme les enfans nègres pendant que leurs parens vont à l'ouvrage. Les petits diablotins noirs se roulent tout nus dans la poussière et gambadent autour de nous en nous demandant un sou, tandis que la gardienne, prisonnière avec eux, nous fait un large sourire en tressant une natte de paille. Plus loin, nous visitons l'hôpital, à peu près vide pour l'heure présente, et la pharmacie, où travaillent deux apothicaires blancs au milieu des bocaux et des cornues. Un vieux nègre s'approche de M. C... en le saluant humblement de sa tête grise; il se plaint de douleurs d'estomac et lui demande un remède. C... l'écoute, l'examine, et lui fait une ordonnance sur une feuille qu'il déchire de son calepin. « Vous voyez, me dit-il, c'est moi qui suis le médecin, comme je suis toutes choses, fermier, machiniste, comptable, architecte; il faut être un homme universel pour administrer une plantation. Pendant les épidémies, j'ai vu cet hôpital si encombré que nous refusions les malades. Dans ce moment-ci, vous n'y voyez guère que quelques vieux serviteurs à qui nous donnons leurs invalides. — Eh! bonjour, *tio* Barnabé, ajouta-t-il en se tournant vers une figure maigre accroupie sous la porte, et qui nous regardait passer sans rien dire, comment vas-tu, mon vieil ami? » Le personnage qu'il interpellait de la sorte était un vieil Africain d'un noir de jais qui se tenait assis par terre les jambes croisées, tout nu, chauffant au soleil son corps décharné, et dont l'immobile visage de bronze, ombragé d'une laine blanche ébouriffée, nous suivait d'un regard fixe et impassible. Il inclina la tête, répondit quelques humbles paroles, puis il reprit sa posture fière et grave. « Voilà, continua mon guide, le patriarche de la plantation. Il est au moins centenaire. Vous voyez quelle est sa vie : dormir et se chauffer au soleil. Il est parfaitement heureux; l'intelligence ne le tourmente guère. C'est

du reste un Africain natif, et, quoi qu'on en dise, ceux-là se font remarquer par leur stupidité farouche. J'ai toujours observé que les enfans étaient plus intelligens et plus laborieux que les pères. On prétend que l'esclavage dégrade la race noire; la vérité est qu'il l'adoucit au contraire et qu'il la civilise. » J'aurais eu beaucoup à répondre à cette assertion un peu cavalière des bienfaits de la servitude, mais j'aimai mieux considérer en silence le vieil Africain rigide qui nous regardait toujours fixement. Certainement une vision semblait flotter devant ses yeux obscurcis; on eût dit qu'il était absorbé dans la contemplation de ses souvenirs et qu'il dédaignait de nous en faire part. Vaine illusion! il n'y a guère plus de pensée dans sa tête que de paroles dans sa bouche. Tel est le repos du vieux lion dans sa tanière, quand son grand œil fauve semble rêver, et que l'imagination complaisante lui prête elle-même ses pensées.

De l'hôpital nous passâmes au moulin, — car c'est tout un royaume qu'une plantation. M. C... me montra la farine de maïs, mêlée d'un peu de blé, qui sert à faire le pain des esclaves. Il leur donnerait volontiers du froment pur, qui serait plus nourrissant et plus salubre, sans les droits exorbitans qui pèsent sur l'entrée des blés étrangers, et forcent ceux même qui viennent d'Amérique à passer par les marchés espagnols : cet impôt funeste fait du pain même un objet de luxe. — Quant à la viande qu'on donne aux esclaves, ce n'est pas celle des troupeaux de la terre, qui ne suffiraient pas au centième de la consommation; c'est la viande de bœuf séchée des *pampas* de l'Amérique du Sud, dont Buenos-Ayres envoie chaque année des milliers de tonneaux à la Havane. La plantation toute seule en consomme un nombre effrayant, car il y a plus de six cents bouches à nourrir, quatre cents nègres esclaves, deux cents *coulies* indiens, plus un état-major d'environ quarante hommes blancs. Les *coulies* sont employés à l'usine et font meilleure chère que les noirs, qui ne travaillent guère que dans les champs; les deux races vivent à part et se détestent de toutes leurs forces. Cette mutuelle antipathie n'empêche pas la naissance clandestine de quelques métis d'un type singulier, qui ressemblent beaucoup aux Océaniens; mais il ne se forme jamais d'unions publiques et durables entre les deux races.

Leur caractère même y répugne. Les *coulies* sont en général mélancoliques, concentrés et méditatifs; les nègres au contraire aiment les joies bruyantes. Ils sont d'ailleurs mieux traités à Las Cañas que dans beaucoup d'autres plantations de l'île. On leur laisse une foule de petites immunités qui pourraient les aider à sortir de la condition servile, s'ils en avaient seulement la pensée. Par exemple, on leur permet d'élever des porcs pour leur propre

compte et d'en faire commerce; on les aide à amasser un pécule pour se racheter plus tard. Bien peu cependant songent à faire des économies et à recouvrer leur liberté : s'ils amassent un peu d'argent, ce sera pour s'acheter de beaux habits. M. C... me disait que les jours de fête on se croirait au bal masqué dans la cour de la plantation : chapeaux à plumes, rubans de soie, colliers de verre, châles et robes de gaze, habits bleus à boutons d'or, succèdent par enchantement aux guenilles de la veille; mais le lendemain les belles dames reparaissent en chemise sale, trempant leurs pieds nus dans le fumier, avec un mauvais mouchoir d'indienne noué négligemment autour de leur crinière ébouriffée.

De tout ce que je vois, il résulte que l'esclavage est plus doux à Cuba qu'il ne l'était dans les États-Unis du sud. La législation d'abord est bienveillante pour les nègres, et si elle était rigoureusement observée, ils ne seraient pas matériellement très à plaindre. Elle leur offre surtout pour le rachat de leur liberté des facilités et des garanties dont ils n'usent malheureusement pas. Aux termes de la loi, tout esclave peut se racheter en donnant à son maître cent piastres d'à-compte sur son prix total, qu'il devra compléter par la suite. Toute mère peut racheter son enfant en payant vingt piastres avant la naissance, ou trente piastres pendant le mois qui la suit. Enfin, et c'est là une garantie qui modifie profondément la servitude, l'esclave ne peut pas être mis à l'enchère, ni vendu au premier venu par la seule volonté du maître; son possesseur actuel est tenu de lui laisser un délai de trois jours pour se trouver lui-même un acquéreur. L'esclave a même le droit de changer de chaîne, et d'obliger son maître à le vendre à l'acheteur qu'il lui propose, s'il consent à payer le prix demandé par le maître. Toutes ces lois, dont l'humanité contraste avec la cruauté abominable des anciens *codes noirs* des États-Unis, sont déjà un louable progrès et un acheminement timide vers la liberté.

Mais autre chose est la lettre des lois, autre chose la façon dont on les applique. L'esclave ne peut pas user de ses droits quand il les ignore, et ce ne sont pas les maîtres qui s'aviseront de les lui enseigner. Tout en se plaignant de son insouciance, ils s'en applaudissent au fond du cœur, et ils s'efforcent de l'entretenir. Je ne vois chez eux aucun parti-pris de méfiance ou de haine contre les noirs; mais les meilleurs, ceux même qui songent beaucoup au bien-être de l'esclave et qui se croient les bienfaiteurs du nègre, n'ont qu'un zèle très médiocre pour son avancement moral. La famille, cette première institution par où la société commence, en est encore, chez ces pauvres gens, à l'état sauvage. Si rien ne les empêche de former des liens plus réguliers, rien non plus ne les y accoutume ou ne les y engage, et ils suivent tout bonnement

l'ornière de la nature. La religion, dont ils aiment à voir les pompes extérieures, ne se donne pas la peine de pénétrer jusqu'à leurs âmes, et ses ministres diraient volontiers, comme leurs confrères des États-Unis, que l'Évangile est un livre dangereux à enseigner aux esclaves (1). Enfin ce qui manque le plus dans ce pays-ci, ce n'est pas l'humanité ni la douceur : c'est surtout l'élévation des idées et la croyance morale au progrès. On sera pourtant entraîné par la force des choses et par l'exemple énergique des États-Unis. Le jour de l'émancipation n'est pas si éloigné que pourrait le faire croire la sécurité des maîtres. Les nègres eux-mêmes ont vaguement entendu parler d'un certain *massa Lincoln* dont ils attendent la venue comme celle d'un messie libérateur. L'abolition profitera-t-elle à la richesse de la colonie? Le travail libre pourra-t-il remplacer avantageusement le travail servile? Je n'oserais certainement le prédire. Tout ce que je me hasarde à prévoir, c'est que l'abolition de l'esclavage se fera sans doute en même temps que l'annexion aux États-Unis.

4 mars.

Je n'étais hier qu'un voyageur attentif à sa besogne et pressé de voir du nouveau. Aujourd'hui je me laisse vivre, je me figure que je suis un planteur de la Havane venu pour visiter ses terres, et je goûte à loisir le charme de cette existence si douce, si libre, si *naturelle*, que ceux qui l'ont menée n'en peuvent plus aimer d'autre, et que les nouveau-venus eux-mêmes s'imaginent l'avoir menée toujours.

On nous éveille dès l'aube; le café noir, premier et frugal repas du créole, nous aide à secouer les vapeurs du sommeil et à nous préserver de la fraîcheur du matin. Un léger brouillard traîne encore sur la terre, et cette rosée nous paraît glaciale après la douceur de la nuit. C'est l'heure des excursions et des cavalcades. Des chevaux nous attendent tout bridés dans la cour, les dames montent dans une *volante*, et tout le cortége royal défile joyeusement devant le peuple assemblé.

Notre première station est une petite métairie champêtre enclose de haies de bambous, bâtie en bois rudes et en branches entrelacées, comme les chaumières rustiques dont nous ornons nos jardins. On y élève à la fois des poulets et des négrillons. La gent ailée s'embarrasse peu de notre présence et ne nous témoigne aucun respect; les coqs dressent à demi leurs crêtes et leurs plumes en nous regardant avec méfiance; les poules continuent à quêter

(1) Un récent décret de la reine d'Espagne pourvoit timidement à l'instruction des esclaves, en prescrivant aux maîtres de ne pas la négliger. La surveillance est exercée par les curés et par la police. Il faut louer la bonne intention qui a dicté cette mesure.

et à gratter la terre au milieu de leurs couvées qui gazouillent. Quant aux poussins de la grande espèce et aux autres bipèdes sans plumes, il est évident que nous leur causons une émotion profonde. On les range devant la cabane en deux lignes de bataille, garçons d'un côté, filles de l'autre, par ordre d'âge et de hauteur, et nous passons gravement en revue le bataillon silencieux. Ces pauvres petits sont tellement pénétrés de respect et de crainte qu'ils rentrent presque dans la muraille; avec leurs haillons, leurs jambes nues, leurs yeux sombres, leurs têtes laineuses et hérissées, ils ont un air sauvage qu'augmente encore leur terreur.

Plus loin, la *volante* cahote entre deux haies de cactus épineux taillés aussi régulièrement que des bordures de buis. Nous entrons sous l'ombrage d'un bosquet de cocotiers robustes, inclinés sous le poids de leurs vastes couronnes de feuilles et de leurs grappes de noix aussi grosses que la tête d'un homme. Il y a là entre deux arbres quelque chose comme un tas de fagots, d'herbes et de feuilles mortes. C'est une hutte de mousse et de palmes sèches, en forme de taupinière, assez haute à peine pour qu'un homme s'y tienne assis. « Voilà, me dit-on, la case de l'oncle Tom, » — et un vieux nègre tout cassé sort d'une étroite ouverture en se traînant sur les genoux et les mains. C'est l'unique habitant de cette étrange demeure, un vieil esclave invalide qui a le goût de la solitude et qui a préféré cette retraite à la compagnie de ses frères. Le bonhomme d'ailleurs ne paraît pas avoir l'humeur morose et mélancolique; c'est un sage, un anachorète, un philosophe, mais ce n'est ni un sauvage ni un misanthrope. Il nous accueille joyeusement, avec un salut cordial et un franc sourire. Notre visite imprévue l'enchante, et nous nous en allons chargés de ses bénédictions.

Nous cheminions entre des plantations de ricins et de bananiers récemment défrichées et conquises sur la forêt. Près de là, une troupe d'ouvriers moissonnaient un beau champ de cannes. Nègres et négresses, armés de faucilles légères, prenaient d'une main la longue tige, et de l'autre main la tranchaient lestement près du pied, puis, abattant les fanes et les feuillages, ils la coupaient en morceaux qu'ils jetaient en tas derrière eux. D'autres chargeaient la récolte sur de grands chars attelés de bœufs. Ceux-ci ruminaient paisiblement ou grignotaient les tendrons sucrés dont la terre était jonchée. Les hommes portent un caleçon noué à la ceinture par un mouchoir d'indienne ou une lanière de cuir; les femmes ont leurs grandes chemises de toile qui flottent autour du corps et se drapent avec grâce. Rien de plus joli que cette récolte et cette trouée dans la verdure qui ne laissait voir que le ciel bleu. Les gestes variés, les belles attitudes, les formes sveltes et robustes de ces corps noirs à demi nus me rappelaient à leur façon *les Moisson-*

neurs de Léopold Robert. Nous regardions silencieusement cette scène joyeuse, et je songeais à ce roi d'Homère qui vient, comme nous, encourager les moissonneurs et voir tomber les gerbes mûres :

Βασιλεὺς δ' ἐν τοῖσι σιωπῇ
Σκῆπτρον ἔχων ἑστήκει ἐπ' ὄγμου γηθοσύνος κῆρ (1).

L'après-midi se passa dans le jardin, sous l'ombrage, délicieuse retraite pour les journées chaudes. Pas un rayon de soleil ne perçait le feuillage des manguiers et des palmes. Nous fîmes notre salon d'un bosquet de citronniers couverts à la fois de fruits et de fleurs. On nous y apporta un panier plein de fruits : bananes, figues-bananes, oranges douces, oranges acides, citrons doux, oranges-citrons et citrons-oranges, toutes les variétés possibles de ces belles pommes dorées qui pendaient aux arbres, puis des mangos, des goyaves, un fruit jaune et mielleux dont le nom m'échappe, et bien d'autres encore que je n'avais jamais vus. Nous goûtons, nous jouons aux boules en compagnie des moustiques. Ceux-ci montrent à l'hôte de la maison une préférence fort incommode.

Le soir, quand vient la fraîcheur, nous nous promenons dans les pépinières situées au bout du jardin au milieu des champs de cannes, dont les hautes tiges ferment tout horizon. On s'y croirait dans un désert, au milieu de quelque savane immense, perdu sous les hautes herbes comme sous les vagues d'un océan. Puis nous revenons pas à pas cueillant dans les plates-bandes ces belles fleurs des tropiques, qui sont des pierres précieuses parfumées. Enfin, quand la nuit tombe, nous nous reposons en nous balançant sous la galerie, nous regardons le croissant d'argent de la lune, nous écoutons les grillons qui chantent, et nous respirons les brises embaumées qui nous viennent du jardin. De grands chiens de garde rôdent dans l'ombre et font entendre çà et là un aboiement étouffé. Parfois nous causons de choses sérieuses, et j'interroge M. C... sur les affaires de la plantation. « La terre, me dit-il, a 1,200 hectares, qui produisent environ 150,000 piastres (750,000 francs); mais il y a de grosses charges qui amoindrissent le revenu. D'ailleurs le capital engagé dans l'exploitation, tant en machines qu'en hommes et en bêtes, est si considérable que l'intérêt que nous en tirons n'est pas exorbitant. Nous ferions bien mieux, si les impôts étaient moins lourds, et si le gouvernement s'occupait un peu plus des besoins du pays. Vous avez pu voir vous-même que nous n'avons pas une seule route passable pour aller d'ici à La Union.

(1) « Au milieu d'eux, le roi se tenait en silence, avec son sceptre à la main, debout sur les sillons et le cœur plein de joie. »

— N'en avez-vous pas d'autre que celle que j'ai vue?

— Mon Dieu non! tout ce que vous voyez ici, machines, pierres, charpentes, est venu à travers champs sur des voitures à bœufs. Quelquefois nous étions forcés d'atteler jusqu'à vingt paires de bœufs à la même charrette. Don Juan songe bien à bâtir un chemin de fer, mais c'est une grosse entreprise à faire à soi tout seul. Il faudrait pour cela nous entendre avec nos voisins. Et puis, quand même nous aurions des routes et des débouchés praticables, nous ne serions pas encore bien avancés. Ce sont les impôts qui nous ruinent en gênant toutes nos transactions commerciales; s'ils étaient mieux établis, je ne doute pas qu'on ne pût tirer de nous autant d'argent sans nous faire subir les mêmes pertes. Tous les objets les plus nécessaires à notre industrie sont frappés à l'entrée d'un droit énorme et désastreux : nous n'avons pourtant pas de manufactures nationales à protéger contre la concurrence étrangère. Le blé, le vin, toutes les subsistances paient des taxes d'importation formidables. Il y a même, ce qui est monstrueux, des impôts sur l'exportation des produits du pays. Ainsi chaque caisse de sucre paie à la sortie un droit de 2 piastres. Bref, la plantation paie de manière et d'autre 50 ou 60,000 piastres chaque année, c'est-à-dire un tiers des revenus. Avec cela nulle sécurité, peu de police, point de travaux publics. Vous voyez à quelle épreuve est mise la prospérité de l'île; si nous y résistons après tout grâce à nos richesses naturelles, devinez un peu ce que nous ferions, si nous étions mieux gouvernés! »

Ici M. C... fut interrompu par un bruit d'aboiemens furieux; nos chiens de garde semblaient donner la chasse à quelque maraudeur surpris dans la plantation. Nous dressâmes l'oreille; les aboiemens se ralentirent, et le silence se rétablit.

« Ce n'est rien, me dit mon hôte; c'est quelque animal sauvage qui rôdait autour de la ferme et que les chiens ont fait déguerpir plus vite qu'il n'était venu. Il est encore trop tôt pour les voleurs.

— En avez-vous dans le voisinage?

— Comme dans tous les pays où il n'y a pas de police. L'été, quand je reste seul à la plantation, je ne me couche jamais sans avoir mes armes sous la main. Mes compatriotes sont, vous le savez, très prompts à jouer du couteau. Il y a six ans, je fis punir sévèrement un maraudeur connu qui avait commis chez moi toute sorte de déprédations; le lendemain je recevais une lettre anonyme où l'on m'ordonnait, sous peine de mort, de quitter la plantation de Las Cañas; si dans quinze jours je n'avais pas obéi, on me prévenait poliment qu'on me tuerait et qu'on brûlerait la plantation.

— Et qu'avez-vous répondu?

— Je suis resté, et vous voyez que j'y suis encore.

— Connaissez-vous l'auteur de la lettre?

— Je crois que je le connais; mais à quoi cela me sert-il? Je n'ai pu songer à mettre la justice à ses trousses; elle n'aurait pas su le prendre, et, lors même qu'elle l'aurait pris, quel était son crime? Quant à moi, c'était m'exposer à une vengeance certaine; je n'aurais eu qu'à faire mon testament... Croyez-moi, nous vivons dans un pays où le plus sûr est encore de se protéger soi-même. — Mais, ajouta-t-il, j'oubliais que je vous ai préparé un spectacle; venez, il est neuf heures, et la représentation va commencer. »

Nous montâmes sur le toit, d'où nous dominions toute la plaine; le ciel était plein d'étoiles. Tout à coup nous vîmes briller à l'horizon une étincelle rouge, puis une lueur phosphorique et blanche qui se répandit comme une inondation de feu. La flamme, d'abord pâle et bleue, rougissait et changeait de couleur comme un immense feu de Bengale allumé sur toute la plaine. Des fumées lumineuses montaient comme une auréole, et faisaient évanouir les vagues clartés des étoiles. — C'était une prairie dont on brûlait les herbes avant d'y faire passer la charrue.

Je quitte demain la plantation. Tout à l'heure, comme je songeais à ma vie errante, je m'étais accoudé sur ma fenêtre, et je regardais la nuit. A mes pieds, dans un petit enclos, sous deux grands arbres, un troupeau de chevaux soufflait et frappait la terre. Tout à coup j'entends un sifflement étouffé, plusieurs fois répété, qui semblait l'appel d'une bouche humaine. « Sans doute, me dis-je, c'est quelque galant Daphnis africain qui appelle sa noire bergère au rendez-vous. » Mais le sifflement recommença de plus belle : c'était moi qu'il semblait appeler. J'écarquillai les yeux, je tendis l'oreille, je criai : « Qui va là? » Le bruyant siffleur se tut, comme un malfaiteur surpris; puis il appela timidement, il appela encore, et reprit son jeu avec une obstination bizarre. Impatienté, j'allais prendre mon pistolet et menacer le mauvais plaisant d'une punition exemplaire, quand je me rappelai certain oiseau siffleur dont on m'avait parlé la veille, et qui était, disait-on, fort effrayant pour le voyageur nocturne. Embusqué dans tous les buissons, le malin oiseau le poursuit, le harcèle et s'amuse à l'épouvanter.

Matanzas, 5 mars.

Hier matin, je reprenais assez tristement le chemin de La Union, en compagnie de mon écuyer fidèle, de mon Sancho à peau noire, toujours grotesquement harnaché. Je monte en chemin de fer et j'y trouve bruyante compagnie : mes voisins tiennent dans leurs mains ou portent dans leurs mouchoirs des coqs familiers qu'ils soignent et caressent tendrement; ceux-ci gloussent, crient, battent des ailes; on se croirait dans un poulailler. Ce sont des coqs de combat qu'on

mène sans doute égorger dans quelque fête des environs. Les pauvres animaux se laissent manier par leurs maîtres comme des chiens de salon ou comme des enfans bien élevés. Ils semblent connaître ceux qui les mènent et obéir presque à leur voix. Je remarque que leurs crêtes sont coupées pour donner moins de prise à l'ennemi. — Vous savez que les combats de coqs sont ici un amusement populaire et presque une passion nationale. Le combat de taureaux espagnol se réserve pour les grandes solennités; ordinairement, on se contente du duel de coqs, jeu tout aussi sanglant et tout aussi tragique, mais qui a du moins l'avantage de ne pas exposer la vie de l'homme. Ces massacres de gladiateurs en miniature sont, comme nos courses de chevaux, la grande occupation et pour ainsi dire la carrière des fils de famille désœuvrés. Je reconnais leurs champions à la livrée des nègres qui les portent, et à je ne sais quel air de fierté plus grande qui convient à des coqs de bonne maison. — A chaque lutte importante, les amateurs parient des sommes énormes, comme aux courses d'Epsom ou de Chantilly. Les grands vainqueurs sont achetés à des prix fabuleux, et c'est un luxe aristocratique d'avoir une belle volière, comme on a chez nous une bonne écurie. Enfin, pour compléter la ressemblance, on a vu des fortunes entières dévorées par cette manie ridicule. Vous voyez que tous les peuples se ressemblent : la nature humaine, au fond, ne change guère, et il n'y a que son vêtement qui varie.

Je trouve à Matanzas un dernier regain de carnaval. Après une journée de tumulte, de chansons, de danses dans les rues, il y a encore ce soir un bal masqué à l'opéra. La fête est un mélange assez baroque de gens du monde encanaillés et de la plus grossière populace. Nous allâmes le soir jeter un regard curieux dans certaine rue mal famée, assez déserte d'ordinaire, et qui n'est pas très loin de l'opéra. Nous la trouvâmes encombrée d'une foule d'hommes du peuple qui formaient des rassemblemens devant les fenêtres grillées. Du dedans au dehors, on échangeait des gros mots, des quolibets, des provocations brutales. De temps en temps quelques femmes sortaient parées pour se rendre à l'opéra; elles étaient poursuivies par un ignoble cortége de nègres et de matelots ivres. — Nous n'eûmes pas envie d'en voir davantage.

Au lieu d'entrer à l'opéra, nous sommes allés, au clair de lune, nous promener en bateau sur la rivière San-Juan. Le *San-Juan* ou *rio de Matanzas* vient se jeter dans le port au milieu de la ville, qu'il sépare en deux morceaux. Le vieux pont qui joint les deux rives avait, à l'indécise clarté de la lune, un faux air du *Rialto* de Venise. De vieilles maisons délabrées baignant leurs pieds dans la rivière me rappelaient confusément les palais du Grand-Canal. Quelques barques passaient avec des falots rougeâtres. Nos rames

plongeant dans l'eau dormante y allumaient des traînées de flammes blanches, puis elles se relevaient toutes ruisselantes de gouttelettes de feu. Nous avancions sur le miroir tranquille laissant derrière nous une trace lumineuse. — Déjà nous avions dépassé la ville; sa rumeur confuse s'éteignait, tout était maintenant silencieux. A peine si la brise chuchotait par intervalles dans les roseaux du rivage, ou si quelque oiseau de nuit déployait ses ailes en poussant un cri plaintif. Nous nous mîmes à chanter à la cadence des rames; mais nos chansons étaient un peu fausses, et notre barque massive ne ressemblait guère aux gondoles de l'Adriatique.

La Havane, 8 mars.

Je suis depuis bientôt cinq heures à la Havane. L'aubergiste, après m'avoir tenu le bec dans l'eau pendant quatre heures, m'a casé dans un réduit obscur, délabré, démeublé, où je devais faire ménage avec un étranger. Celui-ci ayant déclaré qu'il ne souffrirait point de compagnon inconnu, on m'a conduit dans une vaste chambre à trois lits, vide encore pour l'heure présente, mais où j'ai la douce perspective de voir apparaître d'une minute à l'autre quelque ami forcé; du moins j'ai le comfort inattendu, inoui, d'un vieux pupitre vermoulu, où je m'empresse de vous écrire avant l'arrivée de l'ennemi. Vous êtes encore à Matanzas, et vous allez me suivre à la vallée de Yumuri.

L'Yumuri est une petite rivière torrentielle qui sort d'un pâté de montagnes compactes situées au nord-ouest de Matanzas. Elle se recueille au fond d'un bassin ovale et se fraie un chemin jusqu'à la mer par une coupure étroite, déchirée au milieu de l'épaisse barrière par les eaux d'un lac qu'on suppose avoir existé là dans les temps antérieurs. La vallée et les montagnes qui l'entourent ont un peu la configuration d'un cratère, quoique la nature du sol ne permette pas d'attribuer cette forme particulière à une action volcanique. Au contraire, on y trouve partout la trace du lent travail des eaux. Le sol a la richesse ordinaire des terres d'alluvion, et se couvre de belles cultures, de vastes champs de cannes à la verdure pâle, de bouquets de bois chevelus, et de grandes prairies parsemées de groupes de palmiers. Au versant nord de la montagne, la vallée se rétrécit et se redresse, séparée seulement de la mer par une muraille haute et étroite. Du haut de cette crête escarpée, la vue plonge à droite sur l'Océan bleu, et à gauche elle plane sur un autre et riant océan de verdure dont les vagues, adoucies et amoindries par la distance, vont expirer au pied d'un amphithéâtre de montagnes vaporeuses. Quelques-uns de ces sommets lointains ont des formes irrégulières et bizarres, — le *pain de Matanzas* surtout dresse abruptement sa pyramide tronquée au-dessus des

autres, — et par toutes les ouvertures que le temps a faites dans leurs rangs serrés on aperçoit deux et trois lignes d'horizons bleuâtres aux teintes graduellement affaiblies.

Cette mince et rapide barrière est justement la *Cumbre* ou la *Montagne*, où court en demi-lune, embrassant la vallée, la promenade favorite des habitans de Matanzas. Cette promenade ne ressemble ni au bois de Boulogne de Paris, ni au Central-Park de New-York. Ce n'est même pas Pausilippe, ni la Corniche de Gênes; c'est un rude sentier de montagnes où les *volantes* grimpeuses s'en vont en cahotant par-dessus rochers et ornières. On passe la rivière San-Juan sur un pont de bois, on gravit les premiers étages de la colline parmi les dernières maisons de la ville; les chevaux piétinent quelques minutes sur un raidillon presque à pic; puis on chemine à mi-côte le long de la baie, laissant derrière soi la rade et la ville, qui semblent jouer à cache-cache derrière les promontoires. Tantôt une villa modeste aux toits écrasés, aux murailles blanches, ombragée de palmiers séculaires, précédée d'une longue allée de cocotiers en éventail; tantôt une petite ferme entourée d'un enclos où paissent une vache, un cheval, une chèvre accompagnée de ses petits biquets à robe noire; puis l'aloès élevant sa tige altière et fleurie au milieu des haies, une sorte d'aubépine rose et odorante en pleine fleur, le lit doux et brillant de la mer azurée entrevu dans la profondeur à travers le feuillage, et enfin sur la crête, dans une échancrure soudaine, la vue radieuse de la vallée enveloppée de toutes les gloires du soleil couchant, avec ses belles pentes couvertes d'une forêt de palmiers innombrables, dressant leurs têtes superbes et leurs chevelures ondoyantes, où le soleil se mirait dans la verdure et étincelait sur chaque feuille comme s'il était tombé du ciel une pluie d'or et de diamans : — telle m'apparut la Cumbre un soir au déclin du jour, à l'heure où la lune commence à s'argenter dans l'azur, et où les montagnes du couchant se noient dans une poussière dorée. De temps en temps une haie de cactus, un pan de broussailles, un pli de terrain, un bouquet de yuccas hérissés, quelque arbre à touffe épaisse et noire nous dérobait le merveilleux spectacle qui attirait et fixait nos yeux éblouis; puis de nouveau nos regards plongeaient dans la profondeur ouverte à nos pieds, s'y roulaient avec délices sur les croupes molles et voluptueuses, puis s'enivraient des flots de lumière ardente où l'horizon nageait confondu. Tout était transfiguré : — les montagnes agrandies par la poudre d'or qui voilait leurs formes et de chaque pli de terrain faisait une ligne colossale et lointaine; les millions de sveltes palmiers répandus sur la colline et la plaine, qui semblaient incliner leurs fronts amoureusement vers le soleil; les prairies où scintillait chaque brin d'herbe, et jusqu'à ce trou-

peau de bœufs sur la pente, où chaque croupe brune semblait marcher dans une auréole. Ce n'est rien que d'avoir vu les Belly, les Turner, les Claude Lorrain, pour se figurer tant de calme et de splendeur. La Suisse, l'Italie même sont brumeuses et pâles. Il semble qu'il y ait folie à vouloir fixer dans la matière ces magnificences impalpables du plus fugitif des élémens.

Tout à coup le soleil cessa d'éclairer la vallée; il venait de s'abaisser derrière la montagne. La terre aussitôt s'enveloppa d'une ombre diaphane, les montagnes se teignirent d'un lilas doux et velouté d'une fraîcheur exquise; elles s'assombrissaient à vue d'œil et se confondaient en une masse obscure devant l'horizon resplendissant. Le ciel encore enflammé se diaprait comme une eau dormante : c'étaient des zones nuancées d'aurore, de rose tendre, de bleu nacré d'argent, mariées et fondues comme les couleurs d'un arc-en-ciel qui s'efface. Encore une minute et l'azur céleste a changé de nuance, d'argenté et limpide devenu opaque et sombre. Cependant nous avons couru sur la Cumbre jusqu'à la plantation de Vittoria, jolie maison blanche nichée dans un bosquet choisi, en face du plus admirable panorama de la vallée. Nous revenons alors sur nos pas; à gauche, la mer s'obscurcit, et ses contours deviennent vaporeux et vagues comme si une brume blanche enveloppait l'horizon. Il fait déjà nuit noire quand nous redescendons le chemin rocailleux où les secousses brutales de notre carriole déracinent presque de ses jambes le pauvre petit cheval attelé au bout de l'immense brancard. Notre poids tout entier pèse sur lui seul, tandis que son camarade le porteur se prélasse légèrement, d'une tête en avance sur le timonier. — Voici de nouveau Matanzas, ses maisons basses, ses fenêtres toujours ouvertes et les captives qui prennent l'air du soir entre les barreaux de leur cage.

Telle fut ma première promenade à la Cumbre; mais combien ne me parut-elle pas plus belle le jour où je montai seul à cheval, sans compagnon, sans guide, pour y passer en liberté le temps qui plairait à ma fantaisie! Je crois que c'est la vraie manière de voyager pour voir et aimer le pays, sans l'importunité bruyante des cicerones et des camarades inconnus...

8 mars.

J'avais laissé ma phrase interrompue, et voilà tout justement que j'en trouve en rentrant chez moi la vivante application. J'ouvre la porte, j'entends un grognement : « vous êtes mon compagnon de chambre, monsieur? » Tandis que je me promenais avec le marquis de M..., une connaissance nouvelle et malheureusement trop tardive, le señor don Luis Isidoro Guano, prenant sans doute en

pitié ma solitude, m'a gratifié d'un autre ami. Que voulez-vous y faire? Il faut que je porte ma croix, et que je ne la rende pas trop lourde à mon bourreau, qui est aussi ma victime.

Un mot pourtant sur mon nouveau protecteur. Le marquis de M... est un des plus riches d'entre les riches planteurs de l'île. Il a deux ou trois plantations, palais à la Havane et hôtel à Paris. — Voilà toute une semaine qu'il me cherche. Faisant honneur à la recommandation bienveillante de M. Mon, ambassadeur d'Espagne, il m'a poursuivi à la Havane, m'a écrit à Matanzas sans recevoir de réponse, et aujourd'hui encore il a failli me manquer, grâce au procédé commode de l'aubergiste, qui, pour s'épargner l'ennui de faire appeler ses hôtes, répond uniformément à tous les visiteurs qu'ils sont sortis. M. de M... voulait que j'allasse avec lui passer une semaine à la campagne. J'ai dû décliner cette invitation aimable, et lui dire que je quittais après-demain la Havane. Il a voulu du moins être pour une soirée mon hôte et mon pilote. Il m'a mené d'abord chez le capitaine-général, puis chez un de ses amis qui habite un véritable palais. J'ai vu là ce qu'il y a de plus somptueux en fait d'intérieurs créoles, de vastes salons nus, élevés, sans portes ni fenêtres, appelant le courant d'air au lieu de l'éviter, des pavés de marbre, des chaises de cannes, de larges escaliers monumentaux. Dans le salon de réception, il y avait une corbeille de *señoritas* en grande toilette, pour la plupart un peu trop grasses; il y en avait pourtant qui étaient fines, délicates et belles suivant d'autres idées que celles des Turcs et des Espagnols. — Mais je m'arrête par humanité. Mon compagnon ne peut dormir, et bien que ce soit un Américain de la Nouvelle-Orléans, c'est-à-dire un Français, il montre une patience qui m'adoucit le cœur.

9 mars.

Je suis déjà debout, mais après une nuit trop courte et à la musique de deux poumons qui ronflent. C'est aujourd'hui ma dernière journée : mon passage est retenu pour Santiago de Cuba, à bord du vapeur *Comanditario,* qui doit partir demain même. Lettres, caisses, visites, tout doit être achevé ce matin; fermons donc nos oreilles aux fanfares, aux roulemens des tambours, aux grincemens des trombones, à tous ces bruits diaboliques dont me régale chaque matin l'orchestre du régiment espagnol logé dans les environs.

Combien, vous disais-je hier, l'Yumuri m'a semblé plus beau quand j'y suis retourné seul, à cheval, et battant les buissons! les fleurs étaient plus parfumées, l'air plus transparent, les mille petits détails du chemin avaient plus de grâce et de vie, et surtout ce bleu tendre de la mer qui encadrait de tous côtés la verdure me rappelait ces sentiers en corniche de l'île d'Ischia où je chevauchais

il y a bien des années. Je notais en passant divers sujets de croquis, tantôt une petite cabane de bambous et de palmes blottie sous un bosquet d'arbres fruitiers avec un immense horizon de mer par-dessus, tantôt une ravine escarpée et ombreuse s'ouvrant comme un cadre sur la vallée profonde. Quel paysage ! et quel triste instrument que le crayon manié surtout par des mains inhabiles! Comment dépeindre l'élégante stature des palmiers dispersés sur les pentes, les groupes plus serrés qu'ils forment au creux des vallons, leur solitaire et mélancolique grandeur au milieu des cultures qui les ont épargnés, le manteau fin et soyeux qu'ils font au loin sur les premiers plans de la montagne, et les cimes lointaines déjà frangées d'un liséré bleuâtre par la fraîche lumière du matin? Tant de nobles formes et de couleurs délicieuses, tant de richesse, d'harmonie et de splendeur, essayer d'exprimer tout cela par le profil sec et inanimé d'un charbon noir sur un papier blanc! — Il n'est pas jusqu'aux massifs et aux allées qui environnent la plantation dont chaque arbre, avec un bout de ciel, ne pût faire le sujet d'un ravissant tableau. Je mis pied à terre pour me mettre à l'œuvre, et alors commencèrent mes tribulations.

La première s'offrit sous la figure d'un mulâtre grisonnant qu m'adressa la parole et se mit à me donner sur les points de vue à prendre des conseils auxquels j'opposai un *no entiendo* impatienté. Le bonhomme prit les rênes de mon cheval et lâcha celles de sa langue; je vis alors qu'il était complétement fou. « Voilà, me disait-il, ma propriété, tant de palmiers, tant d'acres, tant de nègres. Telle propriété, tel homme. — Voulez-vous venir me voir? Voilà la résidence de ma famille. » Et il me montrait une jolie maison cachée dans la verdure. Cependant il courait autour du cheval avec un air hagard, et celui-ci, plus raisonnable que le pauvre diable, commençait à s'ennuyer de son manége. A mes *no entiendo* répétés, il me demande si je suis Italien. « Non, Français. » Je fus étonné de l'entendre répondre en ma langue : « Français! Et moi aussi je suis Français; je suis né à Bordeaux, moi... Travaillez, mon ami, travaillez... Les Français sont des canailles, mais de bons soldats, oh! oui!... oui, monseigneur. Napoléon m'a envoyé ici... » J'essayai de m'en débarrasser en lui glissant dans la main une pièce blanche. Il me regarda d'un air superbe : « Pas de bêtises, dit-il; je suis plus riche que vous, moi. Je suis général... Venez déjeuner chez moi; allons, venez déjeuner. » Quand les fous prennent une idée, il est malaisé de les en faire démordre. A la fin, ce singulier compatriote me délivra de sa présence, et je dessinai assidûment, cherchant l'ombre raccourcie des piliers du porche. Cependant le soleil s'élevait dans le ciel. Déjà il tombait presque perpendiculairement sur la terre rouge, qui semblait brûlante. Les

ombres, de plus en plus rares, s'épaississaient par le contraste avec l'éblouissante lumière blanche qui inondait toutes choses; la voûte céleste avait une profondeur, une vivacité chaude dont le frais et limpide azur du matin ne donne pas l'idée. On eût dit que le firmament tout entier était embrasé d'une flamme bleue. Les palmiers voisins se découpaient dans ce bleu torride avec la netteté dure et tranchée des bouquets d'arbres placés par les vieux maîtres italiens au second plan de leurs tableaux. Rien de brutal pourtant n'offensait l'œil, ébloui sans être blessé, et il semblait que ce vert éclatant fût voisin de ce bleu splendide. Les murs blanchis de la plantation resplendissaient d'une lumière mate et sans tache, plus blanche que le lait ou la neige, et comparable seulement à celle du fer fondu. J'étais assis au milieu d'un champ, sur un tas de fanes sèches, et il me semblait que la nature entière allait entrer en fusion; mais, bien loin de s'évaporer et de se flétrir sous l'action dévorante du soleil de midi, on eût dit que la campagne s'y rajeunissait et s'y retrempait d'une vigueur nouvelle. Les feuilles des palmiers, droites et fières, semblaient s'imprégner de soleil. Pas un brin d'herbe, pas une feuille des buissons ne pendait alanguie. Cette robuste végétation défiait la fournaise, et la verdure sombre noircissait encore à mesure que le ciel s'embrasait. Je ne puis vous dire la puissance formidable de ce spectacle : cette nature métallique et plombée sous cette atmosphère de feu ne semblait pas un milieu viable pour l'homme.

Cependant, à vingt pas de moi, le mouvement et la vie retentissaient dans la cour de la plantation. J'entendais les cris, les chansons des nègres, les réprimandes du *mayoral*, et je crus même distinguer le bruit du fouet de cuir mêlé aux plaintes de la victime. Quant à moi, mon sang bouillait dans mes veines; je dessinais encore d'une main incertaine, mais j'étais écrasé. Il faut avoir passé l'heure de midi dans les champs, en plein soleil, pour connaître le ciel des tropiques : le soir et le matin y sont délicieux; mais la magnificence et la grandeur terrible de cette nature trop forte ne se révèlent qu'au milieu du jour.

Il était une heure du soir. Ni moi ni mon cheval n'avions encore déjeuné. J'avise au bord du chemin une jolie villa déserte; les volets fermés la disaient vide, tandis que la porte ouverte, les lauriers-roses chargés de fleurs, les orangers à pommes d'or, invitaient le voyageur altéré. Des chevaux, des vaches, des poules s'ébattaient pêle-mêle dans l'enclos solitaire. La ferme adossée à l'habitation et fermée de murailles, comme une forteresse, n'avait qu'une étroite entrée. J'appelle, je frappe aux portes à coups de poing : un homme à la fin se présente, je lui demande de l'eau pour mon cheval. Il m'indique du doigt l'abreuvoir situé au bord d'un puits, au bout

de l'enclos. J'y mène se désaltérer la bonne bête. J'examine ensuite le petit bosquet qui m'offre ce refuge hospitalier contre la chaleur. C'est ce qu'en Normandie on appelle une *cour*, c'est-à-dire un enclos planté d'arbres, moitié verger et moitié prairie, avec les arbres des tropiques au lieu du pommier monotone. Un tronc noueux et robuste se dresse à côté de la ferme, étendant à six pieds de terre un immense parasol d'ombre et de verdure. En face s'ouvre dans le bocage une allée de cocotiers chargés de fruits, qui se continue au-delà dans un taillis de bambous à touffes légères. Des manguiers à lourdes feuilles avec leurs masses sombres font des taches noires dans la claire futaie. Enfin la mer, qui s'étend au pied de la colline penchante, laisse voir son rideau bleu à travers le fin duvet des bambous et les éventails élégans des palmes. Le site était calme, abrité, frais, souriant, bien fait pour le repos d'un homme fatigué. Je demande à dîner; un paysan qui travaillait là m'apporte dans une écuelle de fer une soupe à l'oignon que je dévore. Ici commence le second chapitre de mes tribulations.

Jusque-là, je m'étais entendu avec mon hôte par des signes plutôt que par des paroles : mon espagnol lui semblait incompréhensible, et le sien me semblait barbare. Il m'avait accablé pendant une heure de beaux complimens à la mode du pays, s'excusant de me donner si maigre chère et de m'offrir une si mesquine hospitalité. Il y avait, disait-il, une *tienda* dans le voisinage où j'aurais trouvé un bien meilleur dîner. Ne sachant comment répondre à tant de politesse, et après l'avoir remercié sur tous les tons, j'eus recours à ma bourse pour exprimer plus éloquemment ma reconnaissance et mettre fin, s'il était possible, à son zèle obséquieux. Alors il me déclare, en dépit de mes protestations, qu'il s'en va au cabaret voisin m'acheter des provisions. Avant que j'aie pu m'expliquer, il enfourche mon cheval, et le voilà parti. Une heure s'écoule et le cheval ne revient pas. Un secret malaise commence à se glisser dans mon âme. Surviennent le fermier lui-même et un *mayoral* de la plantation voisine, personnage à mine fière, l'épée au côté, maniant d'un air princier un beau cheval blanc. Nous échangeons les courtoisies d'usage, après quoi je m'informe de mon cheval, et je leur communique mes craintes. La chose était compliquée, difficile à dire, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à me faire comprendre. J'estropiais le français, l'italien, pour improviser avec des terminaisons espagnoles une espèce de langue barbare. Ils me comprirent à demi-mot, et je les vis qui échangeaient entre eux des signes de doute. Ainsi vous n'avez pas vu mon cheval? — Non, señor, non; mais soyez tranquille, il reviendra tout à l'heure, *ahorita*. — Ne l'a-t-on pas volé? — Non certes, ne craignez rien. Pour-

tant, ajouta le fermier, je n'ai aucune confiance en cet homme, je le connais à peine; voilà deux jours seulement qu'il travaille chez moi. Il se pourrait bien qu'il eût volé votre cheval. » Paysage, dessin, cocotiers, enchantement de ce lieu champêtre, tout avait disparu : je maudissais l'heure où j'avais mis le pied dans cette caverne de brigands. — Cependant le fermier, avec une politesse et une hospitalité tout espagnoles, va cueillir une couple de noix de coco dans son verger, et m'en fait boire le breuvage tiède, fade, mais rafraîchissant pour ma soif; il m'offre un cigare, épuise avec la courtoisie native des gens de son pays tous les moyens de consolation qu'il peut concevoir.

Prenant l'inévitable en patience, je me remis à dessiner tristement. Une heure se passa encore, et le jour était sur son déclin. Tout à coup j'entends un pas de cheval retentir, et que vois-je apparaître, si ce n'est mon petit arabe avec son cavalier suspect? Ses yeux brillans, sa trogne enluminée, expliquaient son trop long séjour dans les délices de la *tienda*. Il me donna triomphalement une bouteille de rhum, un morceau de porc salé plus dur que du bois de palmier, et deux ou trois petites croûtes de pain déjà grignotées, le tout enveloppé dans un mouchoir jaune et sale. J'étais si joyeux que non-seulement je lui fis cadeau du festin qu'il me destinait, mais que je le combiai en outre de réaux et de sourires. Lui, donnant une accolade à la bouteille, me serre les mains avec toute l'amitié dont un ivrogne est prodigue. Vite en selle, et me voilà parti. J'essaie encore d'esquisser en passant la silhouette des montagnes, à l'instant même où le soleil couchant les voile de sa splendeur et répand à leur pied une mer de lumière qui submerge au loin la plaine. Mon cheval affamé, qui pâture à côté de moi, me tire le bras avec impatience. Dernier rayon de soleil, dernier coup de crayon; mon petit cheval hennissant galope à travers la montagne, à travers la ville, et me voilà devant mon miroir contemplant avec effroi la magnifique teinture de pourpre rouge que j'ai prise au soleil tropical. A souper, mes voisins de table me regardent avec inquiétude et échangent entre eux des signes d'épouvante. L'un d'eux m'avertit charitablement que mon cas est grave, et que je pourrais bien en mourir. Tel est le récit mémorable de ma glorieuse expédition sur la Cumbre, où j'ai mis en fuite un mulâtre, perdu et repris un cheval, et soutenu bravement, sans en pâtir, le choc de ce grand ennemi, le soleil.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.

L'HISTOIRE DE LOUIS XV

SELON M. MICHELET [1]

Les événemens ramènent aujourd'hui à M. Michelet le public qu'un instant ils avaient distrait. Comme pour réparer leurs torts passagers envers l'illustre écrivain, ils le lui rendent aiguillonné d'un vif désir de s'informer et de savoir. Ce volume, qui a peut-être attendu ses lecteurs, les voit tous revenir à lui, et par une singulière fortune il les retrouve plus attentifs que jamais et en même temps plus sévères. Pendant que le livre paraissait, certains aspects du sujet se sont tout à coup éclairés d'une lumière nouvelle; ce qui était de l'histoire est redevenu, ou peu s'en faut, de l'actualité; les molles curiosités ordinaires aux temps calmes ont fait place à l'inquiétude vigilante des intérêts mis en question. Rencontrer cette opportunité, tomber dans l'ardeur des préoccupations générales, c'est assurément une chance de plus pour le succès; mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est également un péril.

Quand les esprits comme les affaires flottent dans une indolente sécurité, on se permet aisément en littérature aussi les fantaisies du luxe et les sensualités du loisir. On prête l'oreille aux raffinés, on accueille sans trop de scrupules les excentriques. On s'amuse, on s'oublie, on consent à se gâter un peu, l'indifférence ennuyée est indulgente à qui la sauve d'elle-même; mais dès que nous sommes sous le coup de la nécessité, dès que nous nous sentons en face ou à la veille de l'action, nous nous adressons à nous-mêmes et nous faisons entendre aux autres un énergique rappel à l'ordre. Nous

(1) *Histoire de France* de M. Michelet, tome XVI. — 1866.

avons besoin de prudence et de force, nous courons nous retremper dans le simple, l'utile et le vrai. Devant les soudaines rigueurs de ce réveil et sous les clartés du grand jour, toutes les délicatesses corruptrices que favorisent l'ombre et l'oisiveté disparaissent. Nous demandons brusquement et vivement à l'histoire de nous donner ce qu'elle nous promet, des conseils, et d'être ce qu'elle doit être, l'école d'aujourd'hui ouverte par l'expérience d'hier. Selon nous, c'est dans cette humeur sérieuse que le public de 1866 aborde et consulte l'histoire du règne de Louis XV, de ce règne si fatal à la grandeur politique de la France, et dont les fautes sont un perpétuel enseignement. Or ces dispositions exigeantes et ces tendances pratiques sont-elles ou non favorables au genre historique créé par M. Michelet?

Nul historien ne s'est plus manifestement écarté de l'idéal sévère et de la ligne droite. Nul n'a plus fièrement nargué la règle et ne s'est porté d'un élan plus spontané et plus résolu vers l'exception. M. Michelet, c'est le caprice incarné dans la science. Plus il avance, plus il va se singularisant. L'âge d'ordinaire apaise les talens et les discipline; ici, le progrès se fait en sens contraire : l'écrivain, ferme dans ses voies séparées, enthousiaste dans l'aventure, s'y enfonce avec une foi sûre d'elle-même, avec une sorte de constance exaltée. C'est un hérétique que gagne de jour en jour l'illuminisme. Plus que jamais il va du général au particulier, du sens commun au sentiment individuel, ramenant tout à soi, avec un effort de plus en plus visible pour plier l'histoire à sa volonté, l'ajuster à sa mesure, et réduire le genre aux proportions de la personne. Il en fait une science étroitement subjective où l'humaine nature de l'historien se met et se verse tout entière, où elle habite, où elle pense, où elle aime, où elle prend son divertissement, installe ses habitudes, déploie son humeur : le récit est devenu chez lui une effusion lyrique en prose, où coule à pleins bords une opulente et bizarre individualité. L'évolution de son talent est un phénomène complexe; deux effets très divers d'apparence s'y produisent. A mesure que les années s'accumulent et que la maturité, si vaillante qu'elle soit, accuse d'inévitables rides, il y a en lui quelque chose qui croît et reverdit. Il y a une séve qui monte, un je ne sais quoi d'envahissant qui se donne licence et carrière : c'est la fantaisie personnelle, le caprice et comme l'égoïsme pétulant qui est au fond de ce merveilleux esprit; c'est le *genius loci*, le démon familier, la monade humoriste et artiste qui s'émancipe progressivement et se dilate, qui se dégage de tout accessoire, de tout ce qui est loi, usage, style, convenances, qui s'écoute de plus en plus et se rit à elle-même, qui s'égaie et s'épanouit sur ce penchant de l'âge et le couvre

de ses luxuriantes efflorescences. Mais s'exalter ainsi dans l'orgueilleuse solitude de l'individualisme, adorer son propre sens et absorber tout en soi, comme le dieu des panthéistes, est-ce là une bonne condition pour atteindre au vrai, qui de sa nature est impersonnel?

En même temps que cette tyrannie du moi, à la façon de toutes les tyrannies, s'aggrave par la durée, la sensibilité, qui surabonde dans cette complexion intempérante, s'irrite et s'aigrit, comme un vin qui fermente en vieillissant. Il y a des intelligences qu'un progrès continu épure et transfigure; elles se dépouillent des élémens passionnés; elles rejettent l'alliage de l'étroit et du faux; elles s'élèvent aux degrés supérieurs de l'immatérialité et planent sans effort dans la sérénité lumineuse du désintéressement et de la justice. Des influences contraires agissent sur M. Michelet et se révèlent par des symptômes de trouble et d'inquiétude. Ce n'est pas que l'impartialité ait jamais été la vertu capitale de cet historien. Né excessif, l'exagération chez lui est fatale. Il a porté dans les controverses de l'histoire un cœur tragique; mais à défaut de l'inflexible équité qui se règle et se fonde sur la raison, il a eu longtemps cette justice expansive et de premier mouvement qu'inspire la générosité des années florissantes. Cette impartialité précaire, mobile comme l'humeur, s'est assombrie avec elle. Elle souffre de l'état dolent, de la délicatesse blessée, de l'irritation subaiguë et chronique dont chaque volume nouveau nous montre les accès ou les crises; elle reçoit le contre-coup des infirmités croissantes du sentiment.

A cette nature fiévreuse, le climat trop excitant d'une époque si voisine de la nôtre est bien moins favorable que la tranquillité rassise des périodes reculées. Ce qu'il ajoute à l'émotion, il le retire à la liberté de l'imagination. La passion est plus maîtresse et le génie plus contraint. C'est une double chaîne. Il faut à M. Michelet les lointains de l'histoire, les vagues légendes, les documens rares et incomplets, les espaces mornes, les souvenirs éteints : il y est plus indépendant, plus vrai, plus lui-même. Sa richesse fertilise le désert. Sa puissance divinatrice s'exerce et se joue dans le clair-obscur. Un voyant a besoin des ténèbres. Là où presque tout est à refaire, le don de créer s'affirme, la faculté de reconstruire triomphe. Les résurrections victorieuses sont celles qui ramènent les morts de plus loin. Plus la science au contraire devient abondante et précise, plus s'amoindrit le domaine personnel de M. Michelet. Possesseur magnifique d'un fonds original, l'opulence commune l'appauvrit. Comme les poètes, comme les croyans, comme tous ceux qui se sentent doués à l'intérieur et munis puissamment, il semble voir d'un œil jaloux cet envahissement de l'exactitude facile, cette mer montante d'une érudition dont le niveau égalitaire atteint et

humilie tout. Un instinct l'avertit de la présence d'une force rivale et le met en garde. Il cherche à conserver en plein règne de la banalité savante la fleur intacte de son originalité; dans les trésors ouverts à tous, il prend ce qui lui plaît, il se fait un lot à part, une science qui ne peut être qu'à lui; il bâtit son monument avec des matériaux de son choix; il se ménage le luxe d'un palais, la fantaisie d'un Alhambra parmi les solides et géométriques constructions de l'histoire moderne. Voilà dans quelles conditions et avec quelles habitudes d'esprit M. Michelet, s'avançant d'un pas intrépide vers le couronnement de son œuvre et le faîte du grand siècle, entame aujourd'hui l'époque de Louis XV.

Même à ne considérer que la politique étrangère, cette époque est critique et décisive. C'est l'un de ces momens où l'irréparable s'accomplit, où les destinées se fixent pour un temps indéterminé, où s'attachent au cœur des peuples imprévoyans les longs repentirs. Tout grandit en Europe excepté nous, et cette élévation, que nous n'avons pas su ou voulu empêcher, nous abaisse. L'Angleterre nous ferme l'Amérique et les Indes, les mondes de l'avenir. Sur le champ clos de l'ancien continent, la Russie, géant inconnu à Louis XIV, s'agite, informe encore, dans son chaos, et à ses premiers ébranlemens on peut juger de quel bras elle secouera un jour le vieil équilibre. La Prusse, clairvoyante et décidée dans l'irrésolution universelle, jette par la main du génie les fondemens de la puissance dont nous contemplons aujourd'hui d'un œil philosophique les accroissemens calculés. L'Espagne, notre alliée, roule sur la pente où ses superstitions et son oisiveté l'ont placée. L'Autriche, amoindrie et déchue, combat désormais non pour la domination, mais pour l'existence, et elle le fait avec une ténacité pleine de ressources qui n'a d'égale que la rapide défaillance où elle s'est naguère évanouie sous nos yeux. Dans ces remaniemens de la carte, ceux qui étaient les maîtres hier sont aujourd'hui des égaux à peine. Pour nous, nous offrons ce douloureux spectacle d'une nation intelligente et énergique qui comprend tout et ne peut rien, qui en est réduite à attendre l'initiative incertaine, intempestive de ceux qui la gouvernent et à rougir des hontes dont ils l'abreuvent, qui se tourmente dans sa force captive et son bon sens inutile, qui se porte en masse vers des conseils d'opposition et de révolte à l'instigation d'un patriotisme ulcéré. Nous subissons dans son ironie la plus amère ce jeu du hasard qui place la pensée dirigeante d'un grand peuple tantôt dans le cerveau d'un homme médiocre, tantôt dans une tête de génie, et qui annule un royaume par la nullité d'un roi. Tout ce qui part de l'ardeur inventive de la nation dans le peu de liberté disputée qu'on lui laisse est impétueux, hardi, fécond, marqué du

signe de la propagande et de la conquête; l'idée ressaisit l'empire échappé à la politique. Une suprématie nous reste pour nous consoler de nos armes humiliées, suprématie d'influence morale et de génie, plus noble que l'autre, je le veux bien, mais qui, malgré sa noblesse, ne suffit pas à remplir l'âme et l'orgueil légitime de la France. Du pouvoir il ne sort qu'impéritie, insouciance, déshonneur et trahison. L'histoire du règne est dans ce double contraste : une Europe si ambitieuse et une politique française si modeste, un peuple si vaillant et un gouvernement si caduc. Voilà le caractère du siècle; comment M. Michelet l'a-t-il exprimé?

I.

Toute histoire, et plus que toute autre celle du règne de Louis XV, embrasse trois principaux objets : les mœurs, les idées, les intérêts politiques. De ces trois parties, M. Michelet, comme on s'y attend, a largement traité la première, ce qui n'est pas un mal, et il a subordonné et sacrifié les deux autres, ce qui est un grave défaut. Avouons que cette occasion, que ce régal d'histoire naturelle et d'études physiologiques, offerts à l'auteur par son sujet, étaient bien faits pour le séduire. Peut-on s'étonner qu'il ait couru avidement à cette amorce? Dans son tort, M. Michelet a un mérite ou une excuse : il est conséquent, il obéit à l'instinct de sa nature, à la loi de son esprit. Ne sait-on pas, n'avons-nous pas dit que ses livres sont avant tout les mémoires de son humeur et de sa pensée, et comme les impressions de son voyage érudit à travers les siècles? Or avec ce penchant à individualiser l'universel, à voir tout en soi, comme Malebranche voyait tout en Dieu, à se faire centre et foyer dans l'immensité agitée des choses humaines, on est invinciblement porté à rechercher de préférence parmi les élémens compliqués des grandes masses historiques le jeu des causes personnelles, l'action précise des individualités. Sous l'homme public on démasque l'homme privé, et dans l'homme privé, en suivant la même pente, on descend aux particularités intimes, on envahit le seuil réservé, le mystère défendu. Je ne dis pas que le calcul n'intervienne point à son heure pour diriger ou exagérer ce premier mouvement; mais l'allure principale est aussi spontanée qu'elle est logique. En ce peu de mots, vous avez le secret de sa méthode, procédés, choix des sources et résultats.

Il s'établit donc en ces profondeurs de la nature humaine, sur les confins de la physiologie et de la psychologie, à ce point douteux où l'animalité et la spiritualité se touchent; il y place son observatoire et sa cellule, il fait flamboyer dans ces ténèbres sus-

pectes le regard de sa curiosité, l'imagination de sa voluptueuse sagacité. Les faits abondent, et ceux de bestialité pure où le rayon divin est totalement éclipsé, et ceux d'une espèce composée où l'ange lutte contre la bête, où l'honneur, le talent, le devoir, tous les mobiles généreux, refoulent l'attaque et la souillure d'un monde inférieur. Entouré de ces chers témoignages et de ces découvertes précieuses, comme un botaniste parmi les fleurs, comme un chimiste au milieu de ses substances, M. Michelet constate, étudie avec verve tous ces beaux cas d'insalubrité morale, il applique aux formes multiples de la lèpre sociale un diagnostic exercé, il caresse, en les décrivant, tous ces monstres doucereux ou féroces que renferme le repaire du cœur humain. Il est suffisamment récompensé des fatigues de l'étude par les sensualités de la contemplation. De ces analyses il extrait comme une quintessence son opinion sur le règne et sur le siècle, il tire de ce creuset la pierre philosophale de la vérité qu'il cherche. Il a pour tout voir une sorte de lucidité exaltée et de divination rêveuse, il a pour tout dire un art dans l'audace où l'impossible est atteint.

Engagés avec lui dans les sinuosités du royal labyrinthe de Versailles, où le fil politique s'enchevêtre d'accessoires si singuliers en traversant les petits appartemens, désormais nous n'en sortirons plus. Nous habitons les escaliers dérobés, attentifs au bruit des serrures, et philosophant entre deux portes. Nous sommes les Montesquieu de l'entre-sol. Nous possédons à fond la topographie du mystère, la carte de l'intrigue, la stratégie du couloir, la gazette de l'antichambre, l'omniscience des valets, la diplomatie des maîtresses, la chronique des rendez-vous, la clinique des alcôves. Rien ne nous échappe de ces équivoques secrets d'état travestis en cancans, parfumés d'adultère, qui agitent d'un bourdonnement léger un silence plein d'attente, qui glissent d'un vol étouffé sur des lèvres discrètes, qui mettent en émoi les cervelles éventées des courtisans, le peuple soucieux des ombres princières. Nous avons l'oreille de tous les nouvellistes; pour nous, l'œil subtil des Argus sollicite l'infidélité des ombres, et au besoin les portraits, les statues, les jardins, les pierres elles-mêmes parleraient pour nous instruire.

Certes nous sommes loin de méconnaître la part de vérité sérieuse que renferme cet examen microscopique des causes subalternes, cette casuistique des mobiles honteux. Les grandes affaires de ce monde, traités, alliances, expéditions, réformes, institutions, sont souvent infectées par la collaboration sordide de mille passions entremetteuses; plus d'un ressort essentiel joue dans l'impur, manœuvré en dessous par ces moteurs invisibles. Mais jusqu'à quel point l'abject donne-t-il le branle aux vastes conceptions et aux

puissantes entreprises? Parce que l'action des infiniment petits a été plus d'une fois le levier d'Archimède qui a soulevé et bouleversé la politique, est-ce une raison pour que, sceptiques à l'endroit de tout ce qui honore l'homme, nous soyons atteints par la superstition de la bassesse? Nous admettons les petites causes, mais nous ne voulons pas qu'elles nous cachent les grandes. Nous résistons à cette manie usurpatrice qui livre au génie du mal la philosophie de l'histoire. Du point central de l'observation intime, familière, domestique, inquisitoriale et médicale, à laquelle on nous convie, notre œil, éternellement fixé sur l'envers et le dessous des choses humaines, considérant pour ainsi dire la société à fond de cale, aperçoit tout au loin, par une étroite ouverture offusquée de vapeurs, la scène retentissante et l'éclat de la vie publique : là est le chœur des personnages, l'apparat des rôles, le vulgaire des spectateurs qui siffle ou applaudit. Nous voyons très bien, du lieu bas où nous nous tenons blottis, le jeu des ressorts vils; nous les voyons même si bien que nous ne voyons plus autre chose. Le spectacle est pour nous dans la coulisse; nous n'apercevons toujours qu'un côté du réel, le côté triste, qu'une face du vrai, la face ténébreuse. Nous rapetissant dans cette étude et cet amour du mesquin, nous nous habituons à le trouver partout. Nous avons changé d'erreur; nous avions les illusions de la crédulité, nous sommes en proie aux chimères du soupçon. Nous nous trompons par crainte d'être dupes. Nous avons le préjugé morose au lieu de l'avoir gai; nous évitons le mensonge de la flatterie pour tomber dans le sophisme de la satire.

L'ancienne histoire, moins superficielle qu'on ne l'a dit, l'était cependant trop. Elle imitait les orateurs et les poètes, elle glissait ayant peur d'appuyer; elle était de bonne compagnie, elle avait respiré l'air de la cour et des salons; elle avait le respect de l'étiquette, elle donnait un peu trop souvent l'habit de gala ou le manteau tragique à ses personnages; il ne lui serait jamais venu à l'idée de peindre en négligé les maîtres du monde et de les faire aller à la postérité, comme on disait à Marly, *en polissons*. Elle nous a trompés par bienséance. Est-ce donc une raison pour tout défigurer et tout avilir? Faut-il prendre le crayon de Callot ou la baguette de Circé? Notre réforme doit-elle consister à mettre simplement le bas en haut, le fond au sommet, et notre miroir historique doit-il ressembler à ces glaces qui renversent l'image en la réfléchissant? Déshabillons, je le veux bien, les importances officielles; prêtons l'oreille au valet de chambre des grands hommes : pour tout savoir, il faut tout écouter; mais gardons-nous de ces portraits où le grand homme n'apparaît qu'à travers les médisances de son valet. N'appuyons pas sur la bonne foi des *garçons bleus* l'histoire de France.

Que notre jugement ne soit pas un réquisitoire formé des dépositions d'un laquais. L'ancienne histoire, trop bien élevée, trop rompue aux formules obséquieuses, donnait du monseigneur aux puissans, si indignes qu'ils fussent. Nous avons changé cela, et aux lâches flatteries de ce langage de cour nous avons substitué un style de petit lieu, mais d'un bon cru. Dans nos livres, tel ministre est un « gnome, » tel autre un « farceur; » celui-ci, eût-il vaincu à Denain, est un « fastueux bonhomme, » celui-là une « ganache amoureuse, » cet autre enfin un « arlequin. » Il y a pourtant un milieu décent entre se prosterner devant les gens et leur dire des gros mots.

Nos prédécesseurs en histoire étaient d'un spiritualisme exagéré. Chez eux, l'intelligence fait tout, l'âme paraît seule. C'est à peine si quelque dédaigneuse mention de la personne physique vient çà et là nous avertir que ce monde disparu où le récit nous transporte n'était point peuplé d'une race de purs esprits. Le corps, enveloppe usée, serviteur inutile, est abandonné à la misère de son néant. Devant nous passent d'innombrables personnages, distingués par quelque vague attribut, par l'étiquette d'un nom, entourés d'un cortége de souvenirs décolorés; rien ne les fixe sous le regard; aucun ne se dresse en face de nous avec les traits précis et les tons animés de la vie, tout est noyé dans une flottante uniformité; l'essaim des abstractions sonores se mêle en fuyant à travers les ténèbres spacieuses des Champs-Élysées de l'histoire. Cette prédominance presque absolue de l'immatérialité, cette demi-résurrection qui ne sauve qu'une moitié de l'être, la principale, il est vrai, a d'abord l'inconvénient d'être une cause d'ennui et une cause d'oubli : comment saisir fortement l'impalpable? Ces figures légères, pareilles aux fantômes décrits par les poètes, s'évanouissent sous l'étreinte aimante et trompent l'ardeur du souvenir. Ce n'est pas tout; la vérité même en souffre, et dans la délicate appréciation des choses humaines une part trop grande est laissée à l'inexact et à l'incomplet. Le corps n'était pas seulement un soutien inerte, un auxiliaire passif du principe agissant; son rôle subalterne, obscur, plus souvent facile à soupçonner qu'à constater, n'en a pas moins été en certaines occasions décisif. Supprimer un acteur, quelque humble qu'il soit, quand il a influé sur le dénoûment, c'est fausser le caractère de la pièce. Si, comme le dit Pascal, le nez de Cléopâtre a changé la face du monde, la description de ce nez ne saurait être un hors-d'œuvre. A force de s'exténuer et de pâlir, l'histoire se vaporise. On est tenté de lui adresser le conseil donné aux mystiques : épaississez-vous, prenez du relief.

L'excès ancien, excès d'abstinence et de discrétion, appelait un

excès moderne tout opposé : celui-ci n'a pas fait défaut. Le corps aujourd'hui est pleinement réhabilité dans l'histoire, et, non content de recouvrer ses droits, il les dépasse. Longtemps effacé par l'esprit, à son tour il l'offusque. Un axiome nouveau tend à s'accréditer : le visage, c'est l'homme. On va donc le demander à la toile, au papier, au marbre, à l'airain, à la cire; ce précieux dépositaire des secrets ensevelis dans la mort, ce survivant érudit de l'âme envolée est le témoin capital dans les enquêtes que dirige un historien intelligent et expéditif. On l'examine à la loupe, on le mesure, on le palpe, on le dissèque du regard; sous cette fixité d'un instant, sous cette expression qui est la vérité, fardée peut-être, d'un jour ou d'une saison, on cherche à pénétrer l'être réel, ondoyant et divers. Quand le contemplateur abîmé dans ce spectacle y a saisi l'esprit vivant qui s'en dégage, quand il est arrivé à ce point de chaleur qui donne la véritable intelligence et qui fait de l'étude une sorte d'initiation, tout s'explique pour lui et s'illumine, la certitude lui arrive dans un flot de conjectures enthousiastes. Une seule médaille bien observée vaut une bibliothèque.

M. Michelet n'est pas le moins ingénieux de nos historiens physionomistes. Il est remarquable que cet écrivain, en qui la spiritualité est si vive, si raffinée, si tendre, et comme tourmentée d'un mysticisme maladif, soit peut-être celui qui a donné au corps la plus belle place dans l'histoire et qui a le plus largement mêlé dans une fusion hardie la vitalité énergique et l'exubérance des deux natures. Presque toujours dans ses descriptions le trait physique ou physiognomonique vient accentuer, illustrer, et souvent aussi opprimer et déborder le trait moral; l'âme ne va jamais sans son vêtement, elle traîne sa chaîne, elle fléchit et se dérobe sous son fardeau. On ne voit plus alors que le masque, et cette fois encore on ne tient que des apparences; l'élément opaque, s'interposant entre l'esprit observé et l'esprit qui observe, produit une éclipse; le récit et la mémoire sont encombrés et vides; c'est la matérialité creuse, l'inanité sous une forme saillante, l'illusion réaliste. Les descriptions physiques dans M. Michelet sont très courtes. D'ordinaire ce n'est qu'un trait fort grossi, et la plupart du temps un trait comique. Sa plume a quelque chose du crayon de Cham. Philosophe, M. Michelet aime les hommes; écrivain pittoresque, il les déchire et s'en moque. Sa pensée est sympathique, son burin cruel. C'est un satirique philanthrope. Cette âme mobile et passionnée où concordent tant d'extrêmes, cette nature si féconde en incarnations diverses de sa propre substance, tantôt ressent les belles ardeurs du fraternel amour qui embrasse l'humanité souffrante, elle est alors avec les faibles, les humbles, les doux et les

dévoués, avec les bienfaiteurs et les consolateurs de notre race, les Fénelon, les François de Sales, les Channing; tantôt, par certaines crudités et furies d'expression, par de poignantes ironies, elle semble rivaliser avec les Rabelais, les Juvénal, les Swift, et leur envier les éclats de leur rire amer. Ce n'est pas lui qui fermera les yeux sur nos laideurs, qui couvrira de son manteau nos infirmités. Dans les scènes qu'il évoque figure presque toujours une farandole burlesque et comme une danse macabre, où chaque personnage paraît à son tour, chassé d'un coup de fouet impitoyable, déshonoré d'un ridicule, percé d'un sarcasme. Il en est sur qui il s'acharne avec une âpreté fébrile et une rancune convulsive; il enfonce la griffe, il fouille la plaie, il leur darde au cœur des mots aigus, tranchans, de ces coups de plume profonds et forlongés, comme dit Saint-Simon, son modèle. Sa justice s'exerce à la façon d'une *vendetta*.

Le XVIIIe siècle offre à l'irritable historien plus d'une proie légitime. Bien souvent, dans ces exécutions qui étincellent de l'éclair du glaive, le martyr justifie le bourreau. Il est cependant des cas où l'enlaidissement, procédé cher à cet artiste, blesse l'équité et la vérité non moins que les convenances. En voici deux exemples : il s'agit de deux femmes, de deux reines, Marie Leczinska et Marie-Thérèse. Il se peut que la reine Marie Leczinska ait été un esprit médiocre et borné, mais c'est un caractère respectable, singulièrement relevé par le contraste qu'elle offre avec ce qui l'entoure. A l'idée morale qu'éveille naturellement le souvenir de cette honnête femme et de la froide solitude où elle a noblement langui, M. Michelet a substitué une impression physique. Encore si cette impression tenait de l'esthétique et non de la médecine! Marie Leczinska, dans ce volume, n'est plus la femme délaissée ni la reine humiliée, c'est simplement l'épouse malade. Le corps souffre, et dans cette triste infirmité disparaît la noble peine de l'âme, qui se nourrit courageusement de sa douleur. Des deux blessures, une seule nous est montrée, et celle-là donne au récit sa couleur, au portrait sa physionomie, au lecteur le souvenir. C'est une affliction en robe de chambre, qui va du prêtre au médecin, du lit au prie-Dieu (M. Michelet se sert d'un autre mot), poursuivant sans l'atteindre une double guérison, et tremblant devant les faciles dégoûts d'un mari qui est un maître. Remarquez ici et mesurez, je vous prie, la différence des méthodes, des styles, et jusqu'où peuvent s'éloigner et diverger en leurs écarts des fantaisies françaises. D'autres historiens, d'un goût très particulier aussi, ayant à traiter un semblable sujet, abonderont en enthousiasmes, en élans, en ferveurs pieuses et chevaleresques. Leur rhétorique fleurdelisée et

séraphique couronnera d'immortelles une auguste tristesse; l'ambre et l'encens parfumeront le sanctuaire où la vertu gémit, le ciel s'ouvrira, l'inspiration nous portera sur ses ailes au vestibule d'un empyrée royal et chrétien. Avec M. Michelet, nous descendons de l'empyrée à l'hôpital. Dans ses livres pleins de souffles contraires, où les climats se succèdent, où les courans se combattent, on est trop exposé à respirer sur sa route la fade atmosphère où fleurissent les maladies humaines. On se heurte inopinément à des tableaux lugubres qui rappellent la tragédie de Philoctète. Il y a çà et là des vestiges et comme des traînées d'invalides qui sillonnent languissamment le récit. Nous avons tellement épuisé notre science et notre esprit à décrire, analyser, juger et comparer nos personnages, nos héros, nos demi-dieux du passé que, pour innover, nous imaginons de leur tâter le pouls. Heureux le grand homme de bonne santé et de bonne mine! Nous revenons aux primitives admirations contemporaines de l'Iliade : c'est le véritable esprit des siècles héroïques. Que je plaindrais Socrate, si M. Michelet s'avisait de refaire sa biographie et sa célébrité!

Marie Leczinska, c'est la résignation; Marie-Thérèse, c'est l'action. L'une pleure ou prie; l'autre règne, gouverne et se bat, non sans vigueur. Voilà, direz-vous, qui va séduire M. Michelet! La femme forte, c'est l'idéal! Point : Marie-Thérèse est Autrichienne et M. Michelet est Prussien. Cela n'empêche pas l'intrépide reine de Hongrie d'avoir eu sa journée historique, l'un de ces momens où l'âme humaine aiguillonnée par le péril touche à la grandeur. Qu'en pense M. Michelet, et qu'en dit-il? Rien, si ce n'est que Marie-Thérèse était « une grosse femme. » Voilà son mot et sa sentence. « La grosse Marie-Thérèse, » va-t-il répétant à chaque ligne, « la grosse reine des brigands du Danube. » Il n'y voit pas autre chose. La femme forte n'est plus qu'une forte femme. A l'heure difficile et heroïque, il la coiffe d'une épithète à la Paul de Kock. Cette prétendue vérité descriptive, cette matérialité indiscrète qui vient si mal à propos se placer entre nous et le rayonnement d'énergie qui se dégage d'une âme, forme tout simplement un contresens. La laideur visible, qui ne me fait rien, me cache ou me travestit la beauté morale, qui m'importe. Il y a mieux, et voici le piquant de l'affaire : cette vérité physique est une erreur, même physiquement. Marie-Thérèse, née en 1717, est morte en 1780. A l'époque où nous sommes, au commencement de la guerre suscitée par la Pragmatique en 1741, année de l'épithète, elle a vingt-quatre ans. Sans recourir au cabinet des médailles ou aux galeries des souverains, on peut être sûr que la femme alerte et vaillante, dans sa fleur d'héroïsme et son printemps guerrier, ne justifie pas

le portrait bourgeois qu'on nous en fait. L'épithète est prématurée et antidatée. Ce qui sera vrai en 1779 l'est beaucoup moins sans doute en 1741. Une erreur de quarante ans dans le portrait d'une femme! De là une méprise d'un genre nouveau, produit d'une nouvelle mode historique : l'anachronisme pittoresque.

En quittant ce musée des infirmités et des difformités humaines, où l'imagination de M. Michelet nous ensorcèle par une magie qui nous irrite, et fait jouer avec puissance le talisman de la laideur, on est porté à se demander si de ces exhibitions prolongées, de cet assemblage incohérent de couleurs voyantes, l'esprit peut tirer quelque instruction solide et quelque profit réel. Où placer la limite qui sépare la vérité de la fiction? Ces personnages étaient-ils bien tels qu'ils sont décrits? N'étaient-ils que cela? Où finit en chacun d'eux l'empire de l'être inférieur? Où commence l'ascendant des facultés maîtresses? Dans cet embrouillement du moral et du physique, je ne distingue plus ce qui est fatal de ce qui est libre; je ne sais si j'ai sous les yeux de monstrueux caprices de la nature ou les dépravations d'une volonté corrompue. Ces malades, ces fous, ces vicieux, qui m'étourdissent de l'étalage bruyant de leurs misères privées, ne me laissent apercevoir ni le mérite ni la responsabilité de l'homme public, ministre, roi, diplomate ou capitaine. La tyrannie de la chair est l'excuse de l'esprit. Assiégé de perplexités, craignant d'être la dupe d'une hallucination, je perds à la fois l'intelligence de ce qui se passe et les moyens de le juger. Devant les excès de la description, toute évidence disparaît et la moralité s'éloigne.

Quelle peut être en effet l'autorité d'un témoignage où la fantaisie joue un si grand rôle? Sur quels fondemens solides reposent ces compositions originales dont le charme est étrange, mais irrésistible? La vérité historique, pour s'établir, met en œuvre deux sortes de documens : ceux qui donnent la certitude et ceux qui s'arrêtent à la probabilité. Le génie lucide de M. Thiers, si pénétrant dans l'analyse et d'une ampleur si aisée dans la synthèse, nous a montré quel parti on peut tirer des papiers d'état, des correspondances officielles, et ce que deviennent de tels matériaux sous une main puissante ou habile. De laborieux disciples continuent sa tradition avec intelligence. La seconde classe, celle qui comprend les mémoires, les chroniques, les journaux privés, les légendes de l'enthousiasme et celles de la médisance, toutes les formes de l'observation grave, spirituelle ou frivole, est aussi variée qu'étendue; rien de plus incertain que son crédit; dans certaines pièces il monte très haut, il touche à la solidité de l'officiel; dans d'autres, et malheureusement dans la plupart, il descend très bas : il parcourt tous les degrés de l'échelle des probabilités. De ces deux sources gé-

nérales d'information, quelle est celle où puise de préférence M. Michelet? Tous les goûts de son esprit, toutes les tendances ou les nécessités de sa méthode le portent du côté le plus attrayant, le plus riche et le moins sûr. Je ne dis pas qu'il y ait chez lui parti-pris de négliger l'officiel; mais il s'en sert avec froideur, avec parcimonie. Il semble éviter ce qui s'impose à lui et force son assentiment; l'autorité le gêne, il aime bien mieux ce qui se présente sans garantie publique, avec un tour libre et aventureux. Plus humble est le renseignement, plus chaud est l'accueil. Il prend alors ce document isolé et inconnu sous sa protection, il le produit, il lui fait un sort. Ce qui ne plaît à personne, ce qui n'attire personne, est précisément ce qui le gagne; il a la passion du détail obscur, du fait inaperçu, de la cause sans conséquence, du texte dédaigné. L'imperceptible, sous son regard et sous sa plume, grossit outre mesure; d'un rien il fait sortir un monde. Dans le choix de ses témoignages, il y a, pour ainsi dire, acception de personnes; il semble mettre en pratique à leur égard ses sentimens de philanthropie et s'inspirer des prédilections d'une âme populaire; il est avec eux aussi l'ami des petits et des délaissés. Les rôles sont intervertis; ce n'est pas sur les élus de sa faveur qu'il s'appuie, il met sa gloire à les soutenir. M. Michelet ne cherche pas à se recommander lui-même par la valeur des preuves qu'il emploie, c'est M. Michelet qui recommande ses preuves. On dirait qu'il est en révolte contre les lois ordinaires du travail historique, tant ses matériaux, étrangers aux conditions naturelles de l'histoire, ont un air de caprice et d'opposition. Là, nul souci de l'importance et du rang, un complet renversement de l'ordre habituel et de la subordination légitime. M. Michelet place ses documens un peu comme les ministres placent leurs créatures. Quand ce menu peuple d'incidens sans portée a été élevé au rang d'influens témoignages, quand ces parvenus de la grâce du maître, marqués de son empreinte, enflés et embellis de ses commentaires, ont reçu les largesses de sa sensibilité éloquente, il applaudit à son œuvre, et s'imagine sans peine que plus il y a mis de lui-même, plus il s'y trouve de vérité. Aussi dans ses établissemens et ses constructions historiques vous ne rencontrez point de ces fortes chaussées, inébranlables dans leur simplicité, où le pied se pose partout en assurance sur l'exact et l'authentique, point de ces voies romaines qui défient les siècles, mais de merveilleuses mosaïques d'une infinie délicatesse.

Tout le monde sait combien, au temps de Louis XV, ont coulé d'une veine fertile ces écrits de qualité mêlée où se versent pour la postérité les confidences du bon sens avisé et bien informé, les plaintes de la vanité et de l'intérêt, les préventions des coteries, le

dépit des désœuvrés contre l'activité heureuse, les imaginations de la sottise privée ou publique, dupe d'elle-même et d'autrui, qui tend à la crédulité future le piége éternel d'une mystification involontaire. L'histoire du XVIIIe siècle en est submergée; sa face grandiose en est souillée et amoindrie. Quand il s'agit de peindre en traits généraux ce qu'il y a de plus changeant, de plus extérieur, de plus insaisissable dans la vie animée d'une société, ses mœurs avec leurs nuances mobiles, ses modes, ses engouemens, ses plaisirs, le côté frivole de ses passions et de ses idées, l'atmosphère inflammatoire où fermentent les têtes légères, tous ces riens déliés, fugitifs, éphémères, qui en se condensant forment la flottante rumeur des cours et des capitales, de pareils témoignages sont alors précieux; le vague y devient un mérite, la confusion bavarde dont ils sont pleins est déjà par elle-même une vivante et fidèle image de la réalité. Le tort de M. Michelet, c'est de transporter avec trop peu de scrupules dans l'histoire politique, qui ne doit s'ouvrir qu'au juste et au vrai, ce qui de sa nature est si sujet à l'inexactitude et à l'injustice. Figurez-vous quelqu'un qui, de nos jours, voudrait juger les gouvernemens et décider des réputations sur les gais propos de la petite presse. Or la petite presse, qui s'étale aujourd'hui, existait, il y a un siècle, en se cachant; elle s'écrivait à huis clos, avec d'autant plus de hardiesse; elle faisait ses malices posément, avec calcul, et pour une échéance indéterminée, non pas au jour le jour et sous le contrôle de tous; elle existait par les mêmes raisons qui la font en ce moment prospérer, car la vie privée n'est jamais si turbulente, si débordée en paroles et en gestes que lorsque la vie publique est frappée de paralysie.

L'érudition puisée à de telles sources a un attrait qui est aussi un écueil : la facilité. Tout s'y trouve et elle rend tout possible. Avec cette matière molle et complaisante, un esprit inventif compose à son gré des poèmes de conjectures très divers et tous également vraisemblables. Elle a un autre inconvénient : elle abaisse la dignité de l'histoire, elle en brise l'unité. Elle en fait une sorte de mémoire collecteur, surchargé des petitesses accumulées de tous les temps, bigarré de ces privautés du style que se permet envers lui-même celui qui n'écrit que pour lui seul. Elle étouffe le principal sous les incidens, elle morcèle le récit en digressions. Cette histoire de Louis XV n'est, à vrai dire, qu'un agencement d'agréables biographies, d'anecdotes vivement contées, dont quelques femmes sont les poétiques héroïnes. On passe de la touchante Aïssé à la noble Lecouvreur et de celle-ci à la belle Cadière. Surviennent avec fracas les royales maîtresses, puis discrètement s'insinue l'enfantine importance des filles du roi. Sur la tête de ces

espiègles impérieuses, M. Michelet, trop fidèle à ses habitudes de crédulité déplacée, fait planer l'ombre des flottantes calomnies, des rumeurs sournoises, des fuyantes et anonymes délations qui caressent sa chatouilleuse oreille, et sont pour lui, en toute enquête historique, comme les épices du juge. Beaucoup de jolis groupes et nul ensemble; des médaillons artistement nuancés, et pas de tableau. Le jour mystérieux des boudoirs, les délicates confidences des amours illégitimes remplacent les clartés du grand jour et la discussion des affaires de l'état.

Tous ces petits faits, choisis, assemblés, commentés dans leur singularité piquante, forment un contraste frappant avec le style haut en couleur et la légère enflure de l'écrivain. De là d'assez nombreuses dissonances, le mesquin se heurtant à l'emphatique, de beaux fragmens dignes de l'ode ou de l'épopée éclatant au milieu des crudités triviales, la verve de Tacite hors de saison, l'illuminisme teignant de ses lueurs empourprées les frivolités du commérage, d'admirables élans qui ne se soutiennent pas, des effusions soudaines et ravissantes, pareilles à des chants qui traversent l'air, et sur le tout quelque chose de brusque, d'âpre, d'irrégulier, d'ardent et de chatoyant qui court, qui surprend, qui saisit, qui éblouit.

A ce talent d'une étonnante richesse, deux choses ont manqué, sans lesquelles il est bien difficile d'être un historien accompli : la force et la grandeur. Résistez à l'enveloppement d'influence prestigieuse où nous maîtrise et nous caresse cette nature charmante et subtile, nature maladive, alanguie, demi-close, belle et peu sûre, dangereuse comme la nuit, diraient les Orientaux : au fond, que trouvez-vous? Avec la toute-puissance féminine, la faiblesse de la femme. Cette faiblesse, le cœur véhément et plein d'orages la soulève, l'éclair de la passion la transfigure; elle monte, elle s'exalte, l'énergie passagère qu'elle déploie a quelque chose de crispé; on sent à la fièvre qui l'agite qu'elle n'attaque pas un sujet de haute lutte, mais par une série d'efforts saccadés. Comme l'énergie, l'élévation de l'esprit procède chez lui par accès et par soubresauts. Sa pensée, bien que magnanime, n'a pas cette simplicité d'attitude, marque essentielle de la grandeur, ni cette tranquille assurance du génie qui s'élève sans sortir de lui-même, et, libre en sa démarche, s'avance sur les hauteurs insouciant comme un dieu. Dans ses élans, les nerfs inquiets entrent en jeu. Il est rare que M. Michelet atteigne la vérité par le plus court chemin et l'aborde de plain-pied. Il l'exagère ou la rétrécit, il lui donne des visées orgueilleuses et un développement étriqué. Maigre ou enflée, elle n'a guère d'autre alternative, et connaît peu la ferme plénitude de la santé. La vérité, présentée

par lui, ressemble à l'honnête femme parée des couleurs du demi-monde; elle a toujours, plus ou moins, la figure de l'erreur.

A côté du volume sur la régence, celui-ci semble modéré. Les défauts y sont moins fougueux, les qualités moins téméraires. L'historien, comme la France elle-même vers 1730, se tempère et s'attiédit. Sous le gouvernement du cardinal qu'il déteste, il a malgré lui respiré la sagesse. Son imagination perd l'habitude de tout oser. Il y a pourtant au milieu de ces menues descriptions et de ces sinuosités biographiques où le récit s'égare quelques traits qui se détachent avec relief sur le fond vague. Il y a de ces touches pénétrantes qui vont jusqu'au cœur de la réalité. La main du maître s'y reconnaît et s'y retrouve. Par exemple, M. Michelet nous donne un très vif sentiment de l'esprit général et de la vie publique de ce temps-là, vie étroite et de sombre isolement, enfermée dans un cercle immuable de passions et d'intérêts, étouffant sous une atmosphère que rien ne renouvelle, tournant dans une routine de discordes envenimées, condamnée à une perpétuité d'opinions fanatiques, et nourrissant dans les profondeurs séculaires et les *in-pace* de la rancune ces monstres de fureur aigrie, de jalousie concentrée, d'ambition pervertie, ces lions et ces tigres qui un beau jour, tout couverts de leur fange échauffée, ont bondi pour la vengeance. Il a aussi caractérisé, en termes d'une précision neuve et saisissante sous lesquels se sent l'âme de l'observateur non moins que son esprit, ce despotisme abâtardi du XVIIIe siècle, à la fois plat et écrasant, cruel et sot, ce mélange d'inquisition et de police, cette méticuleuse tyrannie, croisée d'esprit profane et d'esprit dévot, pleine de colères sans pardon, d'adoucissemens trompeurs, de retours inattendus, tyrannie brutale comme une bastille, hypocrite comme un couvent. C'est ce qu'il appelle « la terreur papale et royale, » sorte d'horreur sacrée, bien égayée, il est vrai, par les joyeusetés du temps, mais dont le fond noir reparaît toujours. A notre avis, ce sont là les belles pages du livre. Là surtout se marque la puissance propre de ce talent qui ne se borne pas à dire les choses, mais qui les couve et les embrasse d'un chaud regard, qui trouve pour les exprimer des mots condensés et tranchans, et qui en donne au lecteur la sensation immédiate et comme le frisson. Sortons maintenant de l'histoire des mœurs où l'auteur, cédant à un goût exclusif, s'est confiné. Abordons avec lui l'histoire des événemens et des personnages politiques qu'il a trop négligée. Comme lui, mais avec plus de droit que lui, nous y serons bref.

II.

En 1743, Louis XV écrivait au maréchal de Noailles : « Ce siècle-ci n'est pas fécond en grands hommes, et il serait bien malheureux pour nous si cette stérilité n'était que pour la France. » Ce roi, qui voyait si bien le mal dont la France du XVIIIe siècle a souffert et qui ne se doutait pas qu'il en fût le principal auteur, exprime ici une crainte juste : à la guerre, comme en politique, notre indigence personnelle s'aggrave ordinairement de la richesse d'autrui. Au train rapide dont se fait et se défait aujourd'hui la puissance des états, une disette de talens trop prolongée dans les armées et dans le gouvernement serait mortelle; la France y succomberait. Il n'est plus permis aux nations d'être stériles. Pendant les trente premières années de ce règne, les moins tristes et les moins vides, et ce sont les seules qui en ce moment nous occupent (1724-1757), trois personnages paraissent sur le devant de la scène politique et militaire : Fleury, Noailles et le maréchal de Saxe. En toute grave affaire, ils sont les promoteurs ou les exécuteurs. Ils décident du bon et du mauvais succès; l'histoire du siècle à cette date est leur ouvrage. Sur les trois, deux sont, comme Villars, les survivans de l'époque de Louis XIV; le troisième est un étranger. De tous les hommes qui possèdent alors l'influence, il n'y a que le roi qui appartienne au règne. Comment M. Michelet les a-t-il jugés, eux et le prince? D'une façon que j'appellerais arriérée, s'il ne me répugnait d'appliquer un tel mot à un tel homme. Son opinion expéditive et absolue a exclu tous les tempéramens que lui conseillaient avec autorité des documens nouveaux qu'il ne faut ni surfaire ni dédaigner. Retranchée dans la rigueur excessive et aujourd'hui réfutée de jugemens déjà anciens, de conclusions plusieurs fois formulées, elle n'a pas voulu se rajeunir pour n'avoir pas à se modifier. C'est l'ordinaire effet du parti-pris : il ferme les esprits les plus ouverts, il immobilise les plus avancés.

Certainement le cardinal de Fleury n'était pas un ministre de génie; mais en dehors d'une exceptionnelle supériorité de l'intelligence il y a place pour de bonnes et solides qualités de gouvernement. Il eut un premier mérite, très politique : il vint à propos. Esprit sans éclat, il était aussi sans vanité. Incapable d'atteindre au grand et ne se faisant aucune illusion ni sur lui-même ni sur les autres, il évita du moins ces bruyantes contrefaçons de la grandeur par lesquelles se masque et s'étourdit une impuissance ambitieuse. Sans sortir de sa nature, sans forcer ses moyens, il accomplit à petit bruit et comme en sournois le bien alors possible. Doux, sage, timide, ami des temporisations, esprit de juste milieu et d'une

flexibilité rusée qui dans un cabinet constitutionnel aurait eu son prix, il cicatrisa, souvent en ne faisant rien, les imprudences de ceux qui avaient voulu trop faire. Il avait, dirions-nous aujourd'hui, fort peu d'idées; mais comme en politique ce sont avant tout les circonstances qui caractérisent les systèmes, au lendemain de la régence ce défaut se tournait en qualité. Dans le cours varié des choses humaines, il est bon que la médiocrité réparatrice succède à la pétulante initiative des hommes d'imagination. Tous ces conquérans du progrès ressemblent aux autres : leur gloire à la longue coûte et fatigue. La France, rudement secouée par la brillante explosion d'une folle jeunesse, se remit volontiers en tutelle sous un pouvoir sénile dont l'âge lui garantissait l'inertie, et qui, par sa dissimulation même et sa bénignité hypocrite, offrait aux peuples un semblant de cet autre avantage que parfois ils désirent : l'absence de gouvernement. Ainsi en jugèrent les esprits sérieux en France et à l'étranger; ils surent gré au cardinal de ses qualités négatives et de ses défauts bienfaisans. Le témoignage de Frédéric II, qui n'est pas suspect, est tout en sa faveur. « Ce ministre, dit le roi dans ses mémoires, a relevé et guéri la France; il a payé une partie des dettes de Louis XIV, il a remis l'ordre dans l'administration, troublée par le régent et ses amis; il a rendu au royaume une prospérité intérieure qu'il n'avait point connue depuis 1672. » Pourquoi M. Michelet, admirateur de Frédéric, ne prend-il pas conseil de ce prince lorsque celui-ci est impartial et compétent?

La cauteleuse sagesse du cardinal, allant des affaires de l'intérieur à celles du dehors, devenait une diplomatie qui eut, elle aussi, ses beaux jours et une réputation européenne. « Plus d'une fois, dit encore Frédéric, il joua sous jambe les plus fins politiques et les têtes couronnées. Il préférait les négociations à la guerre, aimant mieux être l'arbitre que le vainqueur des rois. » Voltaire avait ses raisons pour ne pas aimer Fleury, ce qui ne l'a pas empêché d'être juste envers le ministre qui l'exilait, mais qui agrandissait la France. Il écrit en 1738 à un prince d'Allemagne :

> Ce vieux madré de cardinal
> Qui vous escroqua la Lorraine...

Ne déprécions pas outre mesure les diplomates qui gagnent des provinces, pas plus que les financiers qui réduisent la dette publique. Ces deux mérites, il est vrai, ont un peu baissé aujourd'hui dans l'esprit des hommes; mais convenons qu'il est encore moins facile de les imiter que d'en médire. Sachons quelque gré à ce ministre, continuateur affaibli de Mazarin, de n'avoir pas inventé trop tôt le principe des nationalités.

Comme beaucoup d'hommes de gouvernement, Fleury eut le tort de vieillir. Il s'obstina à vivre et à gouverner. Entré à propos, il ne sut pas sortir à temps. Il vit se retourner contre lui ce qui avait fait sa force, l'opportunité. Un pouvoir de circonstance qui dure dix-sept ans! Ces gouvernemens de convalescence sociale ont d'autant moins d'avenir que la nation est plus robuste. Il lui arriva l'inévitable : des intérêts et des talens nouveaux se produisirent tout à coup dans cette Europe où sa prudence, contente de son lot et n'aspirant plus qu'à goûter en paix une gloire très mitigée, soufflait sans relâche l'assoupissement universel. Cette brusque invasion de l'indocilité des choses humaines troubla et déconcerta insolemment sa vieillesse respectée. Il fit tout à contre-cœur et à contre-sens; il fut trompé par les événemens et joué par les hommes, double malheur dont les plus habiles ne sont pas toujours garantis. Ses trois dernières années gâtèrent son œuvre au lieu de la couronner. Tandis qu'auparavant les avantages du système en cachaient les inconvéniens, dès que le mal prit le dessus, on ne vit plus autre chose.

M. Michelet, comme s'il écrivait au lendemain des faits, dans la première injustice du mécontentement public, oublie les services rendus par cette administration utile et modeste; il ne veut la regarder, ce qui est toujours facile, que par ses petits côtés. Usant ici du procédé descriptif que nous avons expliqué, il met en relief le trait comique de la figure du cardinal. Tantôt il en fait un personnage patelin, une nullité doucereuse et intrigante, une façon de supérieur bigot qui dirige ténébreusement je ne sais quelle communauté pleine de cabales. Tout son art consiste à envelopper d'une obséquiosité dominatrice l'âme assouplie de son tout-puissant élève et à capter chaque jour une prolongation du pouvoir absolu. Tantôt ce n'est plus qu'un Géronte usé de corps et d'esprit, qui trébuche dans les piéges de cour, qui a peine à esquiver « les bons tours qu'on lui joue, » à contre-miner les desseins qui ont pour but « de le faire sauter. » Il s'affaisse dans une décrépitude honteuse jusqu'à ce que « la maladie évacue le peu qu'il avait d'âme. » Voltaire, que nous citions tout à l'heure, nous donne une idée très différente de l'énergie durable du cardinal et de son entêtement à mourir debout. Un jour Frédéric, qui n'aimait et n'estimait de la France que le bel esprit, s'était moqué dans une lettre des « sybarites de Paris, » comparant la faiblesse amollie des Français à la vigueur des hommes du nord. Voltaire lui répond en décembre 1742, quelques jours avant la mort du ministre : « Il n'y a rien de nouveau parmi nos sybarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois, d'être conté à votre majesté. Le cardinal de Fleury, après avoir été assez malade, s'avisa, il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la messe à un petit autel, au milieu d'un jardin où

il gelait. M. Amelot et M. de Breteuil arrivèrent et lui dirent qu'il se jouait à se tuer. « Bon, bon, messieurs, leur dit-il, vous êtes des douillets. » A quatre-vingt-dix ans! quel homme! Sire, vivez autant, dussiez-vous dire la messe à cet âge et moi la servir! » Je ne demande pas à M. Michelet de servir la messe du cardinal, mais simplement d'être aussi juste envers lui que l'ont été ses deux ennemis, Voltaire et Frédéric.

Louis XV n'est pas moins maltraité que son ministre, bien qu'il soit difficile de maltraiter Louis XV. M. Michelet ne tient aucun compte, je ne dirai pas de la correspondance récemment publiée par M. Boutaric et qu'il n'a sans doute pas connue, mais de celle qui l'année dernière a eu pour éditeur zélé et convaincu M. Camille Rousset. On dirait qu'il ne l'a pas lue, tant elle lui fournit peu, et cependant elle se rapporte à l'époque même dont il écrit l'histoire. A quoi bon rechercher curieusement et exhumer avec ardeur des informations nouvelles, si les plus intéressantes découvertes sont lettres closes pour les historiens? Il ne s'agit pas ici de réhabiliter un roi justement condamné, mais de mieux pénétrer un caractère en partie mal connu. La sentence définitive restera sévère, mais les motifs du jugement seront plus nettement exprimés, et quelques restrictions en adouciront la rigueur. Même à ne considérer que le mérite littéraire de l'œuvre, souci toujours grave pour un écrivain tel que M. Michelet, il y aurait intérêt, ce me semble, à raviver et rafraîchir ce sombre portrait.

Louis XV n'était pas fatalement voué au mal et déshérité du bien. Sa nature molle et dissolue, qui devait aller si loin dans l'abaissement continu, ne manquait à l'origine ni de dignité, ni de bon sens, ni de distinction. Ce sol léger contenait des semences de probité et d'esprit, d'où pouvait sortir, sous une influence plus saine, un caractère d'honnête homme et de roi. Chez lui, rien n'accuse l'ascendant irrésistible de ces principes vicieux dont le développement souille et flétrit une destinée. Ce n'est point une âme marquée d'un sceau de réprobation et de disgrâce morale. La fatalité corruptrice est venue du dehors. Tous nos grands rois, Louis XIV, Henri IV, Charles V, avaient eu pour début et pour école l'adversité. Louis XV est l'élève du despotisme florissant. Ce qui l'a perdu, ce fut d'être tout ensemble si faible comme homme et si peu contesté comme roi; ce fut l'incapacité absolue de la volonté jointe à l'absolu de la souveraine puissance. Contre des séductions, qui pour le vaincre s'armaient de son pouvoir illimité, que pouvait-il, âme sans nerf, intelligence sans gouvernail, sinon flotter à la dérive au milieu des voluptés et s'y abîmer? Louis XV et son successeur ont cédé tour à tour à l'une des deux influences suprêmes du XVIIIe siècle : le plaisir et l'idée. En cédant, ils ont livré, l'un le prestige

royal, l'autre la monarchie et l'ancienne société. Ce sont les deux vaincus de ce siècle triomphant qu'ils auraient dû gouverner.

En 1743, au moment où la mort du cardinal, mettant fin à une tutelle inamovible, permet au roi d'être le maître, il se produit dans le caractère de Louis XV une crise heureuse et pleine de promesses. La lutte s'engage entre sa générosité native et ce monde amollissant qui le circonvient, qui le gagne, sans l'envahir encore. Il sort du huis clos de sa minorité prolongée; il écarte le nuage qui cachait aux regards des peuples la royauté nouvelle, il se montre avec les grâces de la jeunesse, avec le doux et joyeux éclat d'un avénement désiré. Tous les cœurs volent à lui; ils attendent depuis si longtemps un pouvoir qu'ils puissent aimer. L'odieux qui s'attache aux tyrans de passage qui ont abusé de l'interrègne se tourne en faveur pour sa personne; par une singulière fortune, l'héritier de Louis XIV cumule avec une autorité sans bornes la popularité qui le venge des ministres oppresseurs du peuple et du prince. « Nous avons donc un roi! » Tel est, disent les mémoires du temps, le cri qui s'échappe de l'allégresse et de la confiance publiques. Louis XV semble le justifier. Il est assidu aux conseils, il étudie les hommes et les choses, il voit les abus, il veut les réformes; il fait son royal métier, le travail a pour lui le piquant d'un plaisir inconnu. Il a des élans et des reparties dignes de sa race; il regarde à la frontière, du côté de l'ennemi et du drapeau. « Laisserai-je ainsi manger mon pays! » dit-il à ceux qui le retiennent. Quand le départ pour l'armée est fixé : « Quel temps superbe! que je voudrais être plus vieux de quelques jours! » On lui dit que sa maison n'est pas prête, qu'il faut l'attendre. « Je sais, répond-il, me passer d'équipages, et, s'il le faut, l'épaule de mouton des sous-lieutenans d'infanterie me suffira. » Cependant, même en ce premier feu, même en cette saison d'activité, de courage et d'espérance, où l'horizon étroit du règne s'élève et s'élargit, la faiblesse originelle reparaît et vient traverser cette impétuosité de bon augure. Déjà on voit agir sous la noble chaleur le dissolvant qui doit glacer et paralyser tout. Rien de ferme et de suivi ne soutient ces louables velléités; ce sont les saillies d'un cœur bien né, mais la personnalité virile, maîtresse des autres et d'elle-même, ne s'affirme pas. Les plus graves résolutions sont ajournées par de subites défaillances, par des distractions faciles, par d'inexplicables oublis. Il est manifeste que Louis XV ne tient pas dans le sérieux, qu'il fuit la peine, et qu'il lui manque la vocation du grand. Il effleure le devoir et la gloire. Il dit comme Orosmane :

Je vais donner une heure aux soins de mon empire,

et une fois quitte de sa tâche princière, de son royal *pensum*, il se hâte vers le repos. Il a obéi à ses mentors; sa conscience d'écolier ne lui reproche rien. Le roi qui s'annonçait s'est éclipsé.

L'insuffisance de Louis XV se reconnaît encore à cet autre signe: l'absence de vues personnelles. Il n'a pas de système de gouvernement. Son unique principe, c'est l'imitation. Élevé dans le vide immense laissé par Louis XIV, son enfance silencieuse et solitaire avait reçu l'impression des lieux, des regrets, des souvenirs qui lui retraçaient la merveilleuse histoire du précédent règne. Il avait lentement recueilli ce visible et public testament de grandeur et respiré l'atmosphère récente de cette longue apothéose. Ce sentiment de vénération pour une puissante mémoire, le seul qui ait eu prise sur cette âme débile, lui tint lieu de règle et d'invariable maxime. Il y attacha sa volonté flottante; ce fut le seul ressort qui parut faire mouvoir le fantôme. Imiter Louis XIV, prendre ce qu'il peut de ce royal esprit, grandir sous l'ombre majestueuse de ce nom protecteur et s'y abriter, son ambition ne va pas au-delà. Il a tellement besoin d'être soutenu, il existe si peu par lui-même, qu'il se cherche des appuis et dans le présent et dans le passé. Il n'est pas roi, il est d'après un roi. Du reste, cette imitation, son plus louable effort, lui réussit pour un temps. Entouré de vieillards qui ont connu Louis XIV, de Nestors fanfarons, mais expérimentés, qui vantent sans cesse les combats de géans où leur bras s'est montré, les prodiges de cet âge héroïque, il remet en honneur les anciennes coutumes, la vieille discipline et le vieil esprit; il remonte peu à peu les ressorts de l'état, et avec cette vigueur d'emprunt il fait face à l'ennemi. Un semblant de grandeur se répand sur la cour efféminée et la nation engourdie. Nos armées trouvent à Fontenoy, à Raucoux, à Lawfeld, un regain de gloire. On signe en 1748 une paix infructueuse, mais honorable. L'éclat des fêtes de Versailles rejaillit de nouveau sur l'Europe étonnée; le génie des arts et des lettres y paraît en courtisan sous les traits de Voltaire; Jean-Jacques Rousseau y figure pour la musique d'un ballet; la philosophie, à cette heure, est incertaine, désarmée ou soumise; la révolution ne gronde pas encore dans le lointain, et le cours du siècle peut changer. Croirait-on que ni ces nuances si marquées du caractère de Louis XV, ni ce fugitif rayon qui éclaire le règne ne paraissent dans la tristesse uniforme des peintures tracées par la main trop sévère et l'excessive concision de M. Michelet?

Plus tard, quand le royal personnage, s'amoindrissant de jour en jour, est devenu cet être ennuyé, avili, qui fait honte à la débauche même, toute pensée sérieuse n'a pas absolument disparu de cette âme éteinte. Il est moins bas qu'on ne le suppose. Il se

désintéresse moins qu'il ne semble des fautes de son gouvernement et des revers de la nation. Il suit d'un œil morne l'échiquier de la politique étrangère. Ce reste de souci élevé, qui survit et surnage dans le misérable abîme où Louis XV se noie de plus en plus, produit dans ce reste de roi des effets singuliers. Il se sait mal servi, il est mécontent de l'allure générale des affaires, mais il n'a pas la force d'imposer une idée, une volonté qui soit à lui. Que fait-il? Il cède en apparence, et il se venge en conspirant contre ses propres ministres. Caractère pusillanime, il se réfugie dans la duplicité, il se réserve comme une souveraine prérogative le département de l'espionnage, il a sa politique personnelle, ses moyens particuliers, ses affidés; il se dérobe et s'embrouille dans un réseau de voies tortueuses et ténébreuses; il a organisé tout un système de galeries souterraines qui aboutissent aux cabinets européens et qui éventent par des contre-mines la politique officielle. C'est là qu'il fait le roi. C'est par ces astuces et ces manéges que le successeur de Louis XIV intervient dans le règlement des plus graves intérêts de son temps; c'est par ce canal qu'il y met la main. L'entretien de cette agence lui coûte dix mille livres par mois; il y subvient avec les bénéfices de sa spéculation sur les grains, avec des lots gagnés et des dividendes réalisés. L'agio paie la délation. Il tremble d'être découvert; il l'est à la fin, ce double jeu honteux est percé à jour. Châtié par la risée de l'Europe, le roi conspirateur n'a pas le courage de sauver ses complices de l'exil ou de la prison. Voilà où en est venu cet absolu pouvoir que Louis XV personnifie. Un despote qui peut briser les instrumens de son règne et qui aime mieux leur faire opposition dans l'ombre! L'homme en qui l'état monarchique est incarné se dépouillant de ce caractère presque surhumain, et sortant de sa nature d'exception pour organiser comme un particulier factieux une société secrète de politique étrangère contre l'état (1)! La conclusion de tout ceci, c'est qu'il faut bien distinguer les époques dans l'histoire de Louis XV et ne pas les envelopper dans la rigueur confuse d'un blâme général. Qu'on l'applique aux événemens ou qu'on l'applique aux personnes, la condamnation en masse ne saurait être un jugement.

Nous connaissons le duc de Noailles par ses lettres, et le comte de Saxe par le portrait qu'en a tracé ici même M. Saint-René Taillandier (2) avec cette précision vivante dans les détails et cette largeur d'exposition qu'on n'a certes pas oubliées. Vers le milieu du règne, entre les langueurs du commencement et les tristesses de la fin, ces deux hommes, d'un mérite si différent, secondèrent énergique-

(1) *Correspondance secrète inédite de Louis XV*, par M. E. Boutaric.

(2) Voyez les numéros des 1er mai, 1er juin, 1er juillet, 1er août et 15 octobre 1864.

ment l'effort patriotique où le roi s'unit à la France. Ils présidèrent à cette reprise de l'entrain guerrier, à ce réveil momentané de la fortune. En ce temps d'activité et de prospérité sitôt démenties, l'un fut le conseil, l'autre le bras. Le duc de Noailles, comme le prouve la correspondance publiée par M. Camille Rousset, était un esprit clairvoyant, avisé, d'une rare fertilité d'idées et d'expédiens, et d'une sagesse un peu verbeuse. L'âge avait tempéré cette fougue d'imagination que les mémoires contemporains ont décrite en termes si expressifs : en diminuant la vivacité de l'intelligence, il en avait accru la lucidité. Excellent dans la délibération, grâce à cette abondance de vues où puisait largement la stérilité d'autrui, il était indécis et partant médiocre dans l'exécution. Malheureux comme général, il nous rendit cependant un signalé service : il sut trouver dans les rangs secondaires de nos armées un gagneur de batailles. Il devina son génie méconnu, et, loin de le jalouser et de le traverser, il le défendit contre les petitesses ombrageuses de l'esprit de cour, il lui mit dans la main le bâton de maréchal et l'épée de la France. Citoyen sans cesser d'être courtisan, servant l'état avec zèle sans s'oublier lui-même, d'un dévouement qui s'arrêtait au sacrifice et restait compatible avec l'intérêt personnel, le duc de Noailles avait ce courage tempéré d'adresse, cette fermeté insinuante qui hasarde à propos des vérités ingrates, et dont le triomphe consiste à être utile sans déplaire, à remplir son devoir en gardant son crédit. L'instinct et l'amour du grand, qu'il avait retenus du précédent règne, un certain tour bizarre dans l'imagination, qui lui était commun avec Maurice de Saxe, rapprochèrent ces deux hommes et les mirent d'intelligence pour le bien de l'état et le service du roi. Tandis que le duc de Noailles enseignait à Louis XV les maximes militaires du temps de Louis XIV, le comte de Saxe en ressuscitait les énergies éteintes. Noailles avait conservé la tradition héroïque; Maurice possédait un secret plus précieux, car il avait l'inspiration même et le génie de l'héroïsme. Sous sa rude écorce de soldat, cet étranger, sauvage et subtil, violent et rêveur, calculateur et chimérique, nature agitée d'un perpétuel orage de desseins ambitieux et de passions sans frein, apportait à la France de 1743 les hautes qualités dont elle sentait le plus vivement l'absence. Magnanime, indomptable, neuf et plein de séve, se ruant au plaisir, aspirant à l'illimité, méditant l'impossible, il faisait explosion par le scandale de sa force au milieu des vaines élégances d'une race fine et usée.

Quant le moment vient pour M. Michelet de se prononcer sur Noailles et sur Maurice, il se renseigne auprès de qui? Auprès de leurs ennemis politiques. C'est son unique moyen d'information. Content de ce témoignage suspect, il en exprime la fleur, et nous

l'offre comme son opinion et son jugement. C'est la bile de Saint-Simon et la rancune de d'Argenson qui parlent seules dans le peu de mots qui lui échappent sur le duc de Noailles. Or qui ne sait ce qu'était le vindicatif auteur des mémoires en ces belles années de Louis XV, en face du tout-puissant favori et conseiller du roi? Un adversaire aigri, isolé, discrédité, ayant sur le cœur et ruminant, dans cette ombre pleine de vengeances où il s'était blotti, l'opposition faite par le duc, du temps de la régence, à ses idées financières et notamment à son fameux projet de banqueroute. Par l'influence de ce même Noailles, d'Argenson en 1747 avait quitté le ministère; qui donc a jamais pardonné l'enlèvement d'un portefeuille? Dans la retraite, d'ailleurs honorable, où le ministre a abrité et noblement occupé sa disgrâce, il s'est souvenu et il s'est vengé. Quant à Maurice de Saxe, M. Michelet lui refuse et le courage et le génie. Quel est son garant? Richelieu. Il demande des notes au héros de Closterseven sur la journée de Fontenoy. Tenons-le donc pour assuré : Maurice n'était qu'un intrigant voluptueux, enfant gâté de la mode, poussé à la gloire par une cabale; le grave maréchal de Richelieu nous a donné sa parole. La force d'âme de ce soldat, qui s'arrache, comme nous le dit Barbier, aux mains de quatre médecins pour aller battre les Anglais, inspire à M. Michelet d'agréables réflexions. « Toute cette affaire, dit-il, était menée par un hydropique qui tenait enfin le commandement en chef tant poursuivi par lui, et qui, mourant, ne voulait pas le lâcher. » Voilà les renseignemens que M. Michelet a préférés à des pièces originales, à des travaux récens d'une incontestable solidité.

Avare d'estime et de justice envers nos généraux et nos hommes d'état, il en est prodigue à l'égard de certains étrangers et particulièrement du roi de Prusse. Qu'on admire Frédéric, sa fermeté dans le péril, ses talens militaires, son active énergie, cette naturelle élévation d'esprit qui, tout jeune encore, du fond de l'Allemagne et du corps de garde paternel, le tourne vers notre lumière et fait de ce petit-fils des électeurs de Brandebourg un élève enthousiaste de notre génie, nulle admiration n'est mieux justifiée, et l'on ne peut qu'y souscrire; mais si l'on est sensible au spectacle que donne à l'Europe cette calme et forte intelligence, ornée de grâce littéraire et relevée de philosophie, qui anime le corps informe de la Prusse, qui l'agrandit et l'illustre en l'animant, il faut voir aussi dans cet homme extraordinaire ce que partout ailleurs nous savons si bien découvrir, signaler, exagérer : non-seulement les travers de l'homme, mais les torts du roi, une politique allégée de scrupules, un patriotisme beaucoup plus étroit que celui de ses admirateurs, l'égoïsme qui se cache sous ce patronage de la pensée exercé non sans faste. Que Frédéric reste ce qu'il a été vraiment,

c'est-à-dire le disciple et l'ami de notre civilisation; mais il me répugne de le voir se transformer en un représentant dévoué, ardent, incomparable du génie de la France ce prince qui a humilié nos armes, et qui de plus, en accordant aux talens français une faveur pleine de restrictions, a parlé très légèrement de la nation elle-même. N'imposez point au libre essor des idées du XVIIIe siècle le protectorat d'un Louis XIV de Berlin; laissons plutôt nos grands hommes en république. « C'est la pensée qui a vaincu à Rosbach, » nous dit M. Michelet. Résistons à ces assimilations de victoires fort étrangères entre elles, et que décident des armes si peu semblables. N'acceptons pas ces dédommagemens équivoques qui nous montrent nos principes en progrès là où notre influence et notre honneur déclinent. Un franc aveu de la défaite vaut mieux. Ce qui a vaincu à Rosbach, c'est l'organisation prussienne; ce qui a succombé, c'est la désorganisation française, ou, si vous le voulez, la réputation militaire de l'ancien régime. Aujourd'hui, sans parler de ces déclamateurs devenus si communs, de ces agitateurs de chimères qui poursuivent l'ombre des idées qu'ils n'ont pas et prennent l'éblouissement pour de la profondeur, il n'est pas rare de rencontrer des esprits distingués, très sensés en tout le reste, qui sacrifient à cette manie jalouse d'opprimer nécessairement l'une par l'autre deux puissances au moins aussi souvent alliées qu'ennemies, et dont chacune ayant son rôle marqué forme l'un des deux pôles sur lesquels s'appuie toute société capable d'initiative et de direction, je veux dire la puissance des armes et celle de l'esprit. Il semble que la grandeur intellectuelle se rehausse à leurs yeux quand de l'autre côté elle est contre-balancée par un abaissement, comme si l'alternative était fatale, comme si la force ne consistait pas dans le choix entier, comme si la supériorité morale, qui reçoit de l'autre de vives inspirations et un soutien trop méconnu, n'avait pas de plus belle prérogative que de servir de consolation aux faibles et de couronne aux humiliés. Une chose nous adoucit le souvenir de Rosbach, ce n'est point le caractère du vainqueur, c'est plus simplement parce qu'un seul jour nous en a doublement vengés.

Après ces exemples nombreux, significatifs, que nous venons d'alléguer, il nous semble que les lacunes de la partie politique de cette histoire ne font doute pour personne. Les considérations philosophiques et littéraires ont-elles reçu un plus large développement? Les idées, dont l'essor est l'événement capital du siècle, sont-elles mieux traitées que les faits? Tout se borne à de rapides aperçus, à des notes jetées en courant sur les principaux écrivains du siècle; nul ensemble, à peine un maigre chapitre. Vives et singulières, parfois d'une haute portée, surtout quand l'auteur, en son brusque langage, nous darde son impression personnelle, très con-

testables au contraire quand il touche à la biographie, ces notes, ces réflexions, ces échappées de vue ont ce grand désavantage de venir un peu tard et de lancer quelques gerbes fugitives, quelques lueurs inutiles dans les profondeurs d'un horizon depuis longtemps envahi par des clartés épanchées avec magnificence.

Il est facile maintenant de répondre à la question posée plus haut : ce volume est-il en état de satisfaire la curiosité sérieuse qui porte les esprits à l'étude militaire et diplomatique du XVIIIe siècle? Manifestement, sur des points essentiels, il laisse en souffrance le désir public. Exprimons d'un mot notre pensée : il n'instruit pas assez des lecteurs qui veulent avant tout qu'on les instruise; mais on va nous dire : Pourquoi juger l'œuvre de M. Michelet d'après un idéal historique qui n'est pas celui de l'auteur? Pourquoi lui imposer des lois qu'il ne reconnaît pas? C'est le fait d'une critique que sa rigueur même discrédite que d'appliquer à des productions si évidemment originales la ligne inflexible de l'histoire classique. M. Michelet n'ignore pas ce qui le distingue de la généralité des historiens, ni en quoi il s'écarte des conditions ordinaires de l'histoire. Qu'on n'exige pas de lui ce qu'il ne prétend pas donner.

Il est bien vrai : cette étude sur Louis XV est moins un récit historique (tel qu'en tout temps, en toute littérature, on s'en est formé l'idée) qu'un libre et varié commentaire, tour à tour élevé, passionné, moqueur et familier, qui admet tous les tons, tous les genres et tous les styles, qui passe de la gravité philosophique aux propos indiscrets des journaux privés et des mémoires; c'est une causerie sur l'histoire du XVIIIe siècle, — causerie accidentée, pittoresque, pleine d'escarpemens et de précipices, où l'écrivain, d'une allure hardie et bondissant plutôt qu'il ne marche, se pose sur ce qui l'attire, supprime ce qu'il veut, s'étend ou se resserre à sa fantaisie, et comme dans un poème obéit à l'humeur et laisse souffler au hasard l'inspiration. Est-ce à dire que cette forme si particulière d'enseignement, qui suppose tant d'imagination, soit par cela même incapable de vérité? N'est-elle que le roman de la science? Non; M. Michelet est pénétrant et vrai à sa manière. Il voit autrement que les autres, mais il n'en faut pas conclure qu'il voie toujours à côté : bien souvent ce qui est visible à tout le monde lui échappe, en revanche il lui arrive de voir mieux et plus loin que les plus habiles. Son regard a parfois de ces coups de lumière qui descendent où de plus réguliers n'atteignent pas. Ses livres ajoutent du nouveau, du piquant, de l'imprévu à la série des études substantielles dont l'histoire de France a été l'objet; il apporte le superflu, laissant à de plus exacts le soin de fournir le nécessaire. Il est fait pour être lu surtout par deux sortes d'esprits : ou par ceux qui savent

déjà, ou par ceux qui sont décidés à ne savoir jamais. Il n'instruit que les doctes; quant aux autres, il leur verse un philtre délicieux, trouble éternel des faibles intelligences. On dirait l'un de ces mystérieux breuvages, composés de plantes aux vertus magiques, qui, dans les poètes anciens, ôtent aux simples mortels le goût des alimens sains et solides. A chaque génie son emploi. Dans ce siècle qui a tant fait pour l'histoire, M. Michelet entre tous a reçu le don de la faire aimer et de séduire aux fortes études l'humeur légère des foules. Nous avons des maîtres savans, ingénieux, éloquens : M. Michelet, en histoire, est le grand enchanteur.

Tenons donc compte à ce talent, non-seulement de ses qualités supérieures, incontestées, et de son légitime ascendant, mais même de la puissance dont il fait preuve en exerçant un prestige qui n'est pas sans péril. Il est pour la critique un autre devoir, et celui-là lui est particulièrement cher, c'est d'honorer hautement, jusque dans ses sévérités les mieux justifiées, ce qui est ici souverainement digne de sympathie et de respect, je veux dire cette fidélité passionnée, inaltérable, vouée par l'écrivain à son œuvre, ce choix austère qui, écartant des séductions dont on connaît l'empire, préfère à tout l'âpre douceur d'une solitude laborieuse, et ensevelit galment la force et la fleur d'un esprit si riche dans le plus désintéressé des amours, l'amour de la science. Cette leçon donnée à la faiblesse de nos mœurs littéraires, ce dévouement de l'homme à ce qui est le penchant vrai et la mission de son intelligence, cette unité de la vie, glorieusement maintenue et récompensée par le travail, voilà le plus noble de tous les enseignemens prodigués par M. Michelet aux générations nouvelles. Regrettons seulement que les excès d'une verve qui s'oublie, d'une imagination qui s'amuse, viennent de temps en temps à la traverse, et semblent apporter un démenti. Pourquoi M. Michelet est-il à lui-même son contradicteur et son ennemi le plus obstiné?

Mais, si haut placés que soient un caractère et un nom, avec quelque assurance qu'un écrivain aimé du public marche dans ses voies solitaires, de quelque vol qu'il s'élève aux régions du caprice, il est quand on écrit l'histoire, et si librement qu'on l'écrive, il est certaines conditions dont il ne faut jamais s'affranchir, et dont le respect doit servir de lest aux plus hardis : nous avions le droit de les rappeler à propos d'un livre qui parfois les néglige, et dans un moment où le public nous paraît disposé à s'en souvenir et à les exiger.

CHARLES AUBERTIN.

L'ESPRIT DE DISCIPLINE

EN LITTÉRATURE

Histoire de la Littérature française, par M. D. Nisard, 3e édition.

Faut-il une doctrine en littérature? On le croyait autrefois; beaucoup d'esprits sont aujourd'hui tentés d'en douter. Une doctrine, n'est-ce pas une règle qui s'impose, et par conséquent une convention, une loi arbitraire et variable, œuvre d'école et de cabinet que le génie renverse et déplace continuellement? Point de loi, point de doctrine, l'instinct est le seul juge; le sentiment et le goût individuel, les seules autorités; mon plaisir est la loi suprême.

Sans vouloir discuter cette esthétique très répandue, je me contente de faire observer que même admît-on le principe que je viens de dire, à savoir le principe du plaisir, encore faudrait-il distinguer entre les différens genres de plaisir que les écrits peuvent nous procurer : par exemple entre le plaisir des sens et le plaisir de l'esprit, le plaisir de l'imagination et le plaisir du cœur, le plaisir de quelques-uns et le plaisir de tous, le plaisir des ignorans et des grossiers et le plaisir des esprits éclairés, enfin entre le plaisir d'un jour et le plaisir de plusieurs siècles. Or, pour peu que l'on fasse ce partage entre les plaisirs, on s'aperçoit que, parmi les œuvres de l'esprit, il en est précisément qui plaisent toujours, qui plaisent à tous, ou au moins aux esprits éclairés, capables de les comprendre, qui plaisent à l'esprit et au cœur, et non aux sens : ce sont ces œuvres que l'on nomme belles, et elles le sont plus ou

moins, suivant qu'elles se rapprochent plus ou moins du modèle que je viens de tracer. Quel est donc le rôle de la critique? C'est de chercher dans les œuvres littéraires les raisons du plaisir qu'elles nous procurent. Jouir sans comprendre le pourquoi de sa jouissance est le fait du public, mais comprendre ce pourquoi est le fait du critique. Et quoique chaque œuvre en particulier puisse plaire par des raisons particulières, toutes cependant plaisent ensemble par des raisons qui leur sont communes. Rechercher ces raisons communes, c'est faire une doctrine littéraire; rechercher ces raisons particulières, c'est l'appliquer.

Il n'y a donc aucune raison pour renoncer, même de nos jours, à établir une doctrine littéraire; reconnaissons toutefois que cette tâche est plus difficile que jamais en raison même des connaissances plus étendues que nous avons. Plus on connaît de grandes œuvres dans des temps et dans des pays différens, plus il devient difficile de ramener à des principes généraux et à des lois communes tant d'écrits nés dans des conditions très diverses et sous des inspirations opposées. Beaucoup d'anciennes admirations ont disparu, et de nouvelles ont succédé. On a cessé de mépriser les époques primitives, de préférer les ornemens du goût aux audaces du génie, de repousser le familier et le naïf, de trouver ridicules les mœurs et les goûts qui ne sont pas les nôtres. Les règles artificielles données par les rhéteurs ont paru inutiles et froides, et elles ont été remplacées par la liberté. Enfin on a cessé d'étudier les œuvres des écrivains comme des modèles immobiles, comme des types platoniciens; on les a replacées dans leur temps, et la critique est devenue historique.

Nous voulons donc aujourd'hui que la critique trouve moyen de concilier les lois éternelles du goût, sans lesquelles il n'y a plus de différence entre les bons et les mauvais ouvrages, et cette liberté des formes sans laquelle il n'y a ni création, ni spontanéité dans les œuvres d'art. La critique doit reconnaître que le beau, tout absolu qu'il est en lui-même, a nécessairement des formes diverses et changeantes, que la vérité idéale, pour devenir vivante et vraiment belle, doit se teindre et s'empreindre de l'individualité des écrivains, que si une certaine raison est le fond des œuvres belles, l'imagination avec ses mille couleurs en est l'inséparable ornement.

La plupart des critiques de nos jours ont fait pencher la balance du côté de la liberté. Ils se sont surtout appliqués à défendre les droits de l'imagination et l'initiative du génie. On ne voit pas que le génie ait beaucoup profité de la liberté conquise. Nous n'avons donc pas à nous étonner ni à nous plaindre qu'un éminent critique, le seul qui nous ait donné une histoire complète de la littérature

française, M. D. Nisard, ait penché à son tour du côté de l'autorité et de la règle en littérature. Il a cru que le bâton étant courbé d'un côté, il fallait le recourber de l'autre. Il a cherché dans les œuvres des grands écrivains les beautés durables de préférence aux beautés passagères, les vérités du bon sens de préférence aux hardiesses de l'imagination, des modèles et des règles plutôt que des curiosités piquantes, le vrai plus que l'agréable, le certain plus que le nouveau. N'a-t-il pas à son tour trop abondé dans son propre sens? N'a-t-il pas un peu versé du côté où il penchait? N'a-t-il pas trop retranché à la liberté et trop accordé à la règle? A côté de certaines vérités excellentes et évidentes, toujours bonnes à rappeler et trop oubliées des critiques contemporains, ne trouve-t-on pas dans sa doctrine un esprit de restriction qui rappelle telle époque de lutte et de combat, et telle défiance d'école dont l'avenir ne se souciera pas, et qu'il ne comprendra plus?

Tels sont les doutes que nous éprouvions en relisant dans une nouvelle édition améliorée cette œuvre sérieuse et forte, qui nous agrée par un endroit, nous refroidit par un autre, où les jugemens, toujours solidement motivés, ne répondent pas toujours à nos propres impressions. En un sens, la théorie classique, comme on l'appelle, convient par un côté à notre philosophie, car elle proclame l'idéal comme loi suprême de l'art, de même que nous considérons l'absolu et le divin comme cause suprême de la nature; elle préfère, comme nous-mêmes, l'âme au corps et la raison aux sens; elle place le beau dans l'expression de la vérité et du sentiment, non dans l'imitation colorée et violente des formes matérielles : par ces différentes raisons, la critique classique que représente M. Nisard avec sévérité et autorité se marie naturellement avec la philosophie spiritualiste; mais cette même philosophie admet dans l'homme un principe d'action, d'invention et de développement qui est la liberté, la personnalité. Elle croit que l'homme est appelé à se faire sa destinée à lui-même dans la vie comme dans la société, et que tous les progrès de la civilisation n'ont jamais été que les progrès de la liberté. Transportons ces vues dans la littérature et dans les beaux-arts; nous pensons que c'est l'initiative individuelle qui a créé le beau, que l'idéal n'est entré dans la réalité et n'est devenu sensible que par la création libre des grands artistes et des grands écrivains, dont chacun lui a donné la couleur de son âme. Par là nous sommes surtout favorables dans les arts aux inventeurs, à ceux qui sortent des voies battues à leurs risques et périls, et, sans méconnaître le charme et le mérite des grandes beautés régulières, nous leur préférons les beautés libres et hardies. Tels sont donc les deux aspects sous lesquels nous apparaît la théorie classique;

tels sont les principes qui guideront notre critique dans la discussion qui va suivre.

I.

La théorie littéraire que nous dégageons de l'*Histoire de la littérature française* de M. Nisard se compose, selon nous, de deux parties distinctes : l'une solide, élevée, incontestable, susceptible d'une large application; l'autre sujette à controverse, et qu'on peut, sans trop d'injustice, accuser d'esprit de système. Ces deux parties de la même théorie, ou, pour mieux dire, ces deux théories distinctes sont tellement mêlées entre elles, que ni l'auteur, ni ses critiques n'ont pris l'habitude de les séparer. C'est ce travail que nous essaierons de faire ici.

Voici d'abord ce que j'appellerai la première théorie de M. Nisard. Toute œuvre littéraire vraiment belle doit avoir pour fond « certaines vérités générales exprimées dans un langage parfait. » Ce qui touche tout le monde, ce qui touche éternellement, ce qui est vrai partout et toujours, voilà le beau. Encore aujourd'hui les adieux d'Andromaque et d'Hector, la prière de Priam aux pieds d'Achille nous touchent profondément. C'est que ce sont des scènes aussi vraies, aussi jeunes aujourd'hui qu'au temps d'Homère. Il n'est pas nécessaire d'ailleurs que toutes les beautés littéraires soient d'une aussi grande généralité; mais la solidité et la durée des œuvres seront toujours en raison de cette généralité même. Au contraire tout ce qui n'intéresse qu'un temps particulier, un lieu particulier, quelques hommes, quelques professions, tout ce qui a besoin de commentaires pour être compris et goûté (je ne parle pas de l'intelligence des textes), tout ce qui se rapporte à des usages disparus, à des habitudes spéciales et locales, peut plaire à des érudits, ou a pu plaire dans un temps donné, mais n'est pas universellement, éternellement beau.

D'ailleurs il ne s'agit pas de toute espèce de vérités générales; les vérités purement abstraites, dans lesquelles l'homme n'est pas intéressé, appartiennent aux sciences et non à la littérature : telles sont par exemple les vérités de l'algèbre. Les vérités littéraires sont nécessairement humaines; elles ont rapport à la vie, aux sentimens, aux besoins de l'homme. Ce n'est pas à dire que les vérités scientifiques ne puissent entrer dans la littérature, mais c'est à la condition qu'elles se mêlent à des vérités humaines et qu'elles touchent à l'homme par quelques côtés, soit en lui exposant l'histoire de la terre, son domicile et son séjour, soit en lui décrivant le spectacle des astres, symbole et image du monde invisible dont son âme res-

sent l'éternel besoin, soit en lui peignant les mœurs des animaux, qui sont une image des mœurs humaines.

De plus il y a deux sortes de vérités littéraires selon M. Nisard : les unes qu'il appelle simples ou philosophiques, par exemple la peinture des mœurs, des sentimens et des passions; les autres qu'il appelle morales, et qui sont des vérités de commandement. La réunion de ces deux ordres de vérités est le fond de toute grande littérature. Son objet, c'est l'idéal de la vie humaine dans tous les pays et dans tous les temps.

Il résulte de ces principes que tout ce qui est mode, caprice, tournure particulière d'imagination, esprit d'un temps, imitation factice, que tous ces élémens étrangers au beau, qui l'imitent ou qui le masquent, doivent être écartés par la critique littéraire, que celle-ci ne doit s'attacher qu'à ce qui est humain, général et vrai. En cela, elle n'a qu'à suivre les indications que lui donne l'opinion elle-même, un instant attachée à de fausses beautés, mais qui finit toujours par s'en dégager, et ne conserve dans ses admirations que ce qui est solidement vrai et solidement beau. De là le prix qu'il faut attacher à la tradition en littérature, non sans réserve toutefois, car il peut arriver que la tradition ne soit que la continuation irréfléchie d'un faux goût.

La littérature française a ainsi passé à plusieurs reprises par certaines manies qui ont duré un jour, ont enchanté les ruelles ou les salons pendant une saison, et ont disparu chacune à son tour : le précieux, le galant, le grotesque, le pompeux, le pleureur, le voluptueux, le lugubre, l'imitation italienne, espagnole, anglaise, allemande, grecque, tous ces faux goûts ont successivement succombé; mais à côté de ces fausses beautés il y en avait d'autres vraies, générales, durables, qui ont subsisté. C'est à faire ce partage que M. Nisard s'est attaché. Il poursuit toutes les fausses beautés partout où il les rencontre, et nous donne les raisons pour lesquelles elles ont succombé.

Cette théorie générale du beau littéraire, dont je néglige tous les développemens, me paraît aussi solide qu'ingénieuse. Peut-être pourrait-on lui reprocher de ne pas faire la part assez grande à l'imagination dans les ouvrages d'esprit. Il ne faut point oublier que la littérature est un art, que ce qui distingue l'art de la science, ce n'est pas seulement la nature des vérités qu'il exprime, c'est encore la manière dont il les exprime, que son principal objet est de rendre le vrai ou l'intelligible par des formes sensibles, en un mot de parler au cœur, aux sens, à l'imagination en même temps qu'à l'esprit. L'imagination (et j'entends par là tout mouvement donné à la pensée) n'est donc pas une condition accessoire ou subordon-

née dans les œuvres littéraires : elle y est essentielle, comme la couleur en peinture. Seulement elle y entre dans des proportions diverses selon la diversité des genres. Cette réserve faite, le principe des vérités générales me paraît un excellent criterium pour distinguer le bon et le mauvais dans les ouvrages de l'esprit. Il a même le mérite d'être d'une application universelle et de n'exclure aucun genre de beauté. Il peut s'appliquer à Goethe ou à Shakspeare aussi bien qu'à Racine; il embrasse les beautés romantiques aussi bien que les beautés classiques.

Qu'y a-t-il en effet de beau dans le *Faust* de Goethe par exemple? C'est cette partie universelle et profonde que l'on peut saisir et comprendre dans tous les pays, quoique exprimée sous une forme particulière et par cela même plus vivante. C'est la peinture des lassitudes de la science et des ardeurs du désir chez l'homme rassasié de doute, c'est Faust; c'est la peinture de la tentation ironique et de l'égoïsme infernal du cœur humain, c'est Méphistophélès; c'est enfin la peinture de l'innocence sacrifiée et vaincue, et de la douleur sans bornes d'un cœur trompé, c'est Marguerite. Tout cela est grand, éternel, admirable pour tous. Pourquoi? Parce que c'est vrai, parce que c'est humain. A la vérité, ce n'est pas là l'homme du temps d'Homère, de même que la Phèdre de Racine n'est pas la femme du temps d'Homère; mais c'est l'humanité telle qu'elle s'est développée avec le temps, telle qu'elle existait déjà au temps où fut écrit le mystérieux, le sceptique, le mélancolique écrit de l'*Ecclésiaste*.

Telle est la première théorie de M. Nisard. Elle est tout entière dans ce célèbre hémistiche de Boileau :

Rien n'est beau que le vrai.

Mais bientôt à cette théorie s'en ajoute une autre, le plus souvent mêlée et entrelacée avec la première, mais qui, à mon avis, est très différente. Par une substitution insensible de termes, la raison, loi suprême du vrai et du beau, devient peu à peu, pour M. Nisard, la discipline, la tradition, la règle, l'autorité. Le principe des vérités générales cède la place à un nouveau principe : « la prépondérance de la discipline sur la liberté. » « La liberté, dit M. Nisard, est pleine de périls et d'égaremens, et la discipline ajoute à la force réelle ce qu'elle ôte de forces capricieuses et factices. » Dans cette nouvelle théorie, la raison se resserre peu à peu; elle se restreint au « sens commun. » Au nom du sens commun, M. Nisard combat de toutes ses forces ce qu'il appelle le sens propre, c'est-à-dire la raison individuelle, c'est-à-dire encore la liberté. De ce nouveau

principe il tire cette conséquence : « que l'homme de génie ne doit être que l'organe de tous et non une personne privilégiée ayant des pensées particulières, » que « c'est celui qui dit ce que tout le monde sait, » qu'il n'est que « l'écho intelligent de la foule. » Il croit pouvoir affirmer que c'est là surtout le caractère du génie en France, et c'est la raison pour laquelle il préfère notre littérature à celle de tous les autres pays, même à la littérature grecque, « qui a fait trop de part à la vaine curiosité et aux spéculations oiseuses, » c'est-à-dire qui a produit Platon et Aristote, et qui a eu le tort « d'être plus favorable à la liberté qu'à la discipline. »

Voilà la seconde théorie de M. Nisard, et par l'exposition seule que nous venons d'en faire on voit à quel point elle diffère de la première : quelques observations rendront cette différence tout à fait visible.

La raison n'est pas la discipline, et la discipline n'est pas la raison. Souvent il est très raisonnable d'échapper à la discipline, parce que telle discipline peut ne pas être raisonnable. Lorsque Molière se moquait de la médecine de son temps, lorsque Boileau raillait l'arrêt du parlement de Paris sur la philosophie d'Aristote, lorsque Descartes écrivait le *Discours de la méthode*, tous se révoltaient contre la discipline au nom de la raison. Ils attaquaient, direz-vous, la fausse discipline, la fausse autorité; ils y substituaient la vraie. Il y a donc une vraie et une fausse discipline, et qui juge entre elles? C'est la raison. Ainsi la raison juge de la discipline : elle lui est donc supérieure et ne se confond pas avec elle. Il y a plus : parmi les règles de la nouvelle discipline cartésienne, quelle est la première? C'est celle qui recommande et même ordonne l'examen, c'est-à-dire le libre exercice du jugement. Voilà donc la raison qui proclame la liberté. Elle n'est donc pas la prépondérance de la discipline sur la liberté.

Par une autre traduction du même genre, M. Nisard confond souvent la raison et la tradition; ce sont encore deux choses très différentes. La raison se compose de toutes les vérités, les unes anciennes, les autres nouvelles, les unes transmises, les autres découvertes; mais la tradition n'est autre chose que l'ensemble des vérités transmises, quelquefois même des préjugés. Elle n'est donc pas toute la raison. J'accorde qu'il ne faut pas, en littérature ni en philosophie, sacrifier les vérités acquises aux vérités à découvrir : là est la part de la tradition; toutefois il ne faut pas tarir la source des vérités nouvelles, car là est l'origine de la tradition future. Si personne n'avait jamais rien inventé, il n'y aurait pas de tradition. J'ajoute que la tradition n'est pas la même chose que la discipline : il peut très bien y avoir une discipline nouvelle, sans relation avec

le passé; elle n'aurait pas de tradition. C'est là un des caractères de l'esprit français; tout s'y fait par coup d'état. En littérature, tout commence *à priori*. Ce sont des codes, des préambules, des préfaces. Rien n'est moins traditionnel.

Je ne puis non plus sacrifier, comme le demande M. Nisard, le sens propre au sens commun, la raison individuelle à la raison générale, car d'où vient le sens commun, si ce n'est de la réunion de tous les sens individuels qui ont successivement contribué à le former? L'homme de génie, dites-vous, n'est que l'écho de la foule; mais cette foule elle-même, je le demande, où a-t-elle pris cette somme générale de vérité et de raison que l'écrivain supérieur viendrait à son tour exprimer? N'est-ce pas par le travail d'un grand nombre de raisons individuelles, qui ont cherché chacune le vrai à leurs risques et périls et ont mêlé peut-être beaucoup d'erreurs à quelques vérités? Les erreurs ont disparu, les vérités ont surnagé, et de cette somme de vérités générales chaque jour verra se former la raison générale, le sens commun. Ce que vous appelez d'ailleurs la raison est une pure abstraction; ce qui existe réellement, c'est ma raison, votre raison, la raison de Pierre ou de Paul. Chacune de ces raisons cherche à apercevoir une parcelle de vérité, et si cette somme de vérités augmente, c'est à la condition qu'il y ait de ces chercheurs que vous appelez des chimériques ou des utopistes, qui ne trouvent pas toujours ce qu'ils cherchent et trouvent ce qu'ils ne cherchent pas. Christophe Colomb croyait avoir découvert les côtes de l'Asie : il a, sans le savoir, découvert l'Amérique; est-ce un utopiste?

Je prendrai, pour éclaircir ma pensée, un exemple emprunté à l'histoire religieuse, mais que l'on me permettra de considérer sous un point de vue tout profane et tout littéraire. De quoi se compose la raison de Bossuet suivant M. Nisard, et ce grand bon sens qu'il admire à si juste titre? Il nous le dit : de deux ordres de vérités empruntées les unes à l'antiquité classique, les autres à l'antiquité chrétienne. Eh bien! représentez-vous un instant la raison antique, cette mâle et solide raison, telle que l'avaient faite Platon, Démosthènes et Cicéron. Représentez-vous le sens commun de l'antiquité dans quelqu'un de ses plus solides et de ses plus ingénieux représentans, et mettez entre les mains de cet excellent esprit l'un de ces écrits fugitifs, rapides, concis et obscurs, que l'apôtre enflammé d'une secte nouvelle envoyait alors à ses frères dispersés; en un mot, donnez à lire à Quintilien ou à Pline le jeune les épitres de saint Paul : ou je me trompe fort, ou ces étranges écrits, si éloquens pour nous malgré le mystère dont ils sont voilés, paraîtront au philosophe et au rhéteur antiques des prodiges de folie. Et ce-

pendant n'y avait-il pas là une source nouvelle de sagesse, une source de vie, un flot d'idées, de sentimens et de vertus incompréhensibles à l'antiquité, et qui devait l'engloutir, au moins pour un temps? Certainement Pline et Quintilien avaient le droit de se considérer comme les représentans de la raison générale, de la raison commune, contre ce sens propre et individuel qui se disait inspiré. Telle était la décision que devait rendre le bon sens d'alors. Et cependant cette raison individuelle est devenue la source d'une raison nouvelle, la raison chrétienne, et c'est la folie de saint Paul qui est le principe de la sagesse de Bossuet.

M. Nisard a donc, à ce qu'il nous semble, deux principes, deux genres de criterium qu'il applique tour à tour, croyant toujours appliquer le même : c'est d'une part le principe des vérités générales, et de l'autre le principe de la discipline. Quand il applique le premier, c'est-à-dire quand il se contente de rechercher dans les écrits les vérités qu'ils contiennent, sans distinguer si ce sont des vérités de tradition ou des vérités d'invention, des vérités de discipline ou des vérités de liberté, sa critique est large et sûre, à la fois souple et forte : elle rajeunit les sujets les plus épuisés par la manière mâle et solide dont elle les relève; mais quand il applique le second de ces principes, le principe de la discipline, sa critique prend quelque chose de partial, de jaloux, je dirais presque d'étroit : on sent que c'est non plus de la critique absolue, mais de la critique relative faite pour un temps, pour combattre certaines passions, pour défendre certains écrits : c'est une critique de combat. Ce n'est plus la raison toute seule qui juge : c'est la raison unie à une certaine humeur, à une certaine passion, à un certain tour d'esprit, c'est de la critique personnelle. En un mot, des deux principes dont se compose la théorie de M. Nisard, je me sers du premier pour démêler ce qu'il y a d'excessif et d'insuffisant dans le second.

Donnons quelques exemples de cette double critique dans l'*Histoire littéraire* de M. Nisard.

II.

Il y a deux écrivains au XVIIe siècle qu'il nous parait avoir très bien jugés. C'est Descartes et Pascal. Il est le premier qui ait donné une place aussi grande à Descartes dans l'histoire de notre littérature. On lui en a fait un reproche; on a dit que c'était une exagération, que Descartes n'a pas tant de mérite littéraire, que de son temps personne ne l'avait jamais cité comme un écrivain. C'est prendre là le petit côté des choses. Peu importe que Descartes soit

ou non un habile écrivain (il l'est cependant, et la première partie du *Discours de la méthode* est un chef-d'œuvre d'esprit, de naïveté et de grandeur); là n'est pas la question. Dans une théorie littéraire qui partout fait prédominer le fond sur la forme et demande d'abord aux écrivains non comment ils ont écrit, mais comment ils ont pensé, dans cette théorie, la première place était due à celui qui nous a appris à penser, à celui qui nous a appris à préférer la raison à toutes choses. J'approuve donc que M. Nisard ait donné une grande place à Descartes, et le jugement qu'il en porte me paraît de tous points excellent.

Je le demande maintenant à M. Nisard, au nom de quel principe jugez-vous Descartes? Est-ce au nom du principe des vérités générales? Rien de plus légitime alors que votre admiration; que de vérités en effet dans ce grand penseur malgré ses erreurs! Est-ce au contraire au nom du principe de la tradition, de la discipline, du sens commun? Il faut alors abandonner Descartes, car il représente précisément le principe contraire, le principe de la liberté, du sens propre, de la raison individuelle.

Quelle est la méthode de Descartes, méthode que M. Nisard approuve sans réserve? C'est l'examen : « ne rien admettre pour vrai que ce qui me paraîtra évidemment être tel. » Quelle est la première application de cette méthode? C'est le doute, non pas ce doute mitigé qui, laissant subsister le fond de nos croyances, s'arrête seulement devant nos opinions, mais un doute absolu, qui embrasse tout, qui détruit tout pour tout reconstruire. Son ambition, il le dit lui-même, était de réformer ses propres pensées, « et de bâtir dans un fonds qui fût tout à lui. » Sans doute, il continue à se soumettre extérieurement aux lois de la société; il révère les dogmes de la religion; il se fait une morale provisoire empruntée aux opinions moyennes des mieux sensés : tout cela est du sens commun; mais c'est la moindre partie de lui-même que Descartes abandonne ainsi. Le meilleur, c'est-à-dire sa raison, n'a d'autre règle qu'elle-même : elle ne se soumet qu'à l'évidence. Ni autorité, ni tradition, ni maître, ni sens commun, ne lui sont rien. J'irai même plus loin, et je dirai que, selon moi, Descartes a trop rejeté la tradition et l'autorité. Sa rupture avec le passé est évidemment trop radicale. Son doute hyperbolique, comme il l'appelle, et qui porte sur les principes mêmes de la connaissance, est un doute extravagant, dont on ne peut plus se débarrasser, quelque effort qu'on fasse : semblable à ce balai enchanté qu'un novice magicien avait dressé à porter de l'eau, mais qu'il ne put désensorceler, et qui finit par l'inonder.

Descartes est donc un écrivain du sens propre. J'accorde qu'il ne l'est pas à la manière de Montaigne, et M. Nisard a très bien fait

ressortir cette différence. L'un obéit à son humeur, l'autre à sa raison; mais remarquez bien que c'est à sa raison qu'il obéit et non à la raison commune. Et d'ailleurs cet amour du spéculatif, cet isolement de toute société, ce retranchement des intérêts et des sentimens humains, tout cela n'est-ce pas aussi une sorte d'humeur, une manière d'être individuelle? Personne n'a jamais été moins dans la règle commune que Descartes : ni sa personne, ni sa pensée, ne sont les expressions du sens commun. En un mot, si Bossuet est l'idéal du vrai, il faut que Descartes soit l'idéal du faux, car l'un est le contraire de l'autre : l'un représente le sens propre, l'autre le sens commun; l'un la liberté, l'autre l'autorité; l'un les droits, l'autre les limites de la pensée.

Pascal est encore un de ces écrivains que M. Nisard aime, admire, juge en perfection, et qui néanmoins se concilient très difficilement avec son principe de la discipline et du sens commun. Est-il au monde une manière de penser plus personnelle, plus individuelle que celle de Pascal? Et cette fois il ne s'agit pas d'une raison pure et tout abstraite comme celle de Descartes, il s'agit d'une raison mêlée à l'humeur, à la passion, à tout ce qui fait l'éloquence. A-t-on jamais, je le demande, conçu la religion de cette façon et sous cette forme étrange et audacieuse? Je ne parle pas des *Provinciales* où Pascal, avant Voltaire, a soumis la théologie au bon sens; je parle des *Pensées*. Or M. Nisard admire les *Pensées* autant que qui que ce soit, et ce grand sujet, qui a inspiré les écrivains les plus illustres de notre siècle, Chateaubriand, M. Cousin, M. Villemain, M. Sainte-Beuve, a inspiré également à M. Nisard quelques-unes de ses pages les plus fortes et les plus vivement senties. Eh bien! il me semble que, s'il était rigoureusement conséquent, M. Nisard devrait avoir le courage de sacrifier Pascal, comme il a fait de Fénelon, à la règle de la discipline. Ou bien il faut reconnaître qu'il y a un genre de beautés dont l'ordre et la règle ne sont pas le principe, ou il faut condamner les *Pensées* de Pascal comme une œuvre déréglée où quelques beautés sublimes ne compensent pas le dangereux exemple d'une raison fière et solitaire, qui dans l'obéissance même a tous les caractères de la révolte, et tout en se soumettant ne veut se soumettre qu'à sa manière et ne servir que comme un roi vaincu. Je trouve donc dans l'admiration même, si bien motivée, de M. Nisard pour Descartes et Pascal un démenti donné à sa théorie de la discipline et à son goût de la règle. Ici l'une de ses deux théories est mise en échec par l'autre, son goût naturel, si sûr et si droit, s'est affranchi du joug de ses propres principes, ou du moins de l'un d'entre eux.

C'est encore à l'aide du principe des vérités générales que M. Ni-

sard a défendu et relevé avec courage et le plus ferme bon sens le génie un instant dédaigné de nos grands poètes classiques. Quelques personnes, dupes encore des préjugés d'un autre temps, lui en feraient volontiers un reproche. Pour moi, je l'en loue de tout mon cœur, car vraiment n'était-ce pas une chose triste de voir, comme on l'a vu il y a trente ans, un grand pays se dépouiller de gaîté de cœur de toutes ses admirations et de toutes ses gloires, et les sacrifier à des dieux étrangers? Que dirait-on si l'on voyait aujourd'hui l'Italie répudier avec mépris Raphaël, Léonard de Vinci, le Guide, le Corrége, pardonner à peine à Michel-Ange en faveur de ses défauts et n'avoir d'enthousiasme que pour les peintres du nord, Rubens, Van Dyck et Rembrandt? Tel fut cependant le spectacle que donna la France il y a une trentaine d'années : elle jouait sur des promesses incertaines et sur l'espérance de chefs-d'œuvre futurs non encore éclos tout son passé littéraire et cette gloire même que l'Europe entière avait consacrée. M. Nisard a relevé le drapeau de notre poésie classique, et il a bien fait. C'est une des choses dont le goût public doit lui savoir le plus de gré; mais ici encore je ferai quelques réserves, et si j'admire ces poètes, c'est à titre de poètes vrais et non de poètes disciplinés. M. Nisard d'ailleurs les défend par le premier de ces motifs beaucoup plus que par le second.

C'est surtout sur la poésie tragique que le débat entre les deux écoles avait été vif et prolongé, et voici la théorie qui s'était peu à peu formée et répandue. Le théâtre tragique du XVIIe siècle, disait-on, est un théâtre artificiel, froide imitation de l'antiquité, et qui recouvre d'un vernis de cour et d'une pompe de convention les fables et les histoires d'un autre âge. Cette théorie une fois admise, on accordait que Racine et surtout Corneille ne manquaient pas de génie, mais que ce génie avait été enchaîné et gâté par un faux système. La conséquence assez claire de ces principes, c'est que la France n'avait pas de théâtre, pas plus que d'épopée. Voici au contraire la théorie solide et profonde que je recueille, en la développant, dans les analyses et les observations de M. Nisard sur Corneille et Racine.

Rien n'est plus inexact que de représenter le théâtre français comme une imitation du théâtre grec. Les ressemblances sont beaucoup plus apparentes que réelles. L'objet de la tragédie en Grèce, Aristote nous l'a dit, c'est d'exciter la terreur et la pitié. Prométhée, OEdipe, Oreste, Hécube, Électre, sont tous des personnages ou touchans ou terribles, en qui se manifestent les fureurs ou les cruautés du destin. Ajoutez à ce premier caractère que ce théâtre est à la fois religieux et national : ce sont des légendes sacrées et toutes grecques, mais touchantes et effroyables, que le génie d'un

Eschyle ou d'un Sophocle développait dans une action simple, relevée et animée par le mélange des chœurs et de la musique. Tel est le théâtre grec, forme merveilleuse et sublime, mais non unique, du génie dramatique.

Le théâtre français n'est ni religieux ni national, il est humain; son objet, c'est la nature humaine, la vie humaine dans sa plus grande généralité. Il met en action les vérités les plus générales du cœur humain exprimées par les plus grands cœurs et par les âmes les plus passionnées. Ce n'est pas tout : la terreur et la pitié, qui étaient tout dans le drame grec, ne sont plus le principal objet du théâtre français. Cet objet, c'est la lutte de la passion et du devoir ou du vice et de la vertu. C'est là l'invention, la création, l'originalité suprême du théâtre français. Nul peuple n'a conçu ce genre de drame, dont l'action est toute morale, qui néglige tous les accidens secondaires de la vie, tous les événemens extérieurs, toutes les formes changeantes de l'humanité, pour peindre l'homme en général et surtout l'homme aux prises avec lui-même dans ce grand combat de la passion et de la vertu. Ce système dramatique pouvait donner naissance à deux formes différentes : dans l'une domine la vertu, dans l'autre la passion. Dans l'une, l'homme est décrit tel qu'il doit être, dans l'autre tel qu'il est; mais ni les passions ne sont absentes dans Corneille, ni la vertu dans Racine. L'un est toujours grand et quelquefois touchant, l'autre est toujours touchant et quelquefois grand. A eux deux, ils expriment dans sa perfection et ils épuisent le système dramatique que nous avons analysé.

De ce caractère fondamental de notre drame, qui le distingue, comme on voit, si radicalement du théâtre grec (et même du théâtre anglais, le système de Shakspeare étant encore tout différent), de ce caractère naissent toutes les conditions particulières de notre théâtre : d'abord sa noblesse, son caractère idéal et héroïque. En effet, la lutte morale est ce qui donne à la vie humaine un aspect noble et imposant. Il a bien pu se joindre à cette noblesse essentielle de notre théâtre une noblesse tout extérieure qui avait son origine dans le goût du temps; mais ce n'est là qu'un caractère accessoire et insignifiant, auquel on a donné à tort beaucoup trop d'importance. La même cause explique le choix des personnages et des sujets. Pourquoi des sujets si éloignés dans le lieu et dans le temps, pourquoi des personnages si haut placés dans la hiérarchie sociale, des rois, des princes? Racine nous le dit, c'est que le lointain du temps, du lieu, de la situation inspire le respect, *major a longinquo reverentia*. Des personnages trop près de nous ne se prêtent pas à l'idéal, ce sont des hommes, ce n'est pas

l'homme. Notre théâtre, qui est en quelque sorte tout platonicien et qui sacrifie partout le sensible à l'intelligible, éloigne de nous ses personnages, afin qu'il n'y ait plus qu'une seule chose de commune entre eux et nous : le cœur. Enfin là est encore l'origine des unités, sur lesquelles on a tant déraisonné. En Grèce, les unités avaient leur origine dans la simplicité du génie grec. En France, elles ont un rapport étroit avec la conception même de notre drame. Le principal objet de ce drame étant la lutte morale, cette lutte est d'autant plus intéressante qu'elle est plus concentrée; de là l'unité d'action. M. Nisard a finement fait remarquer que les deux autres unités naissent naturellement de celle-là, et qu'une action, pour être concentrée, a besoin d'aller vite et d'avoir lieu dans un étroit espace. J'ajoute que, dans notre théâtre classique, l'unité de lieu et l'unité de temps m'ont toujours paru être tout simplement l'absence de lieu et l'absence de temps. L'esprit ne se porte pas sur ces deux objets. Le drame étant tout idéal, peu importe en quel lieu, en quel temps il se passe. Le concret ne tient dans notre système dramatique que la moindre place possible. Au contraire, il est tout dans le système anglais; de là la réalité du lieu et du temps dans les drames de Shakspeare, et de là, comme conséquence, la diversité des lieux et des temps.

Je comprends que la tragédie classique, telle que je viens de la définir et de l'expliquer, ait beaucoup de peine à plaire aux hommes de notre temps : c'est que nous préférons en tout le sensible à l'intelligible; pour que le cœur humain nous intéresse, il faut qu'il soit mêlé à des événemens réels plus ou moins semblables à ceux que nous connaissons. De là notre passion pour les romans. Je comprends encore que l'on proteste contre ceux qui voulaient imposer d'une manière absolue à tous les pays et à tous les temps cette conception dramatique, qui est un des plus beaux types possibles de l'art tragique, mais non pas le seul. Ce que je ne puis comprendre, c'est que l'on ne sente pas l'extrême originalité, la profondeur de ce système, les rares et merveilleuses beautés que Racine et Corneille en ont tirées. Au lieu de les considérer comme des imitateurs, fidèles à un type convenu, je voudrais qu'on les montrât surtout (et c'est ce que fait M. Nisard) comme des inventeurs qui n'avaient pas eu de modèles, et si originaux qu'on n'a pu les imiter, et qu'ils ont emporté avec eux non-seulement leur génie, mais la forme même dans laquelle ils l'avaient exprimé. S'il y a un poète dans le monde qui ne ressemble à aucun autre, c'est le grand Corneille : j'en dirais autant de Racine, si Virgile n'avait pas existé.

On le voit, c'est à l'aide du principe des vérités générales que

M. Nisard a si bien pénétré le vrai caractère de notre génie dramatique : c'est en cherchant dans le drame non la vérité extérieure ou la vérité de costume, mais la vérité morale, idéale, éternelle, qu'il nous a montré combien ce théâtre est beau. Vienne maintenant sur la scène un artiste de génie, un Talma, une Rachel (que n'a-t-on pu les voir ensemble!), que ces grands interprètes nous donnent un vrai Corneille, un vrai Racine dans toute leur noblesse et leur simplicité, que cette poésie si profonde et si délicate, si mâle et si savante, trouve une expression digne d'elle, et malgré nos préjugés, malgré les corruptions de notre goût, malgré quelques défauts inséparables du génie humain, nous nous reconnaîtrons dans le Cid, dans Chimène, dans Polyeucte ou dans Andromaque, dans Auguste et dans Agrippine; nous y reconnaîtrons nos passions ou nos vertus embellies et agrandies, et nous applaudirons encore à cette image idéale de nous-mêmes, comme si ces immortelles créations étaient nées d'hier.

Dans tous les jugemens de M. Nisard que je viens de résumer et d'autres qu'il serait trop long de rappeler, je ne vois donc que l' pplication d'un seul principe, le principe des vérités générales. Quant au second, le principe de la tradition et de la discipline, M. Nisard l'omet entièrement ou ne lui fait qu'une part secondaire et sans importance. Il n'en est pas de même dans d'autres appréciations qu'il nous reste à discuter.

Le principe de la discipline est représenté au XVIIe siècle, selon M. Nisard, par deux grandes autorités, Louis XIV et l'Académie française, et par deux grands écrivains, Boileau et Bossuet. Une foi excessive en ces deux autorités, une admiration presque superstitieuse pour ces deux écrivains, voilà ce qui, dans la doctrine littéraire de M. Nisard, me paraît pouvoir provoquer le plus d'objections et commander le plus de réserves. M. Nisard attribue à Louis XIV sur la littérature française une influence presque aussi grande que celle de Descartes; il lui consacre un chapitre aussi long, il lui donne autant d'éloges et presque les mêmes éloges : ils semblent être au même titre les représentans de l'esprit français et de la raison humaine. Or je crois que l'on peut contester et l'influence de Louis XIV sur les lettres françaises, et, dans les limites où elle a pu s'exercer, le bienfait de cette influence.

Louis XIV n'a pas eu sur notre littérature une aussi grande influence que le dit M. Nisard. Il n'en a pas eu d'abord sur Descartes, sur Corneille, sur Pascal, qui lui sont antérieurs, ni sur La Rochefoucauld, ni sur Mme de Sévigné, ni sur La Fontaine; il n'en a pas eu sur Fénelon, sur La Bruyère, sur Saint-Simon. Que lui reste-t-il? Il a défendu Molière contre les courtisans : c'est là littérai-

rement son plus beau titre de gloire; mais a-t-il eu la moindre influence sur ce génie populaire et hardi, si grand et si simple, si profond et si familier, si français et si humain? Pas la moindre que l'on puisse saisir. Il a inspiré à Boileau le *Passage du Rhin;* mais M. Nisard dira-t-il, comme l'ancienne critique classique, que ce soit là le chef-d'œuvre de Boileau? Non sans doute, son goût naturel et pur sait bien que ce n'est pas dans la poésie de cour que Boileau est lui-même, que c'est dans la solide poésie bourgeoise, la poésie de la raison et de la conscience : là l'influence de la cour est nulle. J'accorderai que Racine a pu devoir une partie de sa noblesse, de son goût exquis et délicat, et sa connaissance des passions au commerce de la cour; mais franchement la Champmeslé lui en avait appris bien plus sur les mystères du cœur que le spectacle plus ou moins intime des galanteries de Versailles. Enfin Bossuet est le dernier grand écrivain qui ait vu de près Louis XIV et qui ait pu ressentir son influence. Grâce au ciel, le grand roi n'a pas eu assez d'empire sur ce merveilleux génie pour polir et discipliner cette imagination biblique et orientale, naïve et sublime. J'accorde qu'il lui a donné quelque occasion de faire des chefs-d'œuvre; mais le génie a-t-il besoin d'occasions? Ne les trouve-t-il pas en lui-même? Pascal n'a pas eu besoin de Louis XIV pour trouver l'occasion d'écrire les *Provinciales* ou les *Pensées*. Enfin il est possible que le génie impérieux de Louis XIV ait passé jusqu'à un certain point dans le génie dominateur de Bossuet; mais ce n'est pas ce que j'aime le mieux ni de l'un ni de l'autre.

Que Louis XIV et sa cour aient pu avoir quelque action heureuse sur le goût, je ne me refuse pas à l'admettre. Toutefois, après avoir fait la juste part à cette influence, je voudrais que l'on me dît en même temps ce qu'elle a pu avoir de fâcheux, ce que le goût du roi, noble sans doute, mais sec et froid, a pu retrancher de beautés libres et hardies à notre littérature. Un trait le résume: la création de Versailles. M. Nisard ici cite Saint-Simon : « Saint-Germain, dit celui-ci, offrait à Louis XIV une ville toute faite; il l'abandonna pour Versailles, le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, parce que tout y est sable mouvant et marécage; il se plut à y tyranniser la nature et à la dompter à force d'art et de trésors. Il n'y avait là qu'un très misérable cabaret; il y bâtit une ville entière. » C'est là, nous dit M. Nisard, « le plus bel éloge des travaux de Louis XIV. » Je m'étonne de ce jugement dans cet esprit si juste et si droit. Eh quoi! « tyranniser la nature » serait le comble du génie humain! Abandonner Saint-Germain pour Versailles, c'était quitter le naturel et l'historique pour le nouveau créé à froid. Dans Versailles, je vois

précisément l'amour du factice, le goût du despotisme exercé jusque sur une nature inerte, la haine et l'oubli de la tradition, le contraire enfin du génie libre et spontané. Après cela, je ne veux point dire que Versailles ne soit pas une grande chose; c'est une grandeur froide qui impose, mais qui éteint. Ce qu'il y a de plus beau d'ailleurs à Versailles, c'est la mélancolie de cette grandeur évanouie et déserte; ce n'est pas là l'œuvre de Louis XIV.

C'est encore un excès du même genre que je trouve dans ce jugement de l'auteur sur l'Académie française. Il dit, à propos de ce grand corps : « La règle, en France, a précédé les chefs-d'œuvre; la discipline a prévenu la liberté. » J'accorde que, pour la date, la création de l'Académie française est antérieure à la plupart des chefs-d'œuvre du XVIIe siècle; mais y a-t-elle été pour quelque chose? C'est là une autre question. Jusqu'au moment où l'Académie s'est trouvée remplie par les hommes de génie du siècle, par ceux-là mêmes qui ont fait les chefs-d'œuvre qu'elle aurait précédés, jusque-là, dis-je, l'Académie me paraît avoir eu bien peu d'influence sur les œuvres littéraires. Eh quoi! Chapelain, Conrart et tant d'autres oubliés auraient provoqué et dirigé les comédies de Molière et les tragédies de Racine? Les mauvais auteurs contre lesquels écrivait Boileau étaient de l'Académie française. Ici encore la raison et la discipline ne marchaient pas ensemble. La discipline représentée par l'Académie était ennuyeuse, médiocre et sans goût; la raison représentée par Boileau était alors une indiscipline.

Boileau est la passion de M. Nisard. J'avoue que je partage assez volontiers ce goût suranné; seulement je fais deux parts dans Boileau, et, comme un scolastique, je dis à M. Nisard : *Distinguo.* Lorsque je vois Boileau s'échauffer contre les mauvais ouvrages, comme si c'étaient de mauvaises actions, louer et célébrer avec foi et passion et avec une admiration désintéressée Racine et Molière, lorsque j'entends sa voix mâle et émue demander au poète l'honnêteté, la dignité, la fierté du cœur, je l'aime et je l'admire avec M. Nisard, et je ne lui chicane pas le titre de poète. Boileau n'est pas, comme on l'a cru, un poète de cour ou un poète académique : c'est un poète vrai, plus fort qu'élégant, plus mâle que délicat, c'est une raison vivante, un cœur sans molle tendresse, mais plein d'ardeur pour la vertu, c'est une âme d'honnête homme. C'est le vieux bourgeois de Paris, non le bourgeois badaud comme l'Étoile, notant jour par jour tout ce qui se passe dans la rue; non le bourgeois railleur et frondeur comme Gui-Patin, qui se dédommage dans les lettres familières du décorum des fonctions officielles; non le bourgeois pédant et esprit-fort comme Naudé, qui fait le politique parce qu'il a été le secrétaire d'un cardinal italien; non le bourgeois naïf et

licencieux, comme La Fontaine, qui flâne en rêvant; — c'est le bourgeois parlementaire, né près du Palais de justice, ayant jeté aux orties le froc de la basoche, mais ayant conservé le goût des mœurs solides et des sérieuses pensées, — le bourgeois demi-janséniste, quoique dévoué au roi, aimant Paris, peu sensible à la campagne, détestant les mauvais poètes et les fausses élégances des ruelles et des salons, peu mondain, indifférent aux femmes, et par cela même un peu gauche, un peu lourd, mais franc du collier. Comment, vous critiques, qui regrettez sans cesse dans notre littérature l'élément gaulois et populaire, comment n'avez-vous pas vu que ce poète est de race gauloise, de race populaire, que c'est là le Parisien, mais le Parisien à l'âge mûr, frère de Molière et de La Fontaine, quoique au-dessous. Voilà Boileau tel que je le comprends, tel que me le donne à comprendre M. Nisard dans son excellent chapitre sur cet écrivain si controversé. Par sa passion du vrai, par son horreur du faux, Boileau a instruit le goût public, et s'il n'a pas formé les grands poètes de son temps, qui auraient pu se passer de lui, il a rendu le public attentif et sensible aux beautés de leurs chefs-d'œuvre; par là, il s'est associé à leur gloire, et avec justice.

Maintenant, lorsque Boileau, dans un ouvrage spécial et presque technique, nous donne en termes un peu froids des recettes pour faire des chefs-d'œuvre, lorsqu'il imite Descartes et fait en quelque sorte le *Discours sur la méthode* de la poésie, je crains qu'il n'ait donné au didactique plus que la poésie n'en peut supporter, et qu'il n'ait cru à la vertu des règles plus qu'elles ne le méritent. Ce rapprochement même si ingénieux et si vrai que M. Nisard établit entre Descartes et Boileau me fait pressentir ce que la poétique de celui-ci peut avoir de sec et d'étroit, car comment cet esprit de méthode, si excellent dans les sciences, serait-il en même temps bon pour la poésie, sans que celle-ci en fût un peu diminuée et refroidie? Horace à la vérité a fait aussi un art poétique; mais ce sont les rhéteurs qui l'ont baptisé ainsi : pour lui, ce n'était qu'une *lettre aux Pisons*, lettre familière à des jeunes gens auxquels il donne des conseils en se jouant dans le langage de la plus libre et de la plus aimable conversation. Au contraire, dans l'*Art poétique* de Boileau, tout est solennel, méthodique, dogmatique : c'est évidemment un code. Or la poésie a-t-elle besoin de code? Homère et Sophocle en avaient-ils un? Ce n'est pas que je dédaigne l'*Art poétique* de Boileau, les conditions saines et solides de toute poésie y sont vivement exprimées; mais j'ai besoin après l'avoir lu, et pour ne pas oublier que la poésie est chose divine et légère, de relire la *Lettre à l'Académie française* de Fénelon.

J'aurais également, et même plus encore, à contredire dans le chapitre très fort d'ailleurs et très nourri que M. Nisard consacre à Bossuet. Il cherche quelle est la qualité distinctive de ce grand écrivain, et il trouve que c'est le bon sens, c'est-à-dire « la faculté de voir juste et de se conduire en conséquence. » J'accorde que Bossuet est éminent par le bon sens, que le bon sens est une belle et excellente chose, assez rare, quoi qu'en dise Descartes, surtout dans les vérités de cette hauteur. J'approuve l'ingénieux et hardi rapprochement que M. Nisard ne craint pas de faire entre Bossuet et Voltaire, supérieurs l'un et l'autre par le bon sens, l'un dans les vérités familières, l'autre dans les plus hautes vérités morales; mais enfin le bon sens suffit-il à constituer le génie? Au moins le bon sens de Voltaire s'est-il exercé à des vérités nouvelles et hardies; au contraire, en essayant de décrire le bon sens de Bossuet, M. Nisard s'attache surtout à prouver qu'il n'a rien découvert, qu'il n'a rien inventé. Il semble relever en lui des mérites plutôt négatifs que positifs; il le loue d'avoir évité les témérités en philosophie, en politique, en religion. Je veux croire que c'est un grand mérite de n'avoir pas fait de système métaphysique, de n'avoir inventé ni utopies, ni hérésies; mais il est un grand nombre d'honnêtes gens qui sur ce point ne sont pas plus téméraires que Bossuet. Si le trait distinctif de Bossuet est le bon sens, je ne vois vraiment pas ce qui le distingue de Bergier, le solide apologiste du XVIIIe siècle. Bergier avait du bon sens, il a défendu la tradition, il n'a pas été métaphysicien, ni utopiste, ni hérésiarque, enfin il n'y a pas en lui la moindre trace de l'esprit de chimère. Et cependant qui pense à Bergier?

Je m'étonne que M. Nisard, dans son admiration pour Bossuet, ait à peine pensé à nous faire remarquer l'imagination de cet admirable écrivain. Eh quoi! Bossuet est la plus grande imagination que nous ayons dans notre littérature, c'est une imagination biblique, homérique, grande, fière, simple, naïve, hardie, ayant toutes les qualités sans un seul défaut, et dans cet écrivain si surprenant, le premier de la France sans aucun doute, et qui n'a peut-être de rival dans toutes les littératures du monde que Platon, vous vous oubliez à nous faire admirer son bon sens, à nous montrer les limites de ses pensées, à lui faire un mérite de ces limites mêmes! Je ne doute pas que, si M. Nisard eût été moins préoccupé de défendre dans Bossuet son principe de la discipline, il se serait attaché beaucoup plus à mettre en relief les qualités incomparables de Bossuet que des mérites secondaires et négatifs qui ne peuvent que nous refroidir.

Je suppose que c'est un scrupule de ce genre, et la remarque

faite après coup, que, pour avoir voulu trop louer Bossuet, il ne l'avait pas assez loué, qui a déterminé M. Nisard à revenir encore, dans son dernier volume, sur Bossuet, qui n'est cependant pas un écrivain du XVIIIe siècle. Massillon lui est une occasion de traiter de nouveau Bossuet comme sermonnaire, et cette fois il le loue surtout de la liberté de son génie. A merveille, voilà le vrai Bossuet supérieurement saisi; mais il y avait donc quelque chose de nouveau à dire, et le premier jugement était incomplet.

Après avoir trouvé que M. Nisard ne loue pas assez Bossuet, je vais dire qu'il le loue trop, et qu'il lui fait en quelque sorte une place trop élevée au-dessus de l'humanité. Il nous dit par exemple « qu'il n'y a pas d'écrivain qui ait eu plus souvent et plus naturellement raison. Bossuet tombe toujours sur le vrai. » Cependant il reconnaît que Bossuet s'est trompé sur deux points : « il s'est trompé quand il a cru le protestantisme incompatible avec de grandes sociétés réglées et prospères; il s'est trompé quand il a vu l'idéal des gouvernemens dans la royauté absolue tempérée par des lois fondamentales. » Mais ce ne sont pas là deux petites erreurs, à ce qu'il me semble, et je ne crois pas qu'on puisse dire que celui qui les a commises soit toujours tombé sur le vrai. N'avoir pas deviné la grandeur des sociétés protestantes ni la grandeur des sociétés libres, c'est avoir eu les yeux fermés sur les plus grands faits des temps modernes, sur l'esprit moderne lui-même, tel qu'il est sorti du XVIe siècle, génie momentanément interrompu dans ses destinées par la halte glorieuse de Louis XIV, mais qui devait en avoir de tout autres que celles que rêvait Bossuet. Oserai-je dire ce qui l'a trompé? C'est que Bossuet ne savait pas l'histoire. Quel paradoxe! s'écriera-t-on, Bossuet, l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle*, ne savait pas l'histoire! De quelle histoire voulez-vous parler? Je m'explique : Bossuet savait l'histoire ancienne et l'histoire de l'église; mais ces deux histoires ne lui servent à rien pour comprendre les temps modernes. Ce que Bossuet ne savait pas, ce qu'on ne savait pas de son temps, c'était l'histoire de notre pays, de ses crises, de ses révolutions, de ses institutions changeantes, autrefois libres dans une certaine mesure, peu à peu supprimées et absorbées par le pouvoir absolu; c'était l'histoire de l'Europe au moyen âge, au XVe, au XVIe siècle, dans ces temps où l'ordre politique des temps modernes s'était lentement et péniblement élaboré. Enfin dans ce magnifique *Discours sur l'Histoire universelle*, fait à l'usage d'un prince moderne et d'un prince français, il ne manque que deux petites choses : l'histoire moderne et l'histoire de France. En cela, Bossuet était bien du siècle de Louis XIV. Chose étrange, ce règne de la tradition n'avait pas de tradition! Ce

grand triomphe du génie français n'a pas pu nous laisser une histoire nationale! Il a fallu la révolution pour donner à la France le souci du passé et le sentiment de la tradition française. Sous Louis XIV, personne ne s'intéresse aux âges précédens. La fronde, bien entendu, est un événement perdu auquel on ne fait que de vagues et lointaines allusions : à plus forte raison a-t-on oublié le XVIe siècle. A peine parle-t-on de Henri IV, car il ne fallait pas qu'aucun nom pût effacer et ternir celui du grand roi. Ainsi ce règne de l'autorité a voulu, comme plus tard la révolution française, que tout datât de lui. La philosophie faisait table rase avec Descartes de tout le passé, la tragédie cherchait des héros dans la fable antique, dans l'histoire turque ou romaine, jamais en France. Ainsi nulle tradition en aucun genre, excepté en histoire ecclésiastique : hors de là, on sautait directement de Rome à Louis XIV. Cette ignorance de la tradition dut enfanter, comme il arrive toujours, l'utopie. Il y a deux sortes d'utopies : l'utopie de ce qui est, l'utopie de ce qui peut être. On est utopique en considérant comme un idéal absolu et éternel l'état de choses dans lequel on vit; on l'est en rêvant un état nouveau : Bossuet est utopique de la première manière, Fénelon de la seconde. Ne saisissant pas l'origine historique et tout humaine du spectacle qu'il avait devant les yeux, Bossuet n'en vit que la beauté idéale, et crut y reconnaître une œuvre divine. L'ignorance et l'indifférence du passé lui fermaient les yeux sur l'avenir. Que dis-je? le XVIIe siècle ne pense jamais à l'avenir, et Bossuet, en cela, est encore l'interprète de son temps. Ce temps est comme Dieu : il vit dans un éternel présent, sans passé et sans futur.

Ce n'est pas seulement sur deux points particuliers que Bossuet me paraît s'être trompé : c'est sur tout un ensemble de faits qui dans la politique, dans la science, dans la conscience, se sont produits à partir du XVe siècle, et qui, espérons-le, sont appelés à conquérir le monde. Tous ces faits se résument en deux mots : droit et liberté. « Là où Bossuet a manqué, nous dit M. Nisard, c'est de l'humanité et non d'un homme en particulier. Il n'y a eu ni chute par trop d'ambition, ni mauvaise foi, ni erreur de jugement, ni une volonté libre, à qui la passion fait prendre le faux pour le vrai : il y a eu l'impossible. Si je résiste à Bossuet, c'est pour obéir à Dieu. » Il me semble que les erreurs de Bossuet n'ont pas un caractère si particulier et si miraculeux. Sans doute, je ne lui en veux pas de ses erreurs : elles ne viennent ni de la mauvaise foi ni de l'amour-propre. Ne viendraient-elles pas cependant d'une sorte d'orgueil, de cet orgueil de domination que Louis XIV avait dans la politique et Bossuet dans la controverse? N'avait-il pas, lui aussi, le besoin de ré-

gner, le goût du pouvoir absolu, une involontaire répulsion contre tous ceux qui s'affranchissaient de son empire? Sa dureté à l'égard de Fénelon et de Malebranche pour des opinions toutes spéculatives, son allusion barbare à la mort de Molière, qui mourut, comme on sait, dans un dernier acte de dévouement pour ses pauvres compagnons de scène, le ton perpétuel d'autorité impérieuse avec lequel il décrète et promulgue ses pensées comme des lois et des dogmes, tout cela, dis-je, est-il absolument exempt de tout orgueil humain, et la vérité est-elle si hautaine et si insolente? Tels sont mes doutes à l'égard de Bossuet, et si je les exprime, c'est non point pour diminuer cette grande figure, mais par impartialité, et pour lui appliquer la même méthode de stricte justice que M. Nisard applique sans remords et sans scrupule à d'aussi grands hommes que lui.

III.

Les théories précédentes semblent nous annoncer dans M. Nisard un juge sévère et prévenu du XVIIIe siècle. Défenseur de la tradition et de la discipline, comment goûtera-t-il ce siècle d'indépendance et de liberté? Il est évident que M. Nisard a vu le péril, et qu'en abordant le XVIIIe siècle il s'est imposé d'être équitable. On voit dans son livre une sorte de combat. Par son principe des vérités générales, il est accessible et sympathique à ce que le XVIIIe siècle a pu dire de vrai; par son principe de la discipline, il se défie même de ses plus grands écrivains, et il est toujours plus près de la restriction que de l'éloge; mais à peine a-t-il hasardé une critique, que sa raison et sa conscience lui font craindre d'être trop sévère, et le voilà qui loue de nouveau pour restreindre aussitôt après. Enfin, après une lutte assez prolongée, la passion contenue éclate à la fois : il est un écrivain qui paie pour tous les autres, c'est Jean-Jacques Rousseau.

Distinguons d'abord deux choses dans le XVIIIe siècle : la littérature proprement dite et la philosophie; par là j'entends la prose sérieuse, histoire, science, politique. Pour ce qui est de la littérature, on ne peut que louer sans réserve tout le dernier volume de M. Nisard. Son goût littéraire n'a pas eu de peine à s'affranchir des banales admirations qui se retranchaient sous la protection d'une fausse tradition classique. Ce sera l'un des mérites de cet ouvrage d'avoir rejeté cette tradition et d'avoir fait avec précision le partage du vrai et du faux classique.

Il y a eu en effet en France un faux classique, non sans honneur et sans gloire, mais qui a nui au classique véritable en imitant et en

discréditant les formes extérieures de celui-ci. Ce faux classique commence avec Jean-Baptiste Rousseau, et même, il faut le dire, avec les tragédies et *la Henriade* de Voltaire; il produit au XVIIIe siècle les tristes tragédies de La Harpe et de Marmontel, trouve plus tard un éclat, non tout à fait immérité, dans les poésies de l'ingénieux Delille, se lance dans les témérités avec Ducis, atteint l'apogée du médiocre et de l'ennuyeux avec la littérature impériale, jette ses dernières flammes et rend le dernier soupir avec l'aimable, le spirituel, l'élégant Casimir Delavigne. M. Nisard juge toute cette littérature de la manière la plus saine et la plus éclairée. C'est au nom du classique bien entendu qu'il critique, en y mêlant les éloges mérités, et les odes de Jean-Baptiste Rousseau, et les tragédies de Voltaire, et les comédies du XVIIIe siècle : même, dans un autre genre, il va jusqu'à baisser d'un degré le rang de Massillon. Enfin il est facile de voir que la critique classique s'est réconciliée avec la critique romantique dans ce que celle-ci avait de judicieux et de conforme au bon goût, lorsqu'on lit ce jugement si délicat et si juste de M. Nisard sur André Chénier. « Avec André Chénier, l'imagination, la sensibilité, le naturel, rentrent dans les vers... André Chénier est le dernier-né des poètes du XVIIe siècle. Il est de ce beau temps des lettres françaises par la mesure, les images modérées et justes, par l'éclat doux et égal, par les beautés antiques pensées et senties de nouveau, par le style, où il a la noblesse du grand siècle sans en avoir l'étiquette. S'il eût vécu en ce temps-là, Boileau l'eût rendu peut-être plus difficile sur la correction; mais en retour il eût appris à Boileau un idéal de l'élégie et de l'idylle bien autrement aimable que celui de l'*Art poétique*. »

Cependant, quelque agrément et quelque intérêt que puisse avoir la littérature proprement dite au XVIIIe siècle, il est clair que ce grand siècle n'est pas là, il est tout entier dans la philosophie et dans ces quatre hommes illustres : Voltaire, Buffon, Montesquieu et Rousseau. De ces quatre grands écrivains, il en est deux que M. Nisard me paraît avoir jugés avec une parfaite justesse : c'est Voltaire et Buffon; on lira avec plaisir et instruction les chapitres qu'il leur a consacrés, mais il est difficile de ne pas faire d'assez nombreuses réserves quant aux deux autres.

Le jugement de M. Nisard sur Montesquieu est plein de vues fines et neuves, il fait penser. L'auteur s'y montre sensible aux grandes beautés de ce noble génie, et on ne peut l'accuser de ne l'avoir pas goûté. Néanmoins on est étonné des dispositions restrictives qu'il apporte presque à chaque ligne à son admiration. Pour les écrivains du XVIIe siècle, il fait d'ordinaire un partage égal. Il commence par nous pénétrer de leurs beautés, et ne mêle

rien d'abord à ses louanges : ce n'est qu'ensuite qu'il nous instruit en relevant leurs défauts; mais ici l'approbation est sans cesse accompagnée d'un avertissement indirect, d'une demi-réserve, d'une discrète ironie, qui ne nous laissent pas jouir un seul instant en paix de notre admiration. Quelles que soient les réserves que l'on puisse faire au sujet de Montesquieu, il me semble que le premier hommage à lui rendre est tout d'abord de signaler son génie comme l'un des plus beaux qui honorent l'espèce humaine. Je ne voudrais pas le voir seulement comparé et balancé avec Bossuet; je voudrais qu'on me le mît à part comme un homme de premier rang, qui est avant tout lui-même; je voudrais que l'on me dît que, dans cette science noble et excellente qu'on appelle la politique, Montesquieu n'est pas seulement le premier dans son siècle, mais l'un des premiers dans tous les siècles, et qu'Aristote excepté, il n'a ni supérieur, ni égal. Que Bossuet, par son beau chapitre sur les Romains, puisse être comparé avec Montesquieu sur le même sujet, je le veux bien; mais l'*Esprit des Lois*, à quoi le comparerez-vous?

M. Nisard critique finement ce grand livre en paraissant le louer. « La morale de l'*Esprit des Lois*, nous dit-il, n'oblige le lecteur qu'à des vœux d'humanité, de justice, de liberté pour tous, qui l'acquittent à son insu de toute obligation particulière. Elle ne lui dit pas ce qu'il aurait à faire de sa personne pour que ces vœux fussent accomplis et pour mériter sa part dans le bien commun. Il est juste, libéral, humain, dès qu'il veut que tout le monde soit de même. De plus, le voilà en possession d'une faculté nouvelle : il appelle les rois, les ministres, les gouvernemens à son tribunal; il ne pense plus guère qu'à juger, à décider, à charger tout le monde de devoirs dont il s'exempte. » Voilà une critique spirituelle d'un travers que nous connaissons; mais est-ce bien là une critique de l'*Esprit des Lois?* Il me semble que c'est exagérer le rôle de la morale que de vouloir qu'elle soit partout. Que de choses belles, bonnes, excellentes, dignes d'admiration, qui ne nous apprennent pas nos devoirs : les sciences par exemple et les beaux-arts! En lisant Newton et Buffon, en admirant Raphaël et Poussin, pensons-nous bien sérieusement à nous améliorer? Et même la littérature, prise dans son idée précise, a-t-elle bien ce but? est-il vrai que Racine nous apprenne à gouverner nos passions? A porter la question sur ce terrain, croyez-vous pouvoir résister avec avantage aux objections de Bossuet, de Nicole, de Rousseau contre la comédie? Pourquoi donc tout juger au point de vue de la morale? Montesquieu ne nous apprend pas à dompter nos passions; mais ce n'est pas son objet : il nous apprend autre chose. Enfin, si nous acceptions ce

nouveau criterium littéraire, je ne vois guère que les sermonnaires qui pourraient y résister.

Je vais plus loin, et je dis que dans Montesquieu il y a une morale que le XVIIe siècle n'a pas connue : c'est la morale publique, la morale du citoyen. Pour le XVIIe siècle, cette sorte de morale consiste à être un sujet obéissant, et cette morale de sujet avait fini par porter atteinte à la morale privée elle-même. C'est ainsi qu'on avait vu les parlemens, ces vieilles citadelles de l'honneur bourgeois, s'abaisser jusqu'à légitimer les enfans adultérins du roi, tant il est vrai que sans une certaine vertu civique la vertu domestique elle-même vient à succomber. Eh bien ! Montesquieu nous apprend la vertu civique. « Il ne nous apprend pas, dites-vous, ce que nous aurions à faire de notre personne pour que ses vœux fussent accomplis; » mais si vraiment il nous l'apprend. Qu'on lise et qu'on relise les admirables chapitres sur la corruption des démocraties; on verra quels sont les devoirs difficiles qui attendent les citoyens le jour où ils veulent être libres. On y apprendra comment l'amour de l'égalité devient la ruine de l'égalité même, s'il ne sait pas se renfermer dans ses vraies limites, si, non contens d'être égaux comme citoyens, nous voulons l'être comme fils et comme pères, comme jeunes et comme vieux, comme sujets et comme magistrats; on apprendra encore combien l'obéissance à la loi est nécessaire dans un pays où la loi est faite par les citoyens eux-mêmes, comment la modération est le salut de tous les gouvernemens, mais surtout des gouvernemens populaires, enfin combien la probité est indispensable aux magistrats dans ces sortes de gouvernement. Si l'on peut trouver que Montesquieu obéit trop aux préjugés antiques en considérant la frugalité comme nécessaire aux démocraties, il lui faut accorder qu'une certaine mesure dans la jouissance, une certaine sobriété est la garantie de la liberté, et que là où l'on voit un amour désordonné des plaisirs des sens, la patrie et la loi courent bien risque de ne plus être que des objets de peu de prix. Telle est la morale que je recueille dans Montesquieu, et elle ne me paraît pas sans application. Est-elle efficace? direz-vous. A quoi je réponds : celle de Bossuet l'est-elle davantage? Au reste, en louant la morale de Montesquieu, je ne fais que développer ce que M. Nisard dit lui-même quelques pages plus loin. « Il peut se faire, dit-il, qu'on sorte du commerce de Montesquieu un peu trop content de son esprit, mais on en sortira toujours meilleur citoyen. »

En outre il me semble que M. Nisard prend trop à tâche d'effacer et d'amortir le rôle du réformateur dans Montesquieu. Il prend à la lettre ces paroles de sa préface : « je n'ai pas naturelle-

ment l'esprit désapprobateur. » Il le loue d'avoir fait contre-poids par des idées de respect pour les choses existantes à l'esprit de censure qui s'attaquait au bien comme au mal. Enfin il nous dit que « telle a été la pensée de Montesquieu, qu'il a paru plus près de vouloir le maintien des abus que le renversement de l'ordre établi. » Il nous semble, quant à nous, que Montesquieu n'est pas si conservateur que cela. A l'époque de l'*Esprit des Lois*, l'esprit de censure ne s'était pas encore déchaîné, comme il l'a fait à la fin du siècle : il n'avait donc pas encore besoin de contre-poids. L'*Esprit des Lois* est lui-même, après les *Lettres persanes*, le commencement et le premier grand exemple de l'esprit de censure. Montesquieu a voulu autant qu'homme de son temps une société nouvelle, si nouvelle même que l'on peut encore désirer une partie de ce qu'il rêvait. Seulement, comme il avait plus de profondeur qu'aucun de ses contemporains, on le critiquait et on le trouvait trop modéré, parce qu'on ne le comprenait pas.

Si l'on excepte la vénalité des charges, qu'un reste de préjugé domestique l'a conduit à ménager, et qui d'ailleurs était elle-même une sorte de garantie contre l'aristocratie (1), quel est l'abus que Montesquieu n'ait pas attaqué avec autant de force qu'aucun philosophe de son temps? Avant Voltaire et Beccaria, il a demandé la réforme de la pénalité. Avant Rousseau et Raynal, il a flétri l'esclavage. Avant l'*Encyclopédie* il a plaidé la cause de la tolérance. Serait-ce dans la politique que Montesquieu se serait montré si plein de respect pour les choses existantes? Au contraire, tout ce qu'il a écrit sur la monarchie n'est qu'une censure indirecte et amère du gouvernement de Richelieu et de Louis XIV, qui, « ayant détruit tous les pouvoirs intermédiaires, » n'a plus laissé d'issue « que l'état despotique ou l'état populaire. »

Enfin, parmi les grandes nouveautés de Montesquieu, comment M. Nisard oublie-t-il de signaler le principe de la liberté politique? On peut discuter dans la pratique sur le plus ou moins d'opportunité de cette liberté, sur les conditions plus ou moins larges qui lui seront faites; mais, dans l'ordre spéculatif, philosophique et moral, on ne peut nier que le principe de la liberté politique ne soit au nombre des quatre ou cinq plus grandes idées de l'esprit humain. La liberté est, avec la patrie, le devoir, l'âme, Dieu, l'une des premières inspirations de la pensée, du sentiment et de l'éloquence. Elle est donc une conquête dans une littérature. Or cette grande idée, à qui appartient-elle parmi nous? Ce n'est pas à Vol-

(1) Richelieu lui-même, qui trouvait la vénalité détestable, la défendait cependant par cette raison. Il lui paraissait meilleur de recruter la magistrature par l'argent que par la faveur.

taire, ce n'est pas à Buffon, ce n'est pas même à Rousseau, plus soucieux du pouvoir du peuple que de la liberté, ce n'est pas à Descartes, ce n'est pas à Pascal, ce n'est pas à Bossuet, ce n'est pas non plus à Fénelon, plus aristocrate que libéral. Ainsi le principe de la liberté appartient en propre à Montesquieu, au moins dans notre pays, et en Angleterre même Locke ne l'avait exposé avant lui que dans un livre solide sans doute, mais pâle, diffus et sans éloquence.

L'écrivain le plus sacrifié au XVIIIe siècle par M. Nisard est Jean-Jacques Rousseau. Il est facile de le comprendre : Jean-Jacques Rousseau, c'est l'esprit d'indiscipline et de révolte, c'est en outre l'esprit d'utopie; c'est en un mot tout ce qu'il y a de plus contraire au principe de la tradition et de la discipline. Ajoutez que, dans Rousseau, le faux est presque toujours mêlé avec le vrai, et qu'il se trouve par là en contradiction avec le principe des vérités générales. Aussi M. Nisard ne dissimule pas son éloignement pour cet écrivain. « Entre ceux qui aiment Jean-Jacques Rousseau, dit-il, et ceux qui ne lui rendent que justice, il se range décidément parmi les seconds. » Mais rend-on bien justice à ceux que l'on n'aime pas?

Cet éloignement de M. Nisard pour Jean-Jacques Rousseau le rend très clairvoyant à l'endroit de ses défauts. La personnalité, la chimère, la moralité de tête, la sensualité, la déclamation, tels sont les vices que M. Nisard reproche à ce célèbre écrivain, et les plus sympathiques amis de Rousseau sont obligés de reconnaître que tous ces reproches sont fondés. Est-ce à dire que nous adhérions au jugement définitif de M. Nisard? Non, sans doute, car il nous semble que, s'il a relevé avec justesse les défauts et les travers de Jean-Jacques Rousseau, il n'a pas fait la part assez large à ses rares et fortes qualités.

M. Nisard a cependant signalé la plus grande nouveauté du talent de Jean-Jacques Rousseau, à savoir l'amour de la nature; mais peut-être n'en a-t-il pas assez fait ressortir l'importance. C'est là, à ce qu'il nous semble, une très grande chose, et non pas un mérite de détail que l'on relève en passant. L'homme à qui nous devons en quelque sorte un nouveau sentiment n'a-t-il pas fait un bien grand don à l'espèce humaine? Je ne veux pas dire que Rousseau ait inventé l'amour de la nature, car on n'invente pas le cœur humain; mais il a senti si vivement et peint si énergiquement cette grande passion, qu'elle lui appartient comme en propre, ainsi que l'héroïsme à Corneille. Rousseau nous a découvert la Suisse, et a eu le premier l'idée des grandes beautés sauvages et naturelles. Au XVIe siècle, Montaigne, visitant la chute du Rhin, n'y trouve

rien à remarquer, si ce n'est qu'elle « interrompt la navigation. » Au XVIIe siècle, quelques auteurs, La Fontaine et Fénelon, aiment la campagne, et nous décrivent surtout les beautés aimables des prairies et des ruisseaux; mais la grande nature leur est inconnue. Rousseau en a été à la fois le peintre et le révélatenr.

Un autre sentiment que Rousseau a également introduit dans notre littérature, c'est la mélancolie. La mélancolie, dira-t-on, est un sentiment de décadence : c'est un sentiment qui naît de la vue des ruines, du doute, du dégoût de la vie, c'est donc un sentiment peu viril et sans beauté. Je réponds : il y a sans doute une mélancolie de décadence et de faiblesse, mais il y a aussi une mélancolie éternelle, très convenable au cœur humain, composée à la fois, comme l'a très bien défini M. Nisard, « d'amour et de dégoût de la vie, » du sentiment de la vanité des choses uni à un désir insatiable d'être et de vérité; c'est le sentiment que l'âme éprouve en présence du problème de sa destinée, comme le disait M. Jouffroy. Ce sentiment ne se rencontre guère aux époques réglées, il a peu de place aux époques de dissolution et de désordre. Il naît à l'approche des ruines ou après elles. Rousseau est le premier écrivain du XVIIIe siècle qui l'ait connu. M. Nisard en fait honneur à Chateaubriand. Il l'admire dans *René*, et en toute justice; mais n'est-ce pas à Rousseau qu'il doit son origine? Les *Lettres à M. de Malesherbes*, les *Promenades d'un rêveur solitaire*, quelques pages des *Confessions*, ont donné les premières notes de ce chant plaintif que depuis nous avons entendu si souvent retentir, et que les générations froides et positives d'aujourd'hui commencent à dédaigner.

Il y a encore dans Rousseau un autre sentiment original et personnel, mais durable et fécond : c'est le sentiment des beautés chrétiennes. Sans doute Rousseau était en dehors de la foi orthodoxe. Néanmoins, dans l'incrédulité de son siècle, avoir eu un sentiment si juste et si élevé du christianisme, n'est-ce pas le signe d'une âme largement douée pour le beau? Et ce n'est pas comme Chateaubriand la beauté poétique et littéraire du christianisme qui a touché Rousseau, c'est la beauté morale. « L'Évangile parle à mon cœur, » disait-il. Quel beau mot! combien il est profond et touchant! Quelles que soient les destinées des croyances dogmatiques, il y aura toujours des hommes qui pourront dire : « L'Évangile parle à mon cœur. » Ceux-là seront de race chrétienne, lors même qu'ils ne croiront pas à tout ce que croient les fidèles. Leur cœur sera avec le Christ, lors même que leur esprit est avec Descartes ou avec Kant. Avoir trouvé un nouveau sentiment chrétien séparé du dogmatisme, c'est encore une des nouveautés heureuses et bienfaisantes de Jean-Jacques Rousseau. C'est là une nouveauté dange-

reuse, dira-t-on, c'est séduire les croyans à l'infidélité. Non, car ceux qui ne seraient pas avec Rousseau seraient avec Voltaire, et la foi n'y gagnerait rien.

Vous ne nous parlez, s'écriera-t-on, que de sentimens : où sont les principes, où sont les règles dans Jean-Jacques Rousseau? Mais le sentiment est-il déjà une si petite chose? J'accorde d'ailleurs que l'idée de la règle manque dans Jean-Jacques Rousseau. N'oublions pas cependant que cette idée, personne ne l'avait au XVIIIe siècle. Montesquieu lui-même paraît avoir plutôt un sentiment juste des convenances qu'un respect réfléchi de la loi. Cela posé, il faudrait convenir que Rousseau avait le goût et l'instinct de quelque chose de meilleur que ce qui suffisait à son siècle : ni le plaisir seul ni les convenances ne satisfaisaient cette âme gâtée, mais généreuse. Je ne veux rien excuser de Jean-Jacques Rousseau; mais je reste persuadé qu'il avait un amour sincère, quoique mal éclairé, d'une certaine perfection morale. Il en avait le souci, il en était tourmenté, préoccupé. Or ce souci moral, cette passion forcée de la vertu, qui était peut-être le sentiment douloureux de son impuissance morale, est encore chez lui quelque chose d'original dans un siècle où nul, excepté Vauvenargues, n'a éprouvé cette sorte de souci. Le XVIIIe siècle n'a aimé passionnément que deux choses, le plaisir et l'humanité. Rousseau aimait quelque chose de plus. Était-ce son imagination? était-ce son cœur? Qui sera assez éclairé pour faire ce partage avec assurance et ne rien laisser à l'honneur de ce pauvre grand homme dans cette lutte misérable avec lui-même? Vous l'avez dit en parlant de Montesquieu : « il lui a manqué d'avoir combattu et souffert. » Pardonnez donc à Rousseau, car il a combattu et il a souffert. Toute sa vie n'est qu'une souffrance, imaginaire si vous le voulez, mais non moins cruelle pour cela. De ces souffrances sont sorties les beautés les plus fortes de ses écrits : pardonnons-lui ce qui a fait son malheur et son éloquence.

Si des sentimens nous passons aux idées, je me demande s'il ne faut voir en Rousseau qu'un utopiste. En politique par exemple, il ne me paraît pas avoir été si utopiste que le dit M. Nisard. Au fond qu'y a-t-il dans le *Contrat social?* Le principe de la souveraineté du peuple. C'est à quoi se réduit ce livre célèbre. Eh bien! si je regarde autour de nous, et si je considère les principaux événemens de l'histoire du monde depuis le *Contrat social*, il me semble que le principe de la souveraineté sort de plus en plus de l'utopie pour entrer dans la réalité des faits. Est-ce un bien? est-ce un mal? Je ne l'examine pas; mais j'interroge toutes les écoles politiques de notre temps, et il n'y en a pas une qui, soit pour louer, soit pour blâmer, ne résume l'état actuel de la société par le mot de démo-

cratie : c'est le mot du *Contrat social*. En éducation, Rousseau a répandu deux principes dont on peut abuser, dont il abuse lui-même, mais qui sont d'une grande portée : laisser agir la nature et parler à la raison. En théologie, il a essayé de trouver un milieu entre la religion révélée et l'athéisme : à ceux qui ne verraient là qu'une chimère, je demanderai de vouloir bien nous dire avec précision lequel de ces deux termes extrêmes ils ont eux-mêmes choisi.

Enfin, en jugeant Rousseau, je ne voudrais pas oublier qu'il est en quelque sorte l'auteur du renouvellement littéraire de notre pays. Il a eu de mauvais imitateurs, soit; mais nos plus grands écrivains modernes ne viennent-ils pas de lui en droite ligne et par une filiation facile à saisir? Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamennais, M. Cousin, Mme Sand, nos grands poètes lyriques. Dans la politique aussi, on peut reconnaître son influence même chez ses adversaires les plus déclarés, — Royer-Collard, M. Guizot. Cette influence s'est étendue jusqu'à l'étranger, et l'on ne peut dire que Byron et Goethe ne lui aient rien dû. Une si puissante action ne peut s'expliquer que par un grand génie, génie auquel ont manqué la sérénité, la pureté, le naturel, mais qui ne doit pas être classé au dernier rang des grands hommes. Il n'y a pas de rang pour un génie de cette sorte. Il faut lui faire une place à part, et ne pas le comparer à d'autres avec lesquels il n'a pas de commune mesure.

En résumé, voici l'impression qui me reste du volume de M. Nisard sur le XVIIIe siècle : il comprend ce siècle, il en accepte, il en approuve les principes, il lui sait gré de les avoir répandus; mais c'est sa raison seule qui approuve, il n'aime pas. Ce siècle ne dit rien à son cœur, il ne parle qu'à son esprit. Pour nous, aussi sévère que M. Nisard pour les mauvais côtés du XVIIIe siècle, irréconciliable avec son matérialisme et son sensualisme, nous en aimons la philosophie sociale comme ayant ouvert un monde nouveau à l'humanité. Notre siècle n'a qu'une foi, la foi à la révolution, c'est-à-dire au XVIIIe siècle; ne la lui enlevez pas, vous lui ôteriez sa force et sa grandeur. Cette foi est aveugle, dites-vous, elle est grossière, elle est dangereuse; soit, il lui faut des correctifs et des contre-poids. Enseignez donc à ce siècle-ci le respect de la tradition, l'intelligence du passé, le goût de la stabilité, l'amour de ce qui dure, rien de mieux. C'est le XVIIe siècle qui nous apprendra ces choses. Soyez l'interprète, l'avocat de cette grande époque, et réveillez dans ma conscience le goût de ces sortes de vérités que j'oublie trop, j'y donne les mains; mais pour me toucher il faut que vous partagiez ma passion, car vouloir que je sois un contemporain de Bossuet qui accorde quelque chose à Voltaire et à Montesquieu, voilà

qui est impossible : ce n'est pas là la réalité. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait oublier trop de choses que nous savons, en rapprendre d'autres que nous avons oubliées. La vérité est que nous sommes sortis du XVIIIe siècle, que nous vivons de son esprit et de sa flamme; là est notre véritable origine. Maintenant l'expérience et la réflexion nous apprennent que ce siècle ne se suffit pas à lui-même, qu'il n'a pas en lui un principe d'ordre et de durée, que parmi les pensées du siècle précédent, s'il y en a qui ont pu disparaître avec le temps, il en est d'autres qui sont éternelles, et sans lesquelles aucun ordre de société ne peut durer. C'est ainsi que doit se concilier le débat entre ces deux siècles, qui répondent à deux besoins éternels du cœur humain : le besoin du mouvement et du progrès, le besoin de la stabilité et de la conservation. M. Nisard me paraît avoir très bien exprimé ce compromis dans ce passage : « Si la pensée a eu quelque chose de trop timide au XVIIe siècle sur certaines matières de grande conséquence, le XVIIIe siècle y supplée et rend à l'esprit humain, avec la liberté, la vérité. Si c'est au contraire le XVIIIe siècle qui a été téméraire, le XVIIe siècle vient, avec sa science plus tranquille et plus mûre de l'homme, rabattre ces témérités et remettre les choses au vrai point de vue. »

IV.

C'est surtout dans le jugement de M. Nisard sur la littérature contemporaine depuis Chateaubriand jusqu'à nos jours, que l'on voit la différence de la nouvelle critique classique avec la critique de l'école impériale, fermée à toutes les beautés nouvelles et aussi injuste qu'aveugle pour les hardiesses heureuses de la littérature de notre temps. M. Nisard juge cette littérature non-seulement avec équité, mais avec une sympathie pénétrante. La critique novatrice elle-même, devenue sceptique avec le temps, serait à peine plus sensible que la sienne à toutes ces nouvelles beautés. Et même, à mesure que l'on s'éloigne de ces grands noms qui ont troublé et passionné nos pères, ils semblent eux-mêmes devenir à leur tour comme des classiques qui ont quelque besoin d'être protégés par la tradition contre les attaques irrespectueuses des nouvelles générations. C'est ainsi que Chateaubriand et Lamartine ont déjà perdu la plus grande part de leur faveur, et M. Nisard en les louant paraîtra plutôt au-dessus qu'au-dessous de l'admiration que l'on est disposé aujourd'hui à leur accorder.

Je le demande maintenant (pour revenir au point de dissentiment qui nous partage), quel principe guide M. Nisard lorsqu'il

juge les œuvres contemporaines? Est-ce le principe des vérités générales? est-ce le principe de la discipline? A coup sûr, c'est le premier. Qu'y a-t-il en effet de beau et de durable dans cette nouvelle littérature? Ce sont, ou des vérités descriptives, ou des vérités de sentimens intimes, ou des vérités de peintures domestiques, ou enfin des vérités historiques, politiques, philosophiques : ce sont ces vérités nouvelles, exprimées dans une langue inégale sans doute et dégénérée, mais tantôt brillante, tantôt ardente, tantôt molle et mélodieuse, tantôt austère et nerveuse, qui assurent à la littérature du XIXe siècle, malgré ses défauts, une sorte de solidité, et lui permettent de soutenir avec quelque honneur la comparaison avec les siècles précédens. Ainsi le principe des vérités générales explique les beautés de nos écrivains, il en explique aussi les défauts. L'abus du détail dans les descriptions, les sentimens trop particuliers et trop raffinés, les paradoxes de l'utopie, le spécial introduit dans l'histoire, enfin la disproportion de l'imagination et de la raison, c'est-à-dire la prépondérance de la forme sur le fond, et quelquefois le contraire, — tels sont les défauts qui ne permettent pas à la littérature contemporaine de se considérer comme classique. Tous ces défauts viennent de l'oubli du principe des vérités générales.

Appliquez maintenant à ces écrivains le principe de la discipline et de la tradition, nous n'en comprendrons plus les beautés. De quelle règle de Boileau peut-on faire sortir la poésie de Lamartine ou les romans de George Sand? A quelle discipline rapporter la poésie désolée d'Alfred de Musset et les charmantes fantaisies de ses comédies? De quelle tradition Augustin Thierry est-il parti pour renouveler l'histoire de France? Enfin comment veut-on que le génie soit soumis à des règles, puisque ces règles sont faites précisément après coup et d'après les œuvres du génie? Le génie, c'est création : il consiste à découvrir une part de vérité non encore aperçue et à l'exprimer dans une forme non encore essayée. Comment faire de cela une loi? Chaque génie se fait sa poétique à lui-même. Racine n'avait pas besoin de Boileau. Dans certains cas, la tradition et l'imitation éloignent du beau au lieu d'y conduire. On imite les hommes de génie en inventant comme eux. Lamartine est plus classique que Delille et Ducis. Sans doute il y a des époques plus ou moins favorables au beau; mais à toutes les époques c'est en recherchant le beau sous des formes nouvelles, inspirées par le génie du temps, que l'on peut n'être pas tout à fait indigne des grandes époques de l'art. L'imitation froide et convenue du classique en est précisément le contraire. M. Nisard est si peu dupe de cette sorte de tradition et de fausse discipline, qu'il ne mentionne même pas

l'espèce de renaissance qu'a eue la tragédie classique il y a quinze ou vingt ans. Il sait parfaitement que cela ne vit pas, et que les vers hardis et nouveaux d'Alfred de Musset ont une autre vitalité que ces pâles ombres que l'on décore du nom de tragédies.

En soutenant qu'il n'y a pas de discipline absolue dans les beaux-arts, ou du moins que cette discipline ne se compose que de quelques principes très généraux qui se plient à d'innombrables applications, veux-je dire que tout est également beau, que toutes les époques littéraires se valent, ou encore que toutes les beautés passent à leur tour, qu'elles ne charment que pendant un temps ou doivent céder la place à des beautés nouvelles, également mobiles, également périssables? Non sans doute : je crois aux beautés stables, durables, éternelles. Je crois à Homère, à Virgile et à Racine. J'accorde donc qu'il y a de grandes époques littéraires, que le goût a ses révolutions et ses décadences, que les époques politiques, scientifiques, industrielles, sont peu favorables à la beauté pure, que les langues se gâtent avec le temps, et qu'en général il n'y a qu'un temps où se rencontre une parfaite harmonie entre la forme et le fond, que ce sont ces époques que l'on appelle classiques, et que les autres temps s'approchent d'autant plus de la beauté qu'ils s'approchent de cet idéal. Tel est le fond de la théorie classique, et c'est là ce qui me paraît incontestable dans la théorie de M. Nisard.

J'admets en même temps qu'il y a bien des places dans la maison du Seigneur, qu'un certain classique n'est pas tout le classique, que le parfait a toujours quelque imperfection qui permet de concevoir un autre genre de parfait, que par exemple le classique du XVIIe siècle n'est qu'une forme de classique qui n'est pas sans défaut, qu'on pourrait soutenir très fortement que le classique grec lui est supérieur et peut-être aussi que le classique anglais ou allemand (si l'on peut employer une telle expression) lui est égal, que pour comparer en toute justice ces différens genres de chefs-d'œuvre, il faudrait lire Goethe et Shakspeare avec la même préparation que nous lisons Racine ou Corneille; il faudrait se faire Anglais ou Allemand, tandis qu'il nous est si facile d'être Français. Lorsque M. Nisard avance, comme une critique, que les Grecs ont été plus sensibles à la liberté qu'à la discipline, ne ferait-il pas sans le vouloir le suprême éloge de cette littérature? N'indiquerait-il pas précisément par où Homère et Pindare, Démosthènes et Platon sont supérieurs même à Racine, même à Bossuet? Lorsqu'il nous dit que dans les littératures du nord « l'équilibre est à chaque instant rompu entre l'imagination et la raison, » cela est-il bien prouvé? Sommes-nous en mesure de juger de la part que la raison peut

avoir dans des écrits que nous connaissons si mal, qui ne répondent pas à nos habitudes, à nos mœurs, à notre tournure d'esprit? Il faut beaucoup de réserve dans les jugemens que les littératures portent les unes sur les autres. N'oublions pas que Schlegel, qui avait tant d'esprit, ne comprenait absolument rien à Racine ou à Molière. La proportion de la raison et de l'imagination dans les œuvres d'art ne peut être fixée d'une manière absolue. Peut-être notre poésie est-elle trop près de l'abstraction : habitués à cette mesure, peut-être sommes-nous disposés à croire que tout ce qui dépasse ce degré d'imagination est désordonné. C'est ainsi que la vivacité française (que nous trouvons très aimable) n'est pas loin de paraître de la folie aux flegmatiques habitans du nord. En revanche, leur poésie nous fait le même effet. Qui a raison? qui a tort? Nous sommes juges et parties.

La largeur de l'esprit et du goût en littérature comme en toutes choses a sans doute ses inconvéniens, car elle peut dégénérer souvent en un éclectisme banal qui admire tout, ou un scepticisme blasé qui n'admire rien; en outre elle peut faire perdre à une nation le sentiment de ses qualités propres et l'entraîner à la poursuite de qualités qui ne sont pas les siennes. A ce point de vue, on ne peut que louer le livre de M. Nisard et les efforts qu'il fait pour nous donner une image idéale et fidèle de l'esprit français; mais malgré tout la vérité est la vérité. Nous avons été rendus sensibles aux beautés des littératures étrangères, nous ne pouvons plus maintenant fermer volontairement les yeux. L'innocence du premier âge a un prix inestimable; on ne peut cependant pas empêcher que l'expérience ne nous l'enlève, et ne nous apprenne bien des choses avec lesquelles il faut compter. Aujourd'hui l'esprit français n'a plus cette candide innocence qui lui faisait croire qu'il était le modèle unique et parfait de la civilisation, de la littérature et du goût. Nous voudrions le croire, nous ne le pourrions pas, car nous ne pouvons oublier que cette assertion est contestée, et qu'il y a d'autres modèles dans le monde. Il faut donc renoncer à cette passion de monarchie universelle que nous portons en toutes choses, et que l'on nous fait payer par des invasions.

PAUL JANET.

L'IMMORTELLE

Lorsque le premier homme, à sa première aurore,
Au sein du monde immense et vierge comme lui,
Promenait vaguement, pensif et seul encore,
La curiosité de son divin ennui,

Les mots venaient éclore à sa lèvre étonnée
A chaque enchantement du spectacle infini,
Comme vient la chanson éclore au bord du nid :
A l'heure qu'il naissait, la parole était née.

Mais lorsque, s'éveillant de son autre sommeil,
Il vit, plus belle encor que l'aurore première,
Ève nue et debout dans la grande lumière
Comme un astre vivant adorable et vermeil,

Il étendit les bras vers sa maîtresse blonde,
Et jusqu'à son désir inclinant sa beauté,
Sachant bien que l'amour lui coûterait le monde,
Du remords éternel il fit la volupté;

Et dans le doux transport dont l'âme était saisie,
Et dans le dur sanglot qui s'y venait briser,
Tu naquis à ton tour, ô jeune poésie,
De la première larme et du premier baiser!...

Non, tu ne mourras pas, langue à jamais sacrée,
Car l'avenir et toi, dans le même moment,
Vous êtes nés tous deux du même embrassement,
Et ce monde est vivant pour qui tu fus créée.

Et ce monde immuable a l'âme d'autrefois;
Il est comme il était, misérable et superbe,
Au jour où tu chantas pour la première fois,
Quand la chair se fit âme et l'âme se fit verbe.

Il ouvre encor sur lui des yeux de nouveau-né,
Et pour asseoir son rêve il cherche encor sa base;
Hélas! il aime encore et n'est point pardonné,
Et le mal germe encore au fond de son extase.

Il est aussi perplexe, aussi seul, aussi nu,
Aussi désespéré comme aussi ravi d'être;
Il veut toujours savoir ce qu'il ne peut connaître
Et regrette toujours ce qu'il n'a pas connu.

Et c'est aussi pourquoi tu dois être immortelle
Autant que la douleur, autant que le plaisir,
Toi qui poursuis toujours sans les jamais saisir
Les sons doux comme lui, les mots profonds comme elle;

Toi qui lui dis tout haut ce qu'il se dit tout bas,
Le souffle qui le pousse et l'ombre qui le leurre,
Et tout ce qui se rêve et tout ce qui se pleure,
Et tout ce qui se chante et ne se parle pas.

Harmonieux écho de l'âme de la terre,
L'univers t'appartient par le rhythme et le son :
La fleur par son parfum, l'oiseau par sa chanson,
L'homme par la souffrance et Dieu par le mystère.

Et comme il est sans fin, tu ne peux pas finir.
Et toi, science aride et froide qui nous mène,
Crois-tu suffire seule à l'espérance humaine,
Que l'on voit ton présent nier son avenir?

En quoi tes visions valent-elles ses songes?
Vous cherchez le chemin; qui des deux a raison
De le chercher à terre ou bien à l'horizon?
Quels droits ont tes erreurs à railler ses mensonges?

Tu détournes les yeux; que ne tends-tu la main?
As-tu donc tant d'orgueil ou si peu de mémoire
Que tu ne saches plus que la loi de l'histoire
Fait des rêveurs d'hier les sages de demain?

Par quel sentier certain te crois-tu donc guidée,
Et quel est-il ce Dieu dont tu tiens le flambeau?
Où donc est-il écrit que le vrai meurt du beau?
Et si le fait est roi, que sera donc l'idée?

Ineffables parfums des pays inconnus,
Brises de l'infini, confuse certitude,
Vous n'êtes pas devant la logique et l'étude,
Et le pays n'est pas d'où vous êtes venus.

Donc vous avez menti, rumeurs de la pensée,
Vous n'êtes pas! Pour être, il faut avoir un nom,
Et quand la foi nous parle, il faut lui dire non!
Réponds, cœur bondissant, réponds, âme oppressée?

Ce n'est plus qu'un murmure inutile et charmant
Que font ces voix sans lèvre où parlait Dieu lui-même.
Dieu t'a menti, vieillard; jeune homme, Dieu te ment,
Même à l'âge où l'on meurt, même à l'âge où l'on aime.

O poésie ailée et qui nous vient du ciel,
Langage de l'azur, du vent et de l'espace,
Chant de tout ce qui va, voix de tout ce qui passe,
Doux parler qui se fait comme se fait le miel!

Je m'élève plus haut quand c'est lui qui m'élève,
Mon vol est plus rapide et son sillon plus droit...
Non! rien n'est aussi sûr que ce que l'âme croit,
Non! rien ne va si loin que ce que l'âme rêve.

Non! et tant que le sphinx ne voudra pas donner
Le mot de cette énigme insoluble de l'Être,
Que l'homme, qui parfois se lasse de connaître,
Ne se lassera pas de vouloir deviner;

Tant qu'il ressentira sans la pouvoir décrire
L'inquiète fureur de l'inapaisement;
Qu'une larme sera le plus beau diamant
Du misérable écrin que l'on nomme un sourire;

Tant qu'il revêtira son rêve le plus cher,
Son désir le plus pur, sa plus douce pensée,
De la plus belle forme et la plus caressée,
Comme on aime à vêtir les enfans de sa chair;

Tant qu'il appellera du haut de sa souffrance
L'invisible inconnu qui ne veut pas venir,
Que, lassé du présent, il aura l'espérance,
Comme, las de l'espoir, il a le souvenir;

Qu'il n'aura pas brisé l'étau de ce dilemme
Dont les tenailles sont la douleur et l'amour,
Qu'en son âme anxieuse il dira tour à tour :
Je souffre, donc je doute, et je crois, puisque j'aime;

Tant que demain rira des rêves d'aujourd'hui,
Tant qu'aujourd'hui rira des rêves de la veille,
Que l'homme sera jeune et la science vieille,
Que le ver de la tombe en saura plus que lui;

Aussi longtemps qu'heureux il se croira coupable,
Que, sorti du néant, il s'en verra suivi,
L'homme te parlera, langue de l'impalpable,
Langue de l'impalpable et de l'inassouvi!

ÉDOUARD PAILLERON.

ORIGINES

DE

LA POÉSIE HELLÉNIQUE

L'HYMNE, L'ÉPOPÉE ET LE DRAME.

Histoire de la Littérature grecque, par Otfried Muller, traduite par K. Hillebrand, 2 vol., 1866.

L'histoire des littératures, comme toutes les autres applications de l'esprit, est entrée depuis plus d'un demi-siècle dans une voie scientifique d'où elle ne sortira plus. Nous entendons par là que les appréciations de sentiment, telles qu'on les trouve encore dans La Harpe et chez les critiques de son école, ont fait place à l'étude des faits, à des inductions historiques fondées sur eux et à la recherche des lois qu'a suivies l'intelligence des peuples dans les productions littéraires. C'est dire que l'histoire des lettres ne doit plus présenter de ces jugemens absolus et arbitraires, variant selon le goût de chacun, changeant de siècle en siècle et d'école en école. Il n'y a plus de prétendu *criterium* universel du beau applicable indistinctement à tous les peuples et à tous les auteurs : au lieu de la règle inflexible dont on se munissait avant d'aborder l'étude des écrivains, on arrive sans parti-pris et avec l'intention de les comprendre avant de les juger. Pour cela, on les prend tels que l'histoire nous les donne, on les analyse, on les compare, on les remet dans le milieu où ils ont vécu, on se place avec eux dans les cir-

constances sociales, politiques, religieuses, dont l'action s'est exercée sur leur génie pour le produire ou pour le transformer. On ne s'extasie plus dans une admiration béate devant un nom ou devant un livre, sans même se demander si ce nom représente un homme et si ce livre est l'œuvre d'un auteur ou d'une époque. L'historien ne veut plus avoir en face de lui que la réalité; la critique a remplacé le sentiment.

Deux caractères distinguent les nouvelles histoires littéraires : l'interprétation naturelle des faits et la perfectibilité. L'interprétation est dominée par cette loi universelle de la nature, que rien n'apparaît subitement dans sa forme parfaite et définitive; toute œuvre de l'esprit, étant, comme les autres choses, une production naturelle, est préparée par une longue élaboration avant d'atteindre à sa perfection la plus haute; le premier orateur ne fut pas un Démosthènes, le premier tragique ne fut pas un Sophocle, le premier épique ne put pas être un Homère. L'art de ces grands hommes a été engendré par le travail de ceux qui les ont précédés. De même que le physiologiste n'atteint jamais le premier phénomène de vie où commence un animal, l'historien des littératures n'atteint jamais le premier fait duquel un genre littéraire a pris naissance; mais l'un et l'autre peuvent par l'analyse se rapprocher de très près du point initial. La fin d'une littérature ou d'une création littéraire n'a pas lieu non plus subitement : l'instant où elle cesse est insaisissable. Elle disparaît par degrés et avec lenteur sans qu'on puisse dire à quel moment elle a tout à fait cessé d'être. De plus on n'en voit aucune qui se soit éteinte par une sorte d'anéantissement spontané, car tout être persévère dans son être. Elles se fondent pour ainsi dire dans d'autres qui leur succèdent ou qui viennent se mêler à elles et les transformer peu à peu. Ainsi la littérature grecque, dont les commencemens se perdent dans un passé ténébreux, se mêle par son autre extrémité à une civilisation nouvelle venue d'Orient; elle semble perdre lentement le terrain que conquièrent les idées chrétiennes, et disparaît dans ce milieu comme les eaux d'un fleuve qui coulent quelque temps à la surface de la mer où elles se jettent, s'y mêlent petit à petit, en prennent la saveur, et finissent par s'y confondre entièrement.

Il résulte de là que pour nos esprits avides de science les momens les plus intéressans d'une littérature ne sont pas toujours ceux où elle atteint la perfection; ce sont ceux où elle commence et où elle finit. Notre goût classique se forme par la contemplation des chefs-d'œuvre; cependant notre besoin de savoir n'est pas satisfait par la simple vue de ces belles formes que nous adorons quand elles se révèlent à nous. Oui, mon âme est émue par le ma-

gnifique spectacle d'*Œdipe à Colone*, mais on ne peut pas toujours adorer. Rentré dans mon assiette et revenu parmi les hommes de mon temps, je les vois tous occupés à chercher les raisons des choses et acquérir en les trouvant une puissance d'action décuplée; j'ai donc besoin, moi aussi, de savoir comment les grands esprits qui m'ont charmé sont parvenus à faire de pareils ouvrages. De ce besoin naît la recherche des causes, des lois et des conditions de la production littéraire, c'est-à-dire l'histoire des littératures telle que nous l'entendons aujourd'hui. La question des origines prend dès lors une place importante dans cette histoire, car, à mesure que l'on remonte d'un grand siècle vers ceux qui l'ont précédé, on s'aperçoit qu'on a sous les yeux des formes littéraires qui ont été se développant, et l'on est fatalement conduit à en rechercher les premiers commencemens.

Otfried Muller avait formé le projet de donner une histoire complète de la littérature grecque, de laquelle toutes les littératures modernes sont sorties. La mort ne lui a permis d'en réaliser que la moitié, et il s'est arrêté à l'époque d'Alexandre le Grand. Sa pensée dominante est que la civilisation grecque dans toutes ses parties est absolument originale, née spontanément du sol et du génie de la Grèce, et, comme diraient les Grecs eux-mêmes, autochthone. Il ne croyait pas que ce peuple privilégié eût rien reçu du dehors, non-seulement dans la période moyenne de son histoire lorsqu'il avait toute son énergie productive, mais même dans ses commencemens lorsqu'il ne faisait que s'organiser et se préparer à produire. Depuis que Muller est mort, les savans dans toute l'Europe ont poussé la recherche des origines à un point que le professeur de Gœttingue n'avait point entrevu. La civilisation gréco-romaine en effet se trouve comprise entre deux grandes périodes auxquelles elle sert en quelque sorte de transition, la période orientale et la période moderne. Nos littératures aussi bien que notre civilisation ont pris leur point d'appui sur l'antiquité grecque et latine; mais elles n'ont pas reproduit comme par un calque l'œuvre de l'antiquité, elles ont leur originalité et par conséquent leurs origines particulières. L'étude du moyen âge littéraire a pris de nos jours une grande importance et a conduit à de véritables découvertes. Nous possédons un grand nombre d'écrits remontant jusqu'à l'époque carlovingienne et portant leurs dates avec eux, nous pouvons en voir la naissance, reconnaître la loi qui a présidé à la production de ces ouvrages. D'un autre côté, l'Europe voit s'opérer depuis une cinquantaine d'années la découverte d'un nouveau monde, du monde oriental. Jusqu'à ces derniers temps, on avait cherché chez les Sémites, en Judée surtout, et chez les Égyptiens, les origines de la civilisation gréco-romaine, et nous avons vu récemment, à l'oc-

casion de Pindare, un des maîtres les plus illustres de la chaire française poursuivre encore cette chimère. Une partie de la vie d'Otfried Muller fut consacrée à réfuter ces opinions et à montrer qu'aucune analyse vraiment scientifique ne les appuyait. Quand il mourut, sa critique, complétant celle de Winckelmann, avait défriché le sol et aplani le terrain; mais Muller, qui ne connaissait pas assez l'Orient parce que l'Orient primitif n'était pas encore découvert, ne put substituer à des théories surannées que sa doctrine trop absolue de l'originalité hellénique. Cette doctrine s'enseigne aujourd'hui dans presque toute l'Allemagne; elle a pénétré en Angleterre, pour qui Muller avait écrit son histoire et pour qui M. Donaldson (1) la continua, puis en Italie avec les traductions de MM. Rusconi, Capellina et Ferrai (2). C'est elle que, vingt-cinq ans après la mort de l'auteur, M. Hillebrand nous offre aujourd'hui sous une forme française avec une intéressante étude sur Otfried Muller et son école. On ne peut que féliciter le traducteur d'avoir voulu étendre jusque chez nous l'influence du professeur de Gœttingue, son compatriote; nous souhaiterions qu'il publiât de même en notre langue non-seulement d'autres écrits de Muller, ses *Minyens*, ses *Doriens*, ses *Étrusques*, mais aussi les principaux ouvrages de son école, ceux par exemple de M. Curtius qui a succédé à Muller dans sa propre chaire. Goethe disait que le Français se distingue à son ignorance de la géographie et des langues étrangères : on aime à croire que cette formule serait un peu exagérée aujourd'hui; nous lisons cependant toujours mieux un livre écrit dans notre langue et nous en faisons plus volontiers notre manuel. Si les ouvrages d'Otfried Muller avaient été traduits en français il y a vingt ans, nos professeurs en auraient ressenti l'influence, comme nos artistes ont éprouvé celle de son *Archéologie de l'art* à travers la traduction imparfaite qu'on leur en a donnée; notre enseignement classique, sans perdre la pureté du goût ni la recherche de l'élégance, eût acquis certainement plus de solidité qu'il n'en a, et notre enseignement supérieur, plus libre dans ses allures, moins enfermé dans son orthodoxie stérile, eût revêtu ce caractère scientifique qui répond aux besoins du temps et que l'Allemagne a su donner au sien. Ces avantages, nous n'en avons pas joui, et le livre d'Otfried Muller nous arrive en français à une époque où l'influence qu'il a eue en Allemagne va céder la place à une autre, et où les théories qu'il contient sont déjà en partie abandonnées.

Dans ce livre en effet, toute la partie des origines est à refaire et

(1) *History of the Litteratura of ancient Greece*, transl. by Cornwal Lewis, contin. by Donaldson; 1856-1858.

(2) *Storia della Litteratura della Grecia antica*, continuata dal prof. Capellina, Torino 1858.

la loi générale du développement hellénique est encore à formuler. Toute la période classique a été traitée de main de maître avec cette science solide de l'auteur du *Manuel* et ce vif sentiment de l'antique qui l'a conduit sur le sol où il est mort; mais, au point où en est la science, on ne peut plus admettre l'originalité absolue d'aucune nation, on ne peut plus isoler une littérature de toutes les autres, ni en découvrir la loi sans recourir à l'histoire comparée des littératures. La question d'Homère, si fort agitée au siècle dernier et au commencement de ce siècle et qu'Otfried Muller a laissée sans solution, n'en peut recevoir une que par l'étude comparative de nos épopées françaises et des épopées indiennes. Toute la période primitive que domine la légende d'Orphée est demeurée lettre close pour Otfried Muller et pour l'école hellénique, tandis qu'elle s'éclaire du jour le plus vif par la connaissance du Vêda. Tous les grands élémens de la civilisation grecque, la religion, les races, les institutions sociales, ne sont saisis dans leurs origines que depuis qu'on a pu les comparer avec l'Orient. Il en est de même pour la période finale de la civilisation et des lettres grecques : on voyait bien, à partir d'Alexandre le Grand, un changement s'opérer dans les idées et des courans nouveaux traverser en tous sens les écrits de cette longue période; ces courans, d'où venaient-ils au juste? Otfried Muller n'a pas conduit jusque-là son histoire; mais il est évident qu'il n'eût pas pu résoudre le problème avec les données que la Grèce seule lui aurait fournies, et que, s'il eût vécu encore vingt-cinq années, la force des choses l'eût conduit à étudier l'Orient et à modifier sa doctrine de l'originalité absolue du peuple grec. Ce sont ces changemens opérés dans les théories de son école par les découvertes récentes dont nous allons essayer d'exposer les plus importans.

I.

Toutes les races comprises sous le nom latin de Grecs sont originaires d'Asie, ce fait ne laisse plus aucun doute. Leur berceau a été le berceau commun des peuples auxquels on a donné le nom général d'Aryas et que l'on nomme quelquefois encore Indo-Européens. Toutes les données scientifiques s'accordent à le placer vers le centre de la Grande-Asie, dans les vallées de l'Oxus. Il n'est pas aisé dans l'état présent de la science de suivre la marche des migrations âryennes qui, parties de l'Oxus, sont venues peupler la Grèce; on voit seulement qu'elles ont suivi plusieurs chemins, le long de la Mer-Noire, par l'Asie-Mineure et par l'île de Crète. Du même centre sont sorties toutes les migrations qui ont civilisé la terre. C'est une erreur de croire qu'elles ont suivi la marche du soleil d'orient en

occident : il n'en est rien, elles ont rayonné dans tous les sens, car pendant que la Perse, l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Italie développaient une civilisation brillante, qui a passé aux peuples modernes de l'Europe et de là en Amérique, une autre branche des Aryas descendait par Attock dans les vallées de l'Indus, où elle a composé les hymnes du Vêda; puis elle s'étendait dans les plaines du Gange, conquérait la péninsule et l'île de Ceylan et fondait la grande civilisation brâhmanique; plus tard la religion bouddhique, née au milieu d'elle, rayonna de l'Inde dans toutes les directions, convertit aux idées âryennes la majeure partie des peuples jaunes de Siam au Japon, pénétra dans les îles de l'océan et par le nord s'avança jusqu'au Mexique, où nous retrouvons aujourd'hui ses monumens. La race de l'Oxus a donc enveloppé la terre; les Hellènes sont un des plus brillans rameaux du tronc âryen, mais non le seul; il y en a eu deux autres dans l'antiquité, la Perse, qui a de beaucoup dépassé la Grèce en matière religieuse, et l'Inde, qui est par excellence le pays de la métaphysique et de la morale. Ces différentes parties de la famille âryenne ont souvent exercé les unes sur les autres une action réciproque sans que ces influences aient fait dévier la civilisation dans sa marche, parce qu'elles ont été exercées par des hommes appartenant à une même famille humaine.

Se trouvant séparées les unes des autres par la distance, elles ont eu chacune un développement particulier. Ainsi parmi les dieux grecs, que Muller croyait être un produit spontané du génie populaire des Hellènes, il n'en est presque pas qui n'appartiennent à toutes les branches de la famille âryenne ou à plusieurs d'entre elles. Ils représentent sans exception des forces de la nature, la plupart physiques, quelques-unes morales ou intellectuelles. Comme ces forces embrassent un plus ou moins grand nombre de phénomènes dont elles sont les causes, la puissance et le domaine de chaque dieu ont des limites déterminées dans lesquelles s'exerce son activité; mais lorsque la réflexion eut montré aux Grecs que ces forces sont dépendantes les unes des autres et que de cette subordination dérive l'harmonie du monde, ils en conclurent que les dieux sont aussi rangés dans une sorte de hiérarchie où les uns commandent et où les autres obéissent. Chaque divinité eut dès lors un cortége et une cour céleste d'autant plus nombreuse que les phénomènes auxquels elle présidait formaient des groupes plus nombreux et plus variés. La portion de la mythologie que les Grecs des différentes races ont ajoutée au fonds commun après leur départ de l'Asie centrale ne forme qu'un développement secondaire de la religion nationale, quoique plusieurs de ces divinités nouvelles aient pris dans les lettres et les arts une grande importance. Les anciens dieux occupent généralement les premières places dans le pan-

théon olympien et commandent à la hiérarchie tout entière. On les retrouve avec des noms divers dans presque toutes les mythologies âryennes, soit en Asie, soit en Europe; mais c'est surtout dans le Vêda qu'ils se présentent avec leur signification symbolique originelle. Ici le nom de chaque dieu est un mot de la langue usuelle désignant à la fois et ce dieu, et sa valeur symbolique, et les phénomènes auxquels il préside. On est surpris que Muller n'ait pas été frappé de ce fait si simple que presque aucun des noms des dieux helléniques n'est un mot grec. Ces dieux et leurs noms viennent donc de plus haut, et c'est là où ils ont une signification primordiale qu'il en faut chercher l'origine.

Qu'il nous soit permis de citer, entre beaucoup d'autres, un exemple emprunté à la légende d'Hercule : ce mythe est à la fois un de ceux dont l'origine asiatique est le mieux reconnue et celui de tous peut-être auquel les Grecs en le localisant ont le plus fortement imprimé la marque de leur propre génie. Parmi les fragmens les plus antiques attribués à Hésiode se trouve une pièce de quatre cent quatre-vingts vers où est racontée la lutte d'Hercule et de Cycnos. Ce Cycnos n'est pas un cygne comme son nom pourrait le faire supposer; c'est un personnage dont le nom n'est pas grec et que le Vêda nomme un grand nombre de fois. Les hymnes du recueil indien racontent le même combat en maint passage avec une poésie dont plusieurs traits se retrouvent dans le fragment d'Hésiode. Tout le monde sait que l'Hercule grec est un personnage solaire, identique ou fort analogue à l'Indra des Orientaux; quant à Cycnos, c'est Çushna (le Sec) ou la force qui retient l'eau dans le nuage et produit la sécheresse et la stérilité. La lutte d'Hercule et de ce démon, c'est donc la lutte du soleil contre cette force, dont la défaite a pour but de précipiter la pluie. Cycnos, fils d'Arès, monté sur un char avec son père, soulevait la poussière et infestait les bois sacrés. Apollon lance contre lui Héraclès avec son fidèle écuyer Iolaos. Le char est traîné par le cheval immortel Arion (1) (en sanscrit Arwan). Héraclès a pour armure un bouclier divin qui doit le rendre invincible. La rencontre des deux rivaux a lieu au fort de l'été :

(1) Toute l'histoire de ce cheval mythologique, dont le nom n'est dans le Vêda que le nom commun du cheval, a été localisée par les Grecs primitifs dans le centre de l'Arcadie. Là se trouvent les grands monts Aroaniens et la rivière du même nom qui se jette au Ladon, affluent de l'Alphée; c'est sur les rives du Ladon qu'est né du commerce de Neptune et de Déméter Arion le cheval primordial, qui sous le nom grec de Chrysaor a été pris pour le symbole de tous les animaux fluviatiles. On voyait dans une grotte sur les rives de l'Alphée une vieille statue de bois de Déméter avec une tête de cheval et portant sur son corps les figures d'un grand nombre d'animaux. En découvrant l'origine âryenne du nom d'Arion, la philologie comparée donne la clé de toute cette légende.

« Quand la cigale sonore aux ailes noires, posée sur un rameau vert, commence à chanter aux hommes la saison brûlante, la cigale qui boit et mange la féconde rosée et qui dès l'aurore et tout le jour fait entendre sa voix durant les fortes chaleurs, lorsque Sirius dessèche la peau des hommes,..... alors le fils de Zeus, Iolaos, gourmande violemment ses chevaux; à sa voix, ils emportent précipitamment le char rapide et soulèvent la poussière de la plaine. La terre gémissait sous eux. Les rivaux aussi s'avancèrent pareils au feu et à l'ouragan. Les chevaux en s'abordant poussaient les uns aux autres des hennissemens aigus dont le son se brisait alentour. »

Les ennemis se provoquent, mettent pied à terre, se jettent l'un sur l'autre comme des rochers qui roulent des montagnes. La lance de Cycnos ne peut percer le bouclier d'airain; mais celle d'Héraclès atteint Cycnos à la gorge et le jette à terre privé de vie. — Voici quelques traits d'un hymne du Vêda pris entre beaucoup d'autres :

« Indra a pris son carquois et ses flèches... Tu as frappé de ton arme le brigand chargé de butin. Çushna osait lutter contre les dieux. Indra, du haut des airs, à la face du ciel et de la terre, monté sur ton char, ferme et terrible, tu as soufflé sur ce misérable... Il a touché de sa foudre ces nuages qui du ciel n'arrivaient pas jusqu'à la terre et qui de leurs voiles magiques semblaient envelopper le brigand riche de ces dépouilles. De son trait lumineux, il a fait jaillir le lait des vaches célestes. Les eaux coulaient au gré de nos souhaits. Indra durant plusieurs jours a détruit l'espoir du brigand; il a brisé la porte de sa caverne où il tenait les eaux renfermées; il a brisé ses châteaux aériens. Il a déchiré Çushna, et à la vue de son rival terrassé il a livré son âme à la joie. »

Je citerais volontiers encore la légende arcadienne de Styx. J'ai vu cette source qui des monts neigeux de Nonacris tombe en une longue cascade au fond d'une gorge stérile, formant un ruban d'eau qui coule toujours, s'évapore dans sa chute, et, n'arrivant pas jusqu'à terre, flotte dans les airs sans troubler le silence de la solitude; j'ai vu le ruisseau blanchâtre et méphitique qui coule au fond de la vallée et le rivage où il se jette à la mer, dans les eaux de laquelle il s'enfonce sans s'y mêler.

« Là, dit l'auteur de la *Théogonie,* demeure une déesse en horreur aux immortels, la redoutable Styx, fille aînée du mouvant Océan. Loin des dieux, elle habite une demeure éclatante que surmontent d'immenses rochers et que soutiennent dans le haut des airs mille colonnes d'argent. Une eau froide découle d'une roche éclairée du soleil et très haute. L'onde sacrée de cette source océanienne se perd en grande partie dans la nuit sous la terre; la dixième partie s'évanouit, les neuf autres roulent en flots argentés sur le sol et sur le dos immense de la mer. Quant à elle, elle s'épanche dans la solitude des rochers. »

Lue en pleine Arcadie, une description si véridique, où le mythe et la réalité semblent confondus, explique assez pourquoi les anciens Grecs ont comme immobilisé dans cette gorge de montagne un de leurs plus antiques souvenirs. La tradition qu'il rappelait appartient à toute la race âryenne; mais chaque peuple l'a localisée, les Indiens dans le triple Gange (la Gangâ), fleuve céleste, terrestre et infernal, les Médo-Perses dans la source sainte d'Ardouisour, les Grecs dans celle de Styx. La doctrine d'Otfried Muller doit donc être modifiée en ce sens qu'au lieu de créer spontanément les mythes religieux, les Grecs les ont localisés dans les sites qui leur ont été le mieux appropriés. Ce procédé, suivi par eux, l'a été par tous les peuples de notre race depuis l'extrême Orient jusqu'au fond de la Scandinavie; mais la source première est la même pour tous, et c'est aux rives de l'Oxus qu'il la faut chercher.

Les premières formations littéraires n'ont pas non plus chez les Grecs l'absolue spontanéité qu'Otfried Muller leur attribue. On ne peut fixer ni le commencement, ni la fin, ni la durée de la période primitive de la poésie grecque. Quand les populations âryennes quittèrent tour à tour le centre asiatique, elles emportèrent avec elles les antiques usages qui furent communs à tous les peuples de cette race; il en est un qui se trouve à l'origine de toutes leurs traditions: c'est celui de sacrifier dans le feu et de chanter en sacrifiant. Ce chant mesuré et rhythmé, c'est l'*hymne*, mot qui en grec n'a aucune signification étymologique, mais qui sous sa forme védique (*sumna*) signifie la bonne et la belle pensée, c'est-à-dire l'expression de la pensée par excellence. La présence de ce mot dans la langue grecque la plus ancienne prouve que les Aryas de l'Oxus composaient des hymnes avant le départ des migrations helléniques et indiennes. Ces chants étaient donc composés dans la langue commune avant de l'être dans des idiomes plus récens. Le temps a fait disparaître tous les hymnes apportés ou produits par les migrations grecques, quoique les sanctuaires de la Grèce en aient conservé plusieurs jusqu'aux siècles de la décadence. L'Inde seule a conservé les siens, et le Vêda se trouve être le monument âryen qui nous rapproche le plus de nos origines; ses hymnes peuvent être considérés comme les types des chants sacrés de tous les peuples de notre race et comme la véritable Écriture sainte de l'Orient et de l'Occident. Ils offrent une grande variété de formes, depuis la litanie mêlée de refrains jusqu'au récit épique et au dialogue tel qu'il est réalisé en grand dans la tragédie. C'est donc là qu'il faut chercher les premiers germes d'où sont nés plus tard les genres littéraires, et l'on voit que ces formes pour ainsi dire embryonnaires existaient longtemps avant les premiers établissemens helléniques.

Quant aux traditions grecques relatives aux premiers poètes des hymnes, elles n'ont aucun caractère historique, et ce serait aussi une tentative puérile que de vouloir déterminer, comme l'a essayé Muller, les temps et les lieux où chanta chacun d'eux. Leur place est marquée dans la fable; la plupart d'entre eux, sinon tous, sont des êtres fictifs ou des symboles à la réalité desquels on ne saurait croire. Nous voyons bien par le Vêda que les auteurs des hymnes étaient des hommes divins, des prêtres, mais seulement pendant le temps qu'ils remplissaient la fonction sacerdotale. Sur un sol aplani entouré d'une enceinte de bois, on élevait un tertre quadrangulaire de terre appelé *bômos* (en sanscrit *bhûmi*); c'est le père de famille lui-même qui construisait cet autel pour lui, pour sa femme et pour ses enfans; ce père était poète comme auteur du chant sacré, et pontife comme présentant l'offrande au feu sur l'autel au nom de la famille réunie. La cérémonie terminée, chacun vaquait à ses occupations, au labour, à la garde des troupeaux, aux métiers, à la guerre. Tel fut l'état primitif; mais quand la société se constitua par le partage des fonctions, comme il y eut des laboureurs, des artisans, des guerriers, il y eut aussi des prêtres, et on vit avec le temps le sacerdoce se perpétuer dans certaines familles. Les Grecs élevèrent de très bonne heure des édifices sacrés pour conserver les images en bois ou en pierre de divinités auxquelles leur imagination prêtait des formes corporelles bien définies. A ces temples furent attachés certains hommes avec le titre de prêtres ou d'hiérophantes; au nombre de leurs fonctions se trouvait la partie de l'office qui consiste dans l'hymne, dont ils devinrent par cela même les auteurs ou les conservateurs attitrés. Comme les prêtres de la Grèce ne formèrent jamais ni une caste, ni un clergé, l'absence de hiérarchie sacerdotale empêcha les hymnes de sortir des sanctuaires isolés où ils demeurèrent confinés. La langue archaïque dans laquelle ils avaient été composés devint avec le temps de moins en moins intelligible, et ils finirent par s'oblitérer entièrement. Aucune cause de durée ne se rencontra pour sauver ces anciennes poésies, et les causes variées que le temps et la civilisation font apparaître se combinèrent pour les anéantir.

Les traditions et l'histoire de la Grèce citent un certain nombre de noms dans lesquels semblent se personnifier les divers courans de la poésie des hymnes, les écoles ou les familles sacerdotales les plus célèbres des temps primitifs. Aucun de ces noms n'est grec par son étymologie; tels sont ceux d'Olen, de Marsyas, d'Hyagnis et le nom commun des corybantes de Phrygie (1). Aucune de ces vieilles

(1) Le nom de ces derniers est en zend *gèrèvantô*, qui signifie montagnards; le mot

légendes cependant n'a eu la célébrité de la légende d'Orphée : ce personnage était regardé comme le père de la musique et de la poésie. Son origine asiatique est aujourd'hui reconnue, et l'on sait qu'Orphée, pas plus que son nom, n'appartient en propre à la Grèce. Seulement la tendance de l'art grec à tout humaniser a transformé peu à peu les détails de la légende et remplacé par un sentiment exquis ce qui n'était primitivement qu'un symbole mystique. Elle a traité de même la légende du pieux Canwa-Mêdhya dont elle a fait le charmant Ganymède. Quant à l'Orphée des Grecs, c'est le Ribhous des hymnes du Vêda. Comme homme, c'était un antique initiateur sacré : il a partagé en quatre le vase du sacrifice, c'est-à-dire mis quatre prêtres à la place de l'unique père de famille, et par là institué le culte public; il a rendu la jeunesse à ses deux parens et fait revenir à la vie, non sa femme, mais la vache morte, c'est-à-dire la cérémonie sacrée; enfin il a institué le sacrifice du soir. Cette vache, c'est-à-dire l'offrande pieuse qui dans le Vêda est souvent appelée l'épouse du prêtre, c'est elle qui est devenue l'épouse d'Orphée, pleine de jeunesse, puis perdue par la morsure du serpent ennemi des dieux, bientôt après rendue à la vie par la force de la prière et du chant sacré, perdue de nouveau et enfin reçue au ciel avec son époux qui jouit près d'elle d'une immortelle jeunesse parmi les dieux (1). Cette légende, comme on le voit, est plus ancienne que les Indiens et que les Grecs, antérieure aux époques où les uns et les autres ont quitté le berceau commun de la race âryenne. Ce sont autant de faits qui n'ont été connus qu'après la mort d'Otfried Muller.

Le nom d'Orphée devint le symbole de la poésie primitive. Lorsqu'en Thrace il eut été mis en pièces par les femmes (déjà irritées contre lui dans l'hymne vêdique de Dîrghatamas), sa bouche parlait encore et chantait; sa tête, portée sur les vagues de la mer, fit naître dans les îles de la mer Égée la poésie lyrique et suscita une école devenue célèbre. Ces idées sont grecques, la légende est désormais localisée; mais Orphée, la résurrection et l'apothéose d'Eurydice, la puissance de l'incantation qui s'exerce même sur les êtres inanimés, la révolte des femmes au service de Bacchus, dieu de la liqueur sacrée, la dispersion et la chute dans les eaux des membres d'Orphée, les sons mélodieux que la tête divine du chantre y rend encore, tous ces détails de la légende n'ont dans les mythes de la Grèce aucune signification intelligible, tandis qu'ils s'expliquent

giri dans l'Inde signifie montagne. La montagne sainte de ces prêtres de Cybèle est le *Bérécinte*, en zend *bèrèzat;* c'est la chaîne est-ouest de l'Asie-Mineure, le *Borj* ou Elbourz des Persans; la forme occidentale de ce mot est l'allemand *berg*.

(1) Voyez sur la légende d'Orphée le livre de M. Nève, de Louvain.

d'eux-mêmes par les textes du Vêda. On voit combien est vaine l'opinion de l'école historique qui s'imagine trouver quelque chose d'Orphée dans les poésies alexandrines ou dans un livre apocryphe d'Aristote. Il est évident que s'il a jamais existé un homme du nom d'Orphée, il ne parlait pas plus grec que sanscrit, car il s'exprimait dans une langue beaucoup plus ancienne, d'où le grec et le sanscrit sont également dérivés.

II.

Ainsi, durant la période des hymnes, la Grèce avait un caractère tout à fait oriental, et son génie propre commençait à peine à se montrer au jour; les peuples qui composèrent plus tard la nation hellénique n'étaient pas encore fixés dans leur résidence définitive; la plupart d'entre eux étaient en mouvement, les uns au nord vers les pays de Thrace et de Macédoine, les autres au sud dans la Crète et les îles avoisinantes, quelques-uns même encore en Asie. Tous, par des marches concentriques, tendaient vers un même point, la Grèce propre et le Péloponèse; mais ils étaient loin encore d'y être parvenus. Quant à leur langue, on n'en peut rien dire, si ce n'est qu'elle n'était pas le grec, puisque le grec est encore en voie de formation dans les épopées d'Homère.

La seconde période des littératures originales, c'est-à-dire des littératures qui, nées du fonds commun, se sont développées spontanément et sans imiter des modèles antérieurs, c'est la période épique, que l'on peut encore nommer héroïque ou féodale. Telle est l'épopée grecque, telle est aussi l'épopée indienne, telle est dans une certaine mesure l'épopée française du moyen âge. Autant Otfried Muller connaissait à fond la première, autant il était peu édifié sur les deux autres. Je crois qu'il ne savait à peu près rien de la littérature sanscrite, et quant à notre épopée française, bien que de son temps l'attention eût été appelée sur elle, ce n'est pourtant que dans ces trente dernières années qu'on en a rendu au jour les principales productions et qu'on a pu remonter à l'origine de ces chants. Comme les documens grecs n'avaient suffi ni aux modernes, ni même aux anciens, pour reconnaître la marche et les commencemens de l'épopée hellénique, la question soulevée par Wolf dans ses fameux *Prolégomènes* et débattue avec d'autant plus de passion qu'on avait moins de bonnes raisons à faire valoir, demeura sans être résolue, et Otfried Muller crut pouvoir terminer le procès par un compromis. En histoire, les compromis ne sont pas des solutions, et l'on continua de se poser ces deux questions : l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont-elles l'œuvre d'un même poète? L'*Iliade* n'est-elle

pas l'œuvre commune d'une génération poétique personnifiée sous le nom d'Homère? C'est en Allemagne surtout que ces questions d'origine et d'attribution furent posées et discutées. Les critiques français sont demeurés si étrangers à ce genre d'études et si attachés par sentiment au préjugé poétique, qu'en exposant ici la solution scientifique fondée sur les documens nouveaux, solution qui donne presque entièrement raison à Wolf, nous paraîtrons certainement hérétiques à beaucoup de gens endormis dans la sécurité de leur foi.

Or des trois épopées, — grecque, indienne et française, — les deux seules dont la formation soit connue ont suivi une même loi, l'autre, l'épopée grecque, s'est trouvée dans les mêmes conditions; il est donc probable qu'elle l'a suivie également. L'usage de célébrer dans des chants barbares les anciens héros et les dieux est aussi ancien que les races germaniques, et s'est perpétué longtemps après leur établissement en Gaule. C'est ce que constatent Lucain, Tacite, Grégoire de Tours, Jornandès, Éginhard. Nous possédons plusieurs de ces chants épiques en langue latine et en langue franque; ils sont courts et ne renferment que sommairement les faits qu'ils veulent célébrer. Au temps des Carlovingiens, ils chantent principalement Charlemagne, Pépin et les plus illustres seigneurs du temps. Nous savons de plus qu'ils étaient composés soit après, soit avant la bataille par les seigneurs eux-mêmes, et qu'il n'y avait pas encore à cette époque une classe de poètes dont le seul métier fût la poésie héroïque. C'est au XIe siècle que ces hymnes épiques et guerriers déjà anciens commencent à engendrer des compositions poétiques de plus longue haleine dans lesquelles, par une sorte de développement intérieur, les faits succincts de la *cantilène* franque servent comme d'un canevas recevant des ornemens variés et des figures nouvelles. Ces épopées portent le nom de *chansons de gestes*. Ces poèmes, qui étaient issus par une transition lente et spontanée de la cantilène franque, étaient chantés par les *jongleurs* avec un accompagnement de viole sur une tonalité continue et uniforme; ils célébraient Dieu et la guerre, bientôt après la femme et l'amour. Soumis successivement à un travail poétique plus savant, puis à une influence politique du roi ou des seigneurs féodaux, enfin à un besoin de compléter par voie de symétrie la distribution des rôles en créant des personnages d'invention, ils donnèrent naissance à cette seconde classe de poèmes qu'on a nommés *romans d'aventures*. Cette marche progressive conduisit l'épopée française jusqu'au XVe siècle, époque où les romans subirent leur dernière transformation : ils furent traduits en prose, et devinrent ce qu'on nomme communément encore les *contes bleus*. Tombés dans le discrédit,

les poèmes français furent un objet de raillerie pour le XVIIIe siècle, et c'est de nos jours seulement qu'on les étudie comme des documens historiques d'une haute importance. Nous faisons pour eux le travail que firent les alexandrins pour l'épopée homérique. La première cantilène carlovingienne n'est pas un poème, c'est un chant composé pour un but déterminé, comme on fait un discours politique ou un plaidoyer; elle fait partie de l'histoire. La chanson de gestes est une œuvre poétique, mais tout entière fondée sur l'histoire et n'ajoutant à la réalité que l'expression de l'enthousiasme populaire et cette admiration naïve qui transforme les hommes en héros. Le roman d'aventures ajoute au réel l'imaginaire ou l'idéal; à mesure que les années s'écoulèrent, on vit dans ces poèmes la réalité s'obscurcir et l'invention prendre la place de l'histoire (1).

Dans l'Inde, c'est-à-dire à l'autre extrémité du monde âryen, les choses s'étaient passées à peu près de la même manière. Déjà le Vêda nous montre un certain nombre de chants d'une couleur épique où sont célébrées les actions de rois ou de chefs militaires. Quand la féodalité indienne se fut constituée sur les rives du Gange et de l'Indus, et que les castes eurent pris quelque solidité, le rôle de poète héroïque appartint à une classe d'hommes nommés *sûtas*, c'est-à-dire écuyers, dont la fonction était de conduire le char du seigneur, d'observer ses actions guerrières et de les chanter au retour. Nous possédons dans le Mahâbhârata une épopée dont le noyau primitif, composé par un sûta, ne renfermait que douze ou quinze mille vers au plus, et qui avec le temps s'est accru, par des additions intérieures, des épisodes et des amplifications, jusqu'à devenir un véritable roman d'aventures et embrasser deux cent cinquante mille vers; on y travaillait peut-être encore au siècle dernier. Le nom des poèmes indiens composés primitivement par des écuyers est celui de *purânas*, c'est-à-dire légendes antiques; tout le monde sait que l'Inde en possède un assez grand nombre. Plus tard, lorsque l'art de la composition poétique se fut perfectionné, des hommes plus savans se mirent à rédiger librement des épopées dont le fond leur était fourni par les légendes, mais auxquelles ils donnèrent une forme plus habilement conçue et dans lesquelles ils mirent des actions et des personnages imaginaires ou symboliques. Ces œuvres nouvelles portèrent le nom de poèmes (*kâvya*), et leurs auteurs celui de poètes (*kavi*). Ces épopées, vrais romans d'aventures, devinrent à leur tour le point de départ de poésies plus libres encore, d'épisodes plus ou moins variés, de drames et de traductions dont

(1) Voyez l'*Essai sur l'origine de l'épopée française*, par M. Ch. d'Héricault. Franck, 1860.

plusieurs ressemblent d'une manière frappante à nos contes bleus.

Les Grecs de la décadence ont eu aussi leurs contes bleus en prose, issus en ligne directe des anciennes épopées. Quant à ces dernières, il faut être bien peu clairvoyant pour ne pas s'apercevoir que l'*Odyssée* est un roman d'aventures, et que l'*Iliade* est une chanson de gestes. Il faut même probablement aller plus loin et considérer cette dernière comme renfermant plusieurs fragmens fort antiques qui sont de véritables cantilènes. Toute la question d'Homère est donc à reprendre, et le compromis d'Otfried Muller doit être définitivement abandonné. L'examen des dialectes ne montre pas que les deux épopées aient été faites à des dates et dans des lieux fort éloignés, quoique l'éolien domine dans l'*Iliade* et l'ionien dans l'*Odyssée;* mais il y a entre elles une différence de langage beaucoup plus profonde, car tandis que la première ne renferme qu'un très petit nombre de termes abstraits exprimant des idées générales, l'autre en renferme beaucoup, comme on peut le constater par la simple comparaison des lexiques. Le théâtre des événemens n'est pas non plus une preuve absolue que les poèmes aient été composés dans des pays différens; cependant, lorsqu'une description locale est précise et circonstanciée, c'est une preuve que le poète a séjourné dans ce lieu; quand elle est vague, c'est qu'il ne l'a pas assez observé; quand elle est erronée, c'est qu'il ne l'a pas même vu ou qu'il ne l'a plus sous les yeux; quand elle est fantastique, c'est qu'il ne le connaît que par oui-dire et par des récits mensongers. Or dans l'*Iliade* les pays méditerranéens situés au midi, à l'est et à l'ouest sont à peu près inconnus du poète, la Grèce même n'y donne lieu à aucune description précise, les lieux n'y sont désignés que par les épithètes les plus générales et les moins significatives. Au contraire la côte d'Asie-Mineure, sur la mer Égée, est décrite avec une connaissance si détaillée des lieux, que le poète y a fait certainement un séjour prolongé. Il en est de même de Troie; j'ai parcouru, l'*Iliade* à la main, cette plaine célèbre : ce que le poème rapporte d'Ilion, du site, des sources, des rivières, des collines, des tombeaux, du rivage aplani, de la rade entre les deux promontoires, de Ténédos et des sommets lointains d'Imbros et de la Samothrace est parfaitement véridique. L'*Iliade* a été composée sur les rivages de l'Asie-Mineure.

La plupart des contrées que visite Ulysse sont imaginaires ou paraissent situées aux limites de la navigation du temps : telles sont les îles d'Éole, de Calypso, de Circé, du Soleil, la terre des Cyclopes, celle des Cimmériens, l'île d'Eœa, qui est la Sicile rendue méconnaissable. Parmi les pays réels, ceux qui sont le mieux décrits dans l'*Iliade* sont presque inconnus dans l'*Odyssée;* le Bosphore y

est confondu avec le détroit de Sicile, les roches bleues de l'entrée de la Mer-Noire avec celles de Charybde et de Scylla. L'Olympe, décrit dans sa réalité par l'*Iliade*, n'est plus ici qu'une montagne idéale, sans situation fixe et dont l'existence est impossible. Mais l'auteur a vu la Grèce, Thèbes, la Béotie, le Parnasse; il a parcouru le Péloponèse; il décrit toute la côte occidentale avec une parfaite exactitude, ainsi que les îles et surtout Ithaque, centre d'action de tout le poème. L'*Odyssée* a été écrite dans l'ouest de la Grèce, selon toute vraisemblance. On conclut de même quand on étudie dans les deux épopées les comparaisons, c'est-à-dire les passages où le poète s'adresse en son propre nom à ceux qui l'écoutent et leur cite les objets qui leur sont, ainsi qu'à lui, les plus familiers. Ici le contraste est saisissant. Les images les plus ordinaires dans l'*Iliade* sont tirées du lion, animal asiatique étranger à l'Europe dans toute la période géologique actuelle. Le lion est partout dans ce poème comme terme de comparaison : il attaque les bêtes sauvages et les troupeaux, il descend jusque dans les plaines pour y égorger les bœufs et les autres bêtes de labour; on lui fait la chasse de plusieurs façons que le poète et ses auditeurs connaissent également. On donne aussi la chasse au cerf, au sanglier, au loup, au taureau sauvage, au léopard, à la panthère, animaux dont plusieurs appartiennent à l'Asie. Enfin on décrit au vingt-unième chant le fléau des sauterelles, phénomène dont j'ai moi-même été témoin dans la plaine de Troie, et qui est absolument inconnu dans la Grèce et dans ses îles. Dans l'*Odyssée*, il n'y a plus ni taureaux sauvages, ni lynx, ni panthères, ni léopards, ni sauterelles. Il est parlé du lion dans cinq comparaisons, dont trois le représentent vaguement, et les deux autres à faux. Si l'*Iliade* est un poème d'Asie-Mineure et l'*Odyssée* un poème des îles ioniennes, cet intervalle, eu égard à l'état de la navigation, était aussi grand pour les Grecs que l'est pour nous la distance de Bordeaux au Brésil.

Celui des dates ne paraît pas moindre. On n'a aucune donnée historique sur l'âge des deux poèmes, on peut les avancer ou les reculer à volonté dans un espace de quatre ou cinq cents ans. On est donc forcé, pour résoudre la question, d'examiner le contenu des deux ouvrages et de les comparer entre eux. Or à ce point de vue les différences forment de véritables contrastes. Dans l'intervalle, les dieux ont changé de nature, d'aspect et de séjour. Dans le plus ancien des deux poèmes, Minerve est une femme guerrière et violente dont le casque et la lance couvrent plusieurs bataillons; Mars, belliqueux et détesté, d'un seul cri de sa bouche couche à terre une armée entière; Vulcain, quoique boiteux et ridicule, est très fort et a pour épouse Charis, aussi chaste que belle; tous les dieux habi-

tent en commun l'Olympe réel de Bithynie, dernier pic de la chaîne asiatique qui commence à l'Himâlaya; leur dynastie n'est pas constituée, le partage du monde entre eux n'est pas définitif, Neptune ne reconnaît pas encore la suprématie de Jupiter; enfin les vieux titans forment toujours la haute police de la cour céleste. Tout est changé dans la seconde épopée : Jupiter est un maître accepté par tous, l'Olympe est pacifié, la raison et les concessions y ont fait place à l'usurpation, la nature grossière de ces dieux qui se battaient à coup de pierres s'est adoucie; Minerve est calme, sereine, tout intelligence; Vulcain, dont le caractère est devenu si noble, a pour femme une Aphrodite débauchée; les titans ont disparu; les dieux habitent un Olympe fantastique élevé au-dessus des nuages, des vents et des intempéries, véritable empyrée tel que le Borj des Perses et le Mêrou des Indiens. Quant aux hommes, leurs mœurs sont grossières dans l'*Iliade*, chacun y suit son tempérament et ses instincts, les héros s'injurient dans les termes le plus bas de la langue usuelle, ils n'ont point l'idée des lois du mariage, ils ont plusieurs femmes, sans compter celle qu'ils ont laissée au logis, et personne n'y trouve à redire; les femmes sont estimées non d'après leur mérite moral, mais selon leur beauté et leurs talens manuels. Dans le poème d'aventures, la vie est devenue élégante, comme on le voit dans l'épisode d'Alcinoos; tout respire la politesse et la délicatesse des sentimens et des manières, la société est civilisée, le luxe l'a envahie; Vénus porte du fard. Y a-t-il dans l'*Iliade* une femme qui approche de Pénélope, d'Arêté, de Nausicaa? C'est la vertu qui fait leur mérite.

Enfin la constitution sociale s'est modifiée. L'*Iliade* est un tableau parfait de la féodalité : ici le peuple n'est rien, on ne le voit pas; il est dévoré par les rois, taillé à merci, maltraité par le roi Priam; pour lui nul droit, nulle considération. Les princes sont égaux entre eux, indépendans dans leurs domaines, sans comptes à rendre à personne, jouissant du droit divin dont le sceptre donné par Jupiter est l'emblème. Ces petits rois sont réunis sous le commandement d'Agamemnon, qui est leur pair, comme Achille le lui rappelle, et qu'ils ont pris pour commander à l'armée dans cette croisade contre Troie. Les rois de l'*Odyssée* gouvernent, mais appuyés sur le peuple; le peuple est consulté dans toute circonstance, il est le maître de son avoir, il vote l'impôt, il est craint. Opprimé par les princes ses voisins, le jeune Télémaque les menace d'avoir recours au peuple; Enfin l'idéal d'un roi de ce temps est décrit au chant XIXe, et le portrait ne ressemble plus en rien à celui qu'on peut tirer de l'*Iliade*.

Pour compléter le contraste, les grands rois de l'époque héroïque, Ménélas lui-même, sont devenus commerçans. Le commerce est bien

rudimentaire dans l'*Iliade*, on y compte par bœufs sans unité monétaire; le trafic maritime n'est rien, il est entre les mains d'Orientaux dont les pays sont l'objet de grossières erreurs. Dans le roman d'Ulysse, les pays du sud et du sud-est de la Méditerranée sont fréquentés par les Grecs, qui font régulièrement l'intercourse entre la Crète et l'Égypte; ils y rencontrent des négocians et des pirates, ils trafiquent avec les Phéniciens, dont ils estiment peu la probité. Enfin ce commerce porte sur des objets variés et notamment sur les métaux, dont le transport et le change procurent aux navigateurs de grands bénéfices.

Otfried Muller n'a pas non plus été frappé d'un changement capital qui s'est produit durant cette période dans la culture de la poésie épique. Dans l'*Iliade*, pas un poète, pas une légende relative à la poésie, pas de mot pour la désigner, pas de nom commun appliqué à ceux qui composaient des chants. C'est l'état rudimentaire par excellence. En revanche ce poème nous dépeint les envoyés des Grecs trouvant dans sa tente Achille, une cithare à la main, occupé à chanter les exploits des héros; son ami Patrocle est assis en face et l'écoute. Achille était donc un chantre épique, un chantre de cantilène, comme les seigneurs au temps de Pépin et de Charlemagne. Et tous ces récits, tous ces épisodes que l'on met dans la bouche des vieillards, qu'est-ce autre chose que des rudimens d'épopée? Il est donc probable que, comme les autres chansons de gestes et comme les *purânas* de l'Orient, l'*Iliade* s'est formée par la réunion de ces cantilènes primitives et par l'amplification de quelques-unes d'entre elles. Quand vint l'*Odyssée*, tous les élémens épiques avaient grandi. Au lieu d'un récit rectiligne où les événemens se suivent dans leur ordre chronologique et comportent tous les épisodes imaginables, on eut un véritable poème dont la composition est complexe, où les événemens sont disposés en séries croisées, sans ordre chronologique et pour le plus grand effet. Ici une mise en scène très soignée, une exposition égale à celle des meilleures tragédies, nul parallélisme, une contexture savante qui assure l'unité de composition, des arrêts ou *époques* autour desquelles se groupent les séries complexes des événemens, enfin un dénoûment qui n'arrive qu'à la fin et après lequel le lecteur n'a plus rien à attendre. Du reste, comme au temps des romans d'aventures et du *Râmâyana*, les poètes épiques forment alors une classe à part dans la société, on les nomme *aèdes* comme on les nommait *kavis* dans l'Inde et *jongleurs* (*joculatores*) au moyen âge. Nul roturier ne chante dans l'*Iliade*, la cithare est entre les mains des héros; ici au contraire les aèdes sont des hommes du peuple, aucun d'eux n'appartient à la classe des seigneurs; ils vivent ordinairement à la

cour des princes, qui sont les fils ou les descendans des anciens preux; ils mangent à part et non à la table des maîtres; ils sont nourris et entretenus par eux, mais au prix de leur liberté, qui ne va même pas jusqu'à choisir à leur gré le sujet des chants dont ils égaient les festins. Du reste ils sont honorés; on les épargne comme étrangers aux querelles des rois, et comme leur art les met fort au-dessus de ces princes et de la foule populaire d'où ils sont sortis, on va jusqu'à les regarder comme inspirés des muses et d'Apollon.

Combien de temps s'est-il écoulé entre l'époque de l'*Iliade* et celle de l'*Odyssée?* Je l'ignore; mais si je considère les profonds changemens survenus dans les idées religieuses, sociales et politiques, le chemin parcouru par l'épopée d'orient en occident et enfin la transformation profonde opérée dans la poésie et dans la condition des poètes, je suis porté, comme la plupart des nouveaux critiques, à mettre entre les deux poèmes le même intervalle de temps qu'entre les deux épopées indiennes et qu'entre les premières chansons de gestes et les romans d'aventures. Cet intervalle est de plusieurs siècles. Du reste il ne faut pas se faire d'illusions en voyant l'ordre qui règne dans la marche des deux poèmes homériques et le peu de contradictions qui s'y trouve : nous sommes loin d'en posséder les textes primitifs. Quand les professeurs du musée d'Alexandrie mirent la dernière main à ces œuvres antiques et leur firent subir un dernier remaniement, elles avaient déjà subi plusieurs élaborations de la part des éditeurs de la Grèce et de ses colonies. Ces retouches successives s'étaient répétées pendant près de quatre siècles depuis l'époque où Pisistrate fit faire la première rédaction suivie des fragmens homériques, dont la confusion et le désordre étaient extrêmes. Ce que nous possédons, c'est l'œuvre des alexandrins : tout le travail antérieur ne nous est connu que par l'histoire. Aussi nos éditions modernes, reproductions fidèles des textes d'Alexandrie, diffèrent certainement beaucoup des chants des aèdes et des cantilènes héroïques qui sont venus se fondre dans l'*Iliade*.

III.

Pour qu'il ne reste aucun doute sur les progrès accomplis depuis Otfried Muller dans la science des littératures, j'appellerai encore l'attention du lecteur sur les origines du drame. Le drame fut la gloire de la Grèce comme l'hymne fut celle de l'Inde; la gloire de l'épopée leur est commune. Or le drame, né en Grèce dans les temps historiques, a suivi dans sa marche la loi la plus simple et la plus facile à saisir. Ses deux élémens constitutifs sont le chœur

et le dialogue, c'est-à-dire l'orchestre et la scène. Chez les modernes et chez les Latins, le chœur ne paraît que par imitation dans un très petit nombre de drames. Chez les Grecs, il a disparu de la comédie dès l'époque d'Aristophane au commencement du IVe siècle; mais la tragédie l'a gardé jusqu'à la fin. Seulement, à mesure que l'on remonte vers le passé, on voit le dialogue occuper une place de moins en moins grande et l'étendue des chœurs augmenter. Dans certaines pièces d'Eschyle, le chœur forme presque toute la pièce, et nous savons que peu de temps avant ce poète la fonction de l'acteur se réduisait à un simple récit. Enfin, au-delà de cette époque primitive, il n'y a même plus d'acteur, le chœur est tout. On peut donc énoncer ainsi la loi : dans le drame, le chœur et le dialogue se sont développés en raison inverse l'un de l'autre. Le problème des origines se réduit à savoir ce que c'était que ce chœur et comment il a pu engendrer les deux formes du drame. La philologie comparée répand sur ce sujet le jour le plus vif et résout les difficultés qui arrêtaient encore Otfried Muller; mais, pour rendre compte de ces solutions, j'ai besoin de dire quelque chose du culte de Bacchus, d'où les deux formes du drame sont issues.

Bacchus, comme on le voit dans le sixième fragment homérique, n'est pas le vin, mais la force vivante et divine qui réside dans la liqueur sacrée; cette liqueur était en Orient le suc de l'asclépias acide, le sôma; dans l'Occident, dont la flore n'offre pas cette plante, ce fut et c'est encore le vin. Bacchus est présent dans cette liqueur de vie, la plus alcoolique des liqueurs, et celle qui est la plus capable de nourrir le feu, d'échauffer celui qui la boit, d'exalter son cœur et sa pensée. L'histoire de Bacchus est celle du vin. Né des feux du soleil, il a pour père Jupiter, qui le fait naître d'un coup de foudre du sein mort et flétri de Sémélé; cette blonde Sémélé, dont le nom n'est pas grec, n'est autre que la Sômalatâ des hymnes indiens, la plante sarmenteuse qui engendre le sôma; c'est donc la grappe de raisin considérée comme mère de la liqueur sacrée. Quant à ses nourrices tour à tour vieilles et rajeunies par Médée, elles ne sont autre chose que les sarmens de la vigne, qui vieillissent chaque année et que le vigneron par son intelligence renouvelle en les coupant. Cette théorie de Bacchus ne se présente en Grèce que sous la forme d'un mythe dont les détails n'ont pour la plupart qu'une signification obscure. Ce manque de clarté tient à deux causes qui se retrouvent dans presque toute la mythologie des Grecs : les noms des personnages, de leurs attributs et des objets de leur culte sont en général des mots étrangers dont la langue grecque ne donne ni le sens, ni l'étymologie; en second lieu, les théories primordiales ont engendré des légendes, les idées abstraites

ont pris corps, et les forces de la nature conçues par l'esprit sont devenues des divinités. Le temps ayant marché, les peuples dans leurs déplacemens ont oublié la théorie pour ne conserver que la légende, supprimé la métaphysique et gardé les symboles religieux. Ceux-ci à leur tour, ayant perdu leur sens, n'ont plus satisfait des esprits que la civilisation éclairait de plus en plus et n'ont plus été que des objets d'art; mais aujourd'hui que nous possédons dans le Vêda un monument fort antique, où la période des légendes est commencée, mais où celle de la métaphysique dure encore, nous y retrouvons l'explication de presque tous les mythes de la Grèce et des autres pays âryens. En réunissant tout ce qui, dans les hymnes du Vêda, concerne la liqueur sacrée, la plante qui la fournit, la préparation, les usages, les effets du sôma, et en substituant au végétal d'Asie la vigne qui l'a remplacé en Occident, on obtient la théorie de Bacchus telle que l'écriture sainte des Aryens nous la donne.

Tout le reste s'ensuit : il n'est pas un seul détail soit du mythe, soit de la fête de ce dieu, qui ne tire de là son interprétation naturelle. La fête, qui est celle des vendanges, se compose nécessairement de deux parties, l'une religieuse, mystique et grave, l'autre populaire, enthousiaste et grotesque. La cérémonie liturgique est un sacrifice sur l'autel, où le double corps de l'offrande est le vin et le bouc, et où l'hymne porta le nom de dithyrambe; le vin était le dieu s'offrant lui-même et montrant son énergie vitale par l'activité qu'il donnait à la flamme du foyer sacré où il était répandu; le bouc était immolé par cette raison bien simple que pour faire une outre il faut un bouc. Or le meurtre d'un être vivant étant un acte anti-religieux pour les Aryas primitifs, auteurs des sacrifices, le péché de tuer un grand nombre de ces animaux pour recevoir le vin des vendanges ne pouvait être effacé que par l'offrande qu'on en faisait à Bacchus. C'est une erreur théorique de l'école allemande de voir dans le sacrifice du bouc un acte de vengeance contre un animal qui ronge les vignes. D'abord la vigne est une plante des coteaux, la chèvre est un animal des montagnes; ils ne se rencontrent guère l'un près de l'autre, et les troupeaux ont leurs pasteurs. De plus, jamais une cérémonie religieuse n'est issue d'un sentiment de vengeance, au moins dans notre race. Nos religions sont des théories métaphysiques inspirées par une grande conception de la nature, et nos rites sont des actes de grâce et d'amour; c'est l'adoration qui les anime. Au moment où le prêtre en adorant Bacchus lui offrait l'animal immolé, les chantres entonnaient l'hymne qui prenait le nom de *chant du bouc*, de tragédie.

La fête populaire des vendanges représentait avec les costumes appropriés le cortége complet de Bacchus. Il descendait le soir des

et le dialogue, c'est-à-dire l'orchestre et la scène. Chez les modernes et chez les Latins, le chœur ne paraît que par imitation dans un très petit nombre de drames. Chez les Grecs, il a disparu de la comédie dès l'époque d'Aristophane au commencement du IVe siècle; mais la tragédie l'a gardé jusqu'à la fin. Seulement, à mesure que l'on remonte vers le passé, on voit le dialogue occuper une place de moins en moins grande et l'étendue des chœurs augmenter. Dans certaines pièces d'Eschyle, le chœur forme presque toute la pièce, et nous savons que peu de temps avant ce poète la fonction de l'acteur se réduisait à un simple récit. Enfin, au-delà de cette époque primitive, il n'y a même plus d'acteur, le chœur est tout. On peut donc énoncer ainsi la loi : dans le drame, le chœur et le dialogue se sont développés en raison inverse l'un de l'autre. Le problème des origines se réduit à savoir ce que c'était que ce chœur et comment il a pu engendrer les deux formes du drame. La philologie comparée répand sur ce sujet le jour le plus vif et résout les difficultés qui arrêtaient encore Otfried Muller; mais, pour rendre compte de ces solutions, j'ai besoin de dire quelque chose du culte de Bacchus, d'où les deux formes du drame sont issues.

Bacchus, comme on le voit dans le sixième fragment homérique, n'est pas le vin, mais la force vivante et divine qui réside dans la liqueur sacrée; cette liqueur était en Orient le suc de l'asclépias acide, le sôma; dans l'Occident, dont la flore n'offre pas cette plante, ce fut et c'est encore le vin. Bacchus est présent dans cette liqueur de vie, la plus alcoolique des liqueurs, et celle qui est la plus capable de nourrir le feu, d'échauffer celui qui la boit, d'exalter son cœur et sa pensée. L'histoire de Bacchus est celle du vin. Né des feux du soleil, il a pour père Jupiter, qui le fait naître d'un coup de foudre du sein mort et flétri de Sémélé; cette blonde Sémélé, dont le nom n'est pas grec, n'est autre que la Sômalatâ des hymnes indiens, la plante sarmenteuse qui engendre le sôma; c'est donc la grappe de raisin considérée comme mère de la liqueur sacrée. Quant à ses nourrices tour à tour vieilles et rajeunies par Médée, elles ne sont autre chose que les sarmens de la vigne, qui vieillissent chaque année et que le vigneron par son intelligence renouvelle en les coupant. Cette théorie de Bacchus ne se présente en Grèce que sous la forme d'un mythe dont les détails n'ont pour la plupart qu'une signification obscure. Ce manque de clarté tient à deux causes qui se retrouvent dans presque toute la mythologie des Grecs : les noms des personnages, de leurs attributs et des objets de leur culte sont en général des mots étrangers dont la langue grecque ne donne ni le sens, ni l'étymologie; en second lieu, les théories primordiales ont engendré des légendes, les idées abstraites

ont pris corps, et les forces de la nature conçues par l'esprit sont devenues des divinités. Le temps ayant marché, les peuples dans leurs déplacemens ont oublié la théorie pour ne conserver que la légende, supprimé la métaphysique et gardé les symboles religieux. Ceux-ci à leur tour, ayant perdu leur sens, n'ont plus satisfait des esprits que la civilisation éclairait de plus en plus et n'ont plus été que des objets d'art; mais aujourd'hui que nous possédons dans le Véda un monument fort antique, où la période des légendes est commencée, mais où celle de la métaphysique dure encore, nous y retrouvons l'explication de presque tous les mythes de la Grèce et des autres pays âryens. En réunissant tout ce qui, dans les hymnes du Véda, concerne la liqueur sacrée, la plante qui la fournit, la préparation, les usages, les effets du sôma, et en substituant au végétal d'Asie la vigne qui l'a remplacé en Occident, on obtient la théorie de Bacchus telle que l'écriture sainte des Aryens nous la donne.

Tout le reste s'ensuit : il n'est pas un seul détail soit du mythe, soit de la fête de ce dieu, qui ne tire de là son interprétation naturelle. La fête, qui est celle des vendanges, se compose nécessairement de deux parties, l'une religieuse, mystique et grave, l'autre populaire, enthousiaste et grotesque. La cérémonie liturgique est un sacrifice sur l'autel, où le double corps de l'offrande est le vin et le bouc, et où l'hymne porta le nom de dithyrambe; le vin était le dieu s'offrant lui-même et montrant son énergie vitale par l'activité qu'il donnait à la flamme du foyer sacré où il était répandu; le bouc était immolé par cette raison bien simple que pour faire une outre il faut un bouc. Or le meurtre d'un être vivant étant un acte anti-religieux pour les Aryas primitifs, auteurs des sacrifices, le péché de tuer un grand nombre de ces animaux pour recevoir le vin des vendanges ne pouvait être effacé que par l'offrande qu'on en faisait à Bacchus. C'est une erreur théorique de l'école allemande de voir dans le sacrifice du bouc un acte de vengeance contre un animal qui ronge les vignes. D'abord la vigne est une plante des coteaux, la chèvre est un animal des montagnes; ils ne se rencontrent guère l'un près de l'autre, et les troupeaux ont leurs pasteurs. De plus, jamais une cérémonie religieuse n'est issue d'un sentiment de vengeance, au moins dans notre race. Nos religions sont des théories métaphysiques inspirées par une grande conception de la nature, et nos rites sont des actes de grâce et d'amour; c'est l'adoration qui les anime. Au moment où le prêtre en adorant Bacchus lui offrait l'animal immolé, les chantres entonnaient l'hymne qui prenait le nom de *chant du bouc*, de tragédie.

La fête populaire des vendanges représentait avec les costumes appropriés le cortége complet de Bacchus. Il descendait le soir des

coteaux par les sentiers des vignes, riant, chantant et gambadant, et formait le thiase le plus bruyant et le plus grotesque. En tête s'avançait sur un âne Silène, l'outre obèse, ventru et gorgé de vin nouveau, ou bien c'était Bacchus lui-même avec sa couronne de pampre et sa robe couleur de raisin doré; puis venaient les satyres, chevriers des montagnes descendus pour la fête, les pans (en sanscrit *pâna*), pileurs de raisin et buveurs de moût, Cômos personnifiant les désirs qu'engendre l'ivresse, les ménades vendangeuses, qui représentent dans la mystique sacrée les bouillons du vin, enfin les centaures (les gandharvas des hymnes), êtres symboliques dont le Véda nous donne la signification, et en qui se résument tous les parfums nés du soleil et qui s'exhalent de la terre. Le cortége était suivi par une foule tumultueuse de gens en délire. Souvent les peintures antiques et les bas-reliefs nous représentent à part Cômos escorté par des jeunes gens couronnés de pampre et portant des flambeaux, par des joueurs de flûte marchant en cadence ou dansant, par des bouffons en robes et culottes jaunes. Une gaîté folâtre anime tous ces personnages; ils chantent, et cela s'appelle le *chant de Cômos*, la comédie. J'omets les autres détails énumérés par Otfried Muller dans son *Archéologie de l'art*. Quant à Cômos, il est souvent accompagné d'Érôs, l'Amour; ils s'avancent ensemble bras dessus bras dessous et comme deux bons compagnons. Quelquefois Érôs est substitué à Cômos, ce qui nous donne la signification exacte de ce dernier nom, qui n'est pas un mot grec. Les Doriens le nommaient Kâmos; or Kâma, personnification de la joie et des désirs, a toujours été dans l'Inde l'objet d'une fête champêtre, brillante et fleurie, qui offre avec celle de Bacchus les analogies les plus frappantes.

Je ne veux pas pousser plus loin cette exposition de l'un des mystères les plus profonds et en même temps les plus gracieux et les plus simples de la société antique. Il est aisé de comprendre comment du chant du bouc et de la fête de Cômos ont pu naître les deux formes du drame. Il a suffi pour cela que les conditions extérieures fussent remplies, et, comme on dit aujourd'hui, que le milieu fût préparé, car les créations littéraires sont comme les êtres vivans dont les germes ne viennent à la vie que quand un milieu propice leur est donné. Or ces conditions se résument en une seule qu'Otfried Muller ne pouvait guère comprendre à cause de son admiration passionnée pour les Doriens et des tendances aristocratiques et féodales de son esprit : cette condition, c'est la liberté, liberté dans la vie civile et politique, liberté religieuse, liberté de l'art et de la pensée. Je ne puis attribuer aux Doriens toutes les vertus dont Otfried Muller les gratifie. Quoiqu'ils aient laissé leur nom à un mode musical, à un ordre d'architecture et à un dialecte,

par le fait ils n'ont à peu près rien produit. Dans la vie civile, ils ont conservé avec obstination un système d'inégalité qui s'est opposé à leur multiplication et a réduit en quelques siècles le nombre des Spartiates à trois cents de neuf mille qu'ils étaient d'abord. Dans l'ordre politique, ils ont défendu avec une opiniâtreté violente les principes féodaux qu'ils avaient apportés d'Asie et cette fausse liberté qui n'était que pour eux, et dont l'inégalité était la base. Quand est venue la guerre étrangère, cette noblesse sans écus a trahi la cause commune, fait alliance avec les Perses, introduit en Grèce leur action dissolvante et préparé l'asservissement de la patrie. En religion, nul progrès, la lettre morte, le rite sans intelligence. Dans les lettres et les arts, stérilité presque absolue. Ainsi quand la culture de la vigne, apportée sans doute ou conservée par eux, se fut répandue dans le monde ionien et avec elle le culte de Bacchus, aussitôt que se furent appliqués les principes de liberté et d'égalité dont Solon fut le promulgateur, on vit naître le drame. Au chœur sacré s'ajouta un récitateur des aventures de Bacchus, ce fut le premier acteur. Bientôt s'en produisit un autre, le récit devint dialogue. Pour être vu et entendu de la foule, on monta sur une estrade de bois et l'on représenta la tragédie, pendant que le chœur bachique chantait l'hymne autour de l'autel; mais pour que ces transformations pussent avoir lieu, il fallait que le poète fût indépendant du prêtre et affranchi des entraves de la religion.

Il est incontestable que l'origine grecque des deux principales formes du drame doit être cherchée parmi les Doriens. Sans tenir compte de faits historiques un peu vagues et en partie contestables, tout le monde sait que les chœurs sont écrits en langue dorienne et qu'ils ont continué de l'être jusqu'à la fin de la tragédie. C'était donc une tradition bien établie que l'hymne bachique d'où le chœur tragique avait pris naissance devait être un chant dorien. D'un autre côté, Aristote nous apprend que ce chant était composé dans l'harmonie dorienne, c'est-à-dire dans le mode mineur, mode que Platon, juste cette fois dans ses préférences aristocratiques, appelle avec raison le mode grec par excellence. De plus il est constant que la forme poétique nommée dithyrambe fut appliquée pour la première fois à l'hymne bachique chez des Doriens à Corinthe, Sicyone et Phlionte, et que les chœurs d'Arion de Méthymne y prirent à cause de cela le nom de chœurs tragiques. C'était dans la première moitié du VIe siècle avant Jésus-Christ, à une époque où l'on ne songeait nullement à ce qui fut plus tard la tragédie; par conséquent ce titre de dithyrambes tragiques signifiait seulement l'*hymne du bouc*, revêtu d'une forme chorale déterminée. Quant à cette forme, on aurait tort d'en attribuer l'invention soit à Arion lui-même, comme paraît le croire Otfried Muller d'après Hérodote,

soit à tout autre poète des temps historiques, car le mot dithyrambe n'est pas grec; l'étymologie en doit être cherchée dans un idiome plus ancien et probablement reportée aux origines du culte de Bacchus.

Il en faut dire autant de ces fameux mouvemens du chœur tragique auxquels on donna les noms de strophe, d'antistrophe et d'épode. Ces évolutions, l'école historique les décrit, mais elle n'en donne ni l'explication ni l'origine; il faut ajouter d'ailleurs que les seules données grecques en auraient difficilement rendu compte. L'étude comparée des religions, la lecture du Vêda, la liturgie vêdique, enfin un usage de politesse pratiqué en Orient de temps immémorial en rendent raison de la façon la plus simple et la plus certaine. On sait en quoi consistaient les mouvemens du chœur vers la droite et vers la gauche de l'autel de Bacchus, autel qui s'élevait au milieu de l'orchestre semi-circulaire entre les gradins du théâtre et la scène. Le chœur se tenait debout vers la gauche de l'autel, puis chaque choriste, faisant sur lui-même un quart de tour, se mettait en marche vers la droite, et après avoir accompli une demi-révolution revenait sur ses pas pour reprendre sa place. Cette marche et cette contre-marche n'étaient pas une création orchestique des auteurs de tragédies; elle était aussi ancienne que le sacrifice de Bacchus, et c'est de là qu'elle avait passé dans le drame. Or la liturgie vêdique ajoute à ces mouvemens du chœur sacré un fait d'une importance majeure, c'est la manière dont ils étaient orientés. L'autel était primitivement disposé de telle sorte que le prêtre eût le visage tourné vers l'orient, usage qui a longtemps prévalu même chez les chrétiens. Le chœur, c'est-à-dire les fidèles ou plutôt les prêtres qui assistaient l'officiant, et dont le nombre a changé plusieurs fois, regardaient aussi du même côté. A l'horizon se levait le soleil. Or les peuples âryens, n'étant sortis que fort tard de l'hémisphère boréal et n'ayant jamais qu'en très petit nombre dépassé l'équateur, voyaient le soleil levant prendre sa marche obliquement vers le midi, c'est-à-dire à droite de l'autel qui brûlait devant eux; c'est à ce moment même que l'on entonnait l'hymne, et le chœur, pour honorer le grand illuminateur et le père de la vie, marchait aussi vers la droite à sa rencontre, chantait la louange et retournait ensuite à son poste pour assister au reste de la cérémonie. Cet usage, comme on le voit, n'a rien d'exclusivement hellénique; il est, comme Orphée et plus que lui, contemporain des premiers cultes âryens. Les Grecs l'ont apporté d'Asie avec eux. Soumis aux rhythmes doriens dans le voisinage des temps historiques, il a passé des vignobles de l'isthme dans ceux des coteaux athéniens, et a été gardé par la tragédie lorsqu'elle s'est définitivement constituée.

La part qui revient aux Doriens dans la formation du drame est

donc très petite, puisque, sauf un rhythme choral, elle se réduit à un usage primordial dont ils n'ont été que les conservateurs; mais pour nous le drame, c'est le dialogue, c'est l'acte qui s'accomplit sur la scène. Or l'action dramatique a été créée par des Athéniens, la langue du dialogue est l'ionien d'Athènes, la musique des parties chantées par les acteurs ne peut jamais, selon Aristote, être l'harmonie dorienne. La scène, les gradins, le masque aussi sans doute (1), en un mot toute l'organisation matérielle du théâtre est une création athénienne; elle date de la fin du VIe et de la première moitié du Ve siècle avant Jésus-Christ. Presque tous les élémens de la tragédie sont postérieurs à Solon, c'est-à-dire à l'apparition dans le monde et la première organisation de la démocratie et de la liberté.

De même et presque en même temps le chant de Cômos, demeuré stérile entre les mains des Doriens, fut importé dans une commune de l'Attique par un Mégarien nommé Susarion. A peine introduit dans ce milieu fécond, chez un peuple libre, nullement mystique, composé de commerçans et de marins, s'assimilant les inventions d'autrui et les développant avec une initiative puissante, le chœur grotesque du dieu du vin se transforma en une scène régulière qui fut la comédie. Pleine de liberté, d'audace et de folie, la comédie naissante se prit à toutes choses et se railla de Bacchus lui-même et des dieux, au grand scandale des peuples doriens et des vieilles féodalités. Son histoire fut celle de la liberté athénienne : politique pendant plus de cent ans, elle cessa de l'être après la prise d'Athènes par le Dorien Lysandre. Dès lors, privée de moralité ainsi que d'indépendance, elle montra tout à la fois plus d'art et moins de grandeur, jusqu'au jour où la Grèce, devenue monarchique et asservie sous les rois macédoniens, cessa de produire des œuvres comiques dont la postérité ait dû garder le souvenir.

Là s'arrête l'œuvre d'Otfried Muller; nous ne pousserons pas plus avant notre examen pour ne point empiéter sur le livre de M. Donaldson. Nous dirons seulement qu'à partir d'Alexandre le Grand une influence nouvelle se fait peu à peu sa place dans le monde hellénique, c'est celle de l'Orient. L'Orient à cette époque, c'est la Perse et l'Inde. Le mouvement des esprits se concentrait dans Alexandrie; là était le rendez-vous des poètes, des littérateurs, des savans, des philosophes, de tous ceux que préoccupait la rénovation religieuse de l'Occident. Athènes était comme annulée : la force était à Rome, et l'idée en Égypte. D'ici partait une action puissante

(1) Quant au cothurne, mot qui n'est pas grec et qui désignait la chaussure élevée et massive de Bacchus, il est probable qu'il avait une origine mystique, et qu'il symbolisait le pied de vigne sur lequel croissent chaque année les sarmens nouveaux.

qui se faisait sentir dans toutes les parties de la littérature, des arts et de la civilisation hellénique. Les formes que dans son originalité l'esprit grec avait créées ou perfectionnées depuis dix siècles s'effaçaient peu à peu devant les doctrines de l'Inde et de la Perse, si bien qu'un jour vint où le Juif alexandrin Philon, contemporain ou prédécesseur immédiat du Christ, put écrire cette formule significative : « Il y a ici un homme qui s'appelle l'Orient. » Ce jour-là, la Grèce originale cessait d'être, ses idées se fondaient dans un milieu nouveau où elles disparaissaient, quoique sans se perdre, comme une goutte d'eau dans l'océan; le monde chrétien allait naître.

Si donc il était permis d'introduire une formule mathématique dans une histoire qui ne semble pas au premier abord susceptible d'une aussi grande précision, j'exprimerais ainsi la loi qui a présidé au développement du génie grec, loi que n'a pu apercevoir Otfried Muller : l'originalité hellénique n'est pas absolue, elle suit une courbe qui commence à zéro et se termine de même; cette courbe s'élève au-dessus de la ligne horizontale suivant des ordonnées qui vont croissant jusqu'à l'époque de Périclès; là est son point culminant. Au-delà, cette courbe d'originalité redescend jusqu'à ce qu'elle atteigne l'horizontale, avec laquelle elle finit par se confondre sensiblement. A l'origine de cette courbe, je placerai, si l'on veut, le nom d'Orphée, et à la terminaison celui de Justinien; tout entière elle se trouve comprise entre un symbole primordial de l'Asie et un empereur chrétien de Constantinople. Le milieu d'où elle s'est dégagée, c'est l'Orient ancien; le milieu où elle est rentrée, c'est le christianisme, que nous pouvons à bon droit nommer l'Orient nouveau. La Grèce n'est tout à fait elle-même qu'au temps de Périclès, dans la race ionienne et plus précisément encore dans Athènes. Elle a grandi par un mouvement propre de dépouillement du passé et de croissance intérieure, comme un bourgeon vigoureux qui sort au printemps de son enveloppe d'hiver. Sa floraison s'est produite par la liberté. A mesure qu'elle l'a perdue, elle a cessé par degrés d'être elle-même, et quand ses peuples se sont réveillés pour une vie nouvelle à la voix de Paul sur l'Aréopage, ils ont reconnu qu'ils étaient chrétiens. Ainsi viennent successivement au jour les formes de la vie : prise en elle-même, chacune d'elles semble dans son individualité être originale et spontanée; rapprochée de celles qui la précèdent ou qui la suivent et rapportée à son origine, elle apparaît comme un produit naturel du passé et comme une matrice où s'élaborent les formes à venir.

ÉMILE BURNOUF.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1866.

La publication de la circulaire adressée par M. de La Valette aux agens de la France au dehors est une des manifestations de la nouvelle ère politique dont tous les esprits réfléchis aperçoivent les signes avant-coureurs. Un certain ordre de choses est en train de finir; quelque chose de nouveau va commencer. En publiant au *Moniteur* la circulaire du ministre intérimaire des relations extérieures, le gouvernement a cédé instinctivement à la nécessité des circonstances curieuses où nous nous trouvons placés : il a compris qu'il fallait parler à l'esprit public, qu'il importait de définir une situation à laquelle l'opinion n'avait point été préparée, qu'il était urgent d'indiquer à la France un point de départ pour aborder les perspectives qui se présentaient à elle d'une façon si peu prévue. En se mettant à ce propos en communication avec le public, le gouvernement a posé le problème et a ébauché une solution provisoire; avant tout, il a pris pour lui-même et il a donné à la France une contenance. On ne peut que le remercier d'avoir compris ce premier besoin d'une situation incertaine et embarrassée, et d'avoir très raisonnablement et assez galamment assis sur la paix ses vues et ses conjectures.

Peut-être y a-t-il lieu de regretter que le gouvernement n'ait eu à sa disposition, pour parler au public, d'autre moyen que la rédaction d'un document diplomatique. Dans la situation où nous sommes, il eût fallu peut-être, pour s'adresser à l'opinion publique, une forme plus prime-sautière, plus élastique, plus flottante. Dans les pays où le régime représentatif a ses libres allures, les ministres qui sont des chefs d'opinions en même temps que des agens et des organes du pouvoir, ont mille occasions d'éveiller, d'éclairer, de guider la pensée publique sans se lier dans les formules dogmatiques des papiers d'état. Aux États-Unis ou en Angleterre, que le ministre des affaires étrangères ait quelque chose à dire au public dans l'intervalle des sessions, une réunion d'électeurs, un banquet de lord-

maire, une cérémonie quelconque dans la première petite ville venue lui permet d'exposer ses vues d'une façon tout individuelle, avec simplicité et bonne humeur, dans une langue familière qui évite l'écueil du pédantisme et la fixité obligatoire de la parole écrite des papiers d'état. Les aperçus et les théories d'une harangue improvisée échappent à la raideur du dogme et ne créent point d'engagemens absolus : on peut, à cet exercice, être hardi sans être compromettant; on peut y essayer sur l'esprit public des idées ingénieuses, piquantes, fécondes, et, grâce à la bonhomie du ton, à la fluidité de l'expression, tourner les difficultés, au lieu de s'achopper aux phrases inflexibles et invariables du document rédigé. Il nous semble que, dans les circonstances où se trouve la France, nous aurions besoin d'un peu de cette libre parole voltigeant autour des questions, et portant sans apprêt l'attention du public sur les objets qui l'excitent ou le préoccupent. Malheureusement nos mœurs ou nos institutions ne se prêtent point encore à cette élasticité de la vie politique. L'intervention d'en haut ne s'exerce parmi nous que sous les formes solennelles. On a toutefois compris sagement qu'il fallait ménager et réserver en ce moment la parole directe du chef de l'état. Après le discours d'Auxerre et la lettre à M. Drouyn de Lhuys, on a senti qu'il y aurait des inconvéniens à réclamer de l'empereur lui-même l'exposé de la situation présente. On a eu recours à la forme de la note diplomatique, qui se prête mieux aux aperçus secondaires et à l'argumentation. Un discours de *meeting* eût mieux valu à notre gré qu'une dépêche.

Ce que nous approuvons avant tout dans la circulaire de M. de La Valette, c'est la conclusion fermement pacifique et le ton de confiance avec lequel sont abordées les nouvelles conditions de l'Europe. — Ce qui peut donner matière à contestation, ce sont les développemens de la pensée ministérielle qui touchent à des points trop nombreux ou tranchent par des assertions trop sommaires les questions soulevées. C'est ici que se rencontrent les difficultés de la tâche qu'on entreprend quand on veut définir par un papier d'état une situation complexe et vaste, une crise véritable de l'histoire européenne. Les circulaires diplomatiques ne peuvent guère s'appliquer qu'à la discussion d'une question précise et nettement délimitée. Elles ne sont point un cadre naturel pour la philosophie prophétique de l'histoire. Un ministre des affaires étrangères, quelle que soit la grandeur de ses conceptions, ne peut se placer, comme le philosophe et l'historien, au-dessus des liens de procédure et de légalité qui unissent dans la pratique les faits aux faits : il y a un élément obligé de notaire et d'avoué dans un ministre des affaires étrangères, et les hommes politiques ne lui accordent point les mêmes libertés qu'à l'historien, appliqué à étudier les lois de la dynamique mystérieuse qui régit les peuples et l'humanité. Nous ne sommes donc point surpris des réclamations qu'a excitées par exemple le passage de la circulaire où il est parlé de la puissance irrésistible qui pousse les peuples à se réunir en grandes agglomérations en faisant disparaître les états secon-

daires, et qui invoque une inspiration providentielle en faveur de ce mouvement. La promulgation d'une telle loi serait un acte bien hardi de la part d'une chancellerie d'état. Que de tendances naturelles et quels droits positifs on supprimerait ainsi d'un seul mot! Quelle vaste théorie pour expliquer les laborieux accroissemens de la Prusse! Quelle sanction imprudente donnée aux convoitises et aux entreprises des forts au détriment des faibles! Le danger de ces considérations générales de la circulaire est parfois dans une pensée qui manque des développemens et des restrictions nécessaires, parfois dans des expressions qui peuvent paraître déplacées aux esprits libéraux. Pourquoi par exemple dire que le rôle de la France est de cimenter l'accord entre toutes les puissances qui veulent à la fois maintenir *le principe d'autorité* et favoriser le progrès? Pourquoi ajouter que cette alliance enlèvera à *la révolution* le prestige du patronage dont elle prétend couvrir la cause de la liberté des peuples? Quelle vertu trouve-t-on dans ce vieux mot mystique de principe d'autorité? L'idée et le mot moderne, c'est l'autorité de la loi, de la loi émanée de la liberté des peuples. Par quelle méprise, le mot de révolution est-il employé en un sens défavorable dans un document français? C'est une tactique des adversaires de la liberté en France, pour condamner la régénération sociale et politique dont nous sommes redevables à la révolution, d'appliquer le terme de révolutionnaires à l'esprit de violence qui place la force au-dessus du droit et qui justifie les moyens par la fin. Les hommes d'état français ne devraient jamais se laisser prendre au piége de cette confusion de langage. Nous ne devrions jamais accepter et employer le mot de révolution qu'au sens glorieux; ce mot ne devrait éveiller en nous d'autre pensée que le souvenir reconnaissant et fier du grand acte de l'affranchissement de la démocratie française. Nous devrions imiter les Anglais et les Américains, qui ne parlent jamais de leur révolution qu'avec orgueil. D'ailleurs l'occasion n'est point heureuse d'opposer l'esprit d'autorité au prestige de la révolution. Le principe d'autorité est représenté dans la circonstance par le roi de Prusse; or ce monarque fait sous nos yeux l'application la plus audacieuse de ces procédés extra-légaux et violens qu'on appelle en mauvaise part les moyens révolutionnaires. Il n'y a pas à l'heure qu'il est, il n'y a pas eu depuis des siècles de plus grand révolutionnaire dans le monde que le bon roi Guillaume. Jamais on n'a vu dans l'ancien droit européen des souverains, même après les guerres les plus acharnées, détrôner les souverains ennemis. Le roi de Prusse démolit sans scrupule tous les trônes qui font obstacle à la mission de la Prusse. Le spectacle qu'il nous donne n'est point fait pour scandaliser ceux qui ont une foi médiocre dans l'avenir de l'institution monarchique en Europe : on pose là le principe d'un talion que l'avenir exécutera peut-être; mais les dévots du principe d'autorité choisissent mal le moment et l'exemple pour proclamer l'amoindrissement du prestige révolutionnaire.

Une autre considération générale émise dans la circulaire présenterait

un intérêt pratique plus actuel, si elle était incontestable. La circulaire annonce la fin de la coalition des puissances du nord et l'ère de la liberté des alliances. Il ne faudrait point exagérer la portée d'un tel résultat. Il y a plus longtemps qu'on ne le dit que la coalition du nord avait cessé d'être autre chose qu'une fantasmagorie. D'abord elle n'avait point gêné longtemps la liberté d'action de la France. Il y a aujourd'hui plus de cinquante ans que la triple alliance du nord s'était formée. Elle n'avait pas duré plus de quinze ans, — et l'on sait combien est courte une distance de quinze années dans le développement d'une situation politique, — que la France, en accomplissant la révolution de juillet, avait porté à la coalition le plus violent des défis, et lui avait arraché la preuve la plus éclatante de son impuissance. Cette terrible coalition demeura passive et inerte devant la France émancipée. La révolution se fit en Belgique et en Espagne. L'alliance du nord dut assister à tout cela avec une mauvaise humeur mal déguisée, mais dans une inaction complète. Cette coalition eut dès lors un contrepoids dans l'alliance de la France et de l'Angleterre : on pouvait la regarder sans inquiétude quand la France et l'Angleterre étaient d'accord. Peut-être à l'époque actuelle, si accidentée d'aventures diplomatiques, serait-il équitable de donner un souvenir à un homme d'état qui eut l'honneur de combattre dès le principe et de déjouer plus d'une fois l'alliance du nord avant et après 1830. Nous ignorons si l'heure de la justice n'a pas encore sonné pour M. de Talleyrand. Quant à ceux qui ont assez d'intelligence et de connaissances pour la devancer, ils ne sauraient oublier la clairvoyance, l'habileté, le bonheur avec lesquels ce négociateur consommé sut résister à la coalition du nord. Il l'avait détruite en 1814 même, à Vienne, en plein congrès, par le rapprochement et le traité secret qu'il avait eu l'art d'établir entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, et sans les événemens de 1815 il n'y eût point eu d'alliance des trois puissances du nord et de l'est. Il se remit à l'œuvre avec une égale adresse après 1830 : il contre-balança la coalition, déjà bien vieillie, par la quadruple alliance unissant la France, l'Angleterre, la Belgique et l'Espagne. Depuis lors et tant que l'accord se maintint avec l'Angleterre, la coalition du nord ne put nous donner de soucis, et il fallait y mettre beaucoup de complaisance pour lui faire l'honneur de croire à sa durée. Qui l'a mieux éprouvée que notre présent gouvernement? Où était la coalition du nord quand nous étions en Crimée? Où était-elle quand nous entrions en Italie? Qu'on nous donne aujourd'hui l'avis de ses funérailles, nous y consentons; mais convenez qu'on l'enterre bien longtemps après sa mort.

L'avenir expliquera ce qu'il faut entendre par la liberté des alliances. Nous applaudirions au mot et à la chose, si la liberté des alliances signifiait que l'Europe en a fini avec les manigances de cours et de cabinets, si désormais les alliances ne devaient plus être fondées que sur la réciprocité d'intérêts et l'estime mutuelle des peuples civilisés devenus maîtres de leurs propres gouvernemens. Il n'est malheureusement point exact encore

que les peuples européens qui tendent vers ce but soient près de l'atteindre. Nous sommes dans une période transitoire où les affinités dynastiques et la politique personnelle des souverains peuvent encore contrarier, tout en les subissant en partie, les tendances naturelles des peuples. Qu'on prenne l'exemple de la Prusse : il y a là certainement une nation et une grande nation qui vit de sa propre vie, dont les citoyens, animés d'une émulation généreuse, grandissent par l'instruction, par la science, par le travail, par l'intelligence et l'énergie industrielles, par une forte éducation militaire. Le peuple prussien est évidemment appelé à être un jour le seul arbitre de ses destinées; ce jour-là, le peuple français, nous en sommes convaincus, s'il a marché d'un pas égal dans la voie du progrès viril, et s'il a fait porter tous ses fruits à sa glorieuse révolution, ne devra donner aucun ombrage à la nation prussienne, ni redouter d'elle aucun antagonisme, quelque puissante qu'elle soit devenue. Mais les choses sont loin encore d'être aussi simples que cela. Malgré toute la séve moderne que la Prusse possède, son gouvernement continue à employer avec une vigueur pleine de franchise les procédés monarchiques d'ancien régime. Il y a une dynastie en Prusse, et cette dynastie possède encore les idées, les inclinations, les traditions et les ressources que les anciennes familles souveraines apportaient autrefois dans les combinaisons de la politique européenne. Dans cet ordre de choses, toute sorte d'étroites relations existent entre la famille royale de Prusse et les grandes ou les petites cours d'Europe. On nous parle de la fin de la coalition du nord : la force de cette coalition résidait surtout dans l'union étroite et aujourd'hui séculaire des maisons et des cours de Prusse et de Russie; les relations intimes qu'ont entretenues depuis le partage de Pologne les maisons régnantes de Russie et de Prusse ont été et sont encore un des ressorts les plus puissans de la politique générale de l'Europe. Voilà ce monde européen où aux choses modernes se mêlent encore tant de vieilles pratiques et de vieilles forces demeurées vivaces : on nous prévient que nous l'allons aborder avec la liberté des alliances; la liberté soit, mais n'est-il point visible que nous n'y avons pas, dans l'ordre de choses que nous indiquons, l'identité des moyens et l'égalité des chances? Avant la révolution, sous l'ancien régime, nous luttions contre les influences de dynastie et de cour qui survivent encore ailleurs par des influences semblables. Nous avions nos pactes de famille; nos alliances dynastiques s'entre-croisaient avec toutes les maisons régnantes d'Europe; les fils de nos rois trouvaient tout autant d'unions dans les cours allemandes qu'en peuvent nouer de nos jours les grands-ducs de Russie; des princes allemands, des princes étrangers, à la suite de ces mariages, prenaient du service en France et ne se trouvaient point expatriés à Versailles. La perte de ces trains, de ces appendices, de ces cortéges princiers, ne nous inspire, Dieu merci, aucun regret pour la France. Il importe cependant, quand nous parlons de la liberté des alliances, de noter pour mémoire que nous ne possédons plus, pour la formation et la con-

tinuation de ces combinaisons politiques, bien des facilités intimes, très efficaces, quoique frappées de vétusté, qui demeurent encore à la disposition de la plupart des autres gouvernemens monarchiques du continent.

La conclusion vraiment pratique qu'il y aurait à tirer de l'examen de la situation de l'Europe serait donc pour la France de se replier sur elle-même et de chercher avec ardeur dans sa vie politique intérieure cette force matérielle et morale qui est la condition la plus sûre du rayonnement extérieur d'un grand peuple. La France n'a aucun agrandissement territorial à désirer; aucun intérêt sérieux, aucun sentiment naturel ne la pousse à nourrir contre d'autres peuples ou à exciter contre elle-même des haines de race. Toute son ambition, et celle-là est la plus noble et la plus légitime, devrait être de s'élever et de grandir dans les belles limites où son histoire l'a placée. Quelle vaste carrière lui ouvrent les progrès intérieurs qu'elle doit, sous peine de déchoir, accomplir sur elle-même! Une pensée revient sans cesse depuis cinq ans dans les discours et les écrits des grands citoyens américains qui ont fait triompher l'Union et la république, et il est impossible à des Français qui n'oublient point la noblesse de leur race d'entendre sans émotion l'écho de cette pensée : « Ne laissons pas périr, disent les patriotes américains, sauvons à tout prix, défendons non-seulement pour nous-mêmes comme un héritage que nous avons reçu de nos pères et que nous devons transmettre à nos enfans, mais pour l'humanité tout entière, à laquelle elle montre l'idéal et prépare un abri libérateur, cette grande forme républicaine qui assure la liberté sur le fondement de l'égalité et de la justice. » Nos contemporains des États-Unis reconnaissent et proclament, par l'organe de leurs plus éminens politiques et de leurs meilleurs citoyens, la responsabilité qu'ils encourent envers l'humanité tout entière dans la durée et le perfectionnement de leurs institutions républicaines. Jamais, dans l'ordre social et politique, une plus belle et plus honnête ambition ne s'est confondue avec une plus grande conception du devoir. Cette ambition et cette idée du devoir furent celles de nos pères. On pensait et on parlait ainsi chez nous au début de la révolution. On crut alors avec une naïveté digne de respect que la France allait réaliser pour elle-même et au profit de l'humanité l'exemplaire du gouvernement raisonnable et juste, du gouvernement du peuple par le peuple. Et cette espérance ne fut point considérée alors dans le monde comme une effusion de la vanité française. En Angleterre, en Allemagne, en Italie, les plus grandes intelligences alors vivantes répondirent à la bonne promesse et crurent à la mission de la France. La France demeure encore responsable devant l'humanité de l'achèvement de sa révolution. Les échecs qu'elle a maintenant à réparer ne sont plus les échecs militaires, ce sont les avortemens trop répétés de ses efforts vers la liberté politique; ce ne sont plus ses frontières qu'il faut reculer, ce sont ses institutions qu'il faut élargir; ce ne sont plus seulement ses cadres militaires qu'il faut étendre, c'est l'énergie morale de ses citoyens qu'il faut exciter par un plus libre exer-

cice des compétitions de la vie politique; il faut susciter les hommes chez nous, les former et les éprouver par l'instruction, par une participation plus directe, plus franche, plus active, plus décisive, à la conduite des affaires publiques.

Le moment de la rénovation intérieure ne pouvait être marqué d'une façon plus saisissante que par les événemens européens qui viennent de se passer devant nous, et qui ont causé à la France l'émotion sourde que la circulaire de M. de La Valette constate sans hésitation. Aux mécomptes et aux incertitudes de la politique extérieure, il est urgent de répondre par l'union des forces intérieures de la France intrépidement évoquées. Il est difficile chez nous d'aborder la question du progrès des institutions politiques; on risquerait, dans une discussion semblable, de toucher à la constitution, dont, par une précaution légale prise fort intempestivement, il est, depuis quelques mois, interdit de parler. Une prudence qu'on trouvera peut-être maladive nous détourne de nous engager sur un terrain aussi scabreux; mais tout le monde ne sent-il pas ce qui nous manque? Ne regrette-t-on pas que des démarches politiques qui ont eu des conséquences aujourd'hui regrettées de tous n'aient pu être prévenues par des résistances opportunes ou un contrôle vigilant? Ne se plaint-on pas généralement de la disette où nous sommes en fait d'hommes publics capables de rallier des groupes d'opinions, de stimuler l'éducation politique du pays, de mériter sa confiance en se mettant en communication directe et fréquente avec lui? Le pouvoir a sans doute dans les principales fonctions de l'état des représentans et des serviteurs éminens; mais qui s'aviserait de prétendre que le nombre des candidats aux grands postes soit suffisant? Napoléon Ier écrivait à Sainte-Hélène, avec un grand sens, qu'un peuple possède toujours en lui les hommes nécessaires à la conduite de ses intérêts; mais il ajoutait avec non moins de justesse qu'il ne suffit point que ces hommes existent, qu'il faut encore qu'ils soient connus. Nous ne mettons point en doute qu'il n'existe en France beaucoup d'hommes de talent capables de rendre de grands services, si les circonstances leur imposaient de patriotiques devoirs; mais nous déplorons qu'il y en ait si peu de connus. La renommée est d'une étrange stérilité pour les contemporains. Il n'est point rassurant d'affronter les surprises des événemens avec un personnel de *leaders* politiques si clair-semé et si insuffisant. L'éducation politique du pays ne peut être considérée comme substantielle, là où la production des hommes et des réputations est si ralentie. La liberté était autrefois comme une séve qui répandait partout la vie et le rayonnement, et créait des forces individuelles et publiques dans toutes les sphères. Il semble que la France, sous le régime retentissant des concurrences politiques, connaissait mieux, non-seulement ses orateurs et ses écrivains, mais encore ses magistrats, les chefs de ses grands services administratifs, ses généraux et ses officiers d'espérance. Une légitime et plus délicate amorce de gloire excitait mieux le mérite, on se sentait vivre davan-

tage. Dans l'embarras où nous sommes pour expliquer nos timides vœux de progrès politiques, nous nous contenterons de dire que l'état de choses actuel ne satisfait point assez la sécurité de l'opinion publique, ne suscite point assez l'essor des forces vives de la nation; il faudrait enfin, à notre gré, si la France, suivant un de ses plus nobles et plus aimables instincts, veut parler à l'intelligence et à l'imagination des peuples, que l'on rendît le jeu de ses institutions plus actif, plus lumineux et plus attrayant. Prenons-y garde : nous ne sommes plus sur le continent le seul peuple éclairé et fort; quelle disgrâce si dans peu d'années il arrivait que l'Allemagne prussienne, non contente d'avoir changé les conditions de l'équilibre, nous laissât en arrière d'elle dans le développement de l'autonomie intérieure et des libertés politiques!

Dans le court intervalle de repos rêveur qui nous est laissé, les dernières agitations qui ont suivi la guerre s'apaisent à peu près partout. Le gouvernement prussien a réussi à faire voter par la chambre des représentans une portion de ce fameux trésor de réserve, au maintien duquel les vieux politiques berlinois tiennent par superstition historique comme à un des instrumens les plus efficaces des agrandissemens de leur pays. Dans ce débat, l'homme d'état éminent qui dirige les finances prussiennes, M. von der Heydt, et M. de Bismark lui-même ont fait entendre des paroles inquiétantes sur l'état de l'Europe. Ils ont parlé de la possibilité prochaine de guerres nouvelles, ils ont dénoncé l'irritation persistante de la cour de Vienne, ils ont indiqué la situation précaire de l'Orient. Il y a là, dit-on, autre chose que des argumens de circonstance. On est étonné que le gouvernement prussien, au milieu de ses triomphes, ne parvienne point à se rassurer complétement. On le représente comme défiant et alarmé. Si ses inquiétudes sont sincères, elles n'en paraîtront pas moins bizarres. La Prusse a sans doute une tâche laborieuse et compliquée à mener à fin pour s'assimiler ses conquêtes et instituer sa confédération du nord, représentée en un parlement émané du suffrage universel; mais elle n'est en présence d'aucun péril imminent. L'Autriche, même courroucée, ne peut rien contre elle; quant à la question d'Orient, malgré ses misères, elle n'est vraiment à redouter que lorsqu'il plaît à quelque grande puissance d'aller y chercher le prétexte d'une commotion européenne. Parmi les conducteurs actuels des peuples, nous ne voyons que M. de Bismark qui pût être capable d'aller chercher en Orient le prétexte de quelque vaste combinaison. Heureusement la réorganisation de l'Allemagne lui donne aujourd'hui trop de besogne pour qu'il puisse avoir la velléité de mettre le feu à l'Europe à propos de l'insurrection candiote.

Les discussions financières qui ont si longtemps retardé la conclusion définitive de la paix entre l'Autriche et l'Italie sont maintenant terminées. Les bons offices de la France ont été encore dans cette circonstance utiles à l'Italie. La nation italienne va enfin s'appartenir à elle-même. Une dernière difficulté reste à surmonter, nous voulons parler de l'exécution de

la convention du 15 septembre. C'est au mois de décembre que va cesser la présence de la France armée à Rome. Le pouvoir pontifical va se trouver seul en face des sujets qui lui sont restés. Une petite légion de volontaires français s'est jointe aux troupes du pape. Cette légion, qui n'est point une force, est exposée à devenir un embarras; la lettre écrite à son chef par notre ministre de la guerre et le discours qui lui a été adressé par le général d'Aurelle ne sont point de nature à diminuer les difficultés que cette légion peut rencontrer dans son séjour à Rome. Quoi qu'il en soit, la politique habile pour les patriotes et le gouvernement de l'Italie est de ne point exagérer ces difficultés et d'apporter dans l'exécution de la convention de septembre des dispositions patientes. La question qu'il s'agit maintenant de résoudre à Rome est une question de force morale et non de force brutale. Il faut donner à la cour de Rome le temps de s'accommoder à la nouvelle posture des choses et la laisser arriver naturellement au rétablissement des relations avec le gouvernement italien. La cour de Rome, n'ayant plus dans son gouvernement temporel l'appui de troupes étrangères, sera bien forcée de se prêter à la longue aux nécessités des temps. Un grand acte de rénovation religieuse s'apprête ainsi solennellement dans la ville éternelle. Le gouvernement spirituel du catholicisme transformera inévitablement ses institutions organiques. Rome se trouvant placée politiquement sous l'influence du royaume d'Italie, l'organisation de l'autorité spirituelle ne pourra plus se conserver dans les conditions qui avaient été adoptées en vue de l'intérêt du principat temporel. Le sacré-collége ne pourra plus être formé aux trois quarts de cardinaux italiens, la tiare ne devra plus être conférée exclusivement à un cardinal péninsulaire; toutes les provinces du monde catholique auront droit à être représentées dans une proportion plus conforme à leurs populations respectives dans le gouvernement spirituel de l'église romaine. Les concordats, dans cette nouvelle ère, ne tarderont point à être abandonnés comme de vieux traités en déchéance. Toute pactisation entre les pouvoirs temporels et le pouvoir spirituel deviendra sans objet. L'église catholique en tout pays n'aura à chercher les légitimes garanties de son indépendance que dans la liberté commune. Les clergés seront obligés de devenir revendicateurs de libertés générales, au lieu d'être des instrumens de règne. Les églises catholiques tendront à devenir partout ce qu'elles sont déjà à peu près en Angleterre et aux États-Unis. La profonde formule de M. de Cavour, l'église libre dans l'état libre, qui n'est point une utopie, puisqu'elle règne aux États-Unis et jnsqu'à un certain degré dans l'empire britannique, devra nécessairement être adoptée par tous. Il y a là dans les conditions matérielles de l'organisation ecclésiastique les signes et les éléments d'une profonde et salutaire révolution. C'est à l'Italie qu'est confiée la mission de déterminer cette révolution; c'est elle qui est responsable du succès de cette expérience devant les peuples chrétiens. L'importance d'une œuvre si considérable

doit assurément suggérer aux hommes d'état italiens des conseils de patience et de prudente modération.

La force des événemens a ainsi donné à l'Italie une vocation de grand peuple appelé à influer sur les destinées religieuses et politiques des autres nations. Une mission pareille devrait inspirer un profond sentiment de dignité aux hommes d'état chargés du gouvernement de l'Italie. Il y a malheureusement un pénible contraste entre la grandeur des transactions que le cabinet italien doit entamer à une date prochaine avec le gouvernement du catholicisme et les présentes conditions matérielles de l'Italie. Le gouvernement de Florence est obligé de vaincre et de réprimer en Sicile une brutale sédition; il n'est point maître d'assurer à toutes ses provinces les garanties de l'ordre matériel; il a en outre à lutter contre la pression douloureuse de la gêne financière. Nous ne mettons point en doute qu'il ne vienne à bout de ces pénibles difficultés. Le rétablissement de l'ordre dans les régions troublées par le brigandage n'est plus qu'une affaire de temps, maintenant que l'Italie recouvre par la paix la disposition complète de ses forces. La question financière est plus compliquée et peut-être plus difficile. Il serait plus à craindre qu'elle ne fût compromise par des mesures précipitées et mal coordonnées. Le mieux pour le trésor italien serait de renoncer aux expédiens usuraires et de ne pas chercher des secours incomplets dans des aliénations imprévoyantes de ressources futures. Que le gouvernement mette fin le plus tôt possible à l'ère des pleins pouvoirs. Une fois la paix conclue, il doit connaître et faire connaître au public ses besoins d'argent et ses ressources. Le crédit financier de l'Italie et l'établissement régulier de ses services publics ne peuvent s'établir que par un appel sage et courageux au crédit, justifié par une révélation claire et complète des élémens de la situation financière.

Tandis qu'en France il y a lieu de critiquer la mollesse et la circonspection des mœurs publiques, les États-Unis en ce moment nous opposent le contraste d'un spectacle bien différent. Qui n'est frappé de la lutte véhémente engagée depuis un an entre le président Johnson et le parti républicain, le parti qui a empêché la dissolution des États-Unis, et qui est représenté par la majorité du congrès? L'épisode le plus caractéristique de cette lutte est ce curieux voyage du président Johnson dans les états du nord et de l'ouest qui vient de se terminer. Il est difficile à des étrangers de prendre parti dans les discussions intérieures d'un peuple. Nous ne pouvons nous passionner avec l'impétuosité et la violence américaine ni contre Johnson et Seward, ni contre Thaddeus Stevens et Sumner. Ces vigoureux partisans se combattent par des accusations calomnieuses auxquelles nous ne saurions nous joindre ni d'un côté ni de l'autre. Il nous est plus facile et plus agréable de discerner les mobiles honnêtes qui font agir chacun des deux partis. Johnson s'est placé sous la domination d'une idée simple bien propre à toucher un honnête homme chargé de la responsabilité d'un

grand pouvoir. Il a cru que, si Lincoln avait eu pour mission de vaincre l'esprit de séparation, sa mission à lui était de hâter le rétablissement entier de l'union par l'admission au congrès des représentans des états rebelles. Stevens, Sumner, le parti républicain, ont pris plus à cœur les intérêts qui avaient été engagés dans la lutte; ils ne veulent point, par une admission trop facile des états rebelles, courir le danger de livrer à une coalition de démocrates et d'hommes du sud, c'est-à-dire de vaincus impénitens, le gouvernement suprême des États-Unis. Des deux côtés, on soutient la lutte avec une robuste énergie qui étonne nos frêles tempéramens européens. Les chances des combattans devant l'opinion ne peuvent point s'apprécier encore avec précision. Il nous semble cependant que le succès des prochaines élections s'annonce en faveur des républicains. Ce parti est celui qui a donné les plus fortes preuves de patriotisme, c'est le plus convaincu, c'est le mieux organisé. Le président Johnson d'ailleurs a mal fini son voyage d'agitateur. Ses intempérances de langage ont lassé et froissé à la longue l'opinion publique. Ce qui lui a fait le plus de mal, paraît-il, c'est de s'être comparé au Christ avec une insistance de mauvais goût : chose curieuse, le sentiment religieux a été offensé d'une assimilation qui lui a paru blasphématoire. Si Johnson et son parti sont battus aux élections, c'est l'esprit dévot qui aura consommé leur défaite. E. FORCADE.

LA JEUNE LITTÉRATURE.

I. *Les Français de la décadence*, par M. Henri Rochefort; 1 vol. — II. *Les Réfractaires*, par M. Jules Vallès; 1 vol. — III. *La Rue*, par le même; 1 vol. — IV. *Un Assassin*, par M. Jules Claretie; 1 vol. — V. *Voyages d'un Parisien*, par le même; 1 vol. — VI. *Les Mémoires du boulevard*, par M. Albert Wolff; 1 vol.

Et d'abord il faudrait s'entendre. Que signifient ces mots de littérature sérieuse et de littérature légère dont on se sert si souvent? Y a-t-il donc une grande et une petite littérature? A quels traits les peut-on reconnaître et les distingue-t-on l'une de l'autre? où est la frontière qui les sépare? Rien n'est plus difficile, si on y songe un peu, que de tracer de ces démarcations, de classer, d'étiqueter les fruits de l'intelligence humaine, car enfin ici c'est l'impalpable, c'est une limite tout idéale qu'il faut saisir. Il ne suffit pas de dire : Ceci est de la grande, ceci est de la petite littérature. La valeur d'un livre ne se mesure pas toujours à l'ambition de celui qui l'écrit. La gravité n'est quelquefois que le pseudonyme de l'ennui, de même que dans une certaine apparence de frivolité il peut y avoir plus de sérieux que dans l'œuvre la plus prétentieuse et la plus retentissante. Fontenelle, ayant à parler du genre des caractères dont La Bruyère avait laissé

le modèle, disait : « Ces sortes de traits sont de l'espèce de ce qu'on appelle en Italie *caricature...* » La Bruyère lui-même, parlant de La Fontaine, dit : « Ce n'est que légèreté..... » Les *Caractères* et les *Fables*, les petites lettres de Pascal, tout cela est-ce donc de la littérature légère ? Voltaire est-il de l'ordre sérieux dans *la Henriade,* de l'ordre frivole dans son roman de *Candide* et dans ses lettres? Et de nos jours faut-il à tout prix, pour être sérieux, avoir écrit un traité de politique ou un poème humanitaire? Voilà ce qu'il faudrait voir. Toute réflexion faite, il se pourrait bien que ces distinctions fussent assez vaines, et que la manière la plus neuve de caractériser, de classer les œuvres de l'esprit, fût encore la plus vieille, celle qui admet tous les genres hors le genre ennuyeux, qui ne reconnaît que de bons et de mauvais écrivains. La meilleure, la vraie littérature sera toujours celle qui, sérieuse ou légère, remue, attire, intéresse parce qu'elle vit, parce qu'elle a la séve et le mouvement.

Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui plus que jamais l'esprit tend à briser toutes les barrières et à passer par-dessus les murs pour courir les aventures; c'est que les mœurs intellectuelles aussi bien que les thèmes d'inspiration et d'observation se transforment avec la société elle-même; c'est qu'enfin dans cette mêlée confuse où tout se hâte et se précipite, il se forme visiblement en dehors des traditions à demi respectées jusqu'ici, comme des familles nouvelles, comme des groupes nouveaux, toute une littérature inquiète, militante, libre d'allures autant que de langage, faisant de l'école buissonnière un idéal. Ce n'est pas, si l'on veut, la littérature à grandes proportions et à grande ambition. Il est bien clair qu'elle ne se consume pas dans la méditation et dans l'étude, et ce n'est pas de ses rangs, je le crains, ou du moins ce n'est pas des régions où elle se complaît que sortira le porte-drapeau de la rénovation de l'intelligence contemporaine. La curiosité hardie et la facile ironie sont ses muses de prédilection, et l'improvisation est son procédé. On continuera de l'appeler la petite littérature. Telle qu'elle est, elle vit, elle tend à tout envahir; elle s'empare du roman et du théâtre; elle a ses œuvres et ses journaux, et elle compte même déjà ses jeunes capitaines, M. Henri Rochefort, M. Jules Vallès, M. Jules Claretie, M. Albert Wolff, sans parler de l'armée et de tout ce qui vient à la suite de l'armée, spéculateurs, metteurs en scène, praticiens de l'exhibition publique. C'est une génération nouvelle qui fait sa trouée et qui est en marche, impatiente de se produire et d'avoir sa part de soleil. Elle a du talent, de la verve, l'humeur plaisante et vive, sans nul doute; il ne lui manque un peu que d'avoir la jeunesse de l'esprit, comme elle a la jeunesse de l'âge. Un des caractères de cette école nouvelle en effet, c'est qu'elle n'est point jeune moralement. La naïveté est le moindre de ses défauts, et l'amour des choses éthérées n'est point précisément ce qui la tourmente. On pourrait même dire qu'elle est très positive et très réaliste dans ses goûts comme dans ses peintures. Elle entre à peine dans la vie, et déjà elle a l'expérience, l'observation aiguisée, les curiosités sceptiques, tous les

raffinemens d'une époque blasée. Elle est souvent assez pratique jusque dans son enjouement, jusque dans ses excentricités, et c'est en cela surtout que cette dernière venue des générations contemporaines diffère assez notablement de celles qui l'ont précédée dans la carrière. Pour tout dire en un mot, autrefois on se permettait des voyages dans le bleu, on commençait par l'hymne à l'idéal, par l'élégie éplorée, par la chanson des souvenirs et des espérances; aujourd'hui on voyage sur le boulevard avec M. Wolff, on écrit *les Français de la décadence, les Réfractaires* ou *la Rue*, livres curieux, d'une observation piquante, peu poétiques assurément, et qui sont les plus récens spécimens de cette littérature nouvelle improvisée au courant des préoccupations et des accidens de tous les jours.

Qu'on ne s'y trompe pas : cette littérature avec son esprit et ses frivolités qui font vivre tout un essaim de journaux, ce qu'on nomme la petite presse, cette littérature n'est point le fruit du hasard. Il faut bien, puisqu'elle prospère, qu'elle réponde à un certain état moral, à certaines dispositions du goût public ou à certaines conditions de société. Elle ne vivrait pas, si on ne la recherchait pas. Qu'elle ne réalise pas l'idéal d'une littérature périodique au sein d'un peuple virilement organisé, qu'elle soit assez souvent intempérante et indiscrète, qu'elle serve des rancunes et des vanités impatientes, qu'elle déchire ou exalte selon le caprice du moment, qu'elle se fasse l'écho de tous les mondes connus ou inconnus, qu'elle se perde plus d'une fois en vulgaires commérages, qu'elle se permette tout et le reste, si l'on veut, cela se peut assurément. Elle n'est pas toujours une école de gravité et de correction; mais s'est-on bien demandé comment avec tout cela elle réussit, quelle est la raison d'être de son succès? C'est là le vrai et curieux phénomène qui n'a pourtant rien d'extraordinaire. C'est le phénomène d'un temps vieilli et déçu qui, détourné des péripéties émouvantes de la vie publique, des hautes et sérieuses spéculations, se rejette dans les frivolités, — car enfin il faut bien faire quelque chose. On ne peut pas passer son temps à rôder autour des domaines défendus, à *friser* la politique, selon le mot piquant de M. Rochefort. Puisque les grandes et fortes discussions ne peuvent plus se produire avec la même liberté, puisque la politique est un domaine fort surveillé de nos jours, puisqu'on se trouve là soumis au monotone et peu amusant exercice de chevaux de manége tournant sur eux-mêmes, on se met à franchir la barrière pour se retrouver en pays un peu moins sévèrement gardé. On se donne d'autant plus de liberté dans le royaume des petits faits et des commérages qu'on en a moins dans la sphère des intérêts sérieux. On amuse les curiosités inoccupées de petits scandales clandestins, de procès en police correctionnelle, des aventures des reines du beau monde, de toute sorte de peintures de mœurs bizarres ou équivoques. C'est un déplacement d'activité qui n'a point, j'en conviens, des résultats d'une fécondité frappante; mais à qui donc la première faute, si ce n'est à la situation générale où un tel phénomène est possible, où il devient même naturel?

Il ne faudrait pas d'ailleurs demander à ces écrivains qui portent tous les jours dans leur œuvre singulière un esprit aussi vif que dépourvu de préjugés, il ne faudrait pas leur demander ce qu'on n'a pas soi-même; il ne faudrait pas leur imposer d'être autrement que la plupart de leurs contemporains. Ils devraient être supérieurs, je le sais bien; on n'est même un écrivain de vraie race qu'à ce prix. Leur malheur comme leur caractère est d'être de leur temps, auquel ils distribuent une nourriture selon ses goûts. — Ils n'ont pas une passion démesurée de l'idéal, ils ont des instincts tout positifs et réalistes, comme je le disais; mais leur littérature n'est-elle point en cela l'image de la société elle-même, de cette société qui n'est point, que je sache, absolument dévorée de l'amour de l'idéal, qui s'épaissit et se matérialise dans la corruption des jouissances vulgaires et d'un luxe factice? Ils cèdent à l'entraînement de tous les jours : est-ce que le monde qui les entoure résiste beaucoup à cette ivresse des dissipations énervantes? Ils professent, ce me semble, une assez railleuse indifférence pour tout ce qui est philosophie ou politique; mais, outre qu'ils ne peuvent s'aventurer sur ce terrain, est-ce que la société ne leur donne pas l'exemple de son dédain superbe pour tout ce qui n'est pas matériel et sensible? Ils racontent mille histoires qui n'ont rien d'édifiant, et ils peignent des mœurs qui n'ont rien de rassurant; mais enfin est-ce que ces histoires ne sont pas vraies le plus souvent? est-ce que ces mœurs n'existent pas? Leur plume les reproduit, elle n'a pas la puissance de les créer. Ils ne façonnent pas la société, ils en subissent l'influence. Et puis, quand on reproche à ces jeunes écrivains de la littérature d'aujourd'hui d'aimer le bruit, de chercher à tout prix le succès, de se prodiguer dans toute sorte de journaux, on a raison théoriquement, et en même temps il ne faudrait pas pousser la sévérité trop loin à leur égard. Ils ne sont pas venus dans un moment propice. Autrefois le monde des lettres était restreint et moins encombré. Avec un livre, fût-ce avec un livre de vers, on arrivait presque à la renommée, à une certaine notoriété. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Au milieu de cette dispersion, de cette confusion qui règne partout, il est devenu plus difficile de se frayer un chemin. De là ce penchant à saisir toutes les issues qui peuvent s'offrir, à courir tous les hasards. Le prolétariat de l'intelligence s'est développé comme l'autre prolétariat, et de toutes ces causes est née cette situation littéraire compliquée, confuse, qui, je le crains, n'est pas plus favorable pour les écrivains que pour le public, et où tant de médiocrités sont à l'œuvre pour quelques talens réels qui se dégagent de temps à autre, qui représentent avec des nuances diverses cette jeune littérature, cette jeune cohorte de chroniqueurs de la comédie contemporaine.

M. Henri Rochefort est certainement un des plus brillans, un des plus originaux, et même, le dirai-je? un des plus sérieux de ces jeunes talens qui aiment les aventures de la plume et se livrent à tous les vents de l'inspiration quotidienne; sérieux, il l'est seulement avec bonne grâce, avec finesse, avec toute sorte de saillies humoristiques et de pétulantes boutades.

C'est un satirique sans fiel du reste, croyez-le bien; il n'en veut point à ceux qui lui prêtent à rire, et il assure que, s'il était membre du jury, il acquitterait tout le monde, « même les avocats. » Ainsi va-t-il dans ce petit livre, où tout a son prix, à commencer par le titre, *les Français de la décadence,* qui prouve assez que l'auteur n'est pas dupe de son temps, et en continuant par la plaisante dédicace qui précède ces pages. « Je dédie ce livre, dit M. Rochefort, à la commission de colportage, qui, en refusant souvent l'estampille à mes articles, a fait plus que moi pour leur succès. » C'est là justement ce que je disais. Si M. Henri Rochefort se fût borné à être oiseux, à raconter les aventures d'un dompteur de chevaux ou de la beauté à la mode qui dompte les hommes, est-ce qu'il eût encouru de telles disgrâces? Se fût-il exposé à être suspect de *friser* la politique, comme il s'en défend si plaisamment en demandant à tout le monde ce que c'est que la politique, ce qu'il peut dire et ce qu'il ne peut pas dire? Il en résulte que moins on est sérieux, plus on a de chance de pouvoir tout se permettre. M. Henri Rochefort, quoique le plus spirituel et le plus recherché des chroniqueurs, n'a point heureusement de ces détachemens absolus. On sent chez lui une nature fine et ferme aussi éloignée des faux enthousiasmes que des serviles complaisances. Il a, si je ne me trompe, une ample provision de scepticisme, ce précieux cordial contre les épidémies du temps; mais ce scepticisme aux faciles allures ne laisse pas d'atteindre parfois quelques-unes des puissances les mieux établies, et voilà le danger. Voilà aussi ce qui fait de l'auteur des *Français de la décadence* autre chose qu'un vulgaire diseur de riens.

On peut remarquer sans doute chez M. Henri Rochefort une certaine subtilité, un peu d'affectation, un tour légèrement paradoxal et un art des transitions aussi bizarre qu'imprévu. Comment passe-t-il d'un sujet à l'autre? Je n'en sais rien. La fusée part, on se demande d'où elle vient. Il vous entretiendra dans le même chapitre, dans la même page de Soulouque et des décorations étrangères, d'un député et du mulet Rigolo, de la bataille de Waterloo et de la dernière représentation dramatique. Il vous dira à propos de la franc-maçonnerie et de sa loi d'assistance mutuelle : « Il est probable que M... n'est pas franc-maçon, car à la dernière séance de l'Académie personne, en le voyant se noyer dans son discours, n'a eu l'idée de lui tendre la perche. » Il commencera brusquement un article sur le jour de l'an en disant : « On compterait plutôt les cheveux blancs de madame... que les pralines qui depuis huit jours ont sillonné Paris à dos de commissionnaires... » Il vous dira tout d'un coup, à l'occasion de je ne sais quel ordre de chevalerie exotique décerné à un personnage de cour : « On a beau être chambellan, c'est-à-dire résigné à toutes les humiliations... » Au fond, sous ce tissu léger tout parsemé d'arabesques bizarres, c'est le moraliste qui se décèle, un moraliste qui passe la plus amusante revue de tout ce qu'il y a de vices, de ridicules, de contradictions, de modes

étranges, d'usages baroques dans un temps qui, pas plus qu'un autre, n'est dépourvu de tous ces spécimens de la folie ou de la puérilité humaine, qui même plus qu'un autre peut-être a droit, sous ce rapport, à une gloire exceptionnelle. Rien ne lui échappe, ni la manie de fonder des prix ou des banquets annuels à propos de tout, ni la passion d'élever des statues dans les moindres bourgades, ni l'engouement des bons bourgeois qui vont s'entasser dans un champ de course pour se donner l'apparence de goûts qu'ils n'ont pas, ni la précoce corruption d'une jeunesse pseudo-élégante, des « gentilshommes de carton, » ni les caprices de la vogue. Quoi donc! il ne respecte pas même le vaudeville, ni le drame à grand renfort de poison ou de poignard. « Si on enlève aux auteurs, dit-il, les recors, le bourreau et les coups de canon, que leur restera-t-il? On sera donc forcé d'avoir du talent pour faire des pièces? Il faut avouer que ce serait bien dur. »

Il est vrai que l'auteur des *Français de la décadence* éclabousse de ses irrévérences bien d'autres choses, qu'il parle de l'usage qui interdit aux avocats d'avoir des moustaches de façon à faire frémir tout un tribunal, et qu'il rit cavalièrement au nez des hommes providentiels, de ceux qui font intervenir à tout propos la Providence. « Il me semble, dit-il en se jouant, que depuis quelque temps on abuse un peu de la mission providentielle. Il devient impossible de faire à un homme d'état une observation sur la façon dont il tient le gouvernail qu'on lui a confié sans qu'il réponde immédiatement que ce n'est pas son affaire, qu'il a une mission providentielle... Je crois qu'il est temps de s'arrêter sur cette pente glissante, sans quoi nous sommes exposés à tout. Que demain on essaie de faire comprendre à Mlle Gredinette qu'elle mène une conduite atroce et qu'elle dévalise audacieusement les jeunes gens de bonne maison qui la déshonorent de leur confiance : — Moi, répliquera Gredinette, je ne dévalise personne, j'ai une mission providentielle. Ces jeunes gens riches n'arrivent à rien. En les plongeant dans la plus profonde misère, je leur donne l'idée du travail. D'ailleurs, quand la Providence parle, je suis bien forcée d'obéir. » Après cela, les hommes providentiels s'en tireront comme ils pourront. M. Henri Rochefort ne reste pas moins un talent ingénieux et indépendant qui, du bout de sa plume, crève plus d'un ballon gonflé de vent, et qui se moque de toutes les prétentions, à commencer par celles du moraliste lui-même. Il vous conduira un peu partout, dans le Paris ancien et nouveau, la lanterne en main, à la poursuite de cet oiseau rare; il frappera à toutes les portes, et partout on lui répondra : « Nous avons des lampistes, des ébénistes, nous n'avons pas de moralistes. Qu'appelez-vous moraliste? Est-ce un état qui fait du bruit? » C'est du moins un état qu'on peut professer avec esprit et avec bonne humeur.

L'originalité de l'auteur des *Français de la décadence* est dans ce mélange de gaîté et de piquante audace, d'imagination humoristique et de bon sens raffiné; il a de plus cela de caractéristique, que rien ne lui est étranger, que son ironie se promène dans toutes les régions sous prétexte

de raconter jour par jour, scène par scène, la comédie du temps. M. Jules Vallès, lui, semble se renfermer dans un monde plus restreint, dans l'analyse de situations plus spéciales, dans la description de phénomènes d'un intérêt saisissant et limité. Ce n'est point évidemment un écrivain sans talent. Il a moins de souplesse, moins de finesse que M. Henri Rochefort; il a plus de vigueur, plus d'âpreté de verve avec un goût douteux. Je ne sais ce que l'auteur des *Français de la décadence* eût fait du personnage de M. Prudhomme, s'il l'eût trouvé sur son chemin et s'il avait eu la fantaisie de le faire revivre; il lui aurait donné probablement une physionomie réjouissante et triomphante de banalité; M. Jules Vallès y a échoué faute de bonne humeur et de facilité. Voilà la différence de ces talens. L'auteur de *la Rue* ne prend pas le monde par ses aspects rians et comiques; on sent plutôt chez lui comme une secrète amertume, je ne sais quel amour passionné de tous ces côtés de la vie qui plongent dans l'ombre. Il a le coup de plume hasardeux et tranchant, taillant dans le vif, scrutant la réalité. Entre les deux écrivains, il n'y a qu'un trait commun : ces vices, ces ridicules ou ces phénomènes crians qu'ils dépeignent, ils ne les font pas aimer en vérité; ils les représentent bien tels qu'ils sont, dépouillés de toute séduction décevante, et ce n'est pas sans raison que M. Jules Vallès a résumé la moralité d'un de ses plus poignans tableaux dans ces mots : « faire réfléchir les téméraires, effrayer les heureux. » C'est là du moins le mérite de ce livre des *Réfractaires*, qui a donné au nom de l'auteur une certaine notoriété, et c'est par là aussi que ce livre diffère des peintures antérieures de ces excentriques de la vie.

C'est toujours assurément une chose curieuse de suivre pas à pas les idées et les jugemens dans leurs métamorphoses. Il y a quelques années à peine, on poétisait volontiers la bohême; on la représentait souriante et gaie, mêlant à la misère la folle insouciance; on la décorait de tous les enchantemens de l'imagination, et on la faisait presque aimer. M. Jules Vallès rompt avec cette tradition, il souffle sur cette légende merveilleuse de la bohême pour la montrer dans sa nudité, dans ce qu'elle a de triste et de navrant. Quels sont donc ces *réfractaires*, ces irréguliers de la vie dont il raconte l'histoire? Ce sont tous ces enfans perdus de l'esprit qui se lèvent le matin sans savoir comment ils vivront jusqu'au soir, passant quelquefois des années sans abri, couchant sous un arbre ou dans quelque réduit d'une rue obscure, et s'obstinant à caresser leur rêve, leur ambition, sans arriver jamais à rien. Ce sont « ces gens qui ont fait de tout et ne sont rien, qui ont été à toutes les écoles, de droit, de médecine ou des chartes, et qui n'ont ni grade, ni brevet, ni diplôme... Réfractaires tous ceux qui, n'ayant pu, n'ayant point voulu ou point su obéir à la loi commune, se sont jetés dans l'aventure : pauvres fous qui ont mis en partant leurs bottes de sept lieues et qu'on retrouve à mi-côte en savates... Réfractaires enfin tous ces gens qui vous ont de ces métiers non classés : inventeur, poète, tribun, philosophe ou héros... » C'est la légion des dénués et des rebelles

qui passent leur temps à se quereller avec la destinée, et que la misère conduit par degré à l'irrémédiable impuissance avant de les pousser jusqu'à la mort. La vérité est que, si on ne sait pas comment ils vivent, on sait encore moins comment ils finissent. Ils s'éclipsent, ils disparaissent. « Un soir, dans une brasserie, un ami dira à travers la table : — Vous savez, un tel? il est mort. — Tiens! pauvre diable, il était drôle. » L'un se tue dans un bouge un jour où il ne sait plus de quel côté se tourner; l'autre expire dans un hôpital, laissant dans la poche de son habit « une pipe à moitié bourrée, un drame à moitié fini, quelque manuscrit au fond d'une malle dans un hôtel garni, d'où il est parti sans payer. » Il en est, et ce sont les plus heureux, qu'on retrouve après des années achevant de vivre d'une petite place dans un petit collége, ou d'un dernier morceau d'héritage miraculeusement sauvé au fond d'une province. Notre temps est semé de ces naufrages qui ont fait dire : « Un homme à la mer! »

Nous voici un peu loin de la poétique et joviale bohême; celle-ci est plus vraie, et M. Jules Vallès la peint avec un certain feu, avec un sentiment âpre et pourtant impartial de la réalité, avec une précision de détails qui fait ressembler ses études à une dissection anatomique. Je ne sais pourquoi seulement M. Jules Vallès a cru devoir placer Gustave Planche dans cette bizarre compagnie, même en l'appelant un *réfractaire illustre*. Il parle passablement à la légère, quoique avec une intention évidente de sympathie, de celui qui a été pour nous un ami et un collaborateur toujours regretté. Gustave Planche était pauvre, il avait ses faiblesses; il ne se rattachait ni par sa nature, ni par ses goûts, ni par ses habitudes d'intelligence à cette légion bariolée des irréguliers de la vie. S'il a été un bohême, il a été à coup sûr le seul de son espèce, et s'il a été vaincu par la mort, il n'a été vaincu que par elle; son esprit est resté entier jusqu'au bout. Sa mémoire est celle d'un homme qui a été peut-être un solitaire, mais qui n'avait rien de l'homme en guerre avec la destinée, et qui a laissé un vide dans les lettres contemporaines. Ce livre des *Réfractaires* n'est pas moins curieux malgré les incohérences et les prétentions dont il abonde; mais voilà le malheur! M. Jules Vallès a cru trop aisément qu'il pouvait ajouter chaque jour un chapitre à cette triste épopée. Il abuse vraiment de son idée, et il finit par tomber dans la description de toute sorte de médiocres irréguliers et de peu intéressans excentriques. C'est par là que *la Rue* tombe au-dessous des *Réfractaires*. Vous voyez défiler dans ce livre toute la procession des déclassés, boxeurs, chanteurs ambulans, colosses de tréteaux, l'homme-orange, la femme à barbe, le grimacier, sans compter la Vénus au râble et bien d'autres. Je ne dispute pas à ces personnages délabrés leurs droits de citoyens dans le royaume de l'excentricité et de la misère; la galerie est seulement par trop longue, et ils finissent par être d'un médiocre intérêt. La monotonie, sans parler des incorrections croissantes de langue, c'est le faible du livre de *la Rue* et de M. Jules Vallès dans ces photographies du monde des déclassés. Et n'est-ce pas le défaut inévi-

table de ce genre de littérature improvisée? n'est-ce pas un peu, avec une autre nuance, l'histoire de M. Albert Wolff lui-même et de ses *Mémoires du boulevard?* M. Albert Wolff raconte avec esprit; il a le mot leste et piquant, il donne à tout ce qu'il dit un tour amusant et animé. Malheureusement il se trouve que, lorsqu'on rassemble toutes ces choses pimpantes, légères, faciles, railleuses, quand on les rassemble dans un livre, elles paraissent être hors de leur place; la monotonie devient plus sensible. La vivacité s'amortit dans le cadre fixe du livre. Ce sont des riens qui restent des riens.

Cette vie de l'improvisation de tous les jours a, je le sais bien, ses exigences et ses entraînemens. Avoir de l'esprit à heure fixe, c'est la condition première; se renouveler sans cesse, si on le peut, autre condition; réfléchir un peu, même dans ce domaine léger, se donner le temps de voir, d'observer, ce ne serait pas de trop. Le malheur de cette vie avec ses emportemens et ses séductions, c'est qu'elle ne dispose guère à faire mieux. Elle est déjà bien assez dévorante par elle-même pour ne laisser place à aucune autre préoccupation. Elle commence par être excitante, elle finit par laisser un pli dans l'imagination, par créer des habitudes d'intelligence, si bien qu'après quelque temps on a de la peine à s'affranchir de cette séduisante tyrannie de la littérature facile. Quelques-uns le tentent et ne réussissent pas toujours. Je n'en veux pour preuve que M. Jules Claretie, et son dernier roman, *Un Assassin*. M. Jules Claretie est, lui aussi, un de ces esprits alertes et souples qui ne redoutent pas les aventures et qui portent gaîment le joug de l'improvisation quotidienne. Il a de la finesse, de l'entrain, de la bonne grâce, et même il laisse passer parfois dans ses causeries, dans ses récits de voyage, je ne sais quel reflet de poésie. Son imagination cultivée ne se refuse pas, chemin faisant, les souvenirs et les évocations. Il a écrit sur Waterloo, plus récemment sur le champ de bataille de Magenta, des pages qui ne sont pas seulement pittoresques et vives. Tout ceci est pour dire que M. Jules Claretie n'est plus un simple soldat dans l'armée des chroniqueurs; il est passé officier, et il tient son rang avec bonne humeur. A-t-il également réussi dans son roman, dans ce roman d'*Un Assassin,* écrit, comme il l'assure lui-même, aux « heures volées à l'improvisation quotidienne? » Il a essayé du moins, et c'est un mérite; pour le succès, c'est une autre question.

Le jeune auteur, on le voit bien, a voulu faire œuvre d'art. Il s'est dit, en esprit sensé, qu'on n'improvise pas un roman comme on improvise un article. Il y a mis tous ses soins, il s'est plu à nouer une action, à tracer des caractères. Il a eu même la bonne volonté d'avoir une idée, et il a eu des scupules de composition qui ne l'ont pas toujours sauvé, il est vrai, de certaines licences ou de certaines négligences de style. Au fond, le roman de M. Jules Claretie, sans laisser d'avoir son intérêt et de témoigner d'un instinct littéraire assez vif, ce roman n'est qu'une histoire assez artificiellement conçue, peut-être au souvenir des romans d'autrefois, d'il y a trente

ans. L'auteur lui-même semble pressentir la critique, et c'est lui qui dit en envoyant son livre à un ami : « Tu lui reprocheras d'être un petit neveu du romantisme. Tu lui diras qu'il a lu à la fois *René*, qu'il a adoré, et *Julien Sorel*, qu'il déteste. Tu lui répéteras qu'il s'est enivré des vins cordiaux de 1830 et qu'il en a gardé quelque chose aux lèvres... Boufflers dirait, s'il revenait au monde : « On n'en fait plus de ces vins-là! » Tout cela ne manque pas de bonne grâce, et n'empêche pas qu'il n'y ait en définitive dans le récit de M. Jules Claretie moins d'observation directe que d'arrangement et de convention.

On sent trop que l'auteur a voulu faire un roman. *Un Assassin!* Sans doute on assassine tous les jours dans ce monde, et même on assassine de bien des façons. Il s'agit seulement dans un roman qui n'est que la reproduction choisie et combinée de la vérité humaine, il s'agit de mettre les caractères en rapport avec les actions. C'était bien la peine de prendre un jeune homme tel que l'auteur représente Robert Burat, de le montrer s'élevant au-dessus des malheurs de son adolescence, grandissant par le travail, allumant son esprit et son âme au feu des grandes idées de liberté et de progrès, s'épurant au creuset des convictions généreuses, devenant un personnage presque célèbre, presque populaire par ses petits traités de philosophie et de morale sociale, — c'était bien la peine, dis-je, de le montrer ainsi pour lui mettre un beau jour entre les mains un vulgaire couteau de cuisine qu'il enfonce au coin d'un bois dans la poitrine d'une femme acharnée à sa poursuite — au moment où il va se marier avec une autre femme. On pourrait dire comme un des personnages du roman : « Mais savez-vous que cela est horrible? Cela arrive donc, ces choses-là? — Cela arrive, » répond Robert Burat. C'est la logique de l'amour, objectera l'auteur, et c'est, à ce qu'il paraît, le titre qu'il voulait d'abord donner à son livre. La logique de l'amour consiste donc à assassiner au coin d'un bois une femme qu'on a aimée un instant, parce qu'elle vous empêche d'aller épouser une jeune cousine dont on s'est récemment épris! Il faudrait en conclure que Robert Burat a peu profité des leçons de philosophie qu'il donnait la veille encore à ses contemporains émerveillés, et que pour un personnage si considérable il est bien prompt à mettre la main aux besognes vulgaires, à glisser dans le crime. C'est peut-être du réalisme à un certain point de vue, car enfin à la rigueur cela peut arriver, si cela n'arrive pas tous les jours heureusement; mais ce n'est pas la logique des caractères, ce n'est pas l'histoire morale des passions. Ou l'auteur a trop ennobli son héros dans la première partie de son récit, ou il lui fait commettre plus tard une trop vile action. Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que, le crime une fois commis, ce personnage assez triste ne revient pas à plus de vérité. Il lui prend alors des fanatismes de châtiment et d'expiation; il veut payer sa dette à tout prix; il se défend contre un recours possible ou contre une grâce, comme d'autres se défendent contre la punition sanglante à laquelle ils ne peuvent échapper. Il trouve le temps de

subtiliser sur la peine de mort, qu'il a toujours combattue, sur l'inviolabilité de la vie humaine, sur la nécessité qu'il y a pour lui de chercher l'absolution suprême sur l'échafaud, — sauf à exprimer le désir que celui où il montera soit le dernier. Robert Burat manque ici évidemment de logique, car le meilleur moyen d'aider au renversement de l'échafaud eût été de commencer lui-même par ne point donner un si terrible argument à ceux qui désirent qu'il soit maintenu. Je ne veux dire qu'une chose, c'est que ce récit est plutôt une ébauche de roman, une étude littéraire, qu'une histoire complétement réussie, et si l'expérience, la maturité de la conception, l'art de saisir et de fixer la vérité humaine, manquent encore à M. Jules Claretie, il est assez jeune et assez bien doué pour ne voir dans ce qu'il a fait jusqu'ici qu'un acheminement, une préparation à des œuvres nouvelles.

Je m'arrête, je ne voudrais pas pousser plus loin cette revue de quelques talens nouveaux, de quelques œuvres nées au soleil de la vie quotidienne. Que sont en réalité tous ces écrits, romans et articles, satires et analyses du monde contemporain? Ce sont les signes de l'activité croissante d'une génération d'où vont sortir, d'où sortent chaque jour ceux qui donneront à la littérature de cette fin du siècle son caractère et ses formes. Comptez ceux qui déjà se sont révélés depuis vingt ans, depuis dix ans : ils sont partout, quelques-uns sont arrivés à la renommée. Voici une alluvion nouvelle, les hommes d'aujourd'hui et de demain. Ce n'est pas, comme on le croit quelquefois, un trouble dans la marche de la littérature, c'est peut-être un accroissement de forces, à la condition pourtant que cette école buissonnière ne devienne pas un régime permanent. Ni la verve, ni l'esprit, ni les dons faciles ne manquent assurément à cette génération nouvelle; c'est bien plutôt la trempe du talent qui mûrit par la réflexion, par l'étude, et aussi l'étendue de l'observation. C'est un de ces jeunes esprits, M. Albert Wolff, qui dit dans son livre, pour en expliquer le sens et le titre, qu'il « traite du monde mixte qui commence au faubourg Montmartre et finit au premier lac du bois... On y voit la gloire et la honte, le travail et la paresse, les Parisiens et les étrangers, les grands financiers et les petits filous, les hommes d'esprit et les idiots, les sublimes et les grotesques, et sur la chaussée passent les honnêtes femmes et les autres... » Je le veux bien; mais il en résulte que, si on s'attarde un peu trop dans ces parages, on ne voit plus que le boulevard; il en résulte encore que l'observation reste nécessairement superficielle pour devenir bientôt oiseuse et monotone, — parce qu'en dehors du boulevard il y a le vrai monde immense et profond, parce qu'en dehors de la vie artificielle, dont on se donne là le spectacle, il y a la vraie et grande vie humaine, et ce n'est qu'au contact de cette vie humaine, de ce vrai monde de tous les hommes que le talent, en perdant sa fleur de jeunesse, retrouve les directions et la force d'une fertile maturité.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

Œuvres complètes de P. Rossi. — *Cours de droit constitutionnel* professé à la faculté de Paris, recueilli par M. A. Porée, avec une introduction de M. Boncompagni (1).

Les livres ont leur destin comme les hommes, comme toutes les choses de ce monde. Entre le moment où Rossi commençait sa carrière publique à Bologne dans une aventureuse entreprise et le jour où il était appelé à la faculté de droit de Paris pour interpréter les lois constitutionnelles de la France, combien d'événemens s'étaient accomplis! Quelle philosophie dans le simple rapprochement de ces deux faits! Entre le jour où il professait le droit constitutionnel en France et le moment où ses œuvres, revues avec soin, recueillies avec une sorte de piété, sont publiées sous les auspices du gouvernement italien, que d'événemens encore! que de révolutions, que de transformations prodigieuses et imprévues! La vie de Rossi, dans ses hasards, semble porter le reflet de toutes ces vicissitudes. Il a été tout à la fois Italien et Français. De là le double aspect sous lequel il apparaît. Pour la France, c'est un émigré assez habile et assez heureux pour avoir vaincu la mauvaise fortune et avoir été à la hauteur de toutes les situations, même dans un pays qui n'était pas le sien; c'est un membre de nos assemblées parlementaires, un professeur de nos écoles, un publiciste, un ambassadeur et toujours un homme d'un esprit rare et supérieur. Pour l'Italie, c'est un patriote qui, à travers tout et dans toutes les fortunes, est resté Italien d'âme et de cœur comme il l'était d'intelligence et de caractère, qui a retrouvé à la fin de sa vie les mêmes sentimens qui enflammaient sa jeunesse. Rossi a été Français par circonstance; il appartient à l'Italie non-seulement par la naissance, mais par tous les instincts, par sa nature morale, par les idées qui faisaient de lui un émigré dès 1815, aussi bien que par cette mort tragique qu'il recevait comme ministre d'un pape au moment où il essayait de relever le pontificat temporel par le libéralisme.

L'Italie nouvelle a reconnu en lui un de ses plus illustres enfans, et dès qu'elle a été libre, elle lui a rendu spontanément par ses hommages cette naturalisation que sa mort seule eût suffi pour lui assurer. Elle s'est souvenue que ce vieil émigré, devenu le premier ministre du pape après avoir été un instant ambassadeur de France à Rome, avait été autrefois un des premiers à lever, dans une entreprise prématurée et aventureuse, le drapeau de l'unité, aujourd'hui triomphant. Elle a tenu surtout à désavouer avec éclat l'œuvre des sicaires qui le frappaient en 1848 au seuil du parlement romain, et honorer dans cette fière victime dévouée au poignard des

(1) 2 vol. in-8° Guillaumin. — Les *Œuvres de Rossi* sont publiées sous les auspices du gouvernement italien.

fanatiques un vrai et grand Italien. Elle a mis une sorte de soin jaloux à jeter le voile sur une des plus tristes et des plus sombres pages des révolutions de 1848. C'est la pensée qui a inspiré tous les hommages rendus à la mémoire de Rossi depuis quelque temps, et en particulier le monument qu'on lui élevait, il y a quatre ans, à l'université de Bologne, dans cette université où il avait commencé sa carrière, presque adolescent encore, comme professeur de jurisprudence. L'Italie ne s'est pas bornée là, elle a voulu élever à Rossi un autre monument par la publication de ses œuvres complètes, qui se poursuit grâce aux soins de M. Boncompagni et d'une commission royale sous les auspices du gouvernement lui-même. C'est ainsi que paraît aujourd'hui le *Cours de droit constitutionnel,* reproduit d'après la sténographie scrupuleusement fidèle d'un ancien élève de Rossi, M. Porée, qui s'est aidé des notes et des souvenirs de deux autres élèves du maître devenus conseillers d'état, MM. Alfred Blanche et Boulatignier.

Chose étrange, au moment où M. Guizot, comme ministre de l'instruction publique, créait en 1834 une chaire de droit constitutionnel à la faculté de Paris, c'est un étranger qu'il appelait à professer cet enseignement nouveau, « à la fois vaste et précis, fondé sur le droit public national et sur les leçons de l'histoire, susceptible de s'étendre par les comparaisons et les analogies étrangères. » Rien ne prouvait mieux assurément l'idée que Rossi avait déjà donnée de lui-même, de son esprit, de son aptitude à manier tous les problèmes de la politique, et cette idée il avait eu l'occasion de l'inspirer par les cours qu'il avait faits en Suisse, par son rôle même dans les affaires helvétiques. Rossi n'était pas homme à rester au-dessous de telles fortunes, et on sait tout ce que son enseignement eut de solide, de lumineux et d'élevé. Pendant quelques années, il s'imposa par l'autorité du talent. Trente ans sont passés depuis cette époque. De la situation de la France, des lois constitutionnelles qui semblaient alors définitives et que Rossi était chargé d'interpréter, il ne reste plus rien, ou ce qui reste est bien peu de chose. Tout a changé; mais après tout ce qui ne change pas, c'est l'essence même du droit. Les lois supérieures et souveraines de la politique ne varient pas au gré de ces hasards qui s'appellent des révolutions. Les dehors peuvent changer, la liberté peut avoir ses humiliations et ses malheurs; les garanties essentielles sans lesquelles elle n'est qu'un vain mot restent toujours les mêmes. Rossi le savait bien, il entrait dans cette étude avec l'idée élevée de toutes les conditions de la civilisation moderne, avec le sentiment du droit, avec la connaissance de l'histoire, et si par certains côtés son enseignement semble s'appliquer à une situation qui n'est plus, par le fait il a une portée plus haute, il est de tous les temps et plus particulièrement de ces temps où toutes les notions de droit semblent s'altérer. Les faits passent ou se transforment, les principes restent avec leurs conditions nécessaires d'application, et un jour ou l'autre la liberté renaît de la stérilité même des efforts par lesquels on a voulu en affaiblir les garanties. C'est surtout dans le cours de Rossi qu'on peut étu-

dier la vraie nature de ces garanties et des conditions d'un vrai régime constitutionnel, et on ne peut pas dire que ce livre d'autrefois soit devenu inopportun, pas plus pour la France, qui n'a pas tout ce qu'elle désire, que pour l'Italie, qui peut y trouver les moyens d'affermir et de féconder ce qu'elle a conquis.

CHARLES DE MAZADE.

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES ÉTATS-UNIS

depuis l'établissement des premières colonies jusqu'à l'élection du président Lincoln,

par M. J. F. Astié ; 2 vol. in-8o

Le spectacle que nous a donné l'Amérique du Nord a dépassé en grandeur ce que ses plus chauds partisans avaient rêvé pour elle. Dans cette guerre civile, où les passions les plus violentes se sont donné pleine carrière, les libertés qui pouvaient le plus enrayer la marche du gouvernement, la liberté de la presse, celle de la parole et le droit de réunion, ont été respectées. Cette conduite est sans précédens dans l'histoire. Il était réservé aux États-Unis de montrer au monde comment l'on sort d'un conflit qui a remué jusque dans ses fondemens la nation tout entière et changé les conditions sociales et domestiques d'une fraction considérable du pays. Quel est le régime qui a pu donner aux États-Unis un tempérament si robuste? d'où vient cette force qu'une si rude secousse n'a pu abattre? Ce ne sont pas ces millions d'émigrans qui depuis plus d'un quart de siècle affluent de toutes les contrées anglo-germaniques vers ce pays, multitude hétérogène, ignorante, sans idées politiques, sans autre pensée que de se créer un bien-être matériel. Ces millions n'ont fait que déposer dans le sein de la société américaine un élément de désordre, et ils auraient pu en amener la décomposition, si cette société n'était pas fortement ancrée sur un fond solide et ne possédait pas une puissance extraordinaire d'assimilation. Cette force de cohésion, cette capacité d'absorption que rien ne peut détruire, les États-Unis la doivent aux principes qui ont présidé à leur naissance. Jamais autant d'élémens moraux et religieux n'avaient concouru à la création d'une société. La grande époque de la réforme y avait déposé son levain le plus actif. M. de Tocqueville l'a dit, c'est l'origine qui donne la clé des institutions et des mœurs des Américains. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'histoire de M. Astié; il y décrit avec une lenteur que l'importance du sujet justifie les nombreux matériaux qui sont entrés dans les premières assises de cet édifice, et qui en expliquent la solidité et la grandeur.

Les émigrans qui fondèrent les colonies de la Nouvelle-Angleterre, dont le Massachussett est le centre et Boston le chef-lieu, ne traversèrent pas l'Atlantique pour se créer un bien-être que leur refusait la patrie. Des motifs d'une autre nature les animaient. Ils cherchaient une terre où ils pussent jouir d'une pleine liberté religieuse et réaliser l'idéal qu'ils s'étaient

fait d'uneéglise et d'un pays chrétiens. Il leur fallait un terrain vierge pour expérimenter leurs principes. Ces émigrans appartenaient à l'extrême gauche du protestantisme anglais. Ils demandaient que le christianisme, tel qu'ils le voyaient dans le Nouveau Testament, reprît sa pureté première sous le triple point de vue du dogme, de la discipline et de la conduite de ses disciples : de là le nom de puritains que leurs compatriotes leur ont donné vers la fin du règne d'Élisabeth. Ils rejetaient la théocratie romaine, la prélature catholique et protestante, l'épiscopat diocésain. Pour eux, chaque croyant était un prêtre qui ne relevait que de sa conscience et traitait directement avec Dieu des intérêts de son salut. Ils affirmaient qu'une réunion de personnes qui déclarent prendre les saintes Écritures comme unique base de leur foi et de leur conduite, et qui s'associent entre elles par un engagement sérieux pour offrir en commun un culte à Dieu, est une église chrétienne indépendante, souveraine, un tout complet, un corps autonome. C'est cette indépendance de la personne religieuse transportée sur le terrain des relations civiles que l'on retrouve dans le pacte solennel que les premiers émigrans firent avant même de débarquer sur les plages américaines, et qu'ils déposèrent dans leurs archives comme un monument qui devait rappeler à leurs descendans l'esprit de foi et de liberté dans lequel ils avaient fondé leur nouvelle patrie. Après avoir fait connaître le caractère essentiellement religieux de leur entreprise, ils ajoutent : « Nous nous réunissons en un corps civil et politique pour maintenir entre nous le bon ordre et atteindre le but que nous nous proposons, et en vertu de cet acte nous ferons et établirons telles justes et équitables lois, tels ordonnances, décrets et constitutions, et tels officiers qu'il nous conviendra, suivant que nous le jugerons opportun pour le bien général de la colonie, nous engageant en toute soumission et obéissance. » Ils sont tellement pénétrés de leur indépendance dans tous les domaines de l'activité de l'homme, qu'ils ne supposent pas un instant que la couronne d'Angleterre, dont ils veulent cependant rester les sujets, puisse avoir des droits sur eux. Les principes ecclésiastiques qu'ils avaient adoptés dominaient leur patriotisme. L'église chez les puritains n'était pas autre chose qu'une petite république démocratique, qui s'impose dès les premiers jours à leurs institutions civiles et politiques, et qui n'a pas cessé un instant de pénétrer chacune des branches de leur organisation. Tous les pouvoirs sont à la base et non au faîte, et les magistrats n'agissent qu'en vertu d'une délégation temporaire et à la condition de rendre annuellement compte de leur gestion à leurs concitoyens. Pendant un laps de temps assez considérable, l'église et la commune se confondirent en un même corps. Après s'être occupée des affaires ecclésiastiques, l'assemblée des fidèles passait sans transition aux affaires civiles, et lorsque les progrès de la colonie exigèrent la séparation des deux domaines, l'éducation du peuple était faite; habitué à s'occuper des intérêts communs, à traiter les questions d'un caractère général et à les décider en dernier ressort, il n'a jamais été obligé d'abdiquer.

Cependant si les puritains ont donné de prime abord la mesure de leur indépendance, s'ils ont déclaré vouloir vivre de leur vie propre et ne relever que de leur conscience, ils n'ont pas su néanmoins répudier la grande erreur du moyen âge, celle qui consiste à faire du citoyen et du croyant une seule et même personne et à essayer de fonder un état chrétien à l'aide de lois et de sanctions pénales. Ils greffèrent le droit du citoyen sur celui du croyant, et pour être membre de la société civile et politique il fallait être membre de la société religieuse. Dans cet ordre d'idées, le gouvernement qu'ils fondèrent était une théocratie démocratique. L'on comprend dans quel dédale de difficultés des principes de cette nature devaient faire tomber les puritains. Ils ont recours au judaïsme, dont ils méconnaissent le caractère préparatoire, pour en faire le cadre de leur société et la base de leur législation. Le péché devient un délit, et l'incrédulité un crime. La contrainte en matière religieuse entre à pleines voiles dans les institutions. On force le citoyen à souscrire au *credo* officiel en lui présentant la perte de ses droits, de sa fortune, de sa liberté et même de sa vie comme châtiment de sa désobéissance.

Mais la théocratie démocratique diffère essentiellement de la théocratie monarchique; celle-ci se maintient envers et contre tous sans tenir aucun compte des désirs et de la volonté des peuples sur lesquels elle étend son empire. Elle reste immobile lorsque tout change autour d'elle, et que de nouveaux et d'impérieux besoins se manifestent dans tous les rangs de la société. La première au contraire ne conserve ses institutions qu'aussi longtemps qu'elles sont le reflet des mœurs et qu'elles ne se trouvent pas au-dessous du niveau moyen des lumières. Une théocratie monarchique peut être un malheur pour les peuples pendant des siècles; une théocratie démocratique ne l'est jamais pour longtemps. C'est ce que prouve l'histoire de la première époque des états d'origine puritaine. Après des erreurs, des méprises, des fautes, et nous ajouterons des crimes judiciaires, ils se sont livrés à de nombreux tâtonnemens qui ont abouti en définitive à la séparation complète du domaine civil et du domaine religieux. L'église a été radicalement émancipée de la tutelle de l'état, et celui-ci de la tutelle de l'église. Il est resté de cette éducation théocratique un caractère religieux fortement accusé, des mœurs sévères, le sentiment de la dignité humaine que la foi au sacerdoce universel doit communiquer, une grande susceptibilité dans tout ce qui touche aux droits de la conscience, des habitudes de discipline qui suppléent aux lacunes des lois, et une intelligence supérieure de la chose publique.

Nous doutons que le puritanisme seul eût pu résister à ses nombreux adversaires, à l'anglicanisme qui s'était établi en maître dans la Virginie et les deux Carolines, au catholicisme romain qui sous lord Baltimore avait pris possession du Maryland et dominait dans les états d'origine française et espagnole, enfin aux flots grossissans de l'émigration, si des fractions de toutes les églises issues de la réforme, dans leurs élémens les plus purs

et les plus vivaces, n'étaient venues lui prêter un puissant concours et déposer au foyer commun des principes essentiellement démocratiques. Des Hollandais qui fondèrent l'état de New-York y apportèrent, — avec leurs habitudes réglées, leur esprit de caste et leur passion pour la mer, — les élémens du système fédératif, politique et religieux. Des Scandinaves, sous l'impulsion de Gustave-Adolphe, vinrent y fonder des établissemens et déposèrent dans le sein de la société cette idée que les travailleurs doivent concourir, par des délégués pris dans leurs rangs, à l'élaboration des lois; des Allemands échappés à la guerre de trente ans ou à l'incendie du Palatinat s'y réfugièrent, ils firent partager à leurs nouveaux compatriotes leur haine contre le pouvoir absolu et tyrannique des cours de France, d'Autriche et d'Espagne. Des Bohémiens et des Polonais réformés, expulsés de leur patrie par les jésuites, qui mirent tout en œuvre pour détruire dans ces belles contrées jusqu'au dernier vestige de la liberté religieuse, maintinrent les puritains dans l'horreur que leur inspirait cette société, qui résumait dans ses règles comme dans son histoire tous les genres d'esclavage. Parmi les derniers, l'on comptait des descendans du grand Sobiesky, dont les Américains estropièrent le nom en les appelant Zabrinkie. Des Vaudois des vallées du Piémont, chassés de leurs foyers par Catinat, y transportèrent leur christianisme simple, primitif, sur lequel Rome n'avait pu étendre son action, protégés qu'ils avaient été par les cimes élevées des rochers qui encadrent leur pays et surtout par leur pauvreté. Des discipes de Guillaume Penn, poursuivis par la restauration anglaise, y fondèrent la Pensylvanie. Plus radicaux que les puritains, ils avaient rejeté les symboles et le ministère évangélique, et réduisaient le christianisme à une communication de l'âme avec Dieu. Cet individualisme extrême se rattachait à une liberté religieuse sans limites en faisant de la conscience la source unique de tout pouvoir. Des protestans français y émigrèrent en grand nombre, fuyant loin des dragons de Louis XIV, et y apportèrent leurs mâles vertus, leur caractère généreux, leur courage éprouvé, leurs habitudes républicaines et leur profond attachement à l'Évangile. Leur loyauté à leur nouvelle patrie n'a jamais été en défaut. Lorsque l'heure de la lutte avec l'Angleterre eut sonné, un réfugié mit au service de la république sa grande fortune. Ce fut un Français de Boston qui donna la salle où les patriotes de la Nouvelle-Angleterre se réunirent pour protester contre les mesures arbitraires de la mère-patrie et soulever contre elle l'opinion publique. Trois des sept présidens qu'eut le congrès pendant la guerre de l'indépendance étaient Français, Jay, Laurence et Boudinot.

M. Astié s'est tout particulièrement appliqué à faire connaître à ses lecteurs cette origine d'un caractère si étrange et ces principes démocratiques saturés de théocratie. Il a montré comment ils renfermaient en germe toutes les institutions de la grande république et par quelles expériences, souvent bien douloureuses, elles en ont été dégagées. Il s'est arrêté

aussi avec une complaisance marquée sur un de ces hommes puissans par le cœur et la volonté, qui se donnent tout entiers au triomphe d'une idée, qui luttent sans relâche avec tout ce qui leur fait obstacle, et ne quittent la partie que lorsque les armes leur tombent des mains ou qu'ils ont atteint leur but. Rogers Williams, issu de la société puritaine, et convaincu que ses compatriotes faisaient fausse route en ayant recours à la coercition pour sauvegarder la pureté des doctrines religieuses, s'est consacré avec un véritable enthousiasme à la défense de la liberté de conscience, prise dans son sens le plus élevé et le plus absolu. Pamphlets, traités, livres, conférences, voyages sur terre et sur mer, sacrifices de tout genre, il n'a rien négligé pour doter sa patrie de l'indépendance de la pensée; mais il était trop en avant de son époque pour que ses idées pussent triompher de son vivant. Il les a fait adopter dans l'état de Rhode-Island, dont il était le fondateur; mais il leur a fallu un siècle pour se faire jour dans les consciences, passer dans les mœurs et entrer dans les lois. Maintenant l'Américain en possession de toutes les libertés compatibles avec l'ordre social peut donner pleine carrière à son activité et développer toutes les facultés inhérentes à notre nature. Si le cœur ne lui fait pas défaut, si la prospérité ne lui tend pas un piége, il pourra remplir une belle mission au milieu des peuples qui aspirent à recouvrer le patrimoine qu'ils ont perdu par leur ignorance.

C. CAILLIATTE.

ARCHITECTURE D'AHMED-ABAD, CAPITALE DU GUZARATE (1).

Ce curieux ouvrage comprend une série de 120 planches photographiques admirablement venues et représentant les monumens merveilleux d'Ahmed-Abad. Elles sont accompagnées d'une savante introduction. L'ensemble forme un volume d'une grande richesse et d'un très vif interêt; mais ce qu'il y a de neuf et de rare dans cette publication, c'est le patronage sous lequel elle a vu le jour. Ce sont des Indiens du Guzarate qui en ont fait les frais, — et ces frais sont considérables. Un comité a été formé sur l'invitation du gouvernement de Bombay pour s'occuper de l'archéologie de ces contrées; ce comité, composé de quinze personnes, la plupart connues déjà par des travaux spéciaux, compte dans ses rangs cinq indigènes, commerçans ou banquiers. Chacun d'eux a souscrit pour 1,000 liv. sterl., c'est-à-dire pour 25,000 fr., et s'est chargé de la publication d'un volume ou même de plusieurs volumes. L'ouvrage sur l'architecture d'Ahmed-Abad ouvre la série de ces publications; il est dû à M. Premchund Raïchund, l'un des plus riches djaïnas du Guzarate. M. Premchund Raïchund doit aussi faire les frais d'un autre volume, aussi coûteux et aussi beau que le premier et consacré aux monumens du Dharvar et du Mysore.

(1) 1 vol. in-4°, Londres, 1866, John Murray.

Un troisième volume sur l'architecture de Bidjapour, dans le Deccan, paraîtra grâce à la munificence de M. Kursondas Madhoudas. Enfin trois ou quatre autres suivront sur l'ancienne architecture hindoue et djaïna du Guzarate, sur les hypogées de l'Inde occidentale, sur les ruines de quelques vieilles villes.

C'est là sans doute un phénomène fort étonnant. Les Hindous devenant des savans et des archéologues à la manière européenne, qui aurait pu s'y attendre? Et pour qui connaît la tournure habituelle de ces esprits, quelle heureuse et quelle subite transformation! Nous félicitons les djaïnas, les parsis, les brahmanes, qui ont su prendre cette initiative intelligente et patriotique; mais nous ne félicitons pas moins les Anglais qui les ont instruits et poussés à la prendre. Ce sont des Anglais qui ont organisé « le comité pour la publication des antiquités architecturales de l'ouest de l'Inde, » et c'est un grand succès d'avoir réussi à y intéresser les habitans du pays. C'est M. le colonel Biggs qui a levé les photographies; c'est M. Th. C. Hope, du service civil de Bombay, qui a écrit l'introduction historique indispensable; les notes techniques sur chacun des monumens photographiés sont dues à M. James Fergusson, qui s'est dès longtemps illustré par ses publications sur les temples hindous taillés dans le roc et par son *Manuel d'Architecture*. Les indigènes n'en sont pas encore à faire eux-mêmes ces travaux d'art et d'érudition; mais nous ne doutons pas que le moment approche où, pour toutes ces recherches et ces labeurs délicats, les Européens auront des émules dans ceux qui sont aujourd'hui leurs disciples ou simplement leurs généreux patrons.

Le Guzarate (Saourashtra), situé au nord-ouest de Bombay, se compose d'une presqu'île qui porte plus spécialement ce nom, et de diverses régions assez importantes sur le continent. La presqu'île, presque ronde, se développe entre le golfe de Cambay et celui de Kutch. Tout compris, le Guzarate n'est pas loin d'égaler l'Angleterre en étendue. C'est un pays très fertile, qui produit du coton, de l'indigo, de l'opium, des grains, des chevaux. Le peuple, intelligent, laborieux et guerrier, sait tirer bon parti de toutes ces ressources, et les Radjpoutes, — c'est le nom de ses chefs, — ont toujours accordé aux arts et aux lettres une protection éclairée. Souvent attaqué ou envahi par les peuplades du nord, le Guzarate, s'il n'a pas toujours pu conserver son indépendance, n'a jamais perdu sa nationalité, et il est facile encore aujourd'hui de retrouver le type indigène primitif, peu modifié par les invasions et les conquêtes. Les rois de la Bactriane, Ménandre entre autres, ont dominé le Guzarate; après eux et vers le commencement de l'ère chrétienne, une dynastie d'origine parthe a régné deux siècles et demi; puis les rois indigènes reprennent l'avantage pendant cinq cents ans environ. D'abord brahmanes et sivaïtes, ils se convertissent au djaïnisme vers le ve siècle de notre ère. C'est de cette époque que datent les plus beaux temples hindous de la contrée. Au VIIIe siècle, nouvelle lutte contre des envahisseurs étrangers d'origine sassanide; ils sont vaincus, et

le Guzarate jouit d'une longue prospérité que ne peut troubler Mahmoud le Ghaznévide, qui tente vainement la conquête (1020). Les musulmans repoussés s'éloignent pour plus de deux cents ans, et dans ce long intervalle de paix l'architecture indigène couvre le sol des monumens les plus originaux. Ce n'est qu'à la fin du XIIIe siècle et dans le cours du XIVe que le mahométisme finit par l'emporter. Les Radjpoutes se convertissent, ils sont tributaires des souverains de Delhi; mais après les troubles qui suivent les expéditions de Tamerlan ils se rendent indépendans et constituent une dynastie locale. C'est à cette époque, au début du XVe siècle, qu'est fondée la ville d'Ahmed-Abad, sur l'emplacement d'une ancienne cité, et depuis plus de quatre cents ans elle est la capitale très populeuse et très riche du Guzarate. Après Bombay, elle est maintenant la ville la plus prospère et la plus importante de l'Inde occidentale. Sous le grand Akbar, qui fit la conquête du Guzarate en 1572, elle ne comptait pas moins de deux millions d'habitans. Dans le milieu du XVIIIe siècle, les Mahrattes de l'est chassèrent les mahométans. Voilà cinquante ans environ que les Anglais, vainqueurs des Mahrattes, ont rendu à la contrée sa vie nationale, rétabli les chefs indigènes, devenus leurs tributaires, et ranimé l'antique éclat d'Ahmed-Abad, qu'ils ont reliée à Bombay par un chemin de fer.

Ce coup d'œil historique suffit pour faire voir que le Guzarate est riche en monumens de bien des genres et de bien des époques. Le volume dont nous parlons ici ne donne guère que ceux des XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles. On peut y étudier un art où se retrouvent mélangés le goût indigène et le goût mahométan ou arabe, un style qui ne manque ni de charme, ni de grâce, ni même de grandeur. Cette architecture tient une place distinguée entre l'art mauresque proprement dit et l'art hindou; elle n'a ni toute la légèreté de l'un, ni surtout la lourdeur un peu écrasée de l'autre. Les monumens d'Ahmed-Abad ont un caractère qui n'est qu'à eux, et nous croyons que dans l'histoire de l'art c'est une page qui n'est pas à dédaigner, et qui jusqu'à présent n'avait pas été connue. Nous recommandons plus particulièrement aux amateurs et aux savans les mosquées de Syoud Alum, de Moulik Alum, de Sidi Syid, de Koutoub-Shah, de Syoud Osman, de Sidi Bussir, de Mouhafiz-Khan, de Shapour, les tombes de Râni Sipri, d'Ahmed-Shah Ier, fondateur d'Ahmed-Abad, de Koutoub-i-Alum, de Mir Abou Tourab, la salle de Shah Alum avec son lac, le temple de Svami Navayana.

Ce volume, à quelque point de vue qu'on le considère, est digne de l'attention la plus sérieuse et la plus sympathique. On ne saurait trop encourager des efforts si méritoires et si inattendus, et pour notre part nous serions heureux que ces quelques lignes entretinssent le zèle qu'on montre déjà, qu'elles pussent provoquer de nouvelles et heureuses imitations. Le champ est vaste autant que neuf, et il n'y aura jamais trop de mains pour le cultiver.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

F. BULOZ.